

ÉRASME

SA VIE ET SON ŒUVRE JUSQU'EN 1517

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE¹.

I.

Le recueil de la correspondance d'Érasme s'est formé lentement et n'est pas complet. Comme les hommes de la Renaissance, Érasme attachait un grand prix à l'art de composer les lettres; il y admirait une des plus nobles élégances de la société antique. Aussi, dès les années de jeunesse passées au couvent de Steyn, conservait-il avec soin ses propres brouillons. A Paris, où il rédigeait en 1498 un traité *De conscribendis Epistolis*, en Angleterre, en Italie, à Louvain, à Bâle, à Fribourg, jamais il ne cessa de copier ou de faire copier celles de ses lettres auxquelles il attribuait le plus d'intérêt. Il hésita pourtant assez longtemps avant de les publier et, pressé par des travaux plus importants, ne prit jamais grand soin de leurs éditions.

Ce fut à Louvain, en octobre 1516, que Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers, imprima chez Thierry Martens un premier recueil de dix-sept lettres, écrites par Érasme et ses amis depuis le 11 octobre 1514². En avril de l'année suivante, il offrait au lecteur, sous le titre d'*Epistolae elegantes*, une

1. *Opus Epistolarum Desiderii Erasmi, denuo recognitum et auctum* per P. S. Allen; Oxford, at the Clarendon Press, 1906-1910, 2 vol. in-8°. — Sur l'histoire des impressions diverses de la correspondance, cf. t. I, app. VII.

2. *Epistole aliquot illustrium virorum ad Erasmum Roterodamum et hujus ad illos*; Louvain, Thierry Martens, octobre 1516, in-4°. — L'année précédente, Froben avait imprimé à Bâle, en août 1515, à la suite de *Jani Damiani Senensis ad Leonem X Pont. Max. de expeditione in Turcas Elegeia*, les lettres d'Érasme aux cardinaux Riario et Grimani, écrites le 15 mai 1515, celle à Léon X, écrite le 21 mai, et la réponse à Martin van Dorp, écrite à la fin du même mois. Mais cette publication avait un caractère strictement apologétique.

série presque entièrement nouvelle, et postérieure au mois d'octobre 1515. Froben, au début de 1518, réunit ces deux volumes en un seul et les réimprima; ce fut dès lors à lui qu'Érasme confia sa correspondance¹. En août paraissaient à Bâle soixante-trois lettres inédites, réunies par Beatus Rhenanus; deux d'entre elles remontaient à 1499². Puis se succédèrent, en octobre 1519, la *Farrago nova Epistolarum Desiderii Erasmi*, particulièrement riche pour la période qui s'étend de 1497 à 1507³, et, en 1521 et 1528, les *Epistolae ad diversos* et les *Selectae Epistolae*, qui augmentèrent encore la collection sans y rien ajouter d'antérieur à 1513⁴. Érasme entreprit alors de refondre les divers recueils qui la composaient. Enrichie de quatre cent six pièces inédites, classée hâtivement et sans souci de l'exactitude chronologique, arbitrairement divisée en vingt-quatre livres, elle parut chez Jérôme Froben, J. Herwagen et N. Episcopus sous le nom d'*Opus Epistolarum Desiderii Erasmi*⁵, en août 1529. Deux et trois ans après, les *Epistolae floridae* et les *Epistolae palaeonaei*⁶ la complétèrent. Quelques lettres accompagnèrent encore, en 1534, le *De praeparatione ad mortem*, en 1536, le *De puritate tabernaculi*⁷. Enfin, deux ans après la mort d'Érasme, en 1538, Jérôme Froben et N. Episcopus réimprimèrent sa correspondance au pre-

1. *Aliquot epistole sanequam elegantes Erasmi Roterodami et ad hunc aliorum eruditissimorum hominum, antehac nunquam excusae praeter unam et alteram*; Louvain, Th. Martens, avril 1517, in-4°. — L'édition bâloise in-4° de janvier 1518 porte le même titre.

2. *Auctarium selectarum aliquot epistolarum Erasmi Roterodami ad eruditos et horum ad illum*; Bâle, J. Froben, août 1518, in-4°; réimprimé en mars 1519, in-4°.

3. *Farrago nova epistolarum Des. Erasmi Roterodami ad alios et aliorum ad hunc*; admixtis quibusdam quas scripsit etiam adolescens; Bâle, J. Froben, octobre 1519, in-fol.

4. *Epistolae D. Erasmi Roterodami ad diversos et aliquot aliorum ad illum, per amicos eruditos ex ingentibus fasciculis schedarum collectae*; Bâle, J. Froben, 31 août 1521. — *Selectae aliquot epistolae nunquam antehac evulgatae*; Bâle, J. Herwagen et H. Froben, vers septembre 1528.

5. *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami per auctorem diligenter cognitum et adjectis innumeris novis fere ad trientem auctum*; Bâle, H. Froben, J. Herwagen et N. Episcopus, 1529, in-fol.

6. *Des. Erasmi Roterodami epistolarum floridarum liber unus antehac nunquam excusus*; Bâle, J. Herwagen, septembre 1531, in-fol. — *Desiderii Erasmi Roterodami epistolae palaeonaei*; Fribourg, J. Emmeus, septembre 1532, in-fol.

7. *De praeparatione ad mortem liber unus. Epistolae aliquot...*, quarum

mier volume de ses œuvres complètes. Augmenté de toutes les épîtres parues depuis 1529 et de quelques autres, postérieures à 1531 et restées inédites, le recueil ne comprenait pas moins de douze cent trente et une pièces, réparties en vingt-huit livres¹.

Il resta longtemps sans s'accroître. La lutte de la Réforme et de l'Église romaine détourna de l'œuvre d'Érasme les esprits qui n'y trouvaient pas les affirmations et les négations tranchantes dont ils avaient besoin pour vivre et pour combattre. Suspecte aux protestants et aux catholiques, la pensée de l'humaniste, étrangère aux partis pris violents, subit l'indifférence et le dédain des générations tragiques qui virent en Allemagne le conflit des princes évangéliques et de Charles-Quint, en France les guerres de religion, aux Pays-Bas la révolte des Gueux contre les Espagnols. Ce fut seulement au début du XVII^e siècle que les érudits protestants eurent le loisir et la curiosité de relire, en historiens de leurs propres origines, sa correspondance, et de rechercher ses lettres inédites. En 1607, Paul Merula, bibliothécaire de l'Université de Leyde, publia, d'après des manuscrits conservés en Hollande, le *Compendium vitae* et deux séries d'*Epistolae* : les unes adressées par Érasme, vers 1519, aux humanistes d'Erfurt, les autres contemporaines de son séjour à Steyn ou de ses premières années de liberté². Cependant, Melchior Goldast éditait à Francfort en 1610 les œuvres de Willibald Pirckheimer, et, pour la première fois, imprimait la correspondance restée manuscrite d'Érasme et du patricien de Nuremberg³. Un libraire hollandais résidant à Londres, Adrien Vlacq, put alors, en 1642, donner une nouvelle édition de la correspondance, où Merula et Goldast complétaient

nulla fuit antehac excusa typis; Bâle, H. Froben et N. Episcopus, vers janvier 1534, in-4°. — *De puritate tabernaculi sive Ecclesiae Christianae. Aliquot epistolae selectae virorum excellentium et insigniter eruditorum nunc primum editae*; Bâle, H. Froben et N. Episcopus, vers février 1536.

1. *Des. Erasmi Rot. operum Tertius Tomus epistolas complectens universas quotquot ipse auctor unquam evulgavit aut evulgatas voluit, quibus praeter novas aliquot additae sunt et praefationes quas ad diversos omnis generis scriptores non paucas idem conscripsit*; Bâle, H. Froben et N. Episcopus, 1538, in-fol.; réédité en 1541 et 1558.

2. *Vita Des. Erasmi Roterodami ex ipsius manu fideliter repraesentata... Additi sunt epistolarum quae nondum lucem aspexerant libri duo, quas acquisivit, edidit...*, Paullus G. F. P. N. Merula; Leyde, 1607, in-4°.

3. *Willibaldi Pirckheimeri opera*, éd. M. Goldast; Francfort, 1610, in-fol.

Episcopus et Froben¹. Enfin, en 1703, Leclerc réimprimait à Leyde, en de vastes in-folio, toutes les œuvres d'Érasme; la correspondance occupa les deux tomes du troisième volume. Il eut le mérite d'y introduire, en appendice, une nouvelle série de lettres échangées de 1509 à 1512 et de 1514 à 1518, et découvertes à Deventer par son collaborateur de La Faye². Mais la chronologie des *Epistolae* demeura incohérente et contradictoire.

Nul ne reprit pendant deux siècles l'œuvre de Leclerc, et le manque d'une édition critique de la correspondance, enrichie encore en 1779 des lettres d'Érasme à Boniface Amerbach³, ne permit pas à Drummond, à Durand de Laur et à Feugère⁴ d'éviter, dans leurs essais biographiques, l'inexactitude et l'imprécision. Cependant, le problème des origines du protestantisme suscitait, vers le dernier tiers du XIX^e siècle, une série de publications et de monographies. Herminjard recueillait et annotait la correspondance des réformateurs dans les pays de langue française; un groupe de professeurs des universités allemandes entreprenait à Weimar la grande édition des œuvres complètes de Luther⁵. De nouveau, l'attention se porta sur les écrits d'Érasme et de nouveau l'on vit s'accroître la collection des *Epistolae*. A. Horawitz imprimait diverses lettres découvertes dans les bibliothèques d'Allemagne⁶. M. de Nolhac en trouvait à la Vaticane⁷. D'autres étaient signalées à Deventer, à Gouda et dans le fonds des Erasmiana et des Amerbachiana conservés à Bâle. Et, tandis que M. Vander Haeghen commençait une bibliographie raisonnée des ouvrages d'Érasme, on n'en sentait

1. *Epistolarum D. Erasmi Roterodami libri XXXI*; Londres, 1642, in-fol.

2. *Desiderii Erasmi Roterodami Opera omnia. Tomus tertius, qui complectitur epistolas pluribus quam CCCCXXV ab Erasmo aut ad Erasmus scriptis auctiores, ordine temporum nunc primum dispositas, multo quam umquam antea emendatiores*; Leyde, 1703, 2 vol. in-fol.

3. *Epistolae familiares Des. Erasmi Roterodami ad Bonif. Amerbachium*; Bâle, 1779, in-8°.

4. R. Drummond, *Erasmus, his life and character*; Londres, 1873, 2 vol. in-8°. — A. Durand de Laur, *Érasme précurseur de l'esprit moderne*; Paris, 1872, 2 vol. in-8°. — L. Feugère, *Érasme, sa vie et son œuvre*; Paris, 1874, in-8°.

5. A.-L. Herminjard, *Correspondance des Réformateurs dans le pays de langue française*; Genève, 6 vol. in-8° parus depuis 1866. — D. Martin Luthers Werke, *Kritische Gesamtausgabe*; Weimar, in-4°, 41 vol. parus depuis 1883.

6. A. Horawitz, *Erasmiana*; Vienne, 1878-1885, 3 vol. in-8°.

7. P. de Nolhac, *Érasme en Italie*, 2^e éd.; Paris, 1898, in-8°.

que plus vivement les défauts de la grande édition des *Epistolae* et la nécessité de la refaire selon des méthodes scientifiques¹.

Déjà, M. A. Richter avait, en 1891, dans une thèse de Leipzig, entrepris de classer historiquement les lettres². Mais son travail, assez sommaire, ne dépassait pas l'année 1508 et contenait des erreurs. Cinq ans après paraissaient à Trèves, dans la *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, les recherches de Max Reich sur la correspondance et la vie d'Érasme de 1509 à 1518³. Il s'efforça d'établir la chronologie des épîtres publiées par Leclerc et les chercheurs modernes; les notes érudites et précises dont il en accompagna le texte constituèrent, pour la période dans laquelle il s'était renfermé, la première biographie vraiment scientifique de l'humaniste. Reich manqua malheureusement bientôt à la tâche que l'Académie des Sciences de Berlin l'avait chargé de poursuivre. Elle fut reprise en Angleterre, avec une méthode et une persévérance qui permettent d'espérer son prompt achèvement. Depuis longtemps déjà, les savants anglais s'étaient plu à étudier l'œuvre de l'écrivain qui passa en Grande-Bretagne les années les plus sévères de son existence et y trouva ses plus fidèles amis. Ses meilleures biographies avaient paru en Angleterre. En 1867, M. Seebohm, M. Mullinger en 1873, avaient raconté ses relations avec John Colet et Thomas More, son séjour et son enseignement à Cambridge⁴. Mais ce fut aux professeurs d'Oxford que l'on dut les progrès décisifs. Les leçons de Froude sur les *Epistolae* donnèrent en 1893, aux recherches érasmiennes, une impulsion nouvelle⁵. En 1901, M. Nichols fixa la chronologie des lettres antérieures à 1509; il les illustra d'un commentaire historique et biographique qui se raccordait à celui de Reich, malheureusement il se contenta de traduire en anglais des extraits d'ailleurs importants de la

1. *Bibliotheca Erasmiiana*, publiée par F. Vander Haeghen; Gand, 1897-1906, 5 vol. in-8°.

2. A. Richter, *Erasmus-Studien*; Dresde, 1891, in-12.

3. Max Reich, *Erasmus von Rotterdam, Untersuchungen zu seinem Briefwechsel und Leben in den Jahren 1509-1518*; dans *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, Ergänzungsheft IX; Trèves, 1896.

4. F. Seebohm, *The Oxford Reformers, John Colet, Erasmus and Thomas More*, 3^e éd.; Londres, 1887, in-8°. — J. B. Mullinger, *History of Cambridge University*; Cambridge, 1874, in-8°.

5. J. A. Froude, *Erasmus, his life and letters*; Londres, 1893, in-8°.

correspondance. Trois ans après, il consacrait un second volume aux lettres écrites entre 1509 et la fin de 1517¹. Cependant, M. P.-S. Allen, depuis 1893, préparait l'édition historique et critique devenue indispensable. Plus heureux que tous ceux qui avaient conçu le même projet, il put, après treize ans de labeur, imprimer en 1906 le premier tome de l'*Opus Epistolarum Desiderii Erasmi*, qui s'arrêtait à juillet 1514. Le second, paru en 1910, conduit le lecteur jusqu'aux derniers jours de juin 1517².

L'ouvrage de M. Allen contient toutes les lettres connues d'Érasme. Aux *Epistolae* imprimées par Leclerc, par Horawitz, par M. de Nolhac, sont venues s'ajouter quelques pièces découvertes par l'éditeur dans les bibliothèques de Deventer, de Gouda, de Bâle, de Nuremberg et de Schlettstadt. Pourtant, la collection n'est pas encore complète. Un certain nombre de manuscrits et d'autographes, signalés avec précision, sont encore égarés³. D'autre part, de nouvelles trouvailles sont souhaitables. On rencontre sans cesse, dans la correspondance d'Érasme, des allusions à diverses lettres qui ne nous sont pas parvenues et dont quelques-unes offriraient le plus grand intérêt. Il suffira de dire que nous n'avons pas toutes ses lettres à Budé et ne possédons aucune de celles qu'il écrivit à Lefèvre d'Étaples.

M. Allen nous a donné une édition véritablement critique. Pour les épîtres parues du vivant d'Érasme, il a collationné soigneusement le texte de Londres et de Leyde avec la plus ancienne impression autorisée par l'auteur. Les autres ont été collationnées soit avec la grande édition de Froben, soit avec les manuscrits originaux. Les allusions aux faits historiques, aux ouvrages exactement datés, aux voyages dont nous connaissons l'année et la saison lui ont permis de fixer la succession chronologique des lettres avec une précision qu'il paraît impossible de dépasser. Chacune est précédée d'une notice qui nous renseigne sur les circonstances dans lesquelles elle a été écrite et sur la personnalité du correspondant. Le recueil comprend

1. F. M. Nichols, *The Epistles of Erasmus, from his earliest letters to his fifty-first year, arranged in order of time; english translations with a commentary*; Londres, 1901-1904, 2 vol. in-8°.

2. Voir plus haut, p. 225, n. 1.

3. M. Allen en donne la liste t. I, p. xi.

non seulement toutes les lettres d'Érasme, mais toutes celles qui lui ont été adressées. Le premier volume est précédé du *Catalogus Lucubrationum*, composé en 1523, du *Compendium Vitae*, publié par Merula, et des deux biographies écrites par Beatus Rhenanus. Dans un certain nombre d'appendices, M. Allen étudie l'authenticité du *Compendium*, les premières années de l'humaniste, ses relations avec l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, et quelques-uns de ses plus anciens amis, son premier séjour à Cambridge, l'histoire des éditions de sa correspondance et les manuscrits de Deventer et de Gouda qui en conservent une partie. Le second tome est suivi de quelques préfaces.

Les érudits qu'intéresse le problème des origines de la Réforme doivent à M. Allen un recueil incomparable de documents enfin classés. Nous espérons qu'il achèvera heureusement la tâche entreprise et que la dernière partie de son œuvre rendra enfin possible une histoire scientifique des relations d'Érasme et de Luther, ainsi que de ses conflits avec les réformés et les catholiques. Du moins peut-on, dès maintenant, essayer de marquer brièvement ce que les lettres de l'humaniste, rétablies dans leur succession chronologique, nous apprennent de sa vie, de sa pensée et de son travail, jusqu'à la veille de la révolution religieuse qu'il avait préparée.

II.

Les premières années de la vie d'Érasme restent assez mystérieuses. Né à Rotterdam, le 28 octobre 1466, d'une union illégitime, dont tous ses biographes ont, d'après lui-même, raconté la brève et triste histoire, petit écolier à Gouda, enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht, il avait suivi, depuis 1475, au collège de Saint-Lébuin de Deventer, les leçons des Frères de la Vie-Commune, et grandi sous la tutelle de la société monacale et dévote qu'ils formaient, dans les villes de la Hollande et de la Basse-Germanie, avec les chanoines réguliers de Windesheim.

Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis que Gérard Groote avait fondé l'Institut de la Vie-Commune pour enseigner aux chrétiens des Pays-Bas qu'épouvantaient les épidémies de peste noire la pénitence et la conversion, et que son ami Florent Radewijns avait, dans le même esprit de prosélytisme ascétique, créé autour du couvent de Windesheim, proche de

Zwolle, une nouvelle congrégation des chanoines réguliers¹. Les Frères ne constituaient pas un ordre et ne se liaient pas par des vœux éternels, mais ils habitaient ensemble, mettaient leurs biens en commun, vivaient dans la pauvreté, l'obéissance et la chasteté, prêchaient en langue vulgaire pour l'édification du simple peuple, et enseignaient les enfants qu'ils préparaient à la cléricature. C'était afin de donner à l'Eglise les prêtres et les moines dont elle avait besoin pour sa réforme que s'ouvraient leurs écoles. Indifférents à la théologie et à la scolastique, aux querelles des réalistes et des nominaux qui, à Paris comme à Cologne, à Bâle comme à Vienne, mettaient aux prises ceux qu'on appelait les anciens et les modernes, l'acceptation muette de la parole du prêtre, la froide pratique des sacrements et des œuvres ne leur suffisaient pas. Ils lisaient le Nouveau Testament, les Evangiles, les Épîtres, les Pères qui avaient le mieux pénétré les secrets de la vie intérieure, saint Augustin et saint Bernard; ils lisaient les ascètes de la Germanie et des Flandres, et parmi eux Ruysbroek que Gérard Groote avait connu et admiré. Des maisons de la Vie-Commune et des convents des chanoines, qu'unissait la même pensée, étaient sortis d'innombrables et prolifiques ouvrages, inspirés de cette piété intime, contemplative et cependant agissante, qu'on appelait la dévotion moderne, et qui, dès les vingt premières années du xv^e siècle, avait trouvé dans les quatre livres de l'*Imitation* son expression la plus efficace et la plus humaine². Bientôt elle débordait sur l'Occident, gagnait l'Université de Paris, s'imposait à ceux mêmes qui en

1. Sur les Frères de la Vie-Commune et les chanoines réguliers de Windesheim, voir : C. Ullmann, *Reformatoren von der Reformation*; Hambourg, 1841-1842, 2 vol. in-8°; G.-H.-M. Delprat, *Verhandeling over de Broederschap van G. Groote*; Arnhem, 1856, in-8°; G. Bonet-Maury, *Gérard Groote, un précurseur de la Réforme au XIV^e siècle, d'après des documents inédits*; Paris, 1878, in-8°; *De opera scholastica Fratrum vitae communis*; Paris, 1889, in-8°; W. Moll, *Die vorreformatorische Kirchengeschichte der Niederlande, deutsch bearbeitet von P. Zuppke*; Leipzig, 1895, 2 vol. in-8°, t. II, p. 251 et suiv.

2. L'origine hollandaise de l'*Imitation* peut être considérée comme démontrée. — V. J. G. R. Acquoy, *Het Klooster te Windesheim en zijn invloed*; Utrecht, 1875-1880, 3 vol. in-8°; W. Moll, *op. cit.*; et surtout K. Hirsche, *Prolegomena zu einer neuen Ausgabe der Imitatio Christi nach dem Autograph des Thomas von Kempen*; Berlin, 1873-1894, 3 vol. in-8°; 3^e volume : *Erweis der Autorschaft des Thomas aus dem Inhalte und aus den Handschriften der Imitatio*.

avaient d'abord, comme Jean Gerson, combattu les imprudences spirituelles, exerçait sur le monde chrétien, par l'*Imitation*, une douce et forte influence, se transmettait de génération en génération, jusqu'à la veille de la Réforme, entre la scolastique épuisée et l'humanisme naissant, comme une protestation contre la discipline aride du syllogisme et la sécheresse dogmatique de la théologie officielle, et consolait ceux qui, soumis à l'autorité de l'Eglise et de la tradition, avaient cependant gardé le besoin de penser et de vivre leur foi.

Dans les collèges de la Vie-Commune, la règle était toute monastique. Les Frères entendaient plier leurs élèves à l'humilité, à l'abdication d'eux-mêmes, pour les former à la vie claustrale; ils exigeaient d'eux une attitude recueillie, une gravité silencieuse¹. Le collège de Deventer, depuis un siècle, avait été un séminaire de jeunes moines; Thomas de Kempen en était sorti. L'enseignement y restait fidèle aux méthodes du moyen âge. On y lisait Évrard de Béthune et Jean de Garlande. Bien que les Frères prissent peu d'intérêt à la philosophie, on s'y exerçait au syllogisme, et l'on ne cherchait encore dans les œuvres antiques, dans Ovide, Horace, Virgile, Sénèque ou Cicéron, que des sentences morales ou des élégances de latinité. Pourtant, vers la fin du séjour d'Érasme à Deventer, un peu de lumière pénétra dans la sombre école. Rodolphe Agricola, le premier savant des pays du Nord qui ait été véritablement un humaniste, revenait d'Italie en 1479, après dix ans d'études à Pavie et à Ferrare, et, secrétaire de la ville de Groningue, il introduisait aux Pays-Bas le goût de la pensée et de l'éloquence latine. Le Westphalien Alexandre de Heek se faisait son disciple, apprenait de lui les éléments du grec et devenait, en 1483, directeur de Saint-Lébuin. Un des maîtres, Jean Synthen, qui appartenait à la confrérie de la Vie-Commune, admirait sincèrement l'antiquité. Érasme entendit quelques-unes des leçons qu'Alexandre de Heek professait les jours de fête dans la grande salle du collège : il ne put qu'entrevoir Rodolphe Agricola. L'humanisme de ces savants restait encore timide. Alexandre de Heek encourageait ses meilleurs élèves à prendre l'habit

1. Allen, t. I, app. II, *Erasmus' early life*. Cf. la biographie d'Érasme par Beatus Renanus, Allen, t. I, app. IV. — L'école de Deventer appartenait au chapitre de Saint-Lébuin et tous les professeurs n'étaient pas de la Vie-Commune.

monastique¹; il ne voulait même pas rompre avec la pédagogie du moyen âge, et se contentait de préparer, en collaboration avec Synthen, une réédition classique du *Doctrinal*. Pourtant, leur enseignement fut pour Érasme une révélation. Mais le jeune écolier, auteur déjà d'une Églogue latine², dut interrompre ses études. Sa mère, qui l'avait accompagné à Deventer et surveillait son éducation, fut enlevée par la peste. Son père, le prêtre Girard, mourut presque aussitôt. Érasme, de retour en Hollande, se vit abandonné à des tuteurs sans scrupules qui usèrent de tous moyens pour le faire entrer en religion.

Il a raconté plus tard en détails, dans sa lettre à Lambert Grunnius, les sollicitations et les menaces dont il fut assailli et comment, après avoir perdu trois ans à Hertogenbosch dans une nouvelle école de la Vie-Commune où l'humanisme était encore inconnu, il finit par céder³. Il fut admis, en 1487, non dans la congrégation de Windesheim, où plusieurs de ses amis d'enfance étaient moines, mais dans celle de Sion, qui, en 1464, s'était détachée de Windesheim et suivait également la règle de saint Augustin. La vie religieuse y était moins intense et la discipline moins rude, mais Érasme put croire qu'il trouverait au couvent de Steyn le loisir et le calme nécessaire aux études vers lesquelles son goût l'entraînait. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé. La plupart des moines, ignorants et paresseux, haïssaient toute supériorité intellectuelle. Le besoin d'une religion personnelle et intérieure, qui devait inspirer toute son œuvre théologique et peut-être lui venait, à son insu, des Frères de la Vie-Commune et de la tradition de Gérard Groote et de Ruysbroek, se satisfaisait mal de la récitation mécanique des psaumes et des cérémonies monotones et sans âme qui, plusieurs fois par jour, réunissaient les chanoines à la chapelle et occupaient inutilement le vide de leur existence. Déjà délicate, sa santé ne s'accommodait pas de la règle et du régime du couvent. Mais le respect humain, la crainte d'une vie incertaine et misérable, des rancunes et des vengeances ecclésiastiques l'y rete-

1. Cf. Butzbach, *Auctarium*, cité par K. Hirsche, dans *Herzog's Real-Encyclopädie*, art. *Brüder des gemeinsamen Lebens* : « Quos jam competenter literis imbutos ad Christi famulatum jugiter exhortari ... non cessabat. »

2. Erasmi, *Opera omnia*; Leyde, 1703, in-fol., t. VIII, col. 561 et suiv.

3. Allen, *Ep.* 447, t. II, p. 291. Cf. le récit du *Compendium vitae*, *ibid.*, t. I, p. 47 et suiv.

naient, et il prononça des vœux décisifs. Il se consolait par la lecture, sans trop laisser soupçonner combien il différait de ses compagnons. Il se consolait aussi par l'amitié : deux ou trois d'entre eux échappaient à la vulgarité générale et il avait su leur communiquer sa passion pour l'étude. Dans les monastères voisins, quelques autres moines partageaient son amour des écrivains antiques et correspondaient avec lui.

Le plus cher de ses amis, Servais Roger, vivait au couvent de Steyn, dont il devait, en 1504, être élu prieur¹. Érasme, qui avait conçu pour lui une affection extrême, lui écrivait dès que les hasards d'un déplacement les séparaient, et s'efforçait de l'encourager à l'étude. Il avait retrouvé parmi les réguliers de Steyn un de ses camarades de Deventer, Guillaume Hermans, qui, né à Gouda vers 1468, avait pu rester assez longtemps au collège de Saint-Lébuin pour suivre les leçons d'Alexandre de Heek et apprendre à tourner élégamment les vers latins². Un oncle de Guillaume, Corneille Gérard, passait alors de l'observance de Sion à celle de Windesheim. Bien qu'il restât assez profondément attaché à l'idéal monastique pour que le chapitre général pût, en 1497, lui confier la direction des missionnaires chargés de réformer Saint-Victor de Paris, il était alors dans les couvents hollandais le représentant le plus autorisé de l'humanisme et gardait d'étroites relations avec l'école de Deventer et Alexandre de Heek³. Le jeune moine trouva bientôt en lui un maître et un ami.

Ainsi débute la correspondance d'Érasme ; mais les lettres qu'il écrivit de Steyn ne laissent rien deviner de sa désillusion, de ses tristesses et de son ennui. Comme le prieur pouvait exiger de lire tout ce que les moines écrivaient, ils n'étaient pas libres de tout dire. D'autre part, elles ne laissent apercevoir aucune inquiétude religieuse, aucun souci de perfection monastique. Il ne semble pas qu'elles aient été écrites dans un de ces couvents des Pays-Bas où la conscience du moyen âge finissant avait su trouver pour exprimer sa lassitude et ses espérances une expression si mélancolique et si passionnée. Elles diffèrent

1. Allen, Ep. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 15. Cf. t. I, app. III, *The letters to Servatius, Francis and Sasboud*.

2. T. I, p. 128, introd. à la lettre 33.

3. P.-C. Molhuysen, *Cornelius Aurelius, Korte schets van zijn leven en schriften*, dans *Nederlandsch Archief voor kerkelijke Geschiedenis*, 1912. — *Cornelius Aurelius, nieuwe bescheiden*, medegedeelt door Dr P.-C. Molhuysen, *ibid.*, 1905-1906.

profondément de celles que d'autres moines écrivaient dix ans après de ces mêmes monastères de Hollande, lorsque la congrégation de Windesheim eut été appelée en France pour restaurer les maisons augustinienne du diocèse de Paris¹. Visiblement, Erasme ne s'intéresse qu'aux études d'antiquité. Il demeure étranger à l'ascétisme mystique de Windesheim, de Gérard Groote et de Thomas de Kempen. Très ignorant de la philosophie du moyen âge, que les Frères de la Vie-Commune ne croyaient pas devoir approfondir, il rejette pêle-mêle les sectes contradictoires, sans prendre la peine d'étudier personnellement la pensée de Thomas, de Scot ou d'Ockam. Mais il connaît déjà presque à fond les auteurs latins; c'est aux savants, aux philosophes et aux poètes anciens qu'il demande ce qu'on peut savoir de l'homme et du monde. Il accepte la révélation chrétienne, mais il ne semble pas en vivre profondément. Il ne cite jamais la Bible ni l'Évangile. Le seul auteur chrétien qu'il ait pratiqué est saint Jérôme, dont les lettres lui sont familières parce qu'il y retrouve développés en beau langage les lieux communs d'un spiritualisme cicéronien. Cependant, Rodolphe Agricola et Alexandre de Heek n'avaient pas en vain révélé aux jeunes clercs des Pays-Bas la science élégante d'Italie. Erasme put se procurer à Deventer ou à Steyn les œuvres principales de Filelfo, de Poggio, d'Agostino Dati, de Gasparino da Barrizza, de Laurent Valla². A l'école des écrivains classiques et des érudits italiens, il développait son goût inné de la raison antique et son besoin naturel d'une vie libre et harmonieuse; et déjà il n'était plus un homme du moyen âge.

Érasme et ses amis employaient parfois les loisirs du cloître à composer des vers latins. Comme le carme italien Battista Spagnuoli, dont on disait qu'il avait recueilli, sur sa terre natale de Mantoue, l'héritage des tendresses virgiliennes et l'avait purifié par l'inspiration évangélique, comme le carme flamand Arnold de Rost, auquel Ermolao Barbaro ne dédaignait pas d'offrir sa version de Thémistius, Érasme, Corneille Gérard, Guillaume Hermans célébraient dans leurs poèmes les saints et la Vierge³. Mais, si respectueux qu'ils fussent des mœurs et de

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1149-1150.

2. Cf. lettre 23, t. I, p. 103 et suiv.

3. Erasmi, *Opera omnia*, t. V, col. 1318 et suiv.

la tradition chrétienne, ces moines humanistes, admirateurs du monde classique et de l'Italie savante, étaient d'accord pour tourner en dérision la pédagogie du moyen âge et les livres ineptes d'Alexandre et d'Évrard¹. Et déjà la critique d'Érasme ne se bornait pas à souligner les barbarismes des gothiques. Il leur reproche sans cesse de répéter que la lecture des poètes est dangereuse et de ne pas savoir utiliser l'expérience psychologique et morale que Virgile ou Térence ont déposée dans leurs œuvres². Il pressent une éducation nouvelle, fondée sur l'étude de l'homme, enfin révélée aux modernes par les anciens. Et non seulement il énumère avec joie tous ceux qui, dans les pays germaniques comme en Italie, travaillent à répandre la connaissance de l'antiquité³; non seulement il défend l'esprit critique de Laurent Valla contre les timidités de Corneille Gérard⁴, mais déjà il engage la lutte contre les partisans absurdes du passé et les éducateurs incapables qui rendent leurs élèves plus sots qu'ils ne les ont reçus. Le mot « Barbares » revient sans cesse dans sa plume. Barbares, les maîtres et les élèves du collège monastique de Zwolle, un des plus importants séminaires de la Vie-Commune et de Windesheim. Barbares, les ennemis des poètes contre lesquels il compose sous forme de dialogue une apologie et qu'il fait confondre par saint Jérôme⁵. Dans le même esprit, il ébauche le plan et commence la rédaction du livre de *Antibarbares* qui, abandonné et repris plusieurs fois, ne devait paraître qu'en 1520, mais auquel il confiait déjà ses haines les plus vivaces.

Cependant, Érasme, ordonné prêtre le 25 avril 1492, trouvait dans le courant de l'année suivante l'occasion de quitter le couvent. L'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, le prit pour secrétaire et lui proposa de l'emmener à Rome, où il pensait obtenir le chapeau de cardinal. Affranchi de la contrainte monastique, heureux d'accomplir le pèlerinage dont rêvait tout humaniste, il passa quelques mois auprès de son protecteur à Bergen-

1. Lettre 31, t. I, p. 125.

2. Lettre 31, t. I, p. 124.

3. Lettre 23, p. 107.

4. Lettres 24, p. 110, 26, p. 113.

5. *L'Apologia Erasmi et Cornelii sub dialogo lamentabili assumpta adversus Barbaros qui veterum eloquentiam contemnunt et doctam poesim derident* se trouve aux *Opera*, t. VIII, col. 567 et suiv.

op-Zoom, à Halsteren, à Cambrai, à Bruxelles¹. C'est alors qu'il visita le couvent de Groenendaël, où jadis Ruysbroek avait écrit ses principaux ouvrages; il y lut saint Augustin. Cependant, il devint l'ami intime de Jacques Batt, qui, rentré en 1492 de l'Université de Paris, où il avait pu suivre les leçons de Girolamo Balbi et de Fausto Andrelini, fondait à Bergen une école publique ouverte aux nouvelles études. Mais Rome trompa les espérances de l'évêque. Érasme, déçu, attristé, sentant diminuer la bienveillance de Henri de Bergen, lui demanda la permission d'aller à Paris acquérir les grades universitaires qui lui manquaient et partit en septembre 1495 pour la France avec la promesse d'une bourse annuelle.

*
* * *

L'Université de Paris offrit au jeune moine hollandais le spectacle nouveau pour lui de sa vie agitée, de ses assemblées et de ses élections tumultueuses, des rixes et des batailles qui mettaient aux prises les élèves des divers collèges, des querelles incessantes de ses étudiants séculiers et réguliers, et de tous les désordres que, depuis le commencement du siècle, on cherchait vainement à réformer. Il s'y trouvait mêlé à la querelle de l'humanisme et des doctrines du moyen âge, engagée maintenant dans toutes les hautes écoles d'Europe et dans laquelle, dès le couvent de Steyn, il avait déjà pris parti.

Pour la majorité des esprits, lorsqu'Érasme arrive dans la capitale, la scolastique résume encore toute connaissance humaine. Vers le milieu du siècle, la lutte des anciens et des modernes, des thomistes et des scotistes contre les terministes, continuateurs d'Ockam et de Buridan, a déchiré l'Université. En 1473, les anciens ont obtenu de Louis XI la proscription des doctrines modernes². Mais, depuis 1482, l'édit royal est rapporté et les deux partis vivent maintenant en paix. Par suite de la décadence des études au couvent des Jacobins, le thomisme a

1. Allen, t. I, app. V, *Erasmus with the bishop of Cambray*.

2. Sur cette affaire, voir surtout Du Boulay, *Historia Universitatis parisiensis*; Paris, 1655-1673, 6 vol. in-fol., t. V, p. 706 et suiv. — Sur la lutte des anciens et des modernes dans les diverses universités d'Europe au xv^e siècle, cf. C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendland*; Leipzig, 1855-1870, 4 vol. in-8°, t. IV.

perdu toute autorité. Depuis que Brulifer a quitté Paris en 1498 pour aller s'enfermer chez les Franciscains de Mayence, le scotisme est défendu par Pierre Tateret, qui vient d'annoter en 1494 le commentaire du docteur Subtil sur le *Livre des sentences* et publie, l'année suivante, une exposition de la physique et de la métaphysique d'Aristote; il restera, jusqu'à la veille de la Réforme, un des maîtres et des défenseurs les plus intransigeants de la scolastique. D'autre part, Thomas Bricot, pénitencier de Notre-Dame, représente, d'ailleurs non sans éclectisme, la tradition de Buridan dont il édite, en 1487, les *Summulae*. Il s'applique surtout à résumer l'œuvre d'Aristote pour les étudiants de la Faculté des arts; en collaboration avec un maître inconnu, Georges de Bruxelles, il a, depuis 1489, entrepris de rédiger, suivant l'esprit des modernes, un cours complet de philosophie péripatéticienne¹. Mais les uns et les autres ne savent lire le texte grec d'Aristote ni étudier objectivement sa doctrine, qu'ils interprètent suivant la tradition des commentateurs du moyen âge. Fondée sur Aristote mal compris, la philosophie de l'École, qu'elle se réclame de Scot ou d'Ockam, s'est montrée incapable, sinon de tenter quelque effort pour échapper à l'étude stérile des concepts et pour saisir le réel, du moins d'en créer la science.

La théologie languit inutilement². Comme la philosophie admet avec Scot le désaccord de la raison et de la foi ou conclut avec Guillaume d'Ockam à la vanité de toute spéculation métaphysique, les théologiens acceptent, sans exiger des preuves qu'ils savent débilés, l'enseignement révélé de l'Église et l'autorité de sa tradition. Ils soumettent l'esprit à la lettre et le fidèle au prêtre. La spéculation s'est arrêtée; les études, ruinées à Saint-Jacques et aux Cordeliers par le dérèglement et la paresse des moines, ne se soutiennent qu'aux collèges séculiers de Navarre, dirigé par Jean Raulin, et de Sorbonne. Encore les maîtres préférèrent-ils à la lecture de la Bible la discussion érudite et stérile des doctrines cataloguées au *Livre des sentences*. Pour la

1. Sur ces divers scolastiques, d'ailleurs très mal connus, cf. Prantl, *op. cit.*, t. IV, p. 198 et suiv., 204 et suiv.

2. Très peu de renseignements sur l'histoire de la Faculté de théologie au xv^e siècle dans le seul ouvrage qui prétende en traiter : P. Férel, *Histoire de la Faculté de théologie de Paris et de ses docteurs les plus célèbres (Moyen âge)*, t. IV; Paris, 1897, in-8°.

science de l'Écriture, des antiquités juives et chrétiennes, ils sont en retard sur les Sorbonnistes et les Jacobins du xiii^e siècle, sur Hugues de Saint-Cher et Nicolas de Lyra. Ils ne réagissent pas contre les dévotions modernes, derrière lesquelles s'effacent les dogmes essentiels du christianisme. La seule question qui les passionne est celle de l'Immaculée Conception. Ils vont, en 1496, adopter solennellement la nouvelle doctrine, bien qu'elle soit issue de la croyance populaire et ne repose sur aucun texte ancien. Mais, à côté de la théologie officielle, la tradition mystique des Pays-Bas, de Pierre d'Ailly et de Gerson s'est conservée singulièrement forte, et entretient chez un grand nombre de clercs de la capitale un besoin de vie intérieure qu'ils satisfont à lire les traités pieux de saint Bernard, Nider, Ludolphe le Chartreux, les écrivains de Windesheim et l'*Imitation*¹.

Cependant, depuis que Guillaume Fichet, dans les premières années du règne de Louis XI, avait fondé à Paris l'enseignement des lettres classiques, les plus hautes et les plus fermes intelligences se passionnaient pour les études anciennes. Elles ne se contentaient pas de rhétorique pure. A restaurer dans la capitale le sens et le goût du latin élégant, avaient suffi de bonne heure quelques grammairiens comme Guillaume Tardif, quelques cicéroniens comme Jean et Charles Fernand ou Guy Jouenneaux², quelques professeurs italiens comme Filippo Beroaldo l'ancien, qui, en 1478, avait publiquement commenté la *Pharsale* dans une chaire de l'Université, comme Girolamo Balbi ou Fausto Andrelini³. Ce n'était pas seulement l'antiquité des orateurs et des poètes que les humanistes parisiens cherchaient à faire revivre, mais celle des philosophes et des savants, auxquels ils demandaient une théorie de la vie et du monde que l'École était désormais incapable de leur offrir. Fichet s'était passionné pour la restauration du platonisme et les livres de Bessarion⁴.

1. Cf. les répertoires bibliographiques de Panger et Hain-Copinger-Reichling.

2. Dom Lyron, *Singularités historiques et littéraires*; Paris, 1738-1740, 4 vol. in-12, t. III, p. 41; Bibl. nat., ms. lat. 12744. Cf. U. Berlière, *la Congrégation bénédictine de Chézal-Benoist*; *Revue bénédictine*, 1900-1901.

3. Sur Andrelini, l'étude de L. Geiger (*Studien zur Geschichte des französischen Humanismus*, dans *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance*; Leipzig, 1885) n'est pas exempte d'erreurs. Cf. P. S. Allen, *Hieronymus Balbus in Paris*, dans *English Historical Review*, juillet 1902.

4. E. Legrand, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe* (*Publications de l'École des langues orientales vivantes*, 3^e série, vol. XII); Paris, 1892, in-8^e,

Robert Gaguin¹, son disciple et son continuateur le plus fidèle, général de l'ordre des Mathurins, diplomate qui, à plusieurs reprises, avait visité l'Italie, se dégoûtait de la scolastique et se sentait attiré vers d'autres doctrines. Peu à peu tout l'immense travail d'édition, de traduction et d'exégèse, qu'avaient accompli sur les textes de la philosophie antique les savants italiens de Lionardo Bruni à Marsile Ficin et à Pic de La Mirandole, s'était révélé aux humanistes de Paris. Les platoniciens de Florence ne leur étaient pas inconnus lorsque Pic fut, en 1487, amené prisonnier au château de Vincennes, et lorsque la Sorbonne, en haine de l'Inquisition romaine, évita de condamner l'*Apologie*². Quelques-unes des versions d'Aristote, dues à la plume élégante de Lionardo Bruni ou de Jean Argyropylos, étaient déjà sorties des presses parisiennes quand, en 1492, un maître ès arts encore inconnu, Jacques Lefèvre d'Étaples, passa les monts, visita à Florence Marsile Ficin, Pic de La Mirandole et Ange Politien, à Rome le restaurateur du véritable aristotélisme, Ermolao Barbaro³. Depuis son retour, il avait entrepris de publier, dans les traductions correctes des savants italiens, et de commenter selon leur méthode rigoureuse, les œuvres physiques et morales d'Aristote⁴. Mais le péripatétisme n'était pour lui qu'une doctrine exotérique destinée aux étudiants mal initiés. Comme Ficin et Pic, comme Reuchlin, il

correspondance de Fichet et de Bessarion. — J. Philippe, *Guillaume Fichet, sa vie et ses œuvres*; Annecy, 1892, in-8°.

1. *Roberti Gaguini Epistolae et Orationes*, éditées par L. Thuasne; Paris, 1903, 2 vol. in-8°.

2. L. Dorez et L. Thuasne, *Pic de La Mirandole en France (1485-1488)*; Paris, 1897, in-18.

3. Graf, *J. Faber Stapulensis, ein Beitrag zur Geschichte der Reformation in Frankreich*, *Theologische Zeitschrift*, 1852. — Lefèvre ne visita Venise que lors de son second voyage en Italie, l'année du jubilé (1500). — Sur l'exil d'Ermolao à Rome, cf. Apostolo Zeno, *Dissertationi Vossiane*; Venise, 1752-1753, 2 vol. in-4°, t. II, p. 348. — Sur les platoniciens de Florence, voir A. della Torre, *Storia dell' Accademia platonica di Firenze*; Florence, 1902, in-8°.

4. *In Aristotelis octo physicos libros paraphrases*, 1492. — *Philosophiae naturalis paraphrases*, 1494 (contient en plus les introductions à la Métaphysique d'Aristote). — *Ars moralis in magna Moralia Aristotelis introductoria*, 1494. — *Mercurii Trismegisti liber de potestate et sapientia Dei per Marsilium Ficinum tractatus* (édité par Lefèvre), 1494. — Il a lu les *Contemplations* de Raymond Lulle en 1491, d'après la préface de l'édition qu'il en donna en 1505; il est probable qu'il n'est pas resté étranger à l'édition du *Liber de triplici vita* de Marsile Ficin, s. d., post. à 1492; et de la même époque (environ 1493) date son *De Magia naturalis*, resté inédit (bibl. Vaticane, ms. Reg. 1168).

cherchait par delà le monde des apparences qu'Aristote avait exploré en savant, des révélations et des connaissances plus cachées, et sa pensée de poète, éprise de mystères, flottait de Raymond Lulle aux livres hermétiques et ne trouvait de repos que dans le mysticisme ascétique d'Alexandrie et de la gnose.

Une conception grave et religieuse de sa vie chrétienne domine les travaux des universitaires parisiens, scolastiques et théologiens étroitement fidèles à l'orthodoxie de Sorbonne, lecteurs de l'*Imitation* et de contemplatifs pieux de la Flandre et de l'Allemagne, humanistes qu'enthousiasme la foi savante de Ficin et de Pic. Ils connaissent le désordre du clergé, la négligence des prélats, les mauvaises mœurs des prêtres et des moines. Les États-Généraux de 1484¹, le concile provincial tenu à Sens en 1485² ont posé la question de la réforme, et le gouvernement royal a témoigné qu'il ne s'en désintéresse pas. A Paris, Olivier Maillard, pendant l'Avent de 1494, l'a réclamée du haut de la chaire de Saint-Jean-en-Grève³. Les ordres religieux, surtout les Bénédictins, commencent à restaurer leur discipline. L'Université ne reste pas indifférente à leurs efforts. Déjà, quelques-uns de ses maîtres, des humanistes, comme les frères Fernand ou Guy Jouenneaux, séduits par l'attrait de la vie régulière, sont allés se retirer dans des couvents réformés. Lefèvre d'Étaples a voulu un instant y chercher le repos, et Jean Raulin, en 1497, entre comme moine à Cluny⁴. Le chef du parti rigoriste est le Brabançon Jean Standonk. Né à Malines, élevé à Gouda par les Frères de la Vie-Commune, en un temps où l'humanisme leur était encore étranger, devenu le disciple et

1. *Collection de documents inédits sur l'histoire de France : Journal des États-Généraux de France tenus à Tours en 1484 ... par Jehan Masselin, député du bailliage de Rouen, publié et traduit par A. Bernier*; Paris, 1835, in-fol.

2. *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio, cujus Johannes Dominicus Mansi et post ipsius mortem Florentinus et Venetianus editores ab anno 1758 ad annum 1798 priores trigintunum tomos ediderunt nunc autem continuata et Deo favente absoluta*; Paris et Leipzig, 1901-1907, 40 vol. in-fol., t. XXXII, col. 407-434.

3. C. Schmidt, *Der Prediger O. Maillard, ein Bild aus dem Ende des XV ten Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift für historische Theologie*, 1856. — A. Samouillan, *Olivier Maillard, sa prédication et son temps*; Toulouse et Paris, 1891, in-8°.

4. J. Launoy, *Regalis collegii Navarrae historia*; Paris, 1677, 2 vol. in-4°. — *Religiosissimi viri fratris Ioannis Raulin, artium et theologiae professoris scientissimi, Epistolarum Opus eximium*; Paris, 1521, in-4°.

l'admirateur de François de Paule, il consacre à la restauration de la règle chrétienne dans le clergé son énergie d'ascète étroit et rude. Proviseur du collège de Montaigu, il vient d'y fonder, suivant l'esprit de Gérard Groote, une communauté d'étudiants pauvres qui, sous une discipline terrible, font l'apprentissage des vertus que l'Église réclame de ses réformateurs¹.

Ce fut à Jean Standonk que Henri de Bergen recommanda son secrétaire. Érasme n'entra pas dans la communauté des indigents; mais le séjour du collège aurait mieux convenu à quelque disciple de Jean Busch ou de Thomas de Kempen. On sait comment, dans les *Colloques*, il racontait, après de longues années, les tristes impressions qu'il avait gardées de Montaigu². Dispensé comme régulier de la maîtrise d'arts, il commença ses études théologiques, suivit des cours sur la Bible et les Sentences. Il prononça, peut-être à l'abbaye de Sainte-Geneviève, des sermons, dont plus tard il regrettait la perte³. Standonk le chargea de quelques leçons sur l'Écriture. Au collège habitaient ou fréquentaient alors de jeunes Écossais qui, par la suite, occupèrent un rang honorable dans l'Église ou les hautes écoles à leur pays; Jean Mair, plus connu sous le nom de Major, un des derniers défenseurs de la théologie nominaliste, terminait alors ses cours d'arts⁴. Mais Érasme échappa bientôt à la société de ces étudiants, plus cultivés sans doute que les moines de Steyn, mais trop respectueux de la scolastique. Il profita de sa liberté que lui assuraient son âge et son caractère de régulier et de prêtre pour vivre beaucoup en dehors de Montaigu, chercher sa voie à sa guise, entrer en relations avec les maîtres de l'humanisme parisien. Peu curieux des doctrines philosophiques ou des travaux de Ficin et d'Ermolao, il n'alla pas s'inscrire au collège du Cardinal-Lemoine, parmi les disciples de Lefèvre. Il devint le familier de Fausto Andrelini, fut reçu par Robert Gaguin qui

1. A. Renaudet, *Jean Standonk, un réformateur catholique avant la Réforme*; *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, janvier-février 1908.

2. *Colloques*, Ἱχθυογραφία; *Opera*, t. I, col. 806.

3. *Catalogus Lucubrationum*, Allen, t. I, p. 37: « Cupiam autem exstare orationes aliquot concionatorias, quas olim habui Lutetiae, cum agerem in collegio Montis Acuti. »

4. *A history of greater Britain ... compiled by John Major...*, to which is prefixed a life of the author, by A. J. G. Mackay; Édimbourg, 1892, in-8°.

loua fort le premier livre des *Antibarbares*¹. En janvier 1496, il imprimait le recueil de ses vers écrits en Hollande et à Paris². Mais le carême arriva : c'était chez Standonk une époque de jeûne et de mortifications. Érasme n'y put résister et tomba malade. A peine remis, il quitta la capitale, revint à Bergen auprès de l'évêque puis à Steyn, découragé, résigné à ne plus quitter la Hollande³.

Les amis qu'il y retrouva voulurent qu'il rentrât en France; mais il ne reprit pas sa chambre de Montaigu. Médiocrement soutenu par Henri de Bergen, il vécut au jour le jour de leçons particulières; il eut pour élèves deux jeunes gens de Lübeck, Christian et Henri Northoff, de jeunes anglais, Thomas Grey, Robert Fisher, parent de l'évêque de Rochester, puis, après la rentrée de 1498, William Blount, de la famille des barons Mountjoy⁴. Suivant l'habitude commune aux théologiens et aux humanistes, il tâchait de s'assurer, par la générosité de protecteurs opulents, les loisirs dont il avait besoin pour ses travaux. En juillet 1498, pendant un voyage en Hollande, il visitait l'évêque de Cambrai et se rappelait à sa bienveillance⁵. Jacques Batt, qu'Anne de Veere, veuve de Philippe de Bourgogne, chancelier de Philippe le Beau, avait chargé de diriger l'éducation de son fils Adolphe, l'introduisait auprès d'elle; en février de 1499, Érasme passa quelques jours au château de Tournehem où elle résidait, reçut la promesse d'une pension⁶, et, rentré à Paris, se hâta de composer pour un enfant de neuf ans son *Epistola exhortatoria ad capessendam virtutem*⁷. Il travaillait peu, suivait avec ennui les leçons des théologiens, restait l'ami de Gaguin et d'Andrelini, se liait avec le Véronais Paul Émile, historiographe royal, mais restait indifférent aux publications de Lefèvre. Il éditait les poésies de Guillaume Hermans⁸, rédigeait un traité sur l'art d'écrire les lettres. Cependant, les

1. Lettres 43, 44, 45, 46.

2. *Carmen de casa natalitia Jesu*; Paris, Ant. Denidel, s. d.

3. *Compendium Vitae*, t. I, p. 50, l. 104 et suiv.

4. Lettres 54, 55, 56, 58, 62, 63, 70, 79.

5. Lettres 76, l. 21 et suiv., 77, l. 3.

6. Lettres 80, 87, 88.

7. Imprimée dans les *Lucubratiunculae*; Anvers, Th. Martens, 15 février 1504.

8. *Guillermi Hermani Goudensis theologi ac poetae clarissimi Sylva Odarum*; Paris, G. Marchand, 20 janvier 1497, in-4°. — Le *De conscribendis epistolis* fut publié seulement à Cambridge en 1521, très remanié.

Windeshémiens, depuis l'automne de 1496, étaient à Paris, où Standonk les avait appelés pour réformer les abbayes augustinienes. Érasme revoyait successivement Jean Mombaër, qui jadis, à la cathédrale d'Utrecht, avait appris avec lui, sous la direction de Hobrecht, la musique d'église, et Corneille Gérard, introduit à Saint-Victor par l'évêque Jean Simon¹. Pendant quelques mois, l'humaniste, las et découragé, sembla se réconcilier avec l'idéal monastique. Avant tout, cependant, il désirait accomplir enfin le voyage d'Italie dont il rêvait depuis sa sortie de Steyn. Il espérait accompagner au delà des Alpes Mountjoy ou la marquise de Veere². Cependant, au printemps de 1499, Mountjoy se décidait à rentrer en Angleterre et lui offrait pour l'y suivre des conditions si avantageuses qu'Érasme renonçait à l'Italie et passait le détroit³.

Il garda toujours un pénible souvenir de ces années pendant lesquelles les soucis et la maladie lui avaient laissé peu de temps pour l'étude⁴. Les lettres qu'il adressait alors à ses élèves, à Jacques Batt, à ses amis de Steyn, à Bost, à Corneille Gérard donnent l'impression d'une existence assez misérable et d'une vie intellectuelle en somme peu intense. Son mépris de la scolastique reste superficiel et banal. Déjà Pic de La Mirandole avait protesté contre la condamnation dont les humanistes italiens frappaient indifféremment tous les penseurs du moyen âge; Lefèvre n'interdisait pas à ses élèves les livres de Bricot et de Georges de Bruxelles⁵. Autant que la scolastique, Érasme néglige le renouveau de l'aristotélisme scientifique et du mysticisme alexandrin, qui s'accomplit grâce aux efforts de Lefèvre. Aucune allusion dans sa correspondance aux doctrines néo-platoniciennes; aucune mention de Marsile Ficin, auquel cependant Gaguin écrivait, le 1^{er} septembre 1496, que son nom était connu à Paris jusque dans les petites classes des écoles⁶. Des savants italiens, il a pratiqué uniquement l'œuvre littéraire et grammaticale. Il se soucie peu des travaux qu'ils ont entre-

1. Lettres 52 et 73 à Mombaër, 78 à Corneille Gérard. — Cf. A. Renaudet, *Jean Standonk*, p. 40-55.

2. Lettres 95, l. 28, 101, l. 36.

3. Lettre 102.

4. *Compendium Vitae*, t. I, p. 50, l. 109.

5. On trouve à la bibliothèque de Schlettstadt les exemplaires achetés par Beatus Rhenanus lorsqu'il était l'élève de Lefèvre.

6. *Roberti Gaguini epistolae*, lettre 76, t. II, p. 20.

pris depuis un siècle pour retrouver la science et la philosophie de l'antiquité. Pourtant, on ne pourrait dire sans injustice qu'Érasme n'est encore qu'un styliste élégant. La théologie officielle ne lui déplait pas seulement parce qu'elle parle une langue barbare; mais elle lui paraît inutile à la piété intime dont il conserve le besoin. Dans son indifférence aux doctrines métaphysiques et à la philosophie religieuse, peut-être faut-il reconnaître une survivance de l'esprit de Gérard Groote, tourné avant tout vers l'action pratique et la perfection individuelle. Peut-être sentait-il déjà combien étaient inutiles, pour réaliser le règne évangélique, ces spéculations dont Lefèvre ne devait se détacher qu'après en avoir parcouru tout le cycle. Si la science aristotélicienne qui renaît sous ses yeux ne semble pas alors l'attirer, c'est qu'il est moins curieux des systèmes des anciens que de leurs coutumes et de leurs mœurs, cherche avant tout, dans les œuvres de leurs poètes et de leurs orateurs, à les voir agir et vivre, et se plaît à reconnaître en eux, comme en des exemples supérieurs, les caractères éternels de l'humanité. Ainsi se dessinent déjà le cadre et la limite naturelle de sa pensée.

*
* *

Le séjour d'Érasme en Angleterre ne se prolongea pas au delà des premiers jours de l'année 1500. Mais il revint en France avec un programme d'études plus net et une méthode plus sûre. Introduit par Mountjoy à la cour, il y vit le jeune prince qui devait être Henri VIII, et lui dédia un poème en l'honneur des gloires de la Grande-Bretagne¹. Puis, en octobre, il se fixait à l'Université d'Oxford, où son élève allait le rejoindre, et, pendant quelques mois, il y suivait les travaux des théologiens humanistes que John Colet réunissait autour de lui². Colet avait longuement visité l'Italie à l'époque où Savonarole s'élevait contre la philosophie païenne et s'efforçait de ramener les intelligences au christianisme, l'Eglise et l'État à la Bible, où Pic de La Mirandole vivait en ascète et composait l'*Heptaplus*, où Ficin

1. *Prosopopoeia Britannie majoris, que quondam Albion dicta nunc Anglia dicitur, sibi de invictissimi regis Henrici virtute deque regiae sobolis eximia indole gratulantis*, imprimée avec la préface des *Adages* en 1500.

2. F. Seebohm, *The Oxford Reformers*, 3^e éd.; Londres, 1887, in-8°.

accordait l'illuminisme alexandrin avec la révélation chrétienne, où Politien terminait son existence déréglée par des actes de pénitence et voulait être enseveli dans la robe blanche de saint Dominique. Il y avait lu Platon et Plotin, mais surtout la Bible, saint Jérôme, Origène, Denys l'Aréopagite. Rentré depuis 1496 à l'Université d'Oxford, où ses amis Grocyn et Linacre, qui avaient aussi parcouru l'Italie, introduisaient l'étude du grec, il entreprenait d'y expliquer les Épîtres de saint Paul. Il laissait aux théologiens du moyen âge la vaine recherche des allégories scolastiques, se contentait d'expliquer en philologue et en historien le texte latin de la Vulgate qui, dans son ignorance du grec, lui était seul accessible, et d'y rechercher la pensée exacte de l'apôtre. Et, de même que Lefèvre, au Cardinal-Lemoine, s'efforçait de retrouver, sous les commentaires barbares, le véritable Aristote, Colet, à Magdalen College, écartait les glossateurs modernes pour saisir dans sa simplicité efficace la véritable doctrine du christianisme primitif. Lorsqu'il rencontrait un passage d'interprétation difficile, ce n'était pas aux docteurs qu'il recourait, mais à Ficin, à Pic de La Mirandole, à ceux qui, par le cœur et l'intelligence, avaient le mieux pénétré le sens caché des Écritures. Il s'était fait ainsi l'artisan de ce retour savant à la Bible, qu'Érasme et Luther devaient prêcher à leur tour et dont il espérait déjà la réforme de l'Église corrompue.

Érasme trouva bientôt en Colet un ami auquel il put confier avec plus d'abandon qu'à Robert Gaguin des inquiétudes et des aspirations qu'il n'aurait révélées ni à la médiocrité verbeuse de Fausto Andrelini, ni à l'esprit timoré des moines humanistes qu'il avait laissés dans les couvents des Pays-Bas. Il n'osait encore rejeter sans réserves tous les scolastiques, dont il avait souvent médité sans approfondir leurs doctrines, et pensait pouvoir, à la rigueur, tirer quelque profit de saint Thomas, qui avait connu l'antiquité, et ne s'était pas perdu, comme les scotistes et les terministes, dans de vaines querelles de mots. Mais Colet, avec une décision tranchante, condamnait le dogmatisme thomiste pour la sûreté de ses affirmations plus sévèrement encore que les doctrines critiques de Scot et d'Ockam. Il lui démontrait clairement que la théologie de l'École n'avait rien de commun avec celle de l'Évangile, qui seule importait à la vie; il lui enseignait la nécessité de défendre le christianisme contre

les docteurs, et de fonder sur l'étude de l'Écriture une science nouvelle de la religion¹. Ses leçons lui en montraient la méthode; sa piété personnelle, ennemie des cérémonies et des pratiques, lui offrait l'idéal de vie chrétienne qu'il cherchait confusément. Érasme se liait aussi avec Thomas More; âgé de vingt-deux ans, passionné comme Colet pour les œuvres de Pic de La Mirandole, il traversait alors une crise de mysticisme dans laquelle il devait se débattre plusieurs années; il s'épuisait de veilles, de jeûnes et d'austérités, voulait entrer dans l'ordre de saint François et, comme Colet, souhaitait de voir l'Église chrétienne revenir à ses origines et à la doctrine primitive. Enfin, auprès de Linacre et Grocyn, Érasme perfectionnait sa connaissance du grec, que les leçons de Georges Hermonyme, à Paris, avaient peu développée².

On sent, dans les lettres qui datent de ce bref séjour en Angleterre, une sérénité et une plénitude qui contrastent avec l'agitation vide des années parisiennes; on sent la joie qu'il éprouvait à vivre parmi ces hommes de haute intelligence et de noble caractère. « J'ai trouvé en Angleterre », écrit-il le 5 décembre 1499, « tant d'humanité et d'érudition, une science si vaste et si profonde que je ne chercherais plus guère en Italie que le plaisir du voyage. Lorsque j'entends Colet, je crois entendre Platon lui-même. Quelle science encyclopédique chez Grocyn! La nature a-t-elle produit un esprit plus vif, plus délicat, plus élevé que celui de Linacre, une intelligence plus facile, plus aimable, plus lumineuse que celle de Thomas More³? »

III.

Pourtant l'amitié des savants d'Oxford ne le retint pas en Angleterre. Le 2 février, il rentrait à Paris après un voyage au cours duquel les ennuis les plus divers ne lui furent pas épar-

1. Lettre à Jodocus Jonas, ép. 435; *Opera omnia*, t. III, part. I, col. 451 et suiv. — Érasme et Colet s'exerçaient à des discussions théologiques; l'une d'elles (lettres 108, 109, 110, 111) fut imprimée en partie dans les *Lucubrationiunculae* (1504) sous ce titre : *Disputatiuncula de taedio, pavore, tristitia Iesu, instante crucis hora, deque verbis quibus visus est mortem deprecari: Pater, si fieri potest, transeat a me calix iste*.

2. Sur G. Hermonyme, cf. H. Omont, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, année 1885.

3. Lettre 118, l. 17 et suiv.

gnés¹. Pendant un an et demi, Érasme reste en France, et, de nouveau, ses lettres s'assombrissent. Sa santé chancelle²; ses protecteurs le soutiennent mal. L'évêque de Cambrai se méfie de sa liberté d'esprit, le fait surveiller par Standonk³. D'Anne de Veere, il ne peut, malgré le dévouement de Jacques Batt, obtenir que des promesses⁴. Il cherche à se concilier les bonnes grâces du frère de l'évêque, Antoine de Bergen, abbé du couvent de Saint-Bertin à Saint-Omer⁵, de Nicolas de Bourgogne, prévôt de Saint-Pierre d'Utrecht, parent d'Anne de Veere⁶. Il leur adresse des flatteries élégantes, puis écrit à Jacques Batt : « Que je meure si jamais de ma vie j'ai rien écrit plus à contre-cœur que ces niaiseries de parasite⁷. » Le livre des *Adages*, imprimé en juin 1500, obtient d'abord un assez grand succès; mais la peste sévit à Paris, dépeuple l'Université, suspend les études⁸. Elle chasse Érasme jusqu'à Orléans; il y vit avec des maîtres besogneux qui tiennent des *pédagogies*, logent dans leur maison des étudiants auxquels ils servent de répétiteurs. Il accepte leurs services, qu'il paie en leçons, se querelle avec eux⁹. Il rentre à Paris avant la fin de l'année; mais, dès le printemps suivant, une nouvelle épidémie l'oblige à regagner les Pays-Bas.

La maladie et la pauvreté ne l'ont pas empêché de travailler et d'écrire. Il cesse de suivre les cours des théologiens qui n'ont rien à lui apprendre. Il reste étranger à l'école philosophique et mystique qui se réunit au collège du Cardinal-Lemoine. En fait, Colet lui a enseigné tout ce qu'il aurait pu demander aux leçons de Lefèvre, qui d'ailleurs, pendant une partie de l'année jubilaire, fut absent de Paris. Il n'est lié qu'avec Paul Emile, Robert Gaguin et Fausto Andrelini. Mais ce sont eux qui l'ont encouragé à publier les *Adages* : Gaguin a mis à la disposition

1. Lettre 119.

2. Lettre 124.

3. Lettre 135, l. 17.

4. Lettres 124, 129, 130, 135, 139, 145.

5. Lettre 143, 149.

6. Lettre 144.

7. Lettre 146, l. 25. Emoriar autem si quid unquam in vita sic repugnante animo scripsi ut has nugas, imo gaathonismos, quod ad Dominam, ad Propositum, ad abbatem scripsi.

8. Lettre 129, l. 41.

9. Lettres 131, 133, 134, 135, 136.

d'Érasme les ressources de sa riche bibliothèque et Andrelini lui écrit une lettre-préface élogieuse¹.

Les *Adages* n'étaient pas seulement un recueil d'expressions brillantes et ingénieuses à l'usage des étudiants soucieux de beau style. L'auteur entendait répandre dans le public la pensée agressive des *Antibarbares* que jusque-là, par prudence ou timidité, il avait gardée pour lui et pour ses amis. Dans une préface² adressée à Mountjoy, il ne se contentait pas de développer, en bon maître de rhétorique, les avantages qu'un écrivain avisé peut tirer de la connaissance des proverbes, et de citer l'exemple de Platon, de Plaute, de Térence, des Pères de l'Église, des grands savants italiens, Ermolao Barbaro, Pic de La Mirandole, Ange Politien, si goûtés des érudits d'Oxford, et dont les noms, pour la première fois, se présentaient sous sa plume. Il attaquait sans hésitation l'esprit étroit des théologiens, leur reprochait, en moraliste, de mépriser, sans la connaître, la culture antique. Les proverbes contiennent une part de l'expérience accumulée par les sages. Qu'est-ce que la science des théologiens, si elle néglige les moyens de comprendre et de diriger la nature humaine? Les prophètes, les apôtres, le Christ ont parlé par proverbes et paraboles. Faut-il croire que la Faculté préfère Scot aux deux Testaments? Jamais, depuis que Guillaume Fichet avait publié sa *Rhétorique*, les détracteurs des lettres ne s'étaient entendu répondre avec une plus dédaigneuse netteté. La brève apologie d'Érasme défendait, avec son petit livre, tout le labeur entrepris par les humanistes d'Italie, de Germanie et de France, pour retrouver et revivre la pensée morale de l'antiquité, des écrits de Pétrarque au Commentaire que Lefèvre avait donné, en 1497, de l'Éthique à Nicomaque.

Cependant, le recueil qu'Érasme offrait aux lecteurs parisiens était assez maigre, et si, depuis son retour d'Oxford, il possédait un programme théologique qu'il pouvait opposer à celui des sorbonnistes, le programme de Colet, il n'avait pas osé, dans la préface des *Adages*, demander la réforme des études sacrées. Mais il écrivait à ses amis ce qu'il avait craint d'imprimer³. A

1. Lettres 121, 126, 127. Le livre des *Adages* fut imprimé par Jean Philippe vers juillet 1500. La lettre de Fausto Andrelini est du 15 juin.

2. Lettre 126.

3. Lettre 141, l. 23 et suiv.

la théologie officielle, qui se réclame des docteurs modernes, il oppose sans cesse la vraie théologie de la Bible, de l'Évangile et des Pères. A leur méthode, qui se contente de commenter indéfiniment des commentateurs, il oppose la méthode précise des savants d'Oxford, uniquement désireux de rechercher dans les livres saints, en philologues et en historiens, la pensée qui s'y révèle. Mais il comprend que la théologie nouvelle ne pourra naître et se développer tant qu'un travail préliminaire, ingrat et minutieux, ne lui aura pas rendu les textes sur lesquels elle doit se fonder. S'il n'ose pas encore s'attaquer à la lettre biblique, il lit et relit saint Jérôme, qui l'attire par sa culture antique et son charme de directeur de conscience. Et déjà il conçoit le projet de préparer une édition de son auteur familier. « J'ai le dessein », écrit-il à Batt vers le 12 décembre 1500, « de restaurer l'œuvre entière de saint Jérôme, gâtée par l'ignorance des théologiens, mutilée, mêlée de traités évidemment apocryphes et supposés. Je rétablirai les passages grecs, je dévoilerai sa connaissance du monde ancien et son art du style. Que de peines il me faudra pour effacer les fautes qui, pendant tant de siècles, se sont introduites dans ses livres! Puis, quelle science profonde de l'antiquité, des lettres grecques, de l'histoire! Mais toutes mes veilles, mon travail assidu, mon peu d'érudition, la pénétration d'une intelligence qui n'est pas absolument débile, seront consacrés à saint Jérôme¹. » Maintes fois interrompue et reprise, il ne devait achever sa tâche qu'au bout de quinze ans. Cependant, pour préluder à la rénovation de la théologie et à la conciliation du spiritualisme antique et du dogme chrétien, il publiait, en avril 1501, le *de Officiis* de Cicéron².

* * *

Au printemps de 1501, vers la date où mourait Robert Gaguin³, Érasme quitte de nouveau Paris. Il atteint Anvers, puis s'arrête au couvent de Steyn, dont le prieur lui accorde un nouveau congé pour continuer ses études, non sans témoigner

1. Lettres 139, l. 143 et suiv., 141, l. 35 et suiv.

2. Paris, J. Philippe, s. d., in-8°. — Pour la date de cette impression, voir Allen, t. I, p. 355, introd. à la lettre 152.

3. Robert Gaguin mourut le 22 mai 1501.

quelque étonnement de le voir encore si peu célèbre¹. Au monastère augustinien de Haarlem, il retrouve Guillaume Hermans². Il passe à Dordrecht, à Zierickzee, revoit, probablement à Bruxelles, Henri de Bergen³. Il s'embarque au port d'Anvers, passe dans l'île de Walcheren; mais, à Veere, les troubles politiques l'empêchent de séjourner auprès de sa protectrice⁴. Puis, en juillet, Batt le reçoit dans sa maison de Tournehem⁵. Érasme le quitte aux approches de l'automne, et, pendant un an, il est l'hôte, à Saint-Omer, du prieur de Saint-Bertin⁶, à Courtebourne, du baron Florent de Calonne⁷. Au début de l'été suivant, il a la douleur d'apprendre la mort de J. Batt⁸. Il mène une existence besogneuse, dans la dépendance de ses protecteurs⁹. Il voudrait s'inscrire à quelque Université où il trouverait des bibliothèques et serait plus libre. Mais la peste sévit toujours à Paris et à Cologne; il est obligé, en septembre 1502, de s'établir à Louvain¹⁰.

Sa correspondance, pendant cette année de courses errantes, nous raconte ses voyages, ses espoirs et ses déceptions. Il voudrait revenir en Angleterre, y passer un mois avec Colet; il voudrait visiter l'Italie, mais doit y renoncer faute d'argent¹¹. La vie hollandaise, la grossièreté des mœurs du Nord lui déplaisent; il se sent environné de jalousie et de méfiance, et manque des titres universitaires qui imposent silence aux ignorants¹². Il n'a encore écrit aucune œuvre qui le satisfasse. Cependant, il travaille à compléter son éducation de théologien moderne. Avec Batt, à Tournehem, il a mené une « existence divine »¹³; tous deux se sont absorbés dans l'étude du grec; non seulement ils ont lu Euripide et Isocrate, mais le texte des

1. Lettre 154, l. 45.

2. Lettre 157, l. 7.

3. Lettre 157.

4. Lettres 153, l. 10, 157.

5. Lettre 157.

6. Lettres 163-164.

7. Lettres 165-168.

8. Lettre 170.

9. Lettre 170, l. 12. *Caeterae res sic habent ut pejus non possint.*

10. Lettre 172. Peut-être passa-t-il quelques jours à Paris dans l'été de 1502, Allen, t. I, p. 379.

11. Lettre 159, l. 53 et suiv.

12. Lettre 159, l. 59 et suiv.

13. Lettre 161, l. 22.

Évangiles et des Psaumes¹. A Courtebourne, il a médité Origène, saint Ambroise et saint Paul; il a voulu se procurer les savantes Postilles de Nicolas de Lyra². Mais ses lettres nous renseignent peu sur ses aspirations profondes. Pourtant un nom nouveau y apparaît : celui de Jean Vitrier, gardien du couvent des Franciscains de Saint-Omer, qu'il connut alors et vénéra bientôt à l'égal de Colet.

Ce moine, que la Sorbonne avait, le 2 octobre 1498, obligé de rétracter quelques propositions hasardeuses prêchées dans la cathédrale de Tournay sur les couvents non réformés, les mauvaises mœurs des prêtres et les indulgences, était alors âgé de quarante-quatre ans³. Grand, de stature élégante, de forte intelligence et de caractère exalté, il avait longtemps rêvé d'être envoyé comme missionnaire dans les pays encore païens. Depuis sa condamnation, son esprit s'était singulièrement enrichi et modifié. Formé par la discipline de Duns Scot, habitué, comme ceux de son ordre, à trouver, dans les livres du docteur Subtil, la réponse à toutes les questions, il avait lu et approfondi les Pères et, sans rompre avec la scolastique, avait appris à s'en détacher. Il admirait profondément Origène; mais surtout il s'était pénétré de la pensée de saint Paul; il savait par cœur les Épîtres et il en avait tiré une conception très libre de la vie chrétienne. Il désapprouvait l'observance superstitieuse des cérémonies et des pratiques. Les abus des indulgences, le scandale récent de la décime, que, l'année jubilaire, Alexandre VI avait, dans certaines régions, levée par deux fois, l'indignaient. Il jugeait sévèrement cette régularité monastique pour la défense de laquelle il avait affronté les censures de la Sorbonne : pressé par Érasme, il avouait que la monotonie du cloître usait peu à peu les âmes. Pourtant, soucieux de ne pas blesser la foi des humbles, il n'admettait pas qu'un moine rompît ses vœux, et lui-même, parfois au péril de sa vie, réformait les couvents d'hommes et de femmes. Prédicateur avant tout, il avait renoncé à la forme scolastique, aux divisions et aux subdivisions qui étayaient les sermons de son confrère Olivier Maillard; il évitait les effets

1. Lettre 160.

2. Lettre 165.

3. Lettre 163, l. 3. — Cf. lettre à Jodocus Jonas, *Opera omnia*, t. III, part. I, col. 451 et suiv. — Cf. Duplessis d'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*; Paris, 1725-1736, 3 vol. in-fol., t. I, p. 340.

vulgaires, les éclats de voix, les gestes dramatiques, parlait simplement, mais avec une flamme intérieure. On ne l'entendait pas citer pêle-mêle Scot et Thomas; toute la matière de ses sermons était prise dans l'Evangile et dans les Épîtres. Érasme n'ignorait pas que les théologiens, les prêtres mondains, les moines et les nonnes avaient juré la perte de Jean Vitrier. Les manières un peu hautaines du Cordelier l'avaient d'abord surpris : mais bientôt il lui laissa diriger ses propres études. Il relut saint Paul et, dans un moment d'enthousiasme, composa quatre livres de commentaires sur l'Épître aux Romains. Il aborda les homélies et les écrits théologiques d'Origène et, sous l'influence de saint Paul et de Jean Vitrier, écrivit, pour un chevalier de la Toison d'or, Jean de Trazegnies, un résumé des règles de la vie chrétienne, première ébauche de l'*Enchiridion militis christiani*.

Louvain, où l'humaniste, désolé de la mort de Jacques Batt, se réfugiait en septembre 1502, restait une des capitales de l'orthodoxie scolastique¹. Standonk y avait fondé un collège d'étudiants pauvres affilié à celui de Montaigu. Pourtant, l'humanisme s'y introduisait peu à peu, grâce aux efforts d'Adrien d'Utrecht, doyen de la Faculté de théologie, et de quelques maîtres de rhétorique et de poésie comme Jean Desmarais². Érasme, soucieux de la liberté, ne voulut pas accepter la chaire que lui offrit le magistrat³. Cependant, il lui fallait chercher de nouveaux protecteurs : Henri de Bergen avait disparu, Mountjoy était occupé par ses fonctions à la cour anglaise, la princesse de Veere, mariée en secondes noces, ne pouvait plus le soutenir. Érasme dédie quelques traductions de Libanius à l'évêque d'Arras, Nicolas Ruistre, qui lui promet ses bonnes grâces et lui envoie dix écus⁴. Lorsque l'archiduc Philippe entre à Louvain, il accepte de composer son panégyrique⁵. « Je n'ai jamais rien écrit », avoue-t-il à Colet, « avec plus de

1. F. Neve, *la Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*; Louvain, 1890, in-8°.

2. Lettre 180.

3. Lettre 172, l. 9.

4. Lettre 177.

5. *Ad illustrissimum principem Philippum, archiducem Austriae ... de triumphali profectione Hispaniensi deque foelici ejusdem in patriam reditu gratulatorius Panegyricus, conscriptus ac eidem Principi exhibitus a Desyderio Erasmo Roterodamo, canonico ordinis divi Aurelii Augustini*; Anvers, Th. Martens, s. d.

répugnance¹. » Pourtant il l'achève, le prononce, reçoit une gratification d'une livre, puis une « aumosne » de dix livres et quarante gros². Quelques mois après, il imprime le panégyrique et l'offre à Nicolas Ruistre³. Cependant, il poursuit ses études grecques, essaie d'apprendre l'hébreu, approfondit Origène, qui lui révèle l'art d'interpréter la Bible⁴. Mais les lettres qu'il adresse à Guillaume Hermans, à Robert de Keyser, à Jacques Maurits de Gouda ne nous livrent pas le secret de sa pensée. Il est tout entier dans l'*Enchiridion militis christiani*, qui, entièrement revu, paraît à Anvers, en février 1504, chez Thierry Martens⁵.

Érasme y expose rapidement son programme théologique. Il faut revenir à l'Écriture, la méditer sans cesse, en pénétrer le sens. Il faut s'y préparer par la lecture des orateurs et des poètes, par l'étude des philosophes antiques, de Platon, qui a pressenti le spiritualisme chrétien, plutôt que d'Aristote. On écartera les commentateurs barbares pour suivre les Pères, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise. Moins historien que Colet et moins respectueux de la lettre de l'Écriture, mais plus sensible à la nécessité d'en interpréter les passages inacceptables pour la simple raison, il admet une recherche éclairée de l'allégorie. Mais surtout, fidèle à l'idéal de Colet et de Vitrier, il développe, dans l'*Enchiridion*, une conception toute paulinienne du christianisme. « J'ai composé ce Manuel », écrivait-il, quelques mois plus tard, « pour remédier à l'erreur de ceux qui

1. Lettre 181, l. 54.

2. Archives du département du Nord, Chambre des comptes, Reg. F 190, cité par Allen, t. I, p. 396. — Recette générale de Flandre, année 1504, aumône de 10 livres 40 gros à frère Erasmus Rotherdamensis; quittance d'Érasme, Cartulaire B, 2, 189 (Allen, t. I, p. 403).

3. Lettre 179.

4. Lettre 172, l. 9 : In graecis litteris sum totus, neque omnino operam lusi; eo enim profecti ut mediocriter quae velim graece scribere queam, et quidem ex tempore. — Lettre 181, l. 36 : Coeperam et hebraicas attingere, verum peregrinitate sermonis deterritus, simul quod nec aetas nec ingenium hominis pluribus rebus pariter sufficit, destitui. Origenis operum bonam partem evolui; quo praeceptore mihi videor non nullum fecisse operae precium. Aperit enim quasi fontes quosdam et rationes indicat artis theologiae.

5. L'*Enchiridion* parut dans *Erasmii Lucubratiunculae*; Anvers, Thierry Martens, 15 février 1503. Il est très vraisemblable qu'on doit lire 1504 selon l'usage français et flamand de faire commencer l'année à Pâques. La correspondance d'Érasme, assez pauvre pour cette période, nous renseigne mal sur cette première impression.

font consister la religion en cérémonies et en observances judaïques et corporelles, et négligent la véritable piété¹. » La vie chrétienne ne doit pas être une suite de vaines pratiques, mais une méditation continuelle de l'Écriture, un exercice ininterrompu de la charité. Or, les fidèles ne savent plus que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Leur dévotion superstitieuse, en quête de protecteurs, se détourne du Christ et s'adresse aux saints. La foule croit qu'on attaque la foi quand on blâme le culte des reliques, les pèlerinages et les indulgences, alors que l'on restaure la religion d'esprit et de vérité. Le christianisme judaïque des moines indignerait les Pères de l'Église qui ont fondé les premiers couvents. Pour ramener les chrétiens à l'idéal primitif du Christ et des apôtres, Érasme invoque l'autorité de saint Paul, qu'il les invite à lire et à relire; il lui emprunte la doctrine de la liberté chrétienne, qui, déjà dégagée des Épîtres par Jean Wesel, allait, quatorze ans plus tard, devenir la base inébranlable du christianisme de Luther. A tous ceux qui défendent le judaïsme des observances formelles et des règles monastiques, il oppose le texte victorieux de l'Épître aux Galates : « Vous avez été appelés à la liberté : demeurez et cessez de vous plier désormais au joug de la servitude. »

Le nouvel ouvrage d'Érasme contenait la plupart des thèses que les théologiens protestants devaient adopter et défendre; il fut, par la suite, un des livres qui servirent le plus efficacement à leur propagande. Il se répandit bientôt hors des Pays-Bas. On le lut, au collège du Cardinal-Lemoine, avant la fin de l'année. Pourtant, l'*Enchiridion* n'obtint pas, semble-t-il, grand succès et ne provoqua pas de scandale. Son influence, qui fut très grande, ne se fit sentir qu'après 1510, lorsque la critique négative de l'*Éloge de la Folie* eut mis en valeur les affirmations précises qu'il contenait.

* * *

Érasme aurait pu rester à Louvain; mais, las de la vie médiocre qu'il y menait, il revint, en décembre 1504, à Paris,

1. Lettre 181, à Colet, vers décembre 1504, l. 46 : *Enchiridion non ad ostentationem ingenii aut eloquentiae conscripsi, verum ad hoc solum, ut mederer errori vulgo religionem constituentium in ceremoniis et observationibus pene plusquam Iudaicis rerum corporalium, eorum quae ad pietatem pertinent mire negligentium.*

où il espérait trouver de nombreux élèves et y resta jusqu'à l'hiver de l'année suivante. Trois lettres seulement nous renseignent sur ce nouveau séjour à l'Université¹.

Depuis quatorze mois déjà, Lefèvre avait imprimé son édition latine de l'*Organon*. Invinciblement attiré par le christianisme primitif, il venait de publier en juillet le *Paradis* d'Héraclide, les *Épîtres* de Clément, les *Reconnaisances de l'apôtre Pierre*. Il n'abandonnait pas le péripatétisme, qui restait sa philosophie exotérique; il rééditait la physique et l'éthique d'Aristote; mais, le 1^{er} avril 1505, il réimprimait, pour les savants initiés aux spéculations alexandrines, la série des quatorze livres hermétiques². Érasme, lié avec Fausto Andrelini, avec Paul Émile, avec Josse Bade, ne put rester à Paris sans le rencontrer. Pourtant, il ne cite pas son nom, même lorsqu'il écrit à Colet, si proche de Lefèvre par son goût de la philosophie alexandrine et son admiration des platoniciens de Florence. La rareté des lettres qui datent de cette époque suffit-elle à nous expliquer ce silence? Jamais Érasme n'avait paru suivre très attentivement les travaux de Lefèvre, ni la restauration du péripatétisme ou du mysticisme alexandrin. Il savait, mieux que lui, le grec, qu'il venait d'étudier à fond pendant trois ans; il écrivait un latin auquel la langue lourde et prolixe du commentateur d'Aristote ne pouvait se comparer. Il n'avait pris sans doute qu'un intérêt médiocre à l'édition du livre tout monacal d'Héraclide ou des *Recognitiones Petri*, que son esprit critique devait juger médiocres et vraisemblablement apocryphes, ou des livres hermétiques, dont les doctrines confuses n'étaient pas faites pour séduire sa claire et précise intelligence. Tandis que Lefèvre, simple maître ès arts, n'osait toucher à l'Écriture et se permettait seulement de publier quelques ouvrages des auteurs pieux des premiers siècles ou des contemplatifs du

1. Lettres 181, 182, 184.

2. *Libri Logicorum ad archetypos recogniti*, W. Hopyl et R. Estienne, 17 octobre 1503, in-fol. — *Pro piorum recreatione... Paradysus Heraclicidis, Epistola Clementis, Recognitiones Petri Apostoli*, etc., Jean Petit, id. juillet 1504, in-fol. — *In hoc opere continentur totius phylosophiae naturalis paraphrases...*, H. Estienne, 3 id. décembre 1504, in-8°. — *Opus Aristotelis de moribus interprete J. Argyropylo cum commentario J. Fabri Stapulensis*, J. Granjon, 1504, in-4°. — *Contenta in hoc volumine: Pimander... Asclepius... Mercurii Trismegisti dialogus Lucio Apuleio interprete*, H. Estienne, 1^{er} avril 1505, in-4°.

moyen âge, Érasme, plus hardiment que lui, plus hardiment même que Colet, mesurait la tâche du théologien moderne, historien de la pensée chrétienne, éditeur des Pères et de la Bible.

Il n'abandonnait pas son projet de corriger les œuvres de saint Jérôme, mais le Nouveau Testament le sollicitait davantage. Il savait le texte de la Vulgate plein de fautes de traduction et d'erreurs de copiste, qu'un érudit chrétien devait s'imposer, comme œuvre méritoire, d'effacer. Aussi, en mars 1505, imprimait-il chez Josse Bade les *Adnotationes* de Laurent Valla sur le Nouveau Testament, dont il avait, l'année précédente, découvert un manuscrit chez les Prémontrés du Parc, près de Louvain¹. C'était une série de notes critiques et de remarques sur la version des Évangiles, des Epîtres et de l'Apocalypse. L'humaniste en soulignait les inexactitudes, les erreurs, la mauvaise latinité, en relevait les variantes. Par la publication de ces *Adnotationes*, Érasme entendait avant tout donner à ses lecteurs une leçon de méthode, leur montrer, par un exemple, comment ils devaient procéder à l'examen littéral des textes sacrés, base indispensable de cette théologie nouvelle dont il s'était efforcé, dans l'*Enchiridion*, de définir l'esprit. Lui-même réclamait le droit de corriger, en philologue, le texte corrompu de la Vulgate, rappelait les travaux de Nicolas de Lyra et les décisions du concile de Vienne, qui voulait que l'on enseignât aux théologiens le grec et l'hébreu pour leur permettre de rétablir les passages mutilés de l'Écriture.

*
* *

Érasme était, pour la première fois, satisfait de vivre à Paris. Son enseignement, la vente de ses livres, — il venait d'imprimer chez Jean Philippe une réédition des *Adages*, — assuraient son existence matérielle². Mais Mountjoy insistait pour qu'il retournât en Angleterre, lui promettait plus de loisirs. Il partit

1. *Laurentii Vallengis ... in latinam novi Testamenti interpretationem ex collatione graecorum exemplarium Adnotationes*; Paris, Josse Bade, 13 avril 1505. — Lettre 182, dédicace à Christophe Fisher, protonotaire apostolique.

2. Lettre 185, l. 6. — Van der Haeghen, *Bibliotheca Erasmi*; Gand, 1897, in-8°, t. I. *Adages*.

vers la fin de l'automne. A Londres, il retrouva Colet, doyen de Saint-Paul depuis l'année précédente, Thomas More, qui, enfin sorti de sa crise mystique, était maintenant en violente réaction contre l'idéal religieux des moines et se mêlait activement aux affaires du monde. Érasme devint le familier de Richard Foxe, évêque de Winchester, de John Fisher, évêque de Rochester, de William Warham, archevêque de Canterbury¹. Le roi Henri VII lui faisait promettre une prébende².

Cependant, pour se préparer à l'exégèse biblique, il continuait ses travaux d'helléniste. Avec Thomas More, il traduisait et discutait le *Tyrannicide* de Lucien, composait une déclama-tion, dans laquelle il en examinait les arguments; il traduisait le *Toxaris*³, revoyait les versions de deux tragédies d'Euripide qu'il avait étudiées à Louvain⁴. Pourtant, au printemps, il con-nut quelques jours de découragement et de lassitude. Il attei-gnait la quarantaine et n'avait pas encore eu le loisir de s'appli-quer avec suite à la fondation de la théologie nouvelle. La première collection des *Adages* lui semblait maigre et incom-plète depuis qu'il avait lu les poètes et les orateurs grecs : l'*Enchiridion* n'avait obtenu qu'un succès médiocre; le Lau-rent Valla n'était pas un ouvrage original. « Je vois », écri-vait-il le 1^{er} avril 1506 à Servais Roger, devenu prieur de Steyn, « que la vie de l'homme, si longue qu'elle soit, est une chose fuyante et prompte à s'évanouir; ma santé est délicate, mes forces sont diminuées par le travail et l'infortune. Je vois que les études n'ont pas de terme, que tous les jours il nous faut recommencer. Aussi ai-je décidé d'accepter mon humble destinée et de m'appliquer désormais uniquement à la méditation de la mort et au perfectionnement de mon âme. Voilà ce qu'il fallait faire jadis : il fallait ménager le temps, le plus précieux des biens⁵. » Colet, auquel de semblables mélancolies étaient fami-lières, lui communiqua deux très anciens manuscrits latins du

1. Lettres 187, 188, 191, 192, 193, 194.

2. Lettre 189, l. 3 : Rex Anglorum sacerdotium pollicitus est.

3. *Luciani ... opuscula ... ab Erasmo Roterodamo et Thoma Moro in lati-norum linguam traducta*; Paris, J. Bade, 13 novembre 1506.

4. *Euripidis... Hecuba et Iphigenia, latinae factae ab Erasmo Roterodamo interprete*; Paris, J. Bade, 13 septembre 1506.

5. Lettre 189, l. 6.

Nouveau Testament, conservés à la bibliothèque du chapitre de Saint-Paul; c'est avec leur aide qu'Érasme, pendant ces heures de tristesse, écrivit la traduction des Évangiles et des Épîtres qu'il ne devait pas publier avant 1516¹.

La fortune lui offrait pourtant enfin l'occasion d'inaugurer en Angleterre, sous la protection du pouvoir royal, l'exégèse et la théologie moderne. La reine-mère, Marguerite Tudor, venait de fonder à Cambridge le collège du Christ. L'évêque de Rochester en rédigea les statuts, peut-être après avoir demandé l'avis d'Érasme. La maison, qui devait accueillir des étudiants choisis, parlant le latin, désireux d'approfondir la théologie et les lettres antiques, fut ouverte au printemps de 1506. Érasme put y espérer une chaire. Quelques jours avant Pâques, le roi et la reine-mère, qui allaient en pèlerinage à Walsingham, s'arrêtèrent à Cambridge. Érasme s'y rendit, peut-être avec la cour, dont Mountjoy suivait les déplacements. Il se fit inscrire parmi les théologiens².

Mais au moment même où il pouvait se croire établi en Angleterre, il allait reprendre sa vie errante. L'occasion de visiter l'Italie s'offrit à lui brusquement³. Le médecin de Henri VII, Battista Boerio de Gênes, désirait envoyer ses fils aux universités de la péninsule et cherchait un maître qui voulût les accompagner. Depuis des années, Érasme avait dû renoncer à son rêve de parcourir les pays classiques; il accepta, plein de joie, la tutelle des deux adolescents, intelligents et de caractère facile. Vers les premiers jours de juin, il était de retour à Londres. Il passait le détroit, s'arrêtait au château de Hammes, dont Mountjoy avait reçu depuis peu le gouvernement, et, vers le 11, arrivait à Paris, où il devait, avant de franchir les Alpes, passer les mois chauds de l'été.

De nouveau, le séjour de la France, dont il connaissait assez bien la langue, lui fut agréable. Ses amis, Fausto Andrelini, Paul Emile, Josse Bade, Guillaume Cop, le fêtèrent d'autant plus joyeusement que le bruit de sa mort s'était répandu à Paris⁴.

1. Allen, t. II, p. 182.

2. Allen, t. I, p. 590, Appendix VI, *Erasmus at Cambridge in 1506*. Cf. J. Mullinger, *History of Cambridge University*, t. I, p. 453.

3. P. de Nolhac, *Érasme en Italie*, 2^e éd.; Paris, 1898, in-8°.

4. Lettres 192-198. Sur la connaissance qu'Érasme avait des langues modernes, voir A. Richter, *Erasmus-Studien*, Append.

Le succès des études d'humanité augmentait. Autour de Lefèvre qui, en août 1506, éditait la Politique d'Aristote¹, travaillaient de nombreux élèves, le Flamand Josse Clichtowe, le Picard Charles de Bouëlles, l'Alsacien Beatus Rhenanus². Guillaume Budé venait de publier ses traductions de Plutarque et de saint Basile³. La lutte, engagée depuis la Préface de l'Organon, entre les fabristes et les scolastiques, était vive; mais Bricot et Tateret n'écrivaient plus, et les terministes étroits et dogmatiques de Montaigne, Mair, Dullaert, Cranston n'avaient encore imprimé aucun ouvrage important⁴. Standonk était mort en février 1504, et son successeur Noël Bêda, tout absorbé par la direction du collège et de la communauté, n'avait pas encore armé les Capettes contre toute idée claire. Cependant, la réforme des monastères, qui se poursuivait sous les auspices du légat Georges d'Amboise, était en partie l'œuvre de compatriotes d'Érasme. La pensée de Windesheim animait une congrégation nouvelle, dont la maison-mère était le couvent de Château-Landon. C'étaient les Dominicains de Hollande qui avaient rétabli la discipline et les études aux Jacobins⁵. Érasme, devenu étranger et hostile à l'idéal monastique, n'attendait plus des Dominicains ou des réguliers de saint Augustin la rénovation de la vie chrétienne. Mais il lui plaisait que la question de la réforme passionnât à Paris les plus hautes intelligences et que, dans l'incertitude générale des esprits, hésitant entre les doctrines nouvelles et les disciplines du passé, on y trouvât une liberté de parler et d'écrire qui lui était chère.

Érasme avait pu l'année précédente imprimer sans scandale les *Adnotationes* de Laurent Valla; il put, au mois d'août, offrir à l'évêque de Chartres, René d'Illiers, le *Pseudomantis* de

1. *Politicon libri octo...* H. Estienne, non. aug. 1506, in-fol.

2. J. Clerval, *De Judoci Clichtovei vita et operibus*; Paris, 1890, in-8°. — J. Dippel, *Darstellung der Philosophie des Carolus Bovillus*; Würzburg, 1864, in-8°. — A. Horawitz, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*; Leipzig, 1886, in-8°. — G. Knod, *Aus der Bibliothek des Beatus Rhenanus, ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus*; Leipzig, 1889, in-8°.

3. L. Delaruelle, *Guillaume Budé, les origines, les idées directrices*; Paris, 1907, in-8°. Le *De placitis philosophorum* fut imprimé le 18 mars 1505.

4. K. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendland*, t. IV, p. 246-256.

5. L'auteur se propose de revenir sur tous ces faits dans un ouvrage d'ensemble sur la *Pré-Réforme et l'Humanisme à Paris pendant les guerres d'Italie (1494-1516)*.

Lucien, « admirablement commode », écrivait-il, « pour démasquer et réduire au silence les imposteurs qui trompent la foule par des miracles de magiciens, par de faux pardons et de semblables prestiges »¹. Le 13 septembre, Josse Bade publiait ses inoffensives traductions d'Euripide ; mais, en novembre, trois mois, il est vrai, après le départ d'Érasme, paraissait la collection des *Dialogues* de Lucien qu'il avait traduits avec Thomas More². Les lecteurs parisiens y trouvaient, avec la lettre à René d'Illiers, une préface du savant Anglais qui ne manquait pas de hardiesse. « Lucien », disait-il, « nous apprend à rejeter cette superstition que l'on voit tout envahir sous prétexte de religion et les impostures que l'on colporte sous la garantie de hautes autorités. Il n'est pas une vie de saint qui ne soit mêlée de mensonges. Suivons uniquement l'Écriture qui seule contient toute certitude. Écartons les inventions humaines, si nous voulons nous garder d'une vaine confiance comme d'une superstitieuse terreur »³.

A. RENAUDET.

(Sera continué.)

1. Lettre 199.

2. *Luciani ... opuscula ... ab Erasmo Roterodamo et Thoma Moro ... in latinorum linguam traducta*; Paris, J. Bade, 13 novembre 1506, in-4°.

3. *Ibid.*, A. a.

LES ORIGINES DES CAVOUR

(Suite et fin¹.)

III.

LES BENSI DE SANTENA DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE.

Philibert Benso, qui était au milieu du xvr^e siècle chef de la famille de Santena, passa la majeure partie de son existence dans son château dont l'investiture lui avait été conférée en 1565 par l'évêque de Turin ; il mit tous ses soins à agrandir ses terres : ainsi en 1560 acquiert-il, de Nicolas Fruschetti, ses droits de juridiction et la seizième partie du domaine de Santena ; quelques années après, il se partage, avec les Tana et Bernardin Broglie, les terres que laissait à Santena le dernier des Gribaldi, nommé évêque de Vienne en Dauphiné. Il semble que, jusqu'à sa mort, Philibert Benso ne quitta guère son terroir : il n'en fut pas de même de ses nombreux enfants, qui poussèrent leur carrière de différents côtés ; de son mariage avec Marguerite Pustela, Philibert Benso eut dix enfants, dont nous ne mentionnerons ici que trois : Giaffredo, grand homme de guerre ; *Louis*, qui seul eut postérité ; César, évêque d'Asti.

Giaffredo Benso fut, avant Camille Cavour, l'illustration de la famille, et à juste titre. Entré fort jeune dans les armées du duc de Savoie, il conquit tous ses grades à la pointe de son épée ; blessé à la bataille de Brichesario (1594), il prit une part si brillante à la journée des Molettes (1598) qu'il fut chargé de la garde du maréchal de Créquy, fait prisonnier au cours du combat ; gouverneur militaire de Verceil et de Pignerol, il fut à l'assaut de Gavi (1624), puis il prit le gouvernement de la forteresse de Montmélian, où il se couvrit de gloire. Pour descendre

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXI, p. 32.

en Italie par le col du Mont-Cenis, l'armée de Louis XIII passait en 1630 devant le roc de Monte-Emiliano (Montmélian), fortifié cinquante ans auparavant par un habile constructeur, l'abbé Gabriel Busca; les généraux français résolurent d'emporter d'assaut la citadelle; Benso les repoussa; ils décidèrent alors un savant et long investissement; l'énergique Piémontais conjura tous leurs efforts; il tint ainsi quinze mois sur son roc; ne pouvant l'écraser, l'assaillant tenta de le séduire en lui proposant un grade dans l'armée française, il refusa avec une rude simplicité; enfin, la paix vint le délivrer. Sur l'ordre du duc Victor-Amédée, une inscription au château de Montmélian perpétua le souvenir de ce haut fait :

MILES INVICTUS
ACROCORINTHUM SABAUDIE
DIGNUS LUDOVICO REGE GALLORUM OPUGNATORE
PROPUGNATOR DEFENDIT
FERRO, IGNE, PESTE, AC DEMUM AURO TENTATUS
VICTORUM EXERCITUM EXCEPIT INFRACTUS

.

Nommé gouverneur d'Asti, Giaffredo Benso se montra aussi vigoureux assaillant qu'il avait été rude défenseur; avec deux mille hommes, il enleva en deux jours le roc du belvédère d'Asti, qu'occupaient les Espagnols et qui semblait inexpugnable. Dès lors, il était sacré le grand homme de guerre de la Savoie. A la mort de Victor-Amédée, la régente, Christine de France (Madama Cristina), l'appela à ses conseils, l'inscrivit sur la liste de ses « cousins », le fit chevalier de la Sainte-Annonciade; quand il mourut, le duché perdit un de ses meilleurs soutiens.

Son frère, César, consacra son existence à l'Église et mourut, jeune encore, évêque d'Asti.

Le second fils de Philibert Benso, *Louis*, suivit comme son aîné la carrière militaire, mais il ne fut qu'honorable où l'autre se montrait brillant; capitaine des gardes du duc, gouverneur de Carmagnole, puis de Pignerole, Louis quitta le service militaire pour cultiver les terres de Santena, restées indivises entre les fils de Philibert; il avait épousé une riche héritière, Catherine-Henriette de Pignerol, hautement apparentée; ainsi par les alliances de Louis, comme par la gloire de Giaffredo, la famille de Santena entra dans la première noblesse du pays.

Louis Benso n'avait qu'un fils, *Emmanuel-Philibert*, qui recueillit tous les biens de sa famille. Les frères Bensi étaient en effet restés dans l'indivision pour leur domaine de Santena, et, à la mort de chacun, les survivants sollicitaient de l'évêque de Turin une nouvelle investiture qui reportait sur leurs têtes la totalité du fief. En 1627, un seul vivait encore, le plus connu, *Giaffredo*; il chargeait son neveu *Philibert* de prendre à son tour l'investiture; à la mort du général, en 1641, *Philibert* demeurait seul en possession de Santena. Il avait suivi jusqu'alors la carrière militaire sous les ordres de son oncle, il devint gouverneur de Villanova et de Carmagnole, puis se retira à Santena; marié à *Livia*, fille du comte *Antonio Piovasasco*, il eut huit enfants, dont quatre fils : l'aîné, *César*, fut capitaine dans l'armée des doges de Venise; le troisième, *Giaffredo*, fut colonel au service de la maison de Savoie; le deuxième, *Louis-Antoine*, devint chef de la lignée de Santena.

De celui-ci, on sait peu de choses; nommé commandant de *Chiéri*, il vécut à Santena, marié deux fois, la première avec *Lavinia Romagnano*, la seconde avec *Dorothea Balbiano*; il cultivait ses terres et travaillait pour sa patrie, car il eut onze enfants : chacun chercha fortune où il put, et plusieurs réussirent; citons *Michel* qui fut abbé de *Fagliaso* et mourut en 1744; le capitaine *Giaffredo*, mort à *Cuneo* en 1691; *Louis*, qui fut également abbé et décéda à *Asti* en 1732; le capitaine *Jean-Baptiste*, tué sur le champ de bataille en 1693; *Maurice*, chevalier de *Malte*, commandant de la galère amirale à vingt-sept ans, mort à l'assaut du roc de *Chio* en 1695; *Jean-Amédée*, chanoine de la cathédrale de Turin; *François-Félix*, chevalier de *Saint-Jean de Jérusalem*; il faut mentionner à part *Charles-Octave* et *François-Philibert*, qui tous deux brillèrent aux armées, seuls se marièrent et furent successivement chefs de la famille.

Charles-Octave Benso, comte de Santena, monta tous les grades de l'armée de Savoie, devint général d'artillerie, gouverna les places d'*Avigliane*, *Suse*, *Ceva*, *Cherasco*, *Mondovi* et finalement de *Cuneo*. Gentilhomme de la chambre du roi, c'était un grand seigneur, qui entendait tenir même rang que les premiers patriciens du pays. Sa vanité faillit le perdre; près de sa terre de Santena vivait un très riche aristocrate, le marquis *Tana*, descendant comme *Charles-Octave* des premiers acquéreurs de Santena, mais parvenu plus que lui à l'opulence. Le marquis

s'était construit, à la fin du ^{xvii}^e siècle, une superbe demeure à Santenotto; le comte de Santena se piqua d'émulation et résolut de raser son antique château et de le remplacer par une habitation plus luxueuse encore que celle de Tana; pour la mieux situer, il acheta de nouvelles terres et ainsi s'éleva le château où le grand Cavour fit de longs séjours et qui subsiste toujours. Devant la cour d'honneur, largement plantée, s'élève une des façades, l'autre donnant sur de vertes pelouses que terminent très heureusement des groupes de beaux arbres; un rez-de-chaussée de hauteur majestueuse, deux étages que terminent quelques pilastres et vases d'ornement, tel fut le nouveau château; de l'ancien, il ne resta que le donjon, à l'écart comme à l'oubli.

L'émulation des deux seigneurs, Santena et Tana, tourna à l'envie et à la querelle. Ils avaient en commun des droits féodaux qui se perpétuaient dans l'acte de l'acquisition de Santena en 1191. Les titulaires avaient vécu jusqu'alors en parfait accord; les deux rivaux se disputèrent avec acharnement, jusqu'à l'heure où l'excellente idée leur vint de prendre leur roi pour arbitre: Victor-Amédée II délégua pour les concilier le comte de Vernoul qui sut avec habileté régler des droits désuets; il proposa un compromis qu'acceptèrent, le 15 mars 1713, le marquis Tana, le comte de Santena et les autres feudataires; tout en maintenant commun entre eux le droit de juridiction, l'acte de 1713 en réglait l'exercice, il fixait le montant des divers droits féodaux, de chasse, de four, de péage; c'était une habile novation, l'adaptation au ^{xviii}^e siècle d'une situation créée au ^{xii}^e.

Bientôt, d'ailleurs, ces droits féodaux devaient subir de nouvelles transformations; le 24 juin 1720, un édit du roi Victor-Emmanuel ordonna que toutes les tenures dépendant de l'Eglise fussent à nouveau déclarées et enregistrées; les droits portant sur le domaine de Santena furent déclarés en 1721 par six titulaires descendants ou ayant cause des acquéreurs primitifs, le marquis E.-F. Tana di Baiard, le marquis Balbiano, le marquis Tana et d'Entrague, le comte Birago de Roaschia, le comte Fontanella de Baldissero et le comte Benso de Santena; après 530 ans, on ne retrouvait qu'un des noms des titulaires originaires, Benso; le comte Charles-Octave déclarait en effet « la quatrième et la seizième partie de la juridiction et du fief de Santena, avec juridiction; droits de péage sur les étrangers qui tra-

versent le pays, droit de four, droit de passage sur la région de Poirino, droits de chasse, plus le château, cour et part du jardin de Santena... » (Déclaration du 6 juin 1721).

Cette nécessité de déclaration était une menace d'expropriation; après de nouveaux procès, la chambre royale des comtes rendait à Turin, le 6 février 1728, une sentence qui abrogeait en grande partie les droits des conseigneurs de Santena, et, lorsque, la même année, le nouvel archevêque de Turin, Mgr Gattinara, accorda une nouvelle investiture aux six seigneurs, il ne leur concédait que de modiques droits : la vieille tenure féodale se transformait en moderne propriété, créant un lien plus étroit entre l'homme et la terre, mais abrogeant les privilèges annexes, juridiction, péage, four, etc... Ces droits se maintinrent, nominalelement, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Le splendide comte Charles-Octave mourut en 1724, laissant un fils, *Victor-Amédée*, brillant officier, semblant appelé aux plus hautes destinées; sa carrière fut fauchée brutalement par sa mort à la bataille de Parme, le 29 juin 1734; de son mariage avec Bradamante, fille du marquis Rasini (de Milan) et veuve du marquis di Gattinara, Victor-Amédée n'avait qu'une fille, Émilie, qui mourut d'ailleurs en 1740. Le droit de masculinité, le titre de chef de famille, la possession du fief de Santena passaient à l'oncle du défunt, à François Philibert, un des onze enfants de Louis-Antoine Benso de Santena.

Le comte *François-Philibert* avait suivi dans l'armée de Savoie la même carrière que son frère Charles-Octave; parvenu au grade de major général, il était gouverneur d'Ormea, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, lorsque la mort prématurée de son neveu l'investit du fief et du titre de Santena; pour mieux assurer sa postérité, il se maria quatre fois, il eut cinq enfants, et sa lignée s'éteignit peu après lui-même; car de ses cinq enfants, trois étaient du sexe féminin, incapables d'hériter du fief de Santena, et les deux garçons lui survécurent de peu d'années; le comte François-Philibert mourut en effet à Turin en 1737, son fils aîné, Louis-Antoine, vint à décéder en 1744, et le second, François-Philibert, le suivit dans la tombe en 1748, à l'âge de onze ans. Des héritiers mâles de Henricus Benso di Santena, fondateur de la branche au XIII^e siècle, il ne restait qu'un, et c'était un prêtre, Jean-Amé-

dée, chanoine de la cathédrale de Turin¹, aussi incapable qu'une femme de recueillir le fief de Santena.

Que devait-il advenir de ce fief? La question était délicate. Relevant ce vieux principe de droit, qu'en cas d'extinction de la race masculine du vassal, le fief retourne au seigneur dominant, la mense archiépiscopale de Turin considéra comme lui revenant la tenure décrite par le comte Charles-Octave de Santena dans sa déclaration du 6 juin 1721; l'archevêque de Turin, Mgr J.-B. Rovero, estima que nul fief ne pouvant rester vacant, il convenait de donner à cette tenure un nouveau titulaire, et qu'il ne trouverait point un meilleur vassal de l'Église que dans sa propre famille : par acte du 30 septembre 1749, il transféra à son propre neveu, François-Othon Rovero, comte de Pralormo, les biens et droits si longtemps détenus par les Bensi. Les survivants de la famille Benso protestèrent à grands cris; l'abbé Jean-Amédée Benso, dernier représentant de la branche de Santena, et Michel-Antoine Benso, marquis de Cavour, chef de la branche de Ponticelli, contestèrent à la mense archiépiscopale le pouvoir de dépouiller les Bensi de leurs droits féodaux; et une belle procédure s'engagea, qui dura une vingtaine d'années.

Le marquis de Cavour y déploya la plus méritoire activité; il fouilla non seulement les archives de sa famille, de Chiéri, de Turin, mais encore il fit opérer des recherches à l'étranger pour déterminer les origines de sa lignée et pour préciser sa parenté avec ses cousins de Santena; l'historien ne s'en plaint pas, car il y trouve son compte, et c'est grâce à ces ardeurs procédurières qu'on a pu dresser sans trop d'erreurs la généalogie des Bensi. Le marquis parvint à établir que Mathieu Benso, investi en 1265 de la portion de son père dans le fief de Santena, avait laissé deux fils, l'un, *Henri*, possesseur de Santena, dont, après onze générations, la postérité venait de s'éteindre en la personne du jeune François-Philibert; l'autre, *Jacques*, seigneur de Ponticelli, dont la descendance vivait encore en la personne de Michel-Antoine Benso, marquis de Cavour. Celui-ci était donc, très juridiquement, un représentant mâle et direct du tenancier féodal de 1265 et avait droit à sa part dans le fief de Santena. Le raisonnement était exact; mais, après la mort de Mathieu Benso,

1. Un des onze enfants de Louis-Antoine; il mourut en 1753.

ses descendants avaient acquis, au cours des siècles, diverses portions de ce même fief, et le marquis Cavour n'était point leur descendant direct. Il y avait donc lieu à répartition, ce que fit la chambre suprême des comtes en attribuant, par arrêt du 19 juin 1760, un « donzeno et mezzo » du fief de Santena à Michel-Antoine Benso, marquis de Cavour, et un « altro donzeno e una 16 parte del totale del feudo », non au comte François-Othon Rovero, mort en 1753, mais à son fils le comte Jean-Baptiste Rovero.

Ce procès était à peine terminé qu'un autre s'engagea, qui n'était que la prolongation du premier. Dans cette année 1760, vint à mourir, sans descendance mâle, le comte Jean-Baptiste-Philibert de Roaschia, un autre des tenanciers du fief de Santena ; la mense épiscopale considéra de nouveau que cette tenure lui revenait ; l'archevêque, Mgr Rovero, en investit encore son petit-neveu, Jean-Baptiste Rovero et, à la mort bientôt survenue de celui-ci, un autre de ses neveux, Ignace Solario : l'archevêque avait l'esprit de famille. Le marquis Cavour en fut indigné, car il avait aussi des droits dans la tenure des Roaschia, et il demanda justice au Sénat royal : des arrêts de 1766 et de 1773 déterminèrent la part revenant aux Bensi dans la succession féodale des Roaschia, et enfin le représentant de la branche Benso-Ponticelli-Cavour put être investi de toutes ses parts dans le fief de Santena : le vieux marquis Michel-Antoine n'était plus pour recueillir le fruit de ses victoires judiciaires, il était mort le 6 mars 1773, et ce fut son fils, Joseph-Philippe, qui reçut l'investiture en 1774. Désireux de réunir entre ses mains tous les biens originaires des Bensi, il achetait, en 1777, à grand prix au marquis Solario la part que celui-ci avait dans le fief de Santena, reconstituant ainsi le domaine tel qu'il existe encore maintenant.

Ce domaine conserva son caractère féodal pendant une vingtaine d'années ; une des dernières manifestations du droit féodal fut une charge, l'obligation pour les co-tenanciers, marquis et comte Tana, marquis Cavour, comtes Fontanella di Baldissero et Baronis, et duc de Broglie, de refaire la route comprise dans leur tenure vassalière ; en 1797, sous l'influence des idées françaises, le roi Charles-Emmanuel supprimait les droits féodaux. Désormais, l'antique fief de Santena n'était plus qu'une propriété moderne.

IV.

LES BENSI DE PONTICELLI.

La fortune des Bensi de Ponticelli, qui devait arriver à sa splendeur avec le comte Camille de Cavour, a été plus lente que celle des Bensi de Santena, plus heurtée de difficultés, de luttes, voire de ridicules.

Au commencement du xvi^e siècle, le chef de cette branche était *Michel Benso*, homme habile, intelligent, qui développa heureusement son avoir ; il avait fait un riche mariage en épousant *Jeanne Pelletta*, des seigneurs de Cortanzone, par laquelle il entra dans la bonne noblesse du Piémont ; déjà propriétaire du domaine de Cellarengo, il acquit partie de l'importante seigneurie de Menabo, et les actes du temps le mentionnent en conséquence sous le nom de Benso di Menabo e di Cellarengo. Il avait sept enfants, deux filles et cinq garçons, dont trois entrèrent dans les ordres de chevalerie ; deux de ses fils furent ses véritables héritiers entre lesquels il répartit ses biens par un testament daté de 1520 ; à l'aîné, *Barthélemy*, il laissait la terre de Menabo ; au second, *Bernardin*, il légua le domaine de Cellarengo ; chacun fut le chef d'une branche distincte de la famille Benso, et ces deux rameaux se prolongèrent parallèlement jusqu'au milieu du xvi^e siècle ; la branche aînée, Benso de Menabo, puis de Mondonio, où nous trouverons à la fin du xvii^e siècle le président *Joseph-Antoine Benso*, s'est éteinte en 1763 en la personne de *César Benso*, comte de Mondonio, mort sans héritier mâle ; la branche cadette, Benso de Cellarengo d'abord, est devenue plus tard d'Isolabella et de Cavour.

Bernardino Benso, chef de cette lignée cadette, était un modeste qui fit peu parler de lui : par son mariage avec *Louise*, fille du comte *Théodore Parpaglia*, il confirma sa situation dans la noblesse piémontaise ; il acquit une autre partie du domaine de Cellarengo, et il semble qu'il vécut dans ses terres, dépourvu d'ambition. Son fils, au contraire, marqua fortement dans l'histoire de la famille,

Pompilio Benso était entré fort jeune dans les armées de Savoie et servit d'abord pendant quelques années sur l'escadre ducale ; des lettres patentes, datées du 15 juin 1609, rappellent

ses longues croisières, ses fréquents combats avec les barbares, sa valeur déjà récompensée en 1599 par l'octroi d'une pension et par la décoration de l'ordre militaire des saints Maurice et Lazare. En 1600, il passa dans l'armée de terre en prenant le commandement de la forteresse de Villanova d'Asti, qu'il exerça pendant une dizaine d'années. Il était fort bien vu à la cour ducale, où il avait été nommé successivement majordome du prince puis gentilhomme de la chambre; traité en grand seigneur, il se faisait donner du titre, et, dans les actes de la cour, on le trouve appelé le comte D. Pompilio Benso; on remarquera cette accolade, fort rare à cette époque, d'un titre nobiliaire au nom d'une famille d'origine bourgeoise; pour s'anoblir, une telle famille prenait ordinairement le nom d'une seigneurie acquise par un de ses membres; il n'est point sans exception qu'elle se soit directement anoblée sur son propre nom, mais le fait était aussi exceptionnel au xvi^e siècle qu'il est devenu fréquent au xix^e. Pompilio Benso ne tarda point d'ailleurs à se conformer aux usages de son temps; bientôt, il acquérait les trois-quarts du fief d'Isolabella, et, le 21 mai 1614, il en recevait l'investiture; Isolabella était un bourg de la région d'Asti, défendu par un château, jadis propriété des puissants marquis de Saluces, puis fief de la famille Mazzetti; cette seigneurie était assez importante pour être munie d'un titre nobiliaire et Pompilio assez puissant en cour pour l'obtenir; un diplôme royal, daté du 20 juin 1618, érigea en comté le fief d'Isolabella, avec titre héréditaire de comte pour les descendants de Pompilio Benso. Le nouveau comte d'Isolabella avait postérité; de son mariage avec Catherine Duc, il avait eu six enfants, dont cinq fils; l'aîné, Silvio, était mort en bas âge, deux étaient entrés dans l'ordre des chevaliers de Jérusalem; le comte Pompilio avait donc à répartir ses biens entre deux fils, Bernardin (deuxième du nom) et Michel-Antoine; par son testament du 1^{er} avril 1623, il constitua le comté d'Isolabella en majorat de primogéniture et d'agnat, appelant, pour le détenir en première ligne, son fils aîné Bernardin.

Ainsi, la branche Benso de Ponticelli, déjà si ramifiée, se divisait une fois encore. Bernardin Benso constituait la lignée des comtes d'Isolabella et son frère cadet, Michel-Antoine, restait Benso tout court, mais pour devenir bientôt marquis de Cavour. Nous étudierons plus loin son histoire et celle de ses des-

cendants; indiquons en quelques traits la destinée des comtes d'Isolabella. Bernardin Benso rendit de réels services à son duc en organisant les milices dans la partie orientale du Piémont; nommé colonel-commandant des milices d'Albe et du Montferrat, au delà du Tanaro, il obtint le gouvernement de Chiéri et put ainsi concilier avec ses devoirs officiels la gestion de ses terres; en 1630, il était investi de la quarte et dernière partie du fief d'Isolabella, qu'il avait acquise du seigneur Pillato. Il conduisit ses milices dans la lutte contre les Espagnols qui avaient envahi le duché, et dans les annales militaires de sa patrie il tient une place modeste, mais utile, à côté de son illustre parent, Giaffredo Benso, le héros de Montmélian; à la mort du duc Victor-Emmanuel, il devint, avec Giaffredo Benso, un des meilleurs conseillers de la régente, M^{me} Cristina.

Il est peu de chose à dire de ses descendants: son fils, Maurice, était capitaine de cavalerie; son petit-fils, Casimir, mourut en 1740, sans postérité mâle; le titre de comte d'Isolabella revint au cousin issu de germain du feu titulaire, à Michel-Antoine, marquis de Cavour. Le titre de comte d'Isolabella étant moins brillant que celui de marquis de Cavour, il fut porté désormais, non par l'aîné de la lignée, mais par le second; ainsi en fut-il successivement pour plusieurs fils de Michel-Antoine. Le grand homme d'État, deuxième fils du marquis Michel-Joseph, aurait donc dû porter les nom et titre d'Isolabella; mais au commencement du XIX^e siècle, l'usage s'introduisit de donner aux fils, même non aînés, le nom nobiliaire de leur père; ainsi prit-on l'habitude de nommer Camille Benso de Cavour et, par abréviation, Camille de Cavour; or, comme dans les traditions hiérarchiques le second fils d'un marquis est comte, on désigna le ministre piémontais sous le titre de comte de Cavour¹.

A l'époque où la branche Benso de Ponticelli se subdivisait ainsi en deux rameaux, elle était successivement illustrée et affligée par les aventures d'un de ses membres, le président Amédée Benso. Il appartenait à une ligne secondaire, issue au XIV^e siècle de Guidottino Benso. Un des premiers de sa famille, Amédée se consacra à la jurisprudence; après avoir commencé ses études juridiques à Turin, il les continua à l'Université de

1. Ces renseignements fournis par le marquis Carlo Visconti Venosta, actuellement investi du titre de marquis de Cavour.

Bologne, qui était alors, pour le droit, la première du monde. Il y réussit brillamment et, lorsqu'il revint en Piémont, le duc Charles-Emmanuel I^{er} le nomma successivement avocat du fisc (13 décembre 1614), sénateur du Piémont (30 avril 1617), sénateur camerlingue (25 juillet 1624), conseiller d'État, président de Saluces, troisième président du Sénat du Piémont; dans toutes ces fonctions, il fit preuve d'une rare intelligence, d'une subtile connaissance des lois, d'un art profond de juger. Le duc Victor-Amédée continua sa fortune en l'appelant à la présidence du Montferrat et à la deuxième présidence du Sénat piémontais. Une occasion se présenta bientôt pour le président Amédée de mettre en valeur sa souplesse d'esprit; afin de terminer une guerre désastreuse pour le Piémont, car elle se livrait en grande partie sur son territoire, les plénipotentiaires du pape, de l'empereur, des rois de France et d'Espagne, du duc de Savoie envoyèrent, en 1631, leurs plénipotentiaires à Cherasco; Amédée Benso y représenta son monarque et, tirant un habile parti des rivalités de ses puissants collègues, de la résistance glorieuse de son cousin Giaffredo à Montmélian, de la bienveillance des délégués français, les sires de Saint-Bonnet-Thoiras et de Sarvient, il obtint, dans le traité de paix, des conditions fort avantageuses pour son maître; reconnaissant de tels services, le duc Victor-Amédée lui conféra le domaine et le titre de comte d'Albugnano; ainsi, le président Amédée Benso, comte d'Albugnano, était-il, de 1635 à 1639, un des premiers personnages du Piémont; brusquement, il passa du Capitole à la roche Tarpéienne.

Accusé de concussion, il est jeté en cachot dans la tour de la porte Tebellona, à Turin. Alors commence pour l'ex-président des aventures dignes du chevalier de Latude : échappant à la vigilance de son gardien, qui s'en tua de désespoir, il s'évade de la tour et cherche un refuge dans le couvent de Saint-Dominique, terre d'église, terre d'asile; le duc le réclame aux Pères, qui refusent de livrer leur hôte; le duc fait forcer les portes du couvent et enlever le réfugié; le scandale est grand, car le prince a violé d'antiques privilèges, les protestations des clercs sont telles que le duc fait conduire son prisonnier dans un autre lieu d'immunité, au couvent de la Madone des Anges. Ce n'est point assez; pour mieux respecter le droit d'asile, le duc doit remettre Amédée Benso dans le couvent où il l'a pris, et l'accusé rentre au San-Dominico; par accident, il retombe entre les mains du

duc, qui, par manière de transaction, le dépose au château de Verrua, où il est gardé sous la protection de l'archevêque de Turin. Il resta quelques mois dans cette forteresse ; pour obtenir sa libération, il versa 2,000 pistoles d'or au fisc dont il avait été l'avocat ; privé de tous ses biens, évité de ses anciens amis, l'ex-président mourut misérablement en 1641 ; son procès n'avait jamais été jugé. Angius en conclut qu'il fut un « grand calomnié ». Après sa mort, son fils, Charles-Antoine, obtint la restitution de partie de ses biens et du titre de comte d'Albugnano ; sa lignée s'éteignit avec Philippe-Amédée, petit-fils d'Amédée Benso, mort dans la robe d'abbé à Turin, le 18 avril 1753.

Ce ne fut point le seul avatar que subit, au xvii^e siècle, la famille Benso de Ponticelli : à la fin de ce siècle, le président Joseph-Antoine passa par les mêmes heurs et malheurs que son parent, le président Amédée. Ce Joseph-Antoine Benso appartenait à la branche des Bensi de Menabo, issue de Michel, premier seigneur de Menabo et de Cellarengo ; un de ses ancêtres avait acquis le bien noble de Mondonio, ainsi lui-même est-il intitulé, dans un acte de 1687, comte de Mondonio, seigneur de Menabo et de Cellarengo ; il avait fait une rapide carrière dans l'administration ducale, en qualité de sénateur de Nice, consul de la mer (1677), conseiller d'État, président à la Chambre des comptes, surintendant général des milices et gens de guerre et secrétaire d'État, conservateur de l'artillerie, etc... Il jouissait de toute la faveur du duc Victor-Amédée II qui lui octroyait les fiefs et titres de comte de Pino et Baldissetto. Et soudain, la fortune tourne, sans qu'on ait jamais découvert la cause exacte de cette saute¹ : on peut croire que, non moins que son célèbre cousin, il était accusé de concussion ; son procès, dont les pièces n'ont pu être retrouvées, aboutit à une condamnation capitale (novembre 1698). Le duc s'empressa de commuer cette peine en celle de la confiscation de tous biens ; mais il est des accommodements avec les princes ; le fief de Baldissetto fut restitué aux enfants du condamné, qui en avaient besoin pour vivre, étant au nombre de quatorze, et lui-même, semble-t-il, rentra en possession d'une partie de sa fortune en payant une forte amende.

Malgré sa nombreuse postérité, sa lignée mâle vint à s'éteindre

1. « Pour des motifs peu connus », dit le baron Manno, toujours si précis.

en 1763 en la personne de César Benso, qui n'avait qu'une fille, la comtesse Balbo. Ainsi, dans le cours du XVIII^e siècle, vinrent à périr tous les rameaux des Bensi, sauf un, celui de Cavour.

V.

LES BENSI DE CAVOUR.

Michel-Antoine Benso, premier marquis de Cavour, était le second fils de Pompilio Benso, comte d'Isolabella (voy. § IV); il passa toute son existence à la cour ducale, à son grand profit; page du duc Victor-Amédée, puis premier gentilhomme du prince Maurice et premier écuyer de la princesse Louise, il ne courut point, comme tant de ses ancêtres ou cousins, les aventures guerrières, mais il vécut auprès des princes, augmentant son influence par ses bons conseils, gérant avec sagesse sa fortune qui devint considérable. Il avait épousé Marthe-Marie, fille du comte Percivalle Valperga, qui devint elle-même première dame d'honneur de la princesse infante, et, par son caractère comme par sa charge, contribua largement à la situation de son mari. Michel-Antoine avait su se rendre agréable au duc Charles-Emmanuel II (1638-1675), fin politique qui sut régner pendant trente-quatre ans sans guerre¹, sans rien sacrifier de sa dignité de monarque; pour mieux organiser son duché, gérer économiquement ses finances tout en tenant sur pied une forte armée, construire de belles routes, transformer sa capitale, Charles-Emmanuel devait s'entourer d'hommes intelligents et souples : tel était Michel-Antoine, et le duc le prit en affection particulière; par un acte, fort curieux, de 1649, il menaçait d'une amende de 200 écus quiconque molesterait son fidèle vassal ou les gens de celui-ci. La même année, le duc fit mieux : il concéda en fief, à son bon conseiller, la terre et le marquisat de Cavour.

Cavour est un bourg du haut Piémont, situé à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Turin, au pied d'un gigantesque bloc de granit, le Rocca di Cavour. Une colonie s'y établit au temps des Césars, transformée en municipale; au moyen

1. Vers la fin de son règne, en 1672, Charles-Emmanuel II eut une courte mais dure prise d'armes avec la république de Gènes.

âge, le bourg dépendit des marquis de Suse, puis un comte de Cavour construisit une citadelle sur le roc, et, dans ce nid d'aigle, il devint presque indépendant, personne ne venant à passer dans ce pays écarté. Au XIII^e siècle, le fief devint la propriété des comtes de Savoie, et il ne sortit plus de leur famille jusqu'au XVII^e. C'était alors un domaine de médiocre importance, car les terres dépendantes étaient peu étendues et les droits seigneuriaux bien amoindris; mais il y avait de beaux restes, le château hardiment perché, plusieurs fermes, des moulins, des droits de péage et de four; surtout le titre était beau et mettait Michel-Antoine dans la première noblesse du pays. Une patente du 10 novembre 1649, signée par le duc Charles-Emmanuel, concéda fief et marquisat au nouveau titulaire moyennant un paiement de divers droits s'élevant à 20,000 livres; d'un acte ultérieur, qui rappelle cette concession faite « *Attese le urgenze di guerra allora imminente* », on peut conclure que le nouveau marquis était tenu de réparer et entretenir la forteresse. En fait, la guerre redoutée ne se produisit qu'en 1691; Catinat, qui avait envahi le haut Piémont, vint mettre le siège devant la forteresse de Cavour; les défenseurs résistèrent avec vaillance, mais Catinat l'emporta de haute lutte et brutalement rasa la citadelle. Le bourg était ruiné et ne put se refaire qu'avec l'aide du marquis. La citadelle ne fut pas relevée.

Le marquis Michel-Antoine vécut encore six années après son investiture, fidèle conseiller de la maison ducale. Le 20 février 1655, il était enterré en l'église de Santa-Maria di Piazza, à Turin, dans une chapelle qu'il y avait fondée¹; son buste y demeure encore, figure fine et aristocratique, allongée par la barbe à la royale, portant un très beau front et une expression d'intelligente souplesse.

La vie de *Maurice Pompilio*, second marquis de Cavour, présente un douloureux contraste avec celle de son brillant père : elle est toute renfermée dans ses démêlés conjugaux. Parmi les demoiselles d'honneur de la duchesse-mère, M^{me} Royale Christine, il y avait une jolie fille, bien faite, pétillante d'esprit et de gaieté, Jeanne de Trécesson, fille du comte de Trécesson, un Breton de France. Le duc Charles-Emmanuel II était galant; on pouvait répéter pour lui ce qu'on avait

1. Gaudenzio Claretta, *I marmi scritti della città di Torino* (Turin, 1899).

dit de son aïeul Charles-Emmanuel I^{er}, « ce grand prince fut blâmé d'avoir eu trop d'amour et de complaisance pour les dames »¹. De la galanterie du duc et de la gentillesse de Jeanne de Trécesson naquit une intrigue qui alla aussi loin qu'on peut aller : il faut connaître les mœurs du temps pour admettre qu'un abbé tripoteur de sacristie leur servit de malhonnête courtier². Or, il devint nécessaire qu'un mari servît de paravent à ces tendres ébats : par la faiblesse de son caractère et la dignité de son nom, nul n'était plus apte à ce rôle que le marquis Maurice de Cavour; et le 13 septembre 1659 était dressé, sur le consentement de M^{me} Royale Christine de France, le contrat de mariage du marquis Giovanni-Pompilio-Maurizio Benzo di Cavour et de très illustre demoiselle Jeanne-Marie de Trécesson; à la dot constituée par son père et qui n'existait qu'en « espérances », M^{me} Royale ajoutait 9,000 ducats et Charles-Emmanuel 6,000; en outre, par une ironie exquise, le duc créait le mari gentilhomme de sa chambre.

La jolie marquise n'entendait point que son mariage rompît ses relations avec le duc; elles continuèrent si bien qu'elles devinrent la fable de Turin et que le bon marquis ne put ignorer son destin; il pardonna d'abord, son épouse n'avait-elle point cédé « à la faiblesse de la femme et à la séduction d'un prince »³? Mais un jour vint où la risée publique devint telle que le mari devait briser ou devenir infâme; désolé, mais résolu, il partit; son dernier geste de pitié fut de reconnaître une fille Christine, que lui « prêtait » sa femme; il se retira en France, et, pour rompre avec un passé détestable, le 7 février 1663, il signa la renonciation à ses droits de primogéniture : « Il est survenu », était-il dit dans l'acte, « quelque *accident* entre le marquis et la marquise, par quoi il est contraint d'abandonner le lit conjugal et de partir du Piémont. »

Maurice Pompilio avait raison de quitter la place : la marquise tournait à la galanterie publique; non seulement elle donnait encore deux enfants au duc, mais elle le trompait. Dans le palais voisin du sien vivait un hardi cavalier, François-Joseph Willicardel, marquis de Fleuri, réputé pour sa vaillance à mater

1. Guichenon, *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, p. 166.

2. G. Claretta, *Storia del regno e dei tempi di Carlo Emanuele II* (Gênes, 1877), t. I, p. 288 et les citations en note.

3. Angius, *Famiglie nobili*, t. IV, p. 736.

par le fer les pieux et inoffensifs Vaudois. Il vint, il vit, il plut, et une porte fut ouverte entre les deux palais. Mais un laquais de la marquise, Cornavin, par vengeance ou envie d'argent, avertit l'amant en titre, Charles-Emmanuel; ce qu'apprenant, le marquis de Fleuri fit enlever par ses gens le traître Cornavin; transporté à la campagne, il fut assassiné sur les bords de la Stura¹ (6 juillet 1666). On y découvrit le corps du malheureux couvert de blessures; les juges enquêtèrent et tout fut connu, au bruit d'un formidable scandale. Le moment tombait mal: le duc venait de se marier en secondes noces avec sa cousine, la princesse Giovanna Battista; malgré tous les efforts de la famille de Fleuri, de ses amis, de la cour de Modène, il refusa d'arrêter la procédure judiciaire. Le galant et cruel marquis fut jeté en prison; le 2 octobre 1666, le Sénat le condamnait aux galères à perpétuité; son prévôt des gardes, l'auteur direct du meurtre, condamné à mort, fut exécuté le lendemain. Sur les supplications des Willicardel, le duc consentit à commuer la peine de Fleuri en un perpétuel exil.

La Trécesson, — c'est l'expression de l'époque, — s'en tira plus facilement; elle s'ensevelit provisoirement dans un couvent d'Annecy et, lorsque le temps eut apaisé le scandale, fila sur Paris où courir de nouvelles aventures. Elle y subit la peine des courtisanes, l'outrage de la vieillesse, et quelques années plus tard le duc écrivait, avec philosophie, de celle qu'il avait adorée: « Elle est devenue fort grosse et laide et a le teint gâté. » Les anecdotiers racontent qu'elle se retira à Lisbonne, en grand repentir de ses fautes. Repentante? *Chi lo sa?*

De ses trois enfants, les deux cadets vécurent et moururent en religion; l'aînée trouva un mari, Carlo-Ferrero Fieschi, prince de Masserano, mais la famille Benso ne la reconnut jamais pour sienne.

Par la renonciation de 1663, les titre et fief de Cavour avaient passé au second fils du brillant marquis Michel-Antoine.

L'existence du marquis *Paolo Giacinto* rétablit par sa haute dignité le renom des Cavour. Paul, né le 15 mai 1637, s'était destiné à l'ordre de Malte; il avait été reçu page par le grand maître Lascaris le 12 juin 1647; il avait même produit des quar-

1. Cibrario, *Storia di Torino* (1846), t. II, p. 491 et suiv.; Claretta, *Storia di Carlo Emanuele II*, t. I, p. 470 et suiv.

tiers de noblesse nécessaires à tout chevalier, lorsqu'il se découragea et passa sa place à son puîné Louis. Devenu marquis par la renonciation de son lamentable aîné, il obtint dans l'armée ducale un grade conforme à son rang de noblesse ; il servit avec tant de vaillance dans diverses campagnes, blessé trois fois, un œil perdu, que personne ne pouvait plus rire au nom des Cavour. En 1677, il était nommé gouverneur des forts de Luserna et de la province de Pignerol, et le 23 septembre 1683 il obtenait le gouvernement de la forteresse de Montmélian, où un Benso s'était déjà couvert de gloire ; dans la patente de nomination, le duc Victor-Amédée III déclarait qu'« on ne pouvait confier à mains plus sûres une place d'une telle importance, car le marquis s'était distingué par sa fidélité et sa loyauté autant que par sa bravoure... ». Paul de Cavour exerça ces fonctions pendant une vingtaine d'années, et si heureusement qu'en 1702 il était nommé gouverneur de la citadelle de Turin ; son crédit était grand à la cour et les honneurs pleuvaient sur sa personne ; dans la même année 1707, il obtenait son brevet de lieutenant général, il recevait la grande perception (*precettoria*) de Savoie sur la gabelle du vin, d'un revenu de 714 ducats, il était nommé chevalier grand-croix des saints Maurice et Lazare ; il mourut à Turin le 14 septembre 1712 et ses testaments témoignent de son opulence. De son mariage avec Jeanne-Françoise Ciprandi, veuve du comte Jules-César Vercelli, il n'avait point eu d'enfants. Le titre de marquis passait à son cadet, le cinquième fils du premier marquis, Joseph-Philippe.

Né à Turin en 1648, *Joseph-Philippe* Benso était entré fort jeune dans la garde du duc ; il avait dix-neuf ans à peine lorsqu'il fut nommé gentilhomme de la chambre par la régente, la duchesse Marie-Anne, et dès lors il ne quitta point le service de ses princes ; il était colonel de la garde lorsque la mort de Paul le fit marquis de Cavour. L'année suivante, il prit, par une vieille tradition de famille, le gouvernement de Chiéri, qu'il exerça jusqu'à sa mort, le 22 novembre 1719. Longtemps célibataire, en bon cadet de famille, il se maria lorsqu'on put craindre l'extinction de sa lignée ; il épousa, en 1707, Catherine Capri di Cigliero, qui lui donna trois enfants : Michel-Antoine, son successeur au marquisat, Charles, mort à la bataille de Guastalla, Thérèse-Christine.

Le marquis *Michel-Antoine*, qui fut une des physionomies

les plus animées de sa famille, était né en 1707; comme tous ceux de sa race, il était entré dans l'armée au sortir de l'enfance; lieutenant dans la garde, il suivit son monarque dans la campagne de 1733-1734, lors de la guerre entre les rois alliés de France et de Piémont contre les Autrichiens; son jeune frère Charles servait dans le régiment de Saluces. Le 19 septembre 1734, le roi Charles-Emmanuel III commandait en personne ses troupes au combat de Guastalla; il parcourait la ligne de bataille, raconte Agius, lorsqu'il arriva en un endroit où l'ennemi serait de près le régiment de Saluces; dans le feu de la lutte, un groupe de cavaliers autrichiens parvint jusqu'au monarque; déjà l'un d'eux mettait en joue le souverain, lorsque le jeune Charles Benso se jeta en avant, sauvant son roi, perdant la vie; en voyant tomber son frère, le marquis Michel, suivi de quelques gardes, se précipita sur le peloton autrichien et réussit à le mettre en déroute, mais à son tour il tomba, grièvement blessé. Il demeura estropié, et, s'il continua à servir au régiment des gardes, il ne put continuer sa part active aux batailles. Mais un tel service liait la reconnaissance du roi; le marquis Michel-Antoine fut nommé successivement gentilhomme de bouche, gentilhomme de la chambre et premier gentilhomme, chevalier de l'ordre suprême de l'Annonciade. Ces honneurs ne le consolèrent point de la vie des camps pour laquelle il était fait : de nombreux procès, où il fut entraîné, servirent d'exercice à son activité.

Pendant trente années, on va le trouver engagé dans des démêlés de justice. Son fief et son titre même de Cavour lui sont contestés; probablement sur la plainte des bourgeois de Cavour, l'acte primitif d'inféodation, daté du 10 novembre 1649, est reconnu sans valeur par une déclaration royale du 20 juin 1741 : Michel-Antoine engage un procès, puis signe avec la couronne un compromis, en vertu duquel il recevra une nouvelle inféodation moyennant un paiement de 85,000 livres; il opère, le 1^{er} octobre 1742, ce versement, — qui était peut-être la seule cause de la révocation, un moyen quelque peu subtil d'obtenir une somme d'argent nécessaire au Trésor. Mais, jusqu'à sa mort, il plaidera contre la commune de Cavour, lui-même assisté désormais par le procureur général du fisc¹. A

1. On trouvera la liste des mémoires et placets dans Manno, *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, t. IV, n° 16212 et suiv.

côté de ce débat de contentieux public, le marquis Michel-Antoine est engagé dans une série de procès de succession.

Par une coïncidence singulière, au milieu du XVIII^e siècle, viennent s'éteindre toutes les branches de la famille Benso, sauf la sienne : en 1740, la ligne d'Isolabella, par la mort du comte Casimir ; en 1748, la ligne de Santena, par le décès du jeune comte François-Philibert¹ ; en 1753, la ligne d'Albugnano, par la mort de l'abbé Philippe-Amédée ; enfin, en 1778, la ligne, plus éloignée, d'Ottiglio, par la mort d'Antonio-Vicenzo. A chacune des trois premières extinctions (la quatrième est postérieure à son propre décès), le marquis de Cavour ne manquait point de revendiquer titres et biens féodaux, on les lui contestait, et un nouveau procès s'engageait ; nous avons déjà dit les péripéties relatives à la succession de Santena (voy. § III) ; presque aussi compliquée fut l'instance suivie par le marquis Michel-Antoine pour le fief d'Isolabella contre le marquis Balbiano, qui obtint un quart du fief par jugement du 2 mars 1747 ; et non moins délicate l'instance relative au fief de Menabo, où les incidents se multiplièrent à la joie des gens de robe.

Entre deux procès, le marquis construisait à Turin la demeure qui, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, a été la Casa Cavour, spacieux hôtel à pilastres, avec un majestueux escalier, de hautes salles aux plafonds peints, d'élégantes pièces de réception².

Ainsi se passa l'existence du marquis Michel-Antoine, entre ses services à la cour, ses sacs de procédure et sa nombreuse famille. Il avait épousé, le 8 février 1736, une jeune fille de grande noblesse, Felicità-Agnese Doria di Ciriè, fille du marquis Giovanni Girolamo, et, pour être sûr que la race Benso ne viendrait point à extinction, il lui donna seize enfants, dont cinq garçons, mais deux seulement se marièrent, et l'aîné seul eut un fils unique³.

Le marquis Michel-Antoine mourut à Turin le 6 mars 1773 à l'âge de soixante-six ans.

Son fils aîné, le marquis *Joseph-Philippe*, recueillait en sa

1. Il restait encore de la branche de Santena l'abbé Jean-Amédée, mort en 1750.

2. Au coin de la via Cavour et de la via Lagrange, actuellement occupé par le Banco di Napoli.

3. Le troisième fils, Mathieu, gouverneur du palais impérial à Turin, marié à Caterina Danaria, n'eut qu'une fille, morte en 1816.

qualité de chef de famille de lourdes charges ; car les nombreux procès de son père, les uns à peine terminés, les autres en cours, avaient préparé pour l'avenir une belle fortune immobilière, mais coûté au présent de terribles frais de justice ; et le jeune marquis voulut encore arrondir son domaine de Santena en achetant, comme nous l'avons dit, la part du marquis Solario. C'était beaucoup ; il débuta par d'amères difficultés ; écrasé de dettes, il connut l'âpreté des usuriers, qui tentèrent de l'étrangler (sentence du Sénat, 1778). Son énergie parvint à le tirer de ce rude passage, son mariage lui facilita le retour à meilleure fortune. Le 24 février 1781, il avait épousé Joséphine-Françoise-Philippine de Sales, de la grande famille savoyarde où est né saint François de Sales ; par leurs origines, leurs alliances, leurs propriétés foncières, les Sales tenaient et tiennent encore une situation considérable en Savoie ; le marquis Joseph-Philippe trouvait dans la famille la plus honorable une femme intelligente et fine, qui lui apportait, du vivant de ses parents, un capital de 80,000 livres, fort appréciable dans ses difficultés financières. La marquise Philippine, qui vécut jusqu'en 1849 et exerça une réelle influence sur son petit-fils Camille, avait un esprit vif et brillant, une conversation animée, une curiosité ouverte à toutes choses de l'intelligence, beaucoup de passion dans ses affections ; femme très complète, elle aimait également la campagne où s'était écoulée sa jeunesse, la ville où elle trouvait vivante société. Aussi J.-Ph. de Cavour et sa femme partagèrent-ils les premières années de leur existence entre leur palais de Turin et la terre de Santena, que le marquis cultivait avec le plus grand soin. Mais, à la fin du XVIII^e siècle, des événements se produisirent qui leur apportèrent de nouveaux soucis : la modification du régime foncier, coûteuse atteinte aux droits des suzerains, les guerres et les invasions qui ravagèrent si profondément le sol piémontais ; en décembre 1798, les soldats français entraient à Santena et y plantaient un arbre de la liberté ; en avril 1799, les Russes et les Autrichiens reprenaient Santena et coupaient l'arbre de la liberté ; en juin 1800, après Marengo, les Français résidaient de nouveau à Santena. Chacun de ces passages se marquait par des réquisitions et des contributions ; les habitants de Santena en étaient si épuisés qu'ils déléguaient à Turin le marquis Joseph-Philippe pour obtenir subside ; bientôt le Piémont était annexé à la France, le roi Charles-Emmanuel IV se

réfugiait en Sardaigne. Puis Santena devenait une commune du département du Pô, la paix régnait dans la région, les guerres étaient plus loin, aux frontières toujours plus éloignées de l'immense empire.

Le marquis Joseph-Philippe mourut à ce moment le 17 avril 1807. Dans les difficultés de son existence, il n'avait eu ni le temps ni l'occasion de faire une brillante carrière : il ne dépassa point le grade de capitaine au régiment de Pignerol ; mais, dans des heures pénibles, il avait pu reconstituer ou maintenir les propriétés de sa famille, et il laissait à son seul fils, Michel, un beau domaine dont celui-ci saurait tirer un excellent parti.

La vie du marquis *Michel* de Cavour, père du grand ministre, mériterait une étude détaillée ; on la tentera peut-être quelque jour, mais on ne peut ici retracer qu'à grands traits cette curieuse physionomie. Né à Turin le 30 décembre 1781, Michel-Joseph-François-Antoine Benso s'était d'abord consacré à l'état militaire, conformément aux traditions de ses ancêtres : il était donc entré au corps d'état-major ; l'invasion et l'annexion du Piémont par les Français ne modifia point sa carrière, car le roi Charles-Emmanuel avait presque engagé ses officiers à accepter du service dans l'armée de France ; il devint donc aide de camp du général Berthier et fit avec lui la campagne de Lombardie ; sur le champ de bataille de Vérone, il était nommé capitaine à l'âge de dix-sept ans ; mais, le lendemain, il était si grièvement blessé à la jambe que sa vie militaire en prit fin. Il revint auprès de ses parents, puis voyagea pour remettre sa santé, et, au cours d'un séjour à Genève, entra en relations avec la famille de Sellon, une des plus considérables de la ville ; le comte de Sellon, notable citoyen, membre influent du Grand Conseil, propriétaire du beau domaine d'Alaman, avait trois filles ; on a dit ailleurs¹ comment Cavour voulut d'abord épouser l'aînée, — qui devint marquise de la Turbie et plus tard duchesse de Clermont-Tonnerre, — et comment il s'éprit de la seconde, Adèle, avec laquelle il se maria le 17 août 1805.

Il revint avec elle et vécut à Turin et Santena, s'occupant de gérer le patrimoine familial : la mort de son père, en 1807, lui avait remis la charge de terres, d'autant plus importantes que le marquis Joseph avait acheté en 1801 des biens natio-

1. Paul Matter, *M^{me} de Cavour* ; *Revue bleue* du 15 avril 1911.

naux; Michel de Cavour administra ses domaines avec autant de soin que de succès; il avait à un haut degré ces qualités de cultivateur et de financier que l'on rencontre dans certaines vieilles familles aristocratiques, en Angleterre surtout, habituées depuis des siècles à la gestion personnelle de domaines immenses; ces qualités, il les avait reçues de ses ancêtres et il les transmit à son fils, Camille de Cavour, qui s'entendait merveilleusement à l'économie rurale.

Michel de Cavour ne demandait point à quitter ses terres, une volonté toute-puissante en décida autrement. Napoléon cherchait à constituer autour de l'empire français des marches confiées à ces hommes de confiance qu'il croyait trouver dans sa famille: ses frères Joseph, Louis, Jérôme, ses beaux-frères Murat, Borghèse; il avait remis au dernier le gouvernement général des départements français au delà des Alpes et entendait lui constituer à Turin une cour peuplée de dignitaires; ainsi avait-il nommé la marquise douairière de Cavour dame d'honneur de la princesse Borghèse et le marquis Michel chambellan du prince Borghèse; ni l'un ni l'autre ne tenaient à ces fonctions, mais il n'était point prudent de résister à un ordre du maître et, en acceptant ces charges, la marquise douairière et le marquis Michel obtenaient que leurs parents de Savoie fussent réintégrés dans leurs biens. A ces hauts dignitaires, il fallait des titres; or, la Révolution française avait supprimé ces hochets de la vanité, et Napoléon ne voulait point connaître des prérogatives nobiliaires antérieures à son règne; il décida donc d'accorder de nouveaux titres aux fonctionnaires de la petite cour de Turin, et, par des décrets du 3 décembre 1809, il fit comtesse d'empire « notre chère et amée Françoise-Joséphine-Marie-Philippine de Salles, veuve du sieur Bens de Cavour », et baron de l'empire « notre cher et amé le sieur Bens de Cavour »¹.

La cour de Turin ne brilla que d'un éclat intermittent, car la belle Pauline Borghèse était trop folle pour aimer cette ville sage; elle vivait surtout dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. La « comtesse » de Cavour prit au sérieux ses fonctions, vint à Paris, fréquenta quelques cours de Sorbonne et quelques salons instruits, assista au mariage de Napoléon et de Marie-Louise.

1. Documents inédits dont les ampliations sont conservées au ministère de la Justice, bureau du sceau.

Son fils fut plus rare dans ses séjours en France; il resta à Turin auprès de son prince, dont Pauline n'avait nul besoin, et tandis que Borghèse recevait de son impérial beau-frère un splendide domaine dans la région de Verceil, Cavour cultivait ses terres de Santena. La Restauration mit fin à ces honneurs; Borghèse quitta Turin, Cavour résigna ses fonctions, mais avec deux amis, San-Giorgio et Festa, il acquit et plus tard partagea le domaine donné au prince¹; Cavour eut pour sa part Léri, qu'exploita avec tant d'amour son fils Camille.

La Restauration avait été funeste à la carrière politique du marquis Michel : quiconque avait servi Napoléon était honni du nouveau gouvernement, et Cavour avait été capitaine de la République, chambellan de l'empire; il commença donc par perdre toute part à l'administration royale; très lentement, il y reprit place; en 1819, il entra au Conseil municipal de Turin comme décurion; lors de la révolution de 1821, il fut appelé à commander une compagnie de la garde nationale, chargée de rétablir l'ordre à Turin; l'année suivante, il était nommé membre du conseil d'administration de la dette publique. C'étaient là bien modestes fonctions, et il n'en serait guère sorti si l'avènement de Charles-Albert n'avait marqué quelques changements dans l'administration du royaume (1831); le nouveau monarque appréciait fort la sagesse, l'expérience du marquis de Cavour, qui devint successivement syndic de Turin (1833), surintendant général de police et politique (1835), gentilhomme de la chambre : ainsi le marquis Michel retrouvait auprès de la maison de Savoie les fonctions que tant de Bensi avaient exercées avant lui; il s'y donna tout entier, quelque peu autoritaire, très peu populaire, mais plein de zèle, d'intelligence, de dévouement; le roi avait en lui une confiance si absolue que, racontait Camille, il ne voulut jamais s'en séparer en l'appelant à de plus hautes fonctions et se contenta de lui remettre, en 1847, le grand cordon de l'ordre des saints Maurice et Lazare et ses grandes entrées à la cour. Mais, à ce moment, les symptômes d'une évolution politique se manifestaient en Piémont : à une situation nouvelle, il fallait des hommes nouveaux, et le marquis Michel, âgé de soixante-six ans, sollicita sa retraite de toutes fonctions; il vécut encore trois années, affaibli par les

1. *Atto di divisione in quattro lotti del tenimento di Lucedio, Vercelli, 1825.*

maladies, inquiet du sort incertain du Piémont, plein d'espoir dans la carrière politique de son fils : il mourut à Turin le 15 juin 1850 ; il est enterré à Santena dans la crypte basse et sombre où depuis un siècle reposent tous les Bensi.

VI.

L'ESPRIT DES BENSI.

Avec Michel de Cavour se termine l'étude des ancêtres du fondateur de l'Italie. Mais la généalogie ne doit point se borner à énumérer, à étiqueter les membres d'une même famille ; elle doit encore dégager ce qui, dans leur histoire, leur action, leur caractère, constitue un fonds commun où chacun puisera quelque trait de sa personne morale. Cet esprit de famille, reposant sur un ensemble de traditions communes, constitue l'hérédité tout autant, plus peut-être, que la transfusion d'un même sang. Dans les caractères et les carrières si variés des Bensi, on va retrouver trois traits communs à tous et dont le comte Camille de Cavour sera comme imprégné : l'amour de la petite patrie, le culte de la terre, le dévouement à la maison de Savoie.

Il est assez rare de voir une même famille, quoique étendant au loin son activité, conserver pendant sept siècles non seulement la propriété d'un domaine, mais jusqu'à son domicile dans ce même terroir. La famille Benso s'est constituée au ^{xii}^e siècle dans cette région de Chiéri, pays aimable et fertile, aux lignes doucement ondulantes, fermé au nord par des collines sans dureté, par ailleurs aux horizons lointains. Elle a été mêlée pendant trois cents ans à l'histoire même de la petite cité, à ses turbulences, ses défaites et ses victoires ; lorsque Chiéri eut perdu son indépendance, ses enfants ont dû l'abandonner pour chercher à Turin un champ plus digne de leur activité ; mais ils ont pris plaisir à y revenir. Plusieurs Bensi sont devenus gouverneurs de la ville, honneur modeste, mais pieusement recherché par eux, car ils retrouvaient dans ces tours de brique, dans ces vieilles maisons qui furent leurs *alberghi*, tous leurs souvenirs de famille et comme la source de leur sang. Tout près de la ville, un de leurs ancêtres a acquis en 1191 un morceau de terre et jamais cette motte de glèbe n'est sortie de leur famille ; dans le cours de sept siècles, les Bensi ont risqué à maintes

reprises de perdre ce terrain familial ; on a voulu le leur acheter, ils ont refusé ; on a prétendu le leur enlever, ils ont lutté ; on leur en a contesté la propriété, ils ont plaidé ; et leur résistance tenace l'a emporté, le domaine de Guillelmus Bensius est toujours entre les mains d'un homme de son sang. Et lorsque, appauvrie par sa longue durée, la famille Benso s'est restreinte à un seul rameau, la branche Cavour, celle-ci a pris Santena pour son domicile patriarcal ; autant, plus qu'au palais de Turin, elle y a son « foyer », la bonne pierre où chaque génération entretient la flamme de son existence.

Cette terre de Santena, les premiers Bensi ne l'ont point considérée comme un lieu d'agrément, mais comme un domaine de rapport ; leurs descendants ont continué cette tradition ; chaque tenancier de Santena s'est efforcé de tirer de la terre une production plus riche, comme faisaient ses cousins, non loin, à Ponticelli, à Menabo, à Cellarengo. Chaque maître de Santena cherchait à accroître son domaine par l'acquisition de quelque terre voisine, s'endettant parfois, tel Joseph-Philippe de Cavour qui avait recours aux usuriers pour ne point manquer une occasion favorable. Car ils avaient le culte du sol fécond, engendreur de fortune, et ceux mêmes qui cherchaient ailleurs leurs succès, le général Giaffredo Benso, le comte Charles de Santena, surveillaient avec attention la culture du bien familial. Et beaucoup, qui y ont vécu, y ont voulu dormir leur dernier sommeil dans la crypte basse, enfoncée en pleine terre de Santena.

Mais Chiéri, petite ville endormie depuis le xvi^e siècle, Santena, domaine de quelques arpents, étaient devenus trop étroits pour l'activité de cette forte race ; les Bensi se sont transportés à Turin et dès la fin du xv^e siècle ont lié leur sort à la fortune de la maison de Savoie. Fors les hommes d'église, tous sont au service des ducs, quelques-uns comme magistrats ou diplomates, la plupart dans l'armée, tous avec une égale ardeur et un pareil dévouement ; si deux ou trois ont paru soigner avec trop de zèle leurs intérêts personnels, il n'en est aucun qui ait passé en des camps étrangers¹, à une époque où ce n'était que péché véniel, car ils ne concevaient d'autre carrière que le service du duc ou roi leur maître, et leurs ambitions, qui étaient grandes, ne dépassaient point les frontières de leur patrie.

1. Si l'on en excepte la branche Benso de Venise, dont l'histoire est d'ailleurs inconnue.

Avec toutes leurs différences de caractère et leurs divergences de conduite, les Bensi aimaient leur pays de Chiéri, leurs terres de culture, leur monarque : cette triple fidélité est le trait commun de leur famille.

Certes, Camille de Cavour avait son caractère personnel, c'était avant tout un indépendant, maître de son âme, ennemi de tout joug intellectuel, quoiqu'on ne puisse contester l'influence considérable qu'exerça sur lui l'éducation française de sa mère et de sa grand'mère; mais il n'était ni un Sellon, ni un Sales, c'était un Benso, et il subit la marque commune de sa race. Tout jeune, il entre au service de son roi; l'originalité de son caractère l'en écarte; à vingt-cinq ans, il quitte l'armée, mais à quarante-cinq il travaille à nouveau pour la dynastie de Savoie; et, pour la grandeur du Piémont, il prépare l'Italie. Aux heures de doute et de défaillance qui ont suivi son départ de l'armée, il a cherché un asile dans la culture de la terre; ce mondain, ce joueur, ce débauché est devenu un fermier modèle, et jusqu'à ses dernières années, il cherche son repos ou sa retraite à Léri ou à Santena. A Santena surtout, qu'il a aimé dès son enfance d'un amour passionné : tout petit, il pleure en quittant le château et rentrant à la ville; homme d'État, il y court respirer ou négocier; et les siens ont bien compris sa pensée lorsqu'ils ont refusé à ses obsèques les honneurs royaux et à son sépulcre la vaine pompe de la Superga : il était juste, logique, nécessaire que dans la crypte basse de Santena une simple pierre grise portât ces simples mots : Camille Benso de Cavour.

PAUL MATTER.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

UN NOUVEAU RÉCIT

DE LA

MORT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

J'ai eu récemment l'occasion d'examiner le manuscrit Harleian 491 du British Museum, datant de la fin du XII^e siècle ou des premières années du XIII^e et renfermant le texte de l'*Historia Normannorum* de Guillaume de Jumièges, dont je prépare une édition critique. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer à la suite du texte de Guillaume de Jumièges, aux folios 45 et 46 du manuscrit, un récit de la mort de Guillaume le Conquérant qui n'avait, je crois, jamais encore été publié. Ce récit se termine par un portrait du roi défunt, également inédit, et par la mention de son épitaphe.

Ce texte a été écrit dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen où Guillaume se fit enterrer. C'est ce qu'indiquent les mots suivants de notre récit : *omnium animis sedit nusquam eum honestius tumulari posse quam in basilica, quam ipse ob amorem et honorem Dei et sancti Stephani prothomartiris proprio sumptu in Cadomo construxerat*. Notre récit doit avoir été composé plusieurs années après la mort du Conquérant, car on y trouve une allusion aux troubles dont souffrit la Normandie sous le gouvernement de Robert Courteuse. D'autre part, ce texte est trop bref, trop précis, trop différent des récits des autres historiens pour être de beaucoup postérieur aux faits qu'il raconte. Le récit qu'il nous donne est tout à fait indépendant de celui d'Orderic Vital; au lieu du long et invraisemblable discours qu'Orderic fait tenir au roi mourant, Guillaume, dans notre texte, se contente de déplorer la rébellion de son fils aîné Robert. La liste des témoins des derniers moments du Conquérant diffère pareillement de celle qui est donnée par Orderic. Quant au portrait du Conquérant, il présente un réel intérêt. On notera que le texte ne parle ni de l'accident de cheval auquel, selon Guillaume de Malmesbury, le roi dut sa mort, ni de l'attitude de Henri, dernier fils du Conquérant, ni enfin de l'abandon dans lequel, selon Orderic Vital, fut laissé le corps du monarque.

Peut-être ces détails ne rehaussaient-ils pas suffisamment au gré de l'auteur la gloire du roi défunt, protecteur de l'abbaye.

Voici la teneur du texte dont nous venons de parler :

De obitu Willelmi, ducis Normannorum regisque Anglorum, qui sanctam Ecclesiam in pace vivere fecit.

Anno dominice incarnationis millesimo octogesimo septimo, plissime recordationis rex Willelmus, dum a Medante subversione seu combustione reverteretur, cepit fastidio tabescere et nausianti stomacho cibum potumque reicere, crebris suspiriis urgeri, singultibus quati ac per hec virtute destitui. Quod cernens jussit sibi parari habitaculum apud ecclesiam Sancti Gervasii, que est sita in suburbio urbis Rotomagensis, ibique viribus desertus lecto sese committit. Porro quis explicare¹ pro Ecclesie statu sollicitudinem, vel pro ejus concussionem merorem, quis narrare lacrimarum flumina, quas pro acceleratione divine fundebat clementie? Non enim se recessurum dolebat, sed quid futurum noverat gemebat, affirmans Normanniam patriam esse post suum obitum miseram, sicut postea rei probavit eventus. Aderant autem ejus consolationi venerabiles antistites, et alii servi Dei plurimi, inter quos erat Willelmus, archiepiscopus prefate urbis, Gislebertus, episcopus Lexoviensis, Johannes medicus et Gerardus cancellarius, sed et Robertus, comes Moritoniensis, frater ejusdem regis, quem quanto sibi propinquior noverat, tanto ei familiarius sua omnia credebatur. Jussit autem eidem venerabili fratri suo Roberto, ut ministros camere sue ante se venire faceret, et rem familiarem, que² constabat in thesauris regalibus, scilicet coronis, armis, vasis, libris vestibusque sacerdotalibus, per singula describi juberet. Et prout sibi visum fuit, quid ecclesiis, quid pauperibus, postremo quid filiis largire deberet edixit. Et Willelmo quidem suo filio coronam, ense, sceptrum auro gemmisque redimitum habendum permisit. Inter hec tam venerabilis antistes Willelmus quam ceteri qui aderant verebantur ne forte suo filio primogenito Roberto implacabilis esse vellet, scientes quod vulnus frequenter inscisum aut cauterio adustum acriorem sustinenti propagaret dolorem. Fisi tamen de ejus invicta patientia, qua semper usus est, per archiepiscopum Willelmum, cujus verba spernere nolebat, animum illius leniter pulsant. Qui primum quidem amaritudinem sui monstravit animi. At vero parumper deliberans et viribus quantulumcumque collectis, enumerare videbatur quot et quantis ab eo afflictus sit incom[m]odis, dicens : « Quia ipse, inquit, venire satis non vult aut dedignatur, facturus ego quod meum est, ago : vobis testibus et Deo, omnia que in me peccavit ille remitto, et omnem ducatum Normannie sibi concedo (quem, Deo teste et proceribus palatii, illi jamdudum ante largitus fuerat). Vestrum autem erit illum movere et, si ego illi totiens perpere gesta indulsi, ille tamen sui non obliviscatur, qui canos paternos deduxit cum dolore ad mortem, et in talibus commu-

1. Texte : *explicat*. — 2. Texte : *quem*.

nis patris Dei precepta minasque contempsit. » His dictis, petivit ut in se celebraretur Visitatio et Unctio infirmorum, et per officium archipresulis et per manus ejus juxta morem communio sacra sibi traderetur. In talibus ergo vite presentem terminum sortitus ad requiem feliciter, ut credimus, commigravit. Decessit autem quarto idus septembris¹, anno vite sue quinquagesimo nono, et Anglie quidem pre-fuit per annos viginti duos.

Fuit autem ipse rex omnium, qui sua etate gentibus dominabantur, et prudentia maximus, et animi magnitudine prestantissimus, nichil in iis que vel suscipienda erant vel exequenda, aut propter laborem detrectavit aut propter periculum exhorruit², verum unumquodque secundum suam qualitatem et subire et ferre doctus, ut in adversis cedere, et in prosperis falso blandientis fortune assentire solebat. Corpore fuit amplo atque robusto, statura eminenti, que tamen justam non excederet, in cibo et potu temperatus, sed in potu temperantior; quippe qui ebrietatem in qualicumque homine nedum, in se ac suis plurimum abhominabatur. Vini et omnis potus adeo parcus in bibendo erat, ut post cenam raro plus quam ter biberet. Erat eloquentia copiosus et exuberans, poteratque quicquid vellet apertissime expellere, voce rauca quidem, sed que minus forme conveniret. Religionem christianam, qua³ ab infantia fuerat imbutus, et cum sum[m]a pietate ecclesiam mane et vespere et sacrificii tempore, quoad eum validus permisit, impigre frequentavit. Tandem omnium animis sedit nusquam eum honestius tumulari posse, quam in⁴ basilica, quam ipse ob amorem et honorem Dei et sancti Stephani prothomartiris proprio sumptu in Cadomo construxerat, et sicut antea disposuerat. In hac ergo sepultus, et arca argentea deaurata supra tumulum ejus est extructa per filium suum Willelmum, qui ei in regno successit Anglico.

Epitaphium regis. Hic titulus in eadem hujusmodi aureis litteris scriptus :

Qui rexit rigidos Normannos atque Britannos,
Armis devicit, fortiter optinuit,
Et Cenomannenses virtute cohercuit enses,
Imperii que sui legibus applicuit,
Rex magnus parva jacet hac tumulatus in urna.
Sufficit et magno parva domus domino.
Addiderat septem ter quinis Scorpis, unam
Virginis in gremiis Phebus, et hic obiit⁵.

Jean MARX.

1. D'après notre texte, Guillaume serait mort le 10 septembre, et non le 9, comme le veut Orderic Vital.

2. Texte : *exhortuit*. — 3. Texte : *quam*. — 4. Texte : *ine*.

5. Le texte donné par notre manuscrit pour l'avant-dernier vers de cette épithaphe diffère de celui qui nous est fourni par Orderic Vital. Je compte étudier cette différence et tâcher de l'expliquer.

UNE NÉGOCIATION COMMERCIALE
ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE
EN 1782.

Il existe à l'*Archivo histórico nacional* de Madrid¹ une correspondance assez curieuse, et qui n'a pas encore été publiée, entre Floridablanca, le ministre de Charles III, et Eugenio Izquierdo, alors simple particulier, mais qui devait être plus tard ambassadeur d'Espagne à Paris au temps de Napoléon. Il s'agissait de conclure un traité de commerce entre la France et l'Espagne. La négociation échoua, mais la correspondance est intéressante; elle nous permet de préciser l'état des relations franco-espagnoles en 1782; elle nous montre aux prises deux ministres français, le comte de Vergennes et le marquis de Castries, qui défendirent dans cette occasion chacun une politique différente; enfin elle attire notre attention sur les graves problèmes commerciaux qui se posaient pour la France en Espagne, par suite de la concurrence, à la fin du XVIII^e siècle.

A côté de onze lettres d'Izquierdo, on trouve quelques réponses ou notes de Floridablanca, des lettres ou des billets du comte d'Aranda, ambassadeur espagnol en France, et du comte de Montmorin, notre ambassadeur à Madrid. Mais il y a surtout trois mémoires et une note en français qui éclairent admirablement l'objet de la négociation. Tous ces papiers, dont le premier porte la date du 19 novembre 1781 et le dernier celle du 10 janvier 1783, ont un caractère confidentiel, comme l'indique la mention *reservada* que dès le XVIII^e siècle leur appliqua un archiviste du ministère d'État. Cela veut dire que les lettres n'arrivaient pas à Floridablanca par la voie ordinaire, — l'ambassade de Paris et les bureaux, — mais qu'elles lui parvenaient *par la voie réservée*, c'est-à-dire directement. Les lettres d'Izquierdo sont de sa propre main, les autres simplement signées.

A la date où s'engage la négociation, — exactement en avril 1782, — la situation de la France et de l'Espagne est la suivante : la guerre d'Amérique touche à sa fin; Cornwallis a capitulé à Yorktown et le comte de Grasse tient tête aux Antilles à une flotte anglaise; Suf-

1. Estado, 5042.

fren croise victorieusement dans l'océan Indien; en Europe, Gibraltar est assiégée et la citadelle de Minorque a été prise en février par le duc de Crillon. Derrière les deux alliées, voilà deux ans bientôt que les puissances maritimes se sont groupées en une ligue des neutres à la voix de Catherine II. Donc les grands résultats sont atteints : l'indépendance américaine est assurée et la tyrannie maritime des Anglais n'existe plus; il reste encore à prendre Gibraltar. Quant à l'Espagne, elle voudrait pouvoir chasser les Anglais de son territoire. Cependant les deux ministères de Versailles et de Madrid se concertent déjà en vue de la paix prochaine, qui doit être la revanche de celle d'Utrecht et de celle de Paris. L'occasion est bonne pour reviser toutes les clauses qui ont, près d'un siècle auparavant, réglé les grandes questions maritimes et coloniales. Or, il en est une que la France a tout intérêt à voir résoudre *différemment*, c'est celle du commerce avec l'Espagne.

L'Espagne, en effet, incapable, — malgré ses progrès, — de fournir de produits fabriqués ses immenses domaines, était obligée de recourir à l'industrie des autres nations. Mais comme elle maintenait jalousement à ses sujets le monopole du commerce américain, les Espagnols se trouvaient être les douaniers et les commissionnaires des négociants étrangers. Au XVIII^e siècle, les Anglais avaient trouvé plus simple d'aller porter leurs marchandises eux-mêmes en Amérique sous le couvert de différents privilèges qui permettaient la fraude. Mais la France, alliée de l'Espagne, se l'interdisait et bornait tous ses efforts à obtenir dans la péninsule des avantages de toutes sortes pour rendre le courtage espagnol aussi peu onéreux que possible. La méthode anglaise avait beaucoup mieux réussi : elle avait valu à l'Angleterre l'extraordinaire mouvement d'affaires qui l'avait portée au premier rang, en Amérique comme partout. Mais, en 1782, on pouvait prévoir une ère nouvelle, où la fraude serait réprimée. Dès lors, les produits européens seraient obligés pour atteindre le Nouveau-Monde de passer par l'Espagne comme par un vaste entrepôt, et il pouvait être intéressant d'y obtenir un traitement de faveur. C'est ce que comprit en France le marquis de Castries, qui depuis 1780 était secrétaire d'État de la Marine.

L'idée d'une entente économique étroite entre les deux couronnes n'était pas nouvelle. Elle avait été l'espoir secret de Louis XIV dans l'affaire de la Succession d'Espagne et, de 1704 à 1706, il avait cherché à le réaliser. A la paix d'Utrecht, cette entente avait été le sujet de crainte le plus grave des Anglais et des Hollandais, et ils avaient stipulé, pour la rendre impossible, que rien ne serait changé

des habitudes commerciales et des privilèges existant sous Charles II¹. Pendant le XVIII^e siècle, l'idée avait été souvent caressée par les ministres français, mais la défiance espagnole n'avait jamais permis de l'exécuter. Le projet avait-il plus de chances d'aboutir en 1782 à un moment où l'Espagne avait encore besoin de la France? C'est ce que pensait Castries et c'est pourquoi il voulait négocier avant la paix.

Enfin, la France avait des raisons particulières assez pressantes de désirer cette convention commerciale. Déjà en 1779, au lendemain de l'alliance conclue pour entraîner Charles III dans la guerre d'Amérique, M. de Montmorin, notre ambassadeur à Madrid, avait reçu sur ce sujet un mémoire dont l'auteur était probablement notre agent général du commerce et de la marine en Espagne² : il énumérait les points sur lesquels devait porter la négociation, tarif douanier, situation des Français en Espagne, visite de leurs navires et de leurs maisons. On n'avait pas donné suite à ce projet, sans doute pour des raisons d'opportunité; mais les motifs, valables en 1779, l'étaient toujours en 1782. Les deux mémoires faits à cette date, qui figurent dans la correspondance d'Izquierdo, nous donnent sur ces motifs des lumières très nettes³.

Par dérogation à la clause de la nation la plus favorisée dont jouissaient les autres puissances, nos marchandises avaient en Espagne un traitement de faveur qui remontait au règne de Charles II. A cette époque, il existait un tarif qui fixait une fois pour toutes la valeur de chaque marchandise; c'était d'après cette valeur arbitraire que l'on percevait les droits à tant pour cent. Comme l'estimation était excessive, les droits l'étaient aussi, et il en résultait une fraude effrénée fort préjudiciable aux finances publiques.

1. Voir ce qui se rapporte à cette question dans l'ouvrage de Dahlgren, *les Relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique*. T. I : *le Commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht*. Paris, Champion, 1909.

2. Il se trouve joint à la lettre d'Izquierdo du 11 mai 1782. Il ne porte ni date ni nom d'auteur. Une note d'une autre écriture lui assigne la date de 1779.

3. Voici exactement en quoi consistent ces papiers : un mémoire sans titre adjoint à la lettre du 7 avril 1782, sous le n° 1. C'est le premier exposé fait par Castries de la question, et c'est de là que j'ai tiré la plupart des détails qui suivent; un *Extrait lu au conseil du roi en présence de S. M.* qui porte le n° 2 et qui accompagnait le mémoire; il le résume et le répète; enfin le mémoire officiel et définitif tel que Vergennes l'envoya après correction à Montmorin pour le remettre à Floridablanca. Il lui fut remis le 4 janvier 1783 avec une lettre de l'ambassadeur reproduite plus loin. Il traite uniquement la question du tarif.

Le gouvernement essaya alors l'effet de la douceur; on prit l'habitude sur les papiers de la douane de diminuer l'ancienne valeur estimative de 40 % pour la plupart des articles, de 60, 33 1/3, 1/4, 1/5, 1/6 %, pour d'autres. On appela cette faveur la *gracia del pie de fardo*; aucun texte législatif ne la mentionna. D'autre part, en 1689, le fermier des douanes, Eminente, après avoir vainement essayé de réformer le tarif exagéré qui provoquait la fraude, conclut avec les commerçants français une convention officieuse qui garda son nom. Le *convenio d'Eminente* assignait aux toiles de France, aux chapeaux de castor et aux dentelles du Puy, qui étaient alors les principaux articles de notre importation en Espagne, une valeur arbitraire, inférieure à celle qu'on obtenait avec la *gracia del pie de fardo*. Aussi cessa-t-on d'appliquer celle-ci à ces trois catégories de marchandises. On fit les mêmes faveurs aux Anglais pour leurs lainages; ni la France ni l'Angleterre n'eurent ainsi d'intérêt à se plaindre d'arrangements qui les favorisaient l'une et l'autre.

La *gracia del pie de fardo* et le *convenio d'Eminente* durèrent presque sans changement jusqu'en 1772. Philippe V, au début de son règne, voulut réformer le tarif pour mettre fin à ces complications, mais les Anglais s'y opposèrent et, dans le traité de commerce anglo-espagnol de 1715, l'article I^{er} stipula que les marchandises venant d'Angleterre ne paieraient pas plus de droits qu'au temps de Charles II. C'était indirectement confirmer la *gracia del pie de fardo*. Comme tout le monde jouissait en Espagne de la clause de la nation la plus favorisée, ce succès anglais profita à la France. Plus tard, en 1767, Squillace trouva que ces différents usages étaient compliqués et gênaient l'apurement des comptes de la douane. Il donna ordre de fondre ces différentes faveurs en une seule, et voici comment on procéda : la majeure partie des articles conservèrent le rabais de 40 %; pour les autres, il leur assigna un rabais égal, mais en augmentant ou diminuant l'estimation suivant les cas pour conserver la même proportion. On rappela à cette occasion la convention d'Eminente qui reçut ainsi une sorte de consécration officielle. Mais, en 1772, le ministère espagnol, pour encourager l'industrie, prohiba divers articles et augmenta les droits sur diverses étoffes, surtout sur les toiles françaises, qui perdirent ainsi des avantages traditionnels évalués à 8 ou 9 %.

Or, précisément à la fin du XVIII^e siècle, l'industrie de la toile en France souffre d'une véritable crise. Il y a peut-être décadence dans la fabrication, mais il y a surtout une concurrence très redoutable de l'étranger. L'Angleterre se ferme à nos produits pour

encourager chez elle l'industrie linière d'Irlande. La Silésie, favorisée par le bas prix de la main-d'œuvre et le développement du port de Hambourg, menace de nous évincer des différents marchés européens. Or, un des plus gros acheteurs de toiles du monde était l'empire espagnol, à cause des colonies d'Amérique; il était le principal client de nos ouvriers, il était l'enjeu le plus considérable de notre rivalité avec les industriels silésiens. Nous ne soutenions la lutte que grâce aux avantages douaniers que la tradition nous assurait; s'ils disparaissaient, la décadence de notre industrie de la toile était inévitable. Dans ces circonstances, c'était le devoir du gouvernement français de négocier avec l'Espagne.

L'affaire regardait le secrétaire d'État de la Marine, mais celui des Affaires étrangères et le contrôleur général y étaient également intéressés. Malgré l'importance des intérêts engagés, Vergennes se montra hostile à l'idée d'un traité de commerce. Peut-être trouvait-il inopportune au point de vue diplomatique cette négociation, mais le seul argument qu'il fit valoir fut qu'on n'obtiendrait rien. Une telle attitude a lieu de surprendre. En réalité, il se rendait compte que depuis la chute de Grimaldi l'Espagne était beaucoup moins docile à la France. Floridablanca était assez gallophobe : d'origine bourgeoise, passionné pour la prérogative royale, — il l'avait montré contre les Jésuites, — il avait subi l'influence des classes moyennes où persistait toujours la vieille défiance du nom français. Dans la moindre proposition de Versailles, il croyait voir un piège. D'ailleurs patriote et éclairé, il voulait relever son pays par tous les moyens. Ce qui contribue aussi à expliquer l'attitude de Vergennes, c'est la manière un peu personnelle dont Castries envisagea la négociation. Il semble bien, à l'allure que prit très vite la discussion entre les deux ministres, à certaines phrases de Castries, que des rivalités d'hommes se mêlèrent à tout cela. Le secrétaire d'État de la Marine eut peut-être l'idée qu'un succès de sa part dans une matière aussi délicate le poserait en successeur désigné du secrétaire d'État des Affaires étrangères. Et les gens au pouvoir n'aiment jamais à rencontrer leur successeur.

Voilà pourquoi Castries voulut d'abord sonder les intentions de l'Espagne et recourut à Izquierdo. Celui-ci était loin d'être un grand personnage. Né à Saragosse d'une famille pauvre, il avait, grâce à la protection du comte de Fuentes, reçu une excellente éducation, puis été présenté à la cour. Il s'était attaché à l'étude des sciences naturelles et, sous Grimaldi, était devenu le directeur du Cabinet d'histoire naturelle de Madrid. Il passait pour un homme

habile et fin; il était en bons termes avec Floridablanca et avec son compatriote, l'Aragonais d'Aranda, ambassadeur auprès du roi de France. Izquierdo n'était pas à Paris vers 1782 chargé d'une mission politique. Il semble plutôt occupé de recherches scientifiques et se préparait à partir pour la Suisse et le Tyrol¹. Mais ce naturaliste ouvrait largement les yeux autour de lui. « D. Eugenio Izquierdo », écrivait le comte d'Aranda à Floridablanca le 21 novembre 1781, « s'est trouvé en mesure, dans l'intervalle de ses travaux, de passer en Angleterre en compagnie de certaines personnes qui allaient y observer différentes machines et procédés industriels, et il m'a consulté pour savoir s'il devait profiter de l'occasion; comme il me parut convenable qu'un homme aussi éclairé mit en pratique cette idée, je l'approuvai. Il est revenu ces jours-ci; il m'a rapporté les différentes choses qu'il a vues et retenues, dont on peut faire un rapport instructif. J'ai été d'avis qu'il le fit passer directement à V. E., en profitant de l'occasion de mes dépêches extraordinaires, et c'est ce qu'il fera. En outre, comme il a recueilli quelques nouvelles à Londres, il les a détaillées dans les deux papiers ci-joints que j'envoie en original à V. E. Bien digne d'éloges est le zèle avec lequel Izquierdo s'attache à acquérir des lumières nouvelles et à avancer dans ses études, en observant toujours une conduite qui le rend estimable à tous ceux qui le fréquentent². »

Izquierdo est donc un savant, mais un savant curieux de toutes choses et des affaires peut-être plus que du reste. Il tournait autour des ministres, rendait service, s'offrait pour qu'on prit garde à lui, dans l'espoir de retirer du contact des gens en place quelque chose

1. Il écrit le 7 avril 1782 : « Bien que les affaires politiques n'aient aucun rapport avec les études auxquelles je me livre... » Et plus loin : « J'ai attendu l'entrée du printemps pour commencer mes voyages parce que je dois passer d'abord par les Alpes et le Tyrol, pays couvert de neige jusqu'au mois de mai. » Le 11 mai, il s'excuse de s'occuper de choses « aussi étrangères à un naturaliste ».

2. Un billet d'Izquierdo à Aranda du 19 novembre 1781, après son voyage à Londres, nous renseigne un peu sur les sortes de nouvelles qu'il avait rapportées d'Angleterre; il y était question de la prise du fort de Nassau et de la rivière « Bervice » (Berwick?) par les Anglais, ainsi que de l'envoi aux Indes orientales de plusieurs navires avec 3,000 hommes de troupe. « L'empereur », ajoutait-il, « a réformé la chapelle de son ambassadeur à Londres. On ne dit plus la messe dans la maison de celui-ci... » Tout cela ne paraît pas très important, sauf l'annonce du départ de l'expédition pour les Indes. — Les papiers auxquels Aranda fait allusion ne se trouvent pas dans la liasse; ils furent envoyés pourtant, comme en témoigne une note d'une autre écriture au dos de la lettre.

d'utile. C'est une impression qu'on retire de quelques-unes de ses lettres. Il semble avoir eu à Paris d'assez belles relations dans le monde officiel, et c'est par elles qu'il devint l'intermédiaire secret entre le marquis de Castries et Floridablanca.

Sa correspondance ne nous permet malheureusement pas d'identifier l'ami qui lui communiquait les vues du ministre français. Izquierdo semble avoir été assez intime avec lui, puisqu'il dînait chez lui sans être invité; celui-ci, d'autre part, paraît être un des familiers de Castries qui lui parle à cœur ouvert. Peut-être est-ce l'un des directeurs de la Compagnie des Indes avec lesquels le secrétaire d'État de la Marine était assez lié. Peut-être était-il un plus gros personnage : une phrase d'Izquierdo laisserait croire que l'ami en question entrait au Conseil, ou tout au moins au Conseil de commerce¹.

La négociation, bien conçue dans son objet, fut mal conduite. Castries laissa voir au ministère espagnol trop d'envie de traiter. Il semble n'avoir pas eu toujours la pondération nécessaire à un négociateur, et il fallut que Vergennes le guidât un peu. Mais, comme tous les dissiments des ministres français étaient révélés à Izquierdo, le contrôle du ministre des Affaires étrangères fut en partie inutile. En réalité, Floridablanca n'avait pas envie de négocier. Il eut parfois des mots durs et ironiques : « Nous serons ici toujours disposés à bien traiter la France, dans la mesure où cela sera compatible avec l'obligation où nous sommes de ne pas maltraiter ni détruire l'Espagne. » Au dos du mémoire présenté par Montmorin le 4 janvier 1783, il écrivit : « Dernier mémoire de la France sur des plaintes de commerce. — Ridicule, sans le moindre fondement et même insultant, car en se plaignant de différents articles que nous encourageons chez nous, il ne donne d'autre raison que le fait que cela leur enlève des bénéfices. » Cette appréciation, inexacte d'ailleurs, montre bien avec quelle cordialité Floridablanca entendait pratiquer l'alliance française.

La négociation de Castries échoua donc. Plus tard, le 24 décembre

1. « El que me confía estas cosas dijo a M. de Vergene en la junta... » C'est la seule fois que le mot *junta* est employé dans toute la correspondance pour désigner un organe de l'administration française. Comme il n'y a pas d'équivalent exact en français dans le vocabulaire officiel du XVIII^e siècle, j'ai conservé le mot espagnol. Il me paraît difficile qu'il s'agisse du Conseil, que l'on désigne partout ailleurs par le mot *Consejo*. J'incline à croire qu'il s'agit d'un des organes secondaires et spéciaux du gouvernement, comme le Conseil de commerce par exemple; d'autant plus qu'en Espagne la commission chargée des affaires commerciales s'appelait précisément *Junta general de comercio*.

1786, La Vauguyon signa avec l'Espagne une convention sur la navigation et la contrebande, où il n'est pas question du tarif douanier. Voici comment, dans une lettre au comte d'Aranda du 30 janvier 1787, Floridablanca l'appréciait : « On a essayé par là de donner plus de clarté aux choses pour nous délivrer des réclamations qui nous parvenaient tous les jours à cause de l'ambiguïté de quelques articles. Dès que La Vauguyon nous l'apportera ou nous l'enverra avec la ratification, on prendra les mesures convenables pour l'exécuter, et j'espère qu'avec ces mesures elle nous sera avantageuse. » Et il ajoutait au post-scriptum : « Ce sera sans doute cette convention qui aura rendu si joyeux le comte de Vergennes, comme V. E. me l'a écrit dans une des ses lettres confidentielles. S. E. ignore sans doute de quelle manière et suivant quelles instructions elle sera exécutée... » Ainsi finit l'épisode provoqué en 1782 par le marquis de Castries. Je laisse maintenant la parole à Izquierdo.

Albert GIRARD.

Izquierdo à Floridablanca¹.

Paris, 7 avril 1782.

Bien que les affaires politiques n'aient aucun rapport avec les études auxquelles je me livre, cependant comme il m'est arrivé de savoir des choses qui peuvent, à mon avis, intéresser V. E., j'ai cru devoir l'en informer. Avant de prendre cette résolution, j'ai beaucoup médité; j'ai réfléchi que ma démarche pourrait être attribuée à de l'audace, à un motif particulier ou à la légèreté; mais je me suis rendu compte que je ne risquais rien à écrire directement à V. E., parce que, si ce que je vais lui confier l'importune, sa prudence saura dissimuler et sa bienveillance me pardonner. Le ministère d'ici désire faire un traité de commerce avec l'Espagne; il est infiniment sensible à l'augmentation des droits sur les toiles; il demande partout des mémoires pour savoir ce que perdent les fabriques de notre pays² à la suite de nos derniers règlements; il consulte des inspecteurs des manufactures, des négociants, etc..., et il est arrivé à voir clairement que ses fabriques de toiles diminueront beaucoup si on ne leur fait pas un rabais sur les droits d'entrée, rabais que n'obtiendraient pas celles de Silésie.

Ce que j'ai su d'abord sur cette affaire fut le contenu d'un mémoire

1. J'ai reproduit les lettres telles quelles en les traduisant. Je me suis borné à supprimer les formules de politesse et les signatures en ayant soin d'indiquer en tête le nom du destinataire et celui du signataire.

2. Pour s'en faire un argument contre l'Espagne.

instructif donné à M. de Montmorin¹. Je ne crus pas, lorsqu'on me le lut, qu'on me ferait de plus grandes confidences; je notai ce qui m'était resté dans la mémoire et j'en formai un extrait que je remis à M. l'ambassadeur. Depuis, j'ai eu plusieurs conversations avec la personne qui a la confiance de ce ministère-ci en cette affaire; par elle j'ai su les vifs désirs que l'on a ici de faire un traité avant que se forme le congrès pour la paix. Le marquis de Castries est celui qui montre le plus d'ardeur et on dit qu'il est disposé à faire tout ce que lui demandera notre cour; M. de Fleury² aussi; mais M. de Vergennes au Conseil leur dit toujours qu'ils n'obtiendront rien.

J'envoie à V. E., sous le n° 1, la copie d'un mémoire qu'on a présenté; sous le n° 2 l'extrait lu au Conseil du Roi. Je ne puis pas envoyer le mémoire instructif présenté à M. de Montmorin, parce qu'on dit que le courrier Villa va partir à huit heures et j'ai juste le temps de finir cette lettre. A la première occasion de courrier, j'aurai l'honneur d'envoyer ces papiers à V. E.

Si V. E. juge que je puis en cette affaire lui être de quelque utilité en acquérant de nouvelles lumières, je le ferai avec le plus grand plaisir. Si mon zèle l'a importunée, je la supplie qu'elle daigne me pardonner, en considérant la bonne intention que j'ai eue en ce faisant. Par le courrier ordinaire, j'aurai l'honneur d'écrire à V. E. J'ai attendu l'entrée du printemps pour commencer mes voyages, parce que je dois débiter par les Alpes et le Tyrol, pays couvert de neige jusqu'au mois de mai.

Izquierdo à Floridablanca.

Reservada.

Paris, 11 mai 1782.

Je transmets à V. E. le mémoire ci-joint qu'on a remis à M. de Montmorin en 1779. M. de Castries persiste à vouloir faire un traité de commerce entre les deux couronnes avant qu'ait lieu le congrès pour la paix. Comme je l'ai dit à V. E., M. de Vergennes assure à M. de Castries qu'il se donne du mal pour rien, que les Espagnols ne feront pas actuellement de traité qui soit favorable à la France et que, bien que celle-ci ait en vue réellement l'utilité des deux puissances, à Madrid on ne se fiera à aucune proposition faite d'ici. Celui qui me confie ces choses dit à M. de Vergennes dans la *junta*³ que si les Espagnols pouvaient croire les Français de bonne foi, ils feraient ce qu'on leur demanderait, à condition que ce fût au bénéfice des deux couronnes. M. de Castries (qui, — dit-on, — a de bonnes intentions) a été piqué; il assure que ce n'est pas le manque de bonne foi qui fera échouer le traité; il s'y est engagé avec une grande fermeté et il croit parvenir à la gloire de resserrer de plus en plus les

1. C'est le mémoire de 1779.

2. Joly de Fleury, alors contrôleur général.

3. Voir plus haut, p. 298, note¹.

liens qui unissent déjà les deux royaumes. Il a de nombreuses conversations avec mon ami; vendredi il a été trois heures avec lui et aujourd'hui ils sont en train d'en causer à Versailles.

Comme le traité doit être un traité de commerce, il appartient à M. de Castries d'en tracer la minute. On m'a dit ces jours derniers, en me faisant une espèce de confidence : « Si nous savions en cela être agréables à M. le comte de Floridablanca, M. de Castries ferait en sorte que le roi de France écrivit à son oncle une lettre de sa propre main, lui disant qu'il était nécessaire d'oublier les défiances passées et de traiter maintenant de gentilhomme à gentilhomme; que le traité devait se faire sur la base suivante : l'Espagne conserverait tout ce qu'elle pourrait pour elle, mais elle donnerait à la France quelque préférence sur les autres nations; la France l'aiderait à rétablir ses fabriques en lui fournissant des machines, des ouvriers, des secrets, etc...; si l'Espagne voulait encourager quelque branche d'industrie, elle pourrait prohiber les produits similaires français; toute clause du traité, qui avec le temps apparaîtrait contraire à ces principes, serait examinée et annulée. » Ce qu'ils espèrent ici, Monseigneur, c'est que jamais nous ne pourrions travailler en Espagne les articles qu'exige notre commerce et, en vérité, ils n'obtiendraient pas un mince avantage si c'est sur eux que devait retomber la commande que nous sommes obligés de faire aux étrangers.

Peut-être me font-ils ces confidences pour que V. E. soit au courant de cela d'une manière qui ne les compromette pas, bien qu'il n'y ait aucun risque à ce qu'on connaisse ce qu'ils pensent. Pour moi, je n'ai fait qu'écouter et je transmets cela à V. E. pour le cas où cela pourrait lui être de quelque utilité. Mon amour pour le Roi et la Patrie, mon grand désir de servir V. E. dans la mesure de mes moyens sont l'unique motif qui me pousse à importuner V. E. avec des choses qui sont aussi étrangères à un naturaliste¹.

Aranda à Floridablanca.

N° 2209.

Paris, le 1^{er} juin 1782.

Le 19 avril, avec le n° 2, par un courrier français, V. E. m'a écrit au sujet des faits de contrebande de Roussillon en Catalogne, et j'ai

1. Floridablanca répondit aux deux lettres d'Izquierdo le 28 juin 1782, comme cela ressort d'une note écrite sans doute par lui au dos de la lettre du 11 mai. Il l'engage à continuer de signaler les choses intéressantes, « mais qu'il s'abstienne d'entrer dans des discours ou des réponses d'où l'on pourrait déduire qu'il connaît la façon de penser d'ici (Madrid), car le roi a des intermédiaires par lesquels il le fera savoir quand cela lui conviendra ». Il n'y eut pas de lettre d'Izquierdo avant le 8 septembre. C'est que les ouvertures qu'on lui faisait avaient dû cesser pendant que Vergennes faisait une tentative officielle. D'autre part, Izquierdo nous apprend plus loin que Castries avait des raisons personnelles de ne pas oser s'engager dans l'affaire.

accusé réception par le n° 2182 en disant : « Quant au n° 2, au sujet des faits de contrebande en Roussillon, je répondrai à V. E. quand il y aura un courrier à nous. » V. E. m'expliquait les antécédents de l'affaire, c'est-à-dire la convention du 27 décembre 1774, la manière dont elle n'était pas observée, les préjudices que cela causait, que l'on allait jusqu'à évaluer à 624,400 pesos forts¹; les instances que se partageaient le commandant général et l'intendant de Catalogne auprès du général en chef du Roussillon (*sic*) et du directeur des revenus² de ce pays et que ceux-ci répondaient qu'ils en avaient rendu compte à leur ministère pour obtenir des autorisations. V. E. me disait : « Nous devons soupçonner que, étant donné le profit retiré par les Français de la contrebande qui se fait de Banyuls, à cause des espèces qu'emportent les contrebandiers, ils ne prêteront pas leur concours pour la faire cesser; dans cette supposition, on a pris les mesures que permettent les circonstances pour couper le mal dans sa racine. Cependant il convient que V. E. tâche de savoir quelles résolutions on prend là-bas pour poursuivre les contrebandiers et que, *sans citer aucune convention*³, elle insiste là-dessus, en m'avisant s'il y avait ou si elle remarquait de la froideur ou des tentatives dilatoires à l'égard de notre gouvernement. »

En exécution de ces ordres et sans perdre de temps, je mis la conversation avec M. de Vergennes sur le sujet des excès qui se produisaient et que n'arrivaient pas à corriger tous les ordres que la cour de France avait dû donner; il serait convenable de les rendre plus stricts, et même d'autoriser le commandant du Roussillon et son intendant à se mettre d'accord avec les autorités correspondantes de Catalogne pour que les uns et les autres, réunissant leurs efforts, pussent arriver à un remède. La réponse de ce ministre fut que tous les ordres pour ce qui regardait la cour de France étaient bien donnés aux autorités du Roussillon pour surveiller et empêcher un pareil excès, et qu'il ne doutait pas qu'elles ne le fissent. Mais je compris bien que c'était là une réponse vague, et je lui exposai que, si l'on répétait les ordres et si l'on manifestait la volonté du Roi Très-Chrétien de remédier à cela, on ne perdrait rien et que je ne doutais pas, quant à moi, qu'en faisant entendre aux autorités du Roussillon que telle était la volonté expresse de S. M. elles ne fissent tous leurs efforts pour l'exécuter. Il me repartit qu'à de tels excès il ne pouvait y avoir de remède tant que l'Espagne et la France n'auraient pas fait un bon traité d'entente et de commerce réciproque qui mettrait fin à tous les préjudices que subissait continuellement la France du fait de l'Espagne. Je dis à

1. Un *peso fuerte* valait en 1782 à peu près cinq livres tournois.

2. Les titres des fonctionnaires français sont généralement rapportés de façon inexacte. Il s'agit du gouverneur de la province, de l'intendant de la généralité de Perpignan et du directeur des fermes générales pour la province.

3. Souligné dans le texte. Floridablanca espérait sans doute obtenir d'avantage en n'enfermant pas cette affaire dans les termes d'un traité.

S. E. qu'à mon avis il n'y avait pas réciprocité, étant donné la faveur dont les intérêts français jouissaient en Espagne et le peu d'avantages dont jouissaient les Espagnols en France; en temps utile, on devait penser un jour à mettre l'équilibre entre le profit des uns et celui des autres, mais, en attendant, cette cour-ci devait nous donner des témoignages de ses bonnes dispositions pour l'égalité de traitement, et de son désir d'éviter des maux comme celui dont nous parlions. M. de Vergennes se reprit à me répéter : « Tous ces désordres, on peut y remédier par une nouvelle convention qui embrasserait de nombreuses affaires. » Quant à moi, je terminai l'entretien en lui demandant de pourvoir à celle d'aujourd'hui, et je demeurai persuadé, à voir son attitude, qu'on n'appliquera aucun remède, bien au contraire; s'ils croient que cet article nous pique au vif, ils le laisseront nous exciter, pour en tirer un autre parti quand arrivera le cas de renouveler l'idée qu'il m'a indiquée.

Comme il m'était prescrit de ne citer aucune convention, je m'en suis abstenu et je me suis borné à faire des instances dans les termes que j'ai rapportés.

Pour ne faire courir aucun risque, même en le confiant à un courrier extraordinaire français, à ce que contient cette lettre, je retarde son envoi jusqu'à l'occasion d'un des nôtres.

P.-S. — Il y a trois jours, dans une conversation avec M. de Vergennes sur les conditions de la paix proposées par l'Angleterre, il me dit que, par-dessus tout, il fallait que les intérêts de l'Espagne s'en trouvassent bien; il ajouta que la France devait les regarder même comme préférables aux siens, pour convaincre le Roi Catholique du vif désir qu'elle avait de l'union; en établissant une union ferme et réciproquement utile, les deux monarchies tiendraient toute l'Europe en respect. Après la paix générale, rien n'importait plus à l'Espagne et à la France qu'un nouveau traité de commerce entre elles, sans avoir égard à aucune des conventions antérieures, parce que la plupart avaient été mal faites et que les circonstances avaient changé : il y avait quatre ou cinq points capitaux d'où dépendait le bien des deux maisons, et quand on en aurait fini avec la guerre c'était là l'objet dont il fallait le plus s'occuper¹. Je lui répondis que sans doute les circonstances changeaient et qu'il n'y avait rien de plus mauvais que de considérer de semblables traités comme éternels, car, si le profit n'était pas égal, ils ne subsistaient plus; le vrai moyen de les rendre durables était de bien peser les convenances mutuelles avant de les établir, et de les régler sur la base de l'égalité des intérêts; pourvu que cette égalité existât, tout irait bien et sans peine, et avec de la bonne foi il serait facile de corriger tel ou tel point où elle se serait altérée; que si l'une des parties avait en vue seulement

1. Souligné dans le texte. A remarquer que, pour Vergennes, la négociation commerciale ne doit venir qu'après la paix générale.

son avantage, si on établissait le traité comme par surprise et par des procédés de séduction, au lieu que cela produisit un état de choses solide, le résultat en devait être intolérable et ce devait être une cause de désunion. Si S. E. pensait à établir des liens de fraternité entre les deux puissances avec une semblable correspondance dans le commerce, il fallait bien peser auparavant si chacun y trouvait ses convenances respectives, parce que l'égalité était la balance à laquelle on devait éprouver de tels établissements, et que l'inégalité les ruinait. Cet entretien récent fera vérifier à V. E. ce que je lui ai dit dans le corps de cette lettre¹.

Floridablanca à Aranda.

San-Ildefonso, 6 juillet 1782.

Dans une lettre du 1^{er} juin, V. E. a répondu, sous le n^o 2209, à une lettre de moi du 19 avril relative à l'énorme contrebande qui se fait ouvertement du côté du Roussillon et qui, loin d'être ignorée par la cour de France, est au contraire encouragée par elle. V. E. me rapporte les conversations qu'elle a eues avec le comte de Vergennes à ce sujet, ses répliques et les réponses de V. E., et finalement l'ardeur que met ce ministre à faire conclure entre l'Espagne et la France un nouveau traité de commerce qui comprendrait de nombreux points, c'est-à-dire tous ceux qui pourraient intéresser les deux nations. V. E. accompagne ce récit de diverses réflexions sur ce qu'il nous convient de faire dans les circonstances actuelles pour ne pas indiquer le ministère français, sans perdre de vue nos intérêts propres et nos avantages nationaux; car on peut fermement supposer que la France s'efforcera toujours de conclure le meilleur marché possible. Le Roi est bien persuadé de tout cela et très satisfait aussi de la ponctualité de V. E., comme du zèle avec lequel elle s'exprime dans l'affaire présente. Ces idées sont d'accord avec celles de S. M. et de ses ministres, et Elle ne cessera de veiller au bien de ses sujets; c'est tout ce que, pour l'instant, je puis vous dire.

Izquierdo à Floridablanca.

Paris, 8 septembre 1782.

En conséquence de l'ordre dont m'a honoré V. E. dans sa lettre du 28 juin dernier, je continuerai à informer V. E. de ce qui est arrivé de

1. Cette lettre, portant un numéro d'ordre, paraît être une des dépêches officielles de l'ambassadeur. Le fait que cette dépêche, qui traite d'une affaire tout à fait distincte du projet de Castries, a été mise dans le même dossier que les lettres d'Izquierdo, prouve qu'au ministère d'État on considéra la proposition de Vergennes comme liée à celle du ministre de la Marine. Vergennes dut se décider à agir ainsi en saisissant l'occasion d'une réclamation espagnole pour pouvoir résister avec plus d'autorité à Castries si le ministère espagnol refusait.

nouveau à propos de l'affaire qu'elle sait. V. E. peut être sûre que personne ne saura ce que j'ai l'honneur de lui écrire sur cette négociation, ni que V. E. se sert de moi pour quoi que ce soit. Le temps fera également voir à V. E. que je n'aspire qu'à servir avec loyauté en tout ce dont on me charge, et à mériter la confiance avec laquelle V. E. me distingue. Par-dessus tout, je ne lui cacherai ni ne lui dissimulerai aucune chose et j'exécuterai ses ordres avec toute l'exactitude qu'il me sera possible.

J'ai été dans l'attente d'une conversation avec mon ami. J'ai su que le comte d'Artois¹ n'a pas emporté la lettre que j'ai annoncée, parce que M. de Castries a eu peur de faire cette démarche, atterré par la malheureuse nouvelle du combat de M. de Grasse, sa créature². J'ai su cependant que M. de Castries n'a pas abandonné le projet; qu'il hésite entre le mal qui peut en résulter si sa proposition n'est pas admise, et l'espérance que notre cour répondra comme il le désire à l'ouverture de ce souverain-ci. Il craint que, si le Roi communique à M. de Vergennes la lettre qu'il a déjà écrite pour faire passer la note, M. de Vergennes avec son flegme accoutumé (ainsi que le contaît, — dit-on, — M. de Castries) ne lui dise : « Sire, cette démarche est inutile et peu honorable, car elle ne produira pas d'effet. M. de Castries se flatte toujours de vains espoirs, sa tête quelque peu légère compromettra la dignité de V. M. Moi je sais ce qu'est l'Espagne, elle ne nous accordera rien qui soit avantageux, même si elle reconnaît qu'elle peut le faire sans préjudice pour elle. » — « Tout ce que dira M. de Vergennes ne m'arrêterait pas », ajouta M. de Castries, « si j'avais, moi, quelques espérances de bien m'en tirer. Mon zèle, mon désir de resserrer utilement les liens qui unissent les deux couronnes m'engageraient à risquer la démarche. Quelle satisfaction pour moi si les ministres d'Espagne pensaient comme moi et si les craintes de M. de Vergennes allaient s'évanouir ! » Ainsi s'est exprimé M. de Castries dans une conversation qu'il a eue le 22 août dernier avec ses confidents. Mon ami m'a révélé ce secret le jour même, immédiatement.

V. E., si accoutumée au maniement des affaires, pensera tout d'abord que mon ami a des raisons particulières qu'il ne me découvre pas pour me communiquer ces choses. Pour moi, je le présume, et mon zèle va en augmentant après ce qu'il m'a fait savoir le 27 août dernier.

Mon ami m'écrivit pour m'inviter à dîner avec lui, chose qui n'est pas dans ses habitudes, car sans qu'il me convie je vais dîner chez lui quand cela me convient. Je rencontrai M. Sabatier de Cabre, un des premiers fonctionnaires de la secrétairerie de la Marine, et qui a dans son département les affaires commerciales. Après le repas, nous nous

1. Il avait été question de confier au comte d'Artois, qui se rendait au siège de Gibraltar, la lettre autographe de Louis XVI à Charles III.

2. Il s'agit de la bataille navale des Saintes dans laquelle, après une campagne heureuse aux Antilles, le comte de Grasse subit un sérieux échec.

mîmes à causer. Mon ami parla de la nécessité où est la maison de Bourbon de se réunir, de s'entendre mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, d'encourager le commerce de l'Espagne et de la France, d'affaiblir, dans la mesure du possible, celui de l'Angleterre. « Avec M. Izquierdo », ajouta mon ami, « j'ai parlé bien souvent de ces choses », et il me fit un compliment. « Quelle occasion se présente aujourd'hui », dit M. de Cabre, « de s'entendre en une fois et de prendre les résolutions les plus convenables pour le plus grand bien des deux puissances ! Les ministres savent bien que nous devons être unis, et aucun ne veut être le premier à avouer cette vérité ! C'est vraiment malheureux ce qui se passe ; j'ai dans ma compétence les affaires commerciales : il arrive une plainte, je rédige une lettre, mon chef la signe, la fait passer aux Affaires étrangères, on l'envoie à M. de Montmorin, et au bout de trois mois arrive une réponse qui bien souvent ne répond pas à ce qu'on avait écrit. Ainsi les affaires sont stagnantes, les plaintes se perpétuent, les fonctionnaires s'aigrissent et se dégoûtent, et rien n'avance pour l'utilité commune... M. de Castries aime beaucoup à parler de commerce et certainement, s'il n'était pas absorbé par la guerre, il ferait tout son possible pour l'encourager. Il est très persuadé que c'est le nerf de l'Etat et que dans tout traité on doit le tenir pour le premier objet, etc... »

Après une longue conversation, dans laquelle me sonda M. de Cabre et dans laquelle, pénétrant ses intentions, je répondais toujours en adoptant ses idées sur la nécessité où étaient les deux puissances de se favoriser mutuellement, afin de limiter autant que possible le commerce de l'Angleterre, M. de Cabre me dit : « ... Et vous, êtes-vous persuadé de cette vérité ? — Oui, Monsieur. — Et croyez-vous (en parlant vite) que les ministres du roi d'Espagne le soient ? — Moi (répondant avec froideur) je ne connais aucun ministre ; je sais seulement par des personnes qui ont eu des rapports très étroits avec M. le comte de Floridablanca, qu'il connaît parfaitement les intérêts de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre ; sans doute, il saura très bien ce qui convient aux deux puissances alliées. — Ah ! s'il était aussi persuadé que M. de Castries du bien qui résulterait d'un nouveau traité de commerce dans lequel on refondrait les conventions antérieures !... Voulez-vous voir M. de Castries ? Il est très aimable, il vous recevra bien, il aime beaucoup à s'instruire et sera très satisfait de parler de ces choses avec vous. — Je ne me crois pas capable, répondis-je, de satisfaire aux questions que M. de Castries pourra me faire. J'ai étudié la chimie et l'histoire naturelle ; j'ai essayé de m'instruire dans le commerce, les fabriques et l'administration des pays que j'ai parcourus, mais cela a été plutôt pour ne pas paraître ignorant que pour pouvoir répondre avec exactitude aux questions que pourrait me faire un ministre. Si je rencontrais en visite M. de Castries, je lui parlerais de n'importe quel sujet sur lequel S. E. m'entreprendrait et que j'entendrais ; mais aller, de propos délibéré, le voir en particulier,

je ne crois pas devoir le faire sans en parler à notre ambassadeur. Voulez-vous que je lui en fasse part? — Non, Monsieur, ceci doit rester entre nous; ce serait entamer une négociation et cela ne doit être qu'une démarche amicale. Je n'ai pas d'ordre de M. de Castries pour parler avec vous; je lui ai bien dit qu'il y avait ici un Espagnol très instruit (je lui fis une révérence pour sa flatterie), et, si vous me le permettez, je lui parlerai de vous de nouveau. — Faites ce qu'il vous plaît, répliquai-je pour laisser le terrain libre à une nouvelle conversation, peu importe que M. de Castries sache que j'existe ou non, car s'il désire seulement me voir pour se rencontrer avec des Espagnols instruits, il en trouvera à Paris qui savent beaucoup plus de choses que moi. »

Il réfléchit un moment et me dit : « Je désirais que vous fissiez connaissance avec un ministre ami des Espagnols, et qui a une idée exacte et de l'union qui doit régner entre nous et de l'esprit du pacte de famille. M. de Castries, instruit par des personnes bien intentionnées et qui connaissent les véritables intérêts des deux nations, ne s'arrête pas aux difficultés auxquelles se sont arrêtés ses prédécesseurs. Son désir est que l'Espagne demande tout ce dont elle a besoin en fait de fabriques, machines, ouvriers...; on ne lui refusera rien, on ne doit rien lui refuser. Désirer que nos amis soient toujours faibles pour qu'ils aient un besoin continuel de notre assistance, voilà une politique qui perd tous les jours de son ancien crédit. Ce qui nous importe, c'est que l'Angleterre tombe de l'état florissant auquel elle est arrivée par la faiblesse, le peu d'industrie et la mauvaise intelligence des autres puissances. Sans avoir égard à la parenté, à l'alliance actuelle de nos souverains, chose que la raison d'Etat estime peu, nous devons par politique adopter les moyens de faire recouvrer à l'Espagne son ancienne splendeur. Nous devons voir avec douleur l'orgueil de notre adversaire et le retard de notre alliée. Le Nord commence à se rendre terrible; l'empereur, la Russie et la Prusse sont en train de s'élever et ce sera la perte de l'équilibre européen si l'Espagne florissante, la France bien gouvernée ne servent pas de contrepoids à ces puissances. Notre commerce ne diminuera pas si l'on encourage celui de l'Espagne; celle-ci doit établir les fabriques qui feront le plus de mal à celles de l'Angleterre et le moins à celles de la France. En outre, avant que les fabriques espagnoles pourvoient aux besoins des Espagnols d'Europe et d'Amérique, il se passera beaucoup de temps. L'Espagne peut à présent choisir les articles qui lui conviennent le mieux et, quand elle voudra entreprendre d'autres industries, on lui donnera les moyens nécessaires pour l'exécuter, si nous sommes capables de le faire. Notre unique désir est qu'il y ait entre les deux puissances une véritable union d'intérêts, qu'elle nous préfère à ses ennemis et aux nations qui lui sont moins utiles que la France. Pour nous, nous la préférons également et nous ne prétendons pas à autre chose qu'à la réciprocité. Il convient aussi à l'Espagne que notre

commerce soit florissant et que nous nous présentions unis dans le premier congrès qu'il y aura.

Le pacte de famille a été fait par des ambassadeurs et non par des commerçants; on a fait depuis trois conventions, il faut les refondre toutes les trois et en faire une qui pourra durer dix, douze, quinze ans et qu'on annulera dès qu'elle lésera l'une des deux puissances. Sur-tout un tarif est d'une absolue nécessité; il y en a déjà un, mais il est modifié à chaque instant et il ne devrait pas être modifié, sauf quand la nécessité d'encourager les fabriques nationales l'exige. Comme la France est la première pour le moment qui juge la convention nécessaire, c'est à elle de faire les premiers pas. Entre parents, il ne doit pas y avoir d'étiquette et l'on ne doit pas tenir pour déshonneur d'être le premier à proposer une convention utile à tous les deux.

Voilà, monseigneur, le résumé de notre conversation. Le lendemain, je vis mon ami. M. de Cabre lui avait confié que le marquis de Castries devait parler à M. de Vergennes pour que l'on envoyât la lettre pour le moment où reviendrait de Gibraltar le comte d'Artois. Mon ami me dit que, dans le cas où je voudrais voir M. de Castries, il me recevrait très bien. Il me demanda si j'avais le moyen de faire part à V. E. des intentions du marquis de Castries. Pour laisser un chemin ouvert, je répondis, — exécutant en cela les ordres de V. E., — que je n'en avais pas d'autre que d'écrire à un de mes amis employé à la secrétairerie¹ en lui demandant s'il voulait bien se charger de le faire; s'il me répondait oui, j'aurais recours à son amabilité. Il approuva mon idée et me dit en confidence que M. de Castries

1. En réalité, Izquierdo ne déguisait pas tellement la vérité. Une lettre datée de Berlin, le 17 août 1782, et adressée à D. Bernardo del Campo, secrétaire du Conseil d'État à Madrid, par un ami d'Izquierdo, nous apprend qu'il avait demandé conseil aux amis qu'il pouvait avoir dans la diplomatie espagnole au moment d'écrire à Floridablanca : « Mon cher petit Campo, » écrit-on, « pour que tu ne t'étonnes pas d'une certaine affaire, je te dirai que Yzq. s'est ouvert à moi de tout, quelque peu embarrassé sur ce qu'il avait à faire, car il ne connaissait pas le terrain; il voulait agir d'après mon conseil. Je lui ai donné celui de faire ce qu'il a fait et de se conduire, là où il se trouve, comme il l'a fait. A personne d'autre il n'en a dit un mot : je suis le seul. N'en déduisez pas qu'il est léger; bien au contraire. Tu informeras le chef de ceci, si tu vois que cela est convenable, pour qu'il ne prenne pas une mauvaise opinion de l'autre. Je lui ai recommandé aussi de ne pas s'inquiéter si la réponse tardait, de ne révéler à personne quels sont ceux qui le favorisent là-bas et lui veulent du bien; de se sentir tranquille, de ne pas partir pour [l']Yt[alie] quoique And. (pour A[ra]n[d]a?) lui dise qu'il y a des inconvénients à son long et inutile séjour à P[aris]. J'ai vu avant de partir, par la réponse, que je l'ai bien conseillé. Pour le fond de l'affaire, je n'ai aucun mérite; tout est de lui. C'est un homme tout à fait essentiel; il fera honneur à sa spécialité, et beaucoup; mais également il est très propre à beaucoup d'autres choses et même de celles dont vous occupez... » La signature est illisible; mais l'auteur de la lettre est soit l'ambassadeur, soit un des secrétaires de l'ambassade d'Espagne à Berlin.

espérât que le comte de Vergennes consentirait à ce qu'on fit la démarche. On a tout préparé, on nommera pour faire la minute du traité, au nom du secrétariat d'État [Affaires étrangères], M. de Reneval (sic)¹, pour celui de la Marine M. de Cabre, pour celui des Finances [le contrôle général] M. de Tolozan, et lui pour le Commerce².

Je supplie V. E. qu'elle daigne me prescrire la conduite que je dois tenir désormais, car en ces affaires je ne sais que ce que me dictent la lumière de la raison et l'ardent désir que j'ai de me rendre digne des honneurs que je dois à V. E. Je crois qu'on se sert de moi pour que V. E. entre dans cette négociation, mais je ne sais rien de positif parce que jusqu'ici je n'ai fait qu'écouter ce qu'on a bien voulu me dire. Peut-être ont-ils d'autres vues; V. E. saura si on se moque de moi ou si on me traite sérieusement.

J'ai su par mon ami que le trésorier du comte d'Artois a sondé le terrain ces jours-ci : il a parlé de la question de savoir si le Roi paierait le voyage de son frère et il a dit : « Je crois que oui, puisque M. de Vergennes lui a donné une mission. » Ici on ne sait quelle mission et l'on est inquiet jusqu'à ce qu'on l'ait découvert.

Floridablanca à Izquierdo³.

Par occasion sûre.

San-Ildefonso, 1^{er} octobre 1782.

Je me suis pénétré de tout ce que vous m'exprimez dans la lettre du 8 septembre touchant les ouvertures qu'on vous a faites les unes par voie directe, les autres par voie indirecte, relativement aux conjonctures favorables qu'il y avait à présent pour établir de nouveaux arrangements ou règlements sur des points de commerce qui fussent mutuellement avantageux. Je puis vous dire que vous avez très bien répondu, sans vous compromettre en rien et sans vous donner, — ce qui n'eût pas été exact, — comme quelqu'un d'autorisé à traiter en ces matières, mais sans vous refuser non plus à entendre, à écouter et à discourir dans des termes généraux. Conformément à ces mêmes principes, vous pouvez continuer, et n'hésitez pas à assurer que vous croyez que nous serons ici toujours disposés à bien traiter la France, dans la mesure où cela sera compatible avec l'obligation où nous sommes de ne pas maltraiter ni détruire l'Espagne : ceci posé, suivant la tournure que prendront les déclarations et les discours, le Roi montrera ses bonnes dispositions. Tout cela demande de l'adresse, de la finesse et beaucoup de circonspection. Dieu vous garde de nombreuses années...

Ne m'écrivez jamais par l'ordinaire, mais par des occasions sûres.

1. Il s'agit de M. de Rayneval.

2. Cela confirme ce que j'ai dit plus haut au sujet de l'identité de l'« ami » d'Izquierdo.

3. Minute non signée, mais datée.

*Izquierdo à Floridablanca.**Paris, 1^{er} octobre 1782.

Le 8 septembre dernier, j'ai eu l'honneur d'écrire à V. E. par Villa, et le 19 j'ai su des choses dont je l'aurais informée immédiatement, mais pour le faire il a fallu attendre le départ d'un courrier espagnol. J'ai su par mon ami que, le 17, M. le marquis de Castries eut une grande conférence avec ce souverain-ci; il lui exposa de nouveau l'absolue nécessité d'encourager le commerce et les fabriques des deux nations; il le laissa convaincu que c'est là le seul moyen de nous rendre redoutables et de diminuer la puissance de nos ennemis. S. M. le remercia de son zèle, adopta avec joie la proposition qui devait servir de base au traité, à savoir, la plus grande utilité réciproque des deux nations au préjudice de leurs ennemis; il lui promit de faire tout ce que notre cour exigerait. Ils convinrent que le Roi écrirait à son oncle, et qu'il lui demanderait de faire une convention d'ami à ami, de parent à parent, sans se rappeler leur qualité de souverains, et par laquelle on ferait aboutir tout ce qui, dit-on, n'a pas abouti jusqu'ici, tout ce qui est resté promesses faites à contre-cœur, compliments faits de bouche et non de cœur, défiances réciproques et conventions que chacun a voulu interpréter à sa manière. Le souverain a promis aussi qu'il garderait le secret jusqu'à ce qu'arrivât le moment d'écrire à son oncle.

Mon ami m'a confié que M. de Castries, croyait-il, désirerait que V. E. sût son ardent désir de contribuer à l'augmentation de richesse et de puissance des deux nations, et que ce serait un grand bonheur si V. E. pensait comme lui sur ce sujet. A cela, il a ajouté ce que j'ai déjà écrit à V. E. tant de fois, que c'était dommage de perdre cette occasion; que M. de Castries est aussi Espagnol que nous; que mon ami l'a fait entrer dans les vues d'encourager simultanément le commerce des deux nations et qu'à présent M. de Castries est plus chaudement partisan de cette idée que lui-même.

J'entends fort peu de chose aux négociations, mais il me semble, monseigneur, qu'ils ont leurs projets en me faisant de telles confidences. Peut être m'ont-ils choisi pour traiter ces affaires, persuadés que, voyageant pour le compte du Roi, et m'étant pénétré du commerce, des arts et des manufactures de France, d'Angleterre, etc..., mon but est d'informer V. E. de tout ce qui est relatif à cette branche. Continuellement mon ami me répète : « Vous êtes un homme de bien; dès que vous me donnerez le conseil que je ferais bien de dire à M. de Castries de faire la démarche, on la fera. » Demander un conseil à la personne à qui on dit qu'on désirerait que V. E. fût pénétrée des bonnes intentions de ce ministère et de la bonne occasion de faire le traité, c'est, à mon avis, solliciter un consentement tacite de V. E. Le

moyen qu'ils emploient, s'il en est ainsi, leur servira peu. J'ai éludé jusqu'à aujourd'hui toute proposition formelle, et j'ai réduit à des termes de pure conversation tout ce qu'on m'a dit. J'attends que V. E. m'honore de ses ordres, et j'espère qu'elle est fermement persuadée que je suivrai avec une entière ponctualité et que j'exécuterai avec le plus grand zèle tout ce qu'il plaira à V. E. que je fasse en cette occasion.

Izquierdo à Floridablanca.

Paris, 30 octobre 1782.

J'ai reçu la lettre de V. E. du 1^{er} de ce mois. Dans cette lettre, V. E. me disait que dans l'affaire en question je ne devais pas me refuser à entendre, à écouter et à discourir dans des termes généraux; que, conformément à ces principes, je continue et n'hésite pas à assurer que *je crois* que notre ministère sera toujours disposé à bien traiter la France dans la mesure où cela sera compatible avec l'obligation où il est de ne pas maltraiter ni détruire l'Espagne. V. E. m'avertit aussi que tout ceci demande de l'adresse, de la finesse et beaucoup de circonspection, et elle ajoute en post-scriptum que je ne lui écrive jamais par l'ordinaire, mais par des occasions sûres. Jusqu'ici, j'ai remis les lettres en mains propres aux courriers de cabinet que je connais; ainsi ferai-je à l'avenir et de cette manière je suis sûr qu'elles arrivent en droiture à V. E. Je me suis rendu compte également de toute la circonspection et de toute l'adresse avec laquelle je dois procéder en cette occasion. Ce que je me suis proposé principalement, monseigneur, dès le début, c'est de ne compromettre en aucune façon V. E. Je me conduirai selon mes faibles talents, et je continuerai à rendre compte de tout ce que je dirai et de tout ce qu'on me dira, pour que, si je me trompe, V. E. daigne m'en avertir avec sa bienveillance naturelle.

Le 16 de ce mois, je vis chez mon ami M. Sabathier (*sic*) de Cabre; il me toucha deux mots sur le traité de commerce et, bien que j'eusse déjà la lettre de V. E., je ne lui répondis qu'en termes très vagues. Il partit et mon ami me dit qu'il était venu de la part de M. de Castries pour savoir si dans nos dernières conversations je m'expliquais plus franchement. « Comment voulez-vous que je m'explique », lui répondis-je, « si je n'ai pas qualité pour le faire? Vous marchez avec crainte et soupçon; mieux vaudrait mettre tout de suite en pratique ce que vous projetez; si la chose est utile aux deux puissances, croyez-vous qu'elle ne le paraîtra pas également à notre Roi et à son ministre? Parlez-en ainsi à M. de Castries, et dites-lui qu'il y a une chose certaine c'est que, tant qu'il gardera le projet dans sa poche sans lui donner cours, il n'en résultera aucun effet. »

Mon ami a eu, le 24 et le 25, deux conférences avec le marquis de

Castries. Quand il lui communiqua ma réflexion, ce ministre lui dit : « Ne pouvez-vous rien tirer de plus à cet Espagnol? — Non Monsieur, il ne me dit rien de positif, mais il pense, comme moi, que si V. E. fait cette démarche et s'en tire bien, elle se remplit de gloire. — De même je perds tout si la cour d'Espagne n'entre pas dans l'affaire; M. de Vergennes se moquera. — Que V. E. fasse une chose : lorsqu'elle rendra compte au Roi du mémoire qui doit entamer la négociation, que V. E. mette dans son rapport qu'on fasse passer le mémoire au comte de Vergennes pour qu'il l'envoie à la cour d'Espagne et, de vive voix, que V. E. dise à S. M. qu'il vaut mieux traiter cette affaire avec son oncle et dans une lettre particulière. Comme le Roi est déjà prévenu, il fera peut-être ainsi; s'il le fait, M. de Vergennes, quand il le saura, n'aura pas à se plaindre, puisqu'il verra que V. E. avait mis dans son rapport qu'on le lui fit passer; si le Roi veut en faire part à M. de Vergennes, V. E. reste couverte et toujours elle aura la gloire d'avoir tenté la chose, et ensuite il lui reste celle de faciliter la négociation et de la conclure. » L'idée convint à M. de Castries et, le dimanche 27, il a dû rendre compte au Roi au Conseil, car, dans un billet qu'il écrit à mon ami, il lui dit : « Je vais sauter le pas » [en français].

Je ne veux pas fatiguer V. E. en lui exposant ici la base du traité, parce que je compte qu'elle le verra bientôt en détail. Il semble qu'on attende le comte d'Artois pour entamer la négociation. Le mémoire sera joint à la lettre que doit écrire le Roi pour remercier des distinctions qu'on a faites à son frère.

Izquierdo à Floridablanca.

Paris, 28 novembre 1782.

Monseigneur, on vient de m'assurer qu'hier on a envoyé un courrier avec le mémoire que j'ai annoncé à V. E. il y a déjà longtemps. Ce souverain-ci n'écrit pas la lettre projetée par M. de Castries, le comte de Vergennes s'y est opposé; je vais rendre compte à V. E. de tout ce qui s'est passé à cette occasion.

Le marquis de Castries, débarrassé de plusieurs soupçons, recommença à parler dernièrement au Roi du traité de commerce qu'il cherchait à faire avec nous. Il lut le mémoire auquel il avait travaillé et S. M. adopta tout ce qu'il y proposait. « Mais », dit-il, « il sera bon de voir ce que dit M. de Vergennes et de concerter entre nous trois ce qu'il faut faire. » Le Roi a eu une conférence avec ces ministres. M. de Castries y exposa que, pour donner de l'autorité à la négociation, pour que S. M. Catholique comprit tout l'intérêt que mettait le Roi Très-Chrétien à ce qu'il y eût un résultat, il serait tout à fait convenable que ce souverain daignât l'entamer par lui-même en écrivant de sa propre main la première lettre dans laquelle il inviterait son

oncle à régler en gentilhomme les points du traité, et sans autre vue que de combler de prospérité les deux monarchies sur lesquelles ils règnent heureusement. S. M. manifesta son agrément à cette proposition; mais le comte de Vergennes opposa plusieurs difficultés. Il répéta ce qu'il ne cesse de dire, qu'il connaît la cour d'Espagne, que, à la lettre du Roi et au mémoire, on répondra avec froideur : « Bien... Nous verrons... Cela se fera... », et que jamais on ne mènera à terme la négociation. Il a fait, lui, mille tentatives en diverses occasions¹, et toujours il a vu que toute négociation est regardée à Madrid comme un souci importun; les Espagnols sont défiants et jamais ils ne croiront qu'on désire sincèrement en France la prospérité de la nation espagnole. Enfin, dans les circonstances présentes, on pourra peu à peu obtenir quelque avantage, mais jamais on n'obtiendra rien ouvertement.

M. de Castries répondit que, malgré les objections et les craintes du comte de Vergennes, il persistait dans l'opinion qu'il fallait envoyer le mémoire; lui il avait en vue l'intérêt commun; il est peu honorable pour la France de soutirer aujourd'hui un avantage, de demander demain une grâce, et de marcher toujours en quête d'occasions pour aboutir dans ses tentatives à un résultat bien souvent contraire à ses vrais intérêts. Le plus noble, le plus stable, le plus conforme au génie des Espagnols était de leur demander franchement une amitié et une union également utiles aux deux puissances, et de fixer solidement la base sur laquelle elles doivent être appuyées; enfin, il croyait venu le moment où la cour d'Espagne pouvait et devait avoir confiance dans la proposition du ministère de France. « Elle ne l'aura pas », répondit M. de Vergennes. — « Oublions, Monsieur, les défiances passées », répliqua M. de Castries, « faisons une nouvelle tentative, tentative solennelle, appuyée d'une intervention spéciale de S. M.; si l'Espagne méprise des propositions si justes, il n'y a qu'à remettre le mémoire au procureur du Roi pour qu'il l'enregistre dans le Parlement, et que toute la nation voie que le ministère actuel n'aime pas les besognes obscures et qu'il agit avec noblesse; que ses procédés sont sans mystères avec ses amis; qu'il fait tout ce qui est en son pouvoir pour la prospérité de la France et même pour celle de l'Espagne, et que de cette puissance seule dépend l'échec de projets si utiles².

S. M. approuva le parti de M. de Castries; elle dit qu'elle avait une

1. Allusion à sa tentative du mois de mai précédent. Il est curieux que Vergennes ne la cite pas d'une façon plus explicite : cela pouvait être un argument décisif pour faire abandonner le projet de Castries. Il semble avoir agi dans cette affaire assez secrètement. Peut-être aussi le résumé que nous avons ici de la conversation est-il incomplet sur ce point.

2. Castries se laisse ici entraîner à des propositions fort aventureuses; ce qu'il propose eût été peu habile. Vergennes va le lui rappeler. Quant à Louis XVI, il est toujours de l'avis du dernier qui a parlé.

entière confiance en son oncle, et que, si jamais cette affaire devait s'entreprendre, le moment présent lui paraissait le plus opportun. M. de Vergennes ne s'y opposa pas, mais il représenta au Roi qu'il ne lui paraissait pas convenable qu'il écrivit directement à S. M. Catholique; il avait des ministres qui pourraient expliquer ses royales intentions, et quand la cour d'Espagne aurait adopté les principes du mémoire, alors S. M. pourrait écrire au roi son oncle pour le remercier. Le Roi fut d'avis de ne pas écrire la lettre, et l'on convint d'envoyer le mémoire par la voie du ministère.

M. de Vergennes l'emporta à son département; il y a modifié, dit-on, quelques phrases; il revint le lire au Roi et à M. de Castries, et hier on l'envoya par un courrier extraordinaire. Le marquis de Castries a écrit au marquis (*sic*) de Montmorin une lettre confidentielle. Il lui dit : *Voilà le testament de la France* (souligné dans le texte). Il le charge de tout débattre avec V. E., et lui dit qu'il espère que la démarche qu'on fait aura une heureuse issue, puisque V. E. sait bien que cette convention doit être de la plus grande utilité pour les deux nations.

Voilà, monseigneur, tout ce qu'on m'a dit. Je ne sais s'ils me trompent; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont leurs vues pour me faire ces confidences. Ils¹ m'ont recommandé le plus grand secret sur l'altercation et sur les défiances de M. de Vergennes. Ils craignent que V. E. soit contrariée de le savoir. Pour moi, je remplis mes obligations en lui faisant part de tout ce que je sais, car la chose qui me paraît à moi le moins à propos peut avoir peut-être de l'importance pour V. E. Mon ami m'a dit que pour rien au monde M. de Castries ne devait arriver à savoir qu'il m'a raconté la dispute que ce ministre a eue avec M. de Vergennes. M. de Montmorin aurait pu le lui écrire. On dit que M. de Castries se réjouira infiniment s'il revient de Madrid une réponse favorable et amicale. Comme il a donné un projet, comme il a assuré que la cour d'Espagne agirait avec noblesse à condition que la France fit de même, il n'y a pas de doute qu'il n'ait un grand intérêt à ce que tout ceci ait lieu. Pour les mêmes raisons je crois, monseigneur, que l'on pourra tirer un grand parti du désir qu'il a de conclure ce traité. Si dans ces circonstances je puis

1. Ces vues paraissent être de nouer une espèce de secret entre Castries et l'Espagne, en montrant que le ministre de la Marine est tout à fait « espagnol » et qu'il y a plus à gagner à négocier avec lui qu'avec Vergennes. A un moment où l'Espagne pouvait avoir à se plaindre de Vergennes, trop désireux de conclure la paix avant la prise de Gibraltar, on pouvait risquer de discréditer aux yeux de nos alliés notre ministre des Affaires étrangères. Le fait d'avoir recommandé ensuite à Izquierdo le secret sur l'attitude de Vergennes n'est pas une preuve contre cette hypothèse; car il est bien évident qu'aucun homme sensé n'irait faire de telles confidences à un étranger, diplomate officieux, s'il voulait que le secret fût réellement gardé.

servir le Roi et la Patrie et être de quelque utilité à V. E. qui me fait tant d'honneur, je me tiendrai pour extrêmement heureux.

P.-S. — J'ai su, monseigneur, que le comte de Vergennes a demandé à la cour d'Espagne des pesos forts pour envoyer aux Indes orientales; que mon ami a dit à M. de Castries que dans les circonstances actuelles où on envoyait de l'argent en espèces en Espagne, cette prétention lui paraissait indiscrete, et que M. de Castries lui a dit qu'ici on ne s'offenserait pas si on refuse la chose. Je ne sais dans quelle intention on m'a donné cet avis.

Izquierdo à Floridablanca.

Paris, 8 décembre 1782.

Je prends la liberté d'écrire à V. E. une seconde lettre. Par elle V. E. verra quelle a été la cause du retard de la première. Le vendredi 28, je sus ce qui s'était passé; le soir j'écrivis à V. E. Samedi j'allai voir s'il partait un courrier et on me dit que la veille on en avait expédié un; je revins lundi et Belluga m'assura que de mercredi à jeudi il en partirait un autre. Dans cette incertitude, je ne voulus pas laisser pendant trois jours dans la salle des courriers, où tout est exposé à la vue de ceux qui entrent et qui sortent, un pli de si grande importance. J'allai mercredi matin pour le remettre, et la veille au soir Cornet était parti précipitamment. Mon regret fut vif et je ne voulus pas m'exposer à un nouvel échec. On me dit que dans deux jours on enverrait Herran ou Ferran; je le cherchai et, en présence de Uribarry, je lui remis la lettre en lui recommandant qu'elle ne sortit pas de ses mains, sauf pour la mettre entre celles de V. E. J'ai su que Herran n'est pas encore parti, et j'écris cette lettre que je vais joindre au pli que je lui ai remis, pour informer V. E. de ce qui est arrivé¹.

*Montmorin à Floridablanca*².

Madrid, le 4 janvier 1783.

Monsieur, le mémoire ci-joint que j'ai l'honneur de remettre à V. E. est rédigé d'après des idées si conformes à celles qu'elle m'a développées dans toutes les conversations que nous avons eues

1. Une note du ministre au dos de cette dernière lettre nous apprend qu'il accusa réception de celle-ci et de la précédente du 15 décembre : elle ne donne aucun détail sur le sens de la réponse.

2. C'est la note écrite remise par l'ambassadeur à Floridablanca, accompagnée du mémoire corrigé par Vergennes. Ce mémoire, la lettre de Montmorin, la réponse de Floridablanca et toute la correspondance d'Izquierdo furent confiés à Campo, cet ami d'Izquierdo, qui était précisément chargé de la *Papelera de la mano* (papiers à soumettre au Roi). Ce renseignement nous est donné par une note isolée.

ensemble sur un arrangement de commerce à faire entre la France et l'Espagne, que je me flatte qu'elle adoptera le plan qui y est proposé. Il paraît être, en effet, le seul dont les deux puissances puissent retirer une véritable utilité, et d'autant plus durable que chacune y trouvera des avantages réciproques, qui ajouteront encore aux liens qui les unissent.

Je supplie V. E. de vouloir bien examiner ce mémoire qui m'a été envoyé par ma cour, comme contenant les principes qui pourraient servir de base à nos arrangements de commerce, et de me communiquer ses objections et ses idées sur ce qui pourrait avoir été omis; en un mot, je la supplie de vouloir bien s'occuper de cet objet, si intéressant pour la prospérité des deux États, et qu'il serait essentiel de terminer avant d'entamer aucune discussion avec l'Angleterre sur le même objet. J'ai l'honneur...

Floridablanca à Montmorin.

(Minute non signée.)

Le Pardo, 9 janvier 1783.

Monsieur, j'ai reçu la note de V. E. du 4 de ce mois accompagnée d'un mémoire relatif à divers points de commerce qui, dans l'idée du ministère de Versailles, devraient faire l'objet d'un règlement et d'un établissement pour le plus grand avantage des deux nations alliées, ce qui ferait diminuer à proportion les avantages dont jouissent les autres puissances. Je ne laisserai pas de me consacrer, — quand les circonstances le permettront, — à un examen aussi mûrement approfondi que l'exigent ces matières, et de présenter au Roi ma façon de comprendre les choses; je suis toujours disposé, en effet, à provoquer en faveur du commerce français toutes les mesures capables de l'aider qui seront compatibles avec les obligations qu'a S. M., comme tout autre souverain, d'encourager à l'intérieur de ses domaines la population, l'industrie nationale et les autres branches du bonheur public. Je renouvelle à V. E...

Izquierdo à Floridablanca.

Paris, 10 janvier 1783.

Le marquis de Montmorin a écrit officiellement au comte de Vergennes et confidentiellement à M. de Castries que le projet de traité de commerce lui paraissait excellent, mais qu'il doutait beaucoup qu'il en résultât un bon effet à cause de la froideur avec laquelle V. E. avait reçu le mémoire. M. de Vergennes, très satisfait, dit dans le Conseil au marquis de Castries qu'il le lui avait bien dit, qu'il ne connaissait pas le ministère espagnol, et qu'il leur avait fait faire une démarche qui ne servirait qu'à provoquer des démêlés et des malaises

nouveaux entre les deux cours. M. de Castries lui répliqua sans lui témoigner de ressentiment et, prenant le vent, qu'il ne se repentait pas d'avoir été le promoteur d'une négociation qu'il croyait utile aux deux monarchies, et que, puisqu'on ne pouvait pas compter sur l'Espagne, cette désillusion pourrait être utile à la France au moment de conclure le traité de paix qu'on allait faire.

Le marquis de Castries a fait mon ami confident de ses regrets; mais aujourd'hui il lui a écrit de sa main ce billet que j'ai vu et copié : « Versailles, 10 janvier. — Il paraît que nos affaires en Espagne vont mieux; il est question d'envoyer quelqu'un ici pour parvenir à la fin proposée. Je désire que cela vous mette un peu de baume dans le sang. — CASTRIES. »

Peut-être est-ce trop me flatter, mais je crois, au cas où serait sûr ce que dit le billet du marquis de Castries, pouvoir être de quelque utilité à V. E. Que V. E. me permette de lui ajouter seulement que je connais les fabriques qu'il serait bon d'établir ici et en Espagne pour enlever à l'Angleterre beaucoup de branches très utiles de son commerce.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE.

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1910-1912.

I. TEXTES ET SCIENCES AUXILIAIRES. — Les publications de papyrus égyptiens apportent sans cesse de nouveaux éléments à l'histoire du droit privé et des institutions administratives de l'empire byzantin avant l'invasion arabe. M. Jean MASPERO a publié une collection importante de textes d'époque byzantine; on y remarquera les papyrus inédits de Kôm-Ichgaou (ancienne Aphrodite)¹.

M. PATRONO a recueilli les inscriptions latines et grecques de Ravenne, d'époque byzantine². Ce sont surtout des épitaphes dont quelques-unes ne sont connues que par des textes; elles appartiennent au VI^e siècle et leur principal intérêt provient des titres auliques et administratifs qu'elles ont conservés. A propos du n° 289 (p. 14), il paraît difficile de considérer Julien l'Argentier comme l'architecte de Saint-Vital. L'expression « a fundamentis perfecit » indique que ce personnage a pris la construction à ses frais, de même que Théodoric a fait construire l'église Saint-Martin « ad cœlum aureum » (Saint-Apollinaire Nuovo, inscription disparue reproduite par Gayet, *Ravenne*, p. 23-25, où l'on trouve la même formule : « Theodericus rex hanc ecclesiam... a fundamentis fecit. » Cf. les inscriptions au nom de Julien l'Argentier, dont le texte a été donné par Gayet, p. 27, à Saint-Apollinaire in Classe et à Saint-Michel in Africisco).

M. SCHLUMBERGER a retrouvé un « boullotirion », ou matrice de sceaux, en forme d'une massive pince en fer³. On connaît un nombre considérable de bulles de plomb qui servaient à sceller les

1. Jean Maspero, *Papyrus grecs d'époque byzantine*. Le Caire, in-12, t. I, 1910, 124 p.; t. II, 1911, 84 p. (*Catalogue général des antiquités du musée du Caire*, t. LI et LIV).

2. C.-M. Patrono, *Le Iscrizioni Bizantine di Ravenna*. Bologne, Zanichelli, 1910, in-8°, p. 30.

3. G. Schlumberger, *Un boullotirion byzantin* (extrait des *Séances de l'Académie des inscriptions*, 1911, p. 7).

actes, mais c'est la première fois qu'on retrouve l'appareil qui correspondait aux matrices des sceaux d'Occident.

Tandis que les versions grecque et aragonaise de la *Chronique de Morée* ont été reproduites dans des éditions critiques¹, on en était réduit pour la version française à l'édition déjà ancienne de Buchon. M. Jean LONGNON a donc rendu service en donnant une nouvelle édition du *Livre de la Conquête* d'après l'unique manuscrit de Bruxelles². Cet ouvrage est accompagné d'une substantielle introduction historique qui renferme un précis de l'histoire de la Morée sous la domination franque et une étude critique sur les diverses versions de la chronique. M. Longnon a abordé de nouveau le problème du prototype. Il est d'accord avec M. Adamantio pour reconnaître que le poème grec et la version française sont indépendants l'un de l'autre et remontent à un original commun³. Mais M. Adamantio, après avoir établi que l'auteur de l'original s'est servi des livres officiels de la principauté (registres des fiefs, coutumes du pays, etc.), pensait que la rédaction primitive avait été rédigée en français. Il regardait même comme originale la partie de la version française qui va de 1292 à 1305. M. Longnon considère au contraire le *Livre de la Conquête* comme dérivé entièrement d'un texte antérieur et émet l'hypothèse nouvelle d'un original en langue italienne, probablement en dialecte vénitien. D'après le témoignage même qui se trouve au début du *Livre de la Conquête*, l'original appartenait à Bartolommeo II Ghisi, tiers de Négrepont et grand connétable de Morée, et fut trouvé dans son château d'Estives (Thèbes), qu'il posséda de 1327 à 1331, époque de sa destruction par les Catalans. Il est naturel de penser que cet original était écrit dans la langue maternelle de Bartolommeo. Mais pour défendre sa thèse M. Longnon s'appuie surtout sur des considérations philologiques qui semblent avoir une grande valeur. Il a relevé un assez grand nombre d'italianismes dans la version grecque aussi bien que dans le texte français. Quelques-uns des termes calqués sur l'italien, comme le mot *panatica* (provision de route), se retrouvent identiques dans les deux versions. Il y a donc une forte présomption pour qu'elles dérivent toutes deux d'un proto-

1. Sur l'édition de la version grecque par Schmitt, voy. *Rev. hist.*, t. LXXXVII, p. 356.

2. Jean Longnon, *Livre de la Conquête de la principauté de l'Amorée. Chronique de Morée (1204-1305)*. Paris, Laurens, 1911, in-8°, p. lxx-430 (Société de l'Histoire de France).

3. Sur les travaux de M. Adamantio relatifs à la *Chronique de Morée*, voy. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 385.

type italien qui fut composé entre 1305 et 1331. Ce fut vers 1341-1346 que cet original fut résumé dans la chronique française et à la même époque « un gasmule anonyme en tira la matière d'un poème grec ».

M. DRAGOUMIS a apporté une contribution utile à l'étude des noms de localités qui se trouvent dans les diverses versions de la *Chronique de Morée* et il a fait un examen critique des identifications proposées¹.

M. Nikos-A. VEÏS a exploré les curieux monastères des Météores en Thessalie². Ses recherches ont porté surtout sur les bibliothèques des six couvents dans lesquelles il a pu noter 1,124 manuscrits, alors que ses prédécesseurs, Heuzey, P. Ouspenski, n'en avaient signalé que 800. Le plus ancien, qui contient les Homélies de saint Jean Chrysostome, date de 861; 91 sont antérieurs au xv^e siècle. La plupart des autres appartiennent à l'époque moderne et sont surtout des écrits théologiques. Quelques-uns sont ornés de miniatures et d'initiales. Plusieurs noms de scribes ont été recueillis.

II. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — C'est à un byzantiniste russe, M. Julien KULAKOVSKIÏ, que l'on doit la première tentative qui ait été faite depuis Lebeau pour écrire une histoire scientifique de l'empire byzantin³. Le grand nombre de travaux et de découvertes de tout genre dont le passé byzantin a été l'objet dans ces dernières années rend possible un essai de synthèse qui est appelé à rendre à son tour les plus grands services pour des recherches postérieures. M. Kulakovskiï a publié déjà deux volumes; le premier, qui commence avec Arcadius, s'arrête à la mort d'Anastase (518); le second va de l'avènement de Justin I^{er} à la mort de Maurice (602); chaque volume comprend donc environ l'histoire d'un siècle, et on ne peut que souhaiter de voir ces proportions respectées dans les volumes futurs. Chaque volume est précédé d'une bibliographie qui montre que l'auteur est bien au courant des travaux de ces dernières années. Ça et là quelques lacunes : c'est ainsi qu'on s'étonne de ne pas voir cité au moins dans le second volume le travail de M. Ebersolt sur le *Grand palais impérial* ou la monographie de M. Antoniadis sur *Sainte-Sophie*. Il en est de même des travaux de Patrono

1. Dragoumis, Χρονικὸν Μορέως τοπωνύμια (extrait des Ἀθηναί. Athènes, Sakellarios, 1912, in-8°, p. 396-431).

2. Nikos-A. Veïs, Ἑκθεσις παλαιογραφικῶν καὶ τεχνικῶν ἐρευνῶν ἐν ταῖς μοναῖς τῶν Μετεώρων κατὰ τὰ ἔτη 1908 καὶ 1909. Athènes, Βυζαντ. Ἑταιρ., 1910, in-8°, p. 68.

3. Julien Kulakovskiï, *Istoriia Vizantij*. Kiev, Kulijenko, in-4°. T. I : 395-518, 1910, p. xvi-536; t. II : 518-602, 1912, p. x-512.

(*Bizantini e Persiani alla fine del VI secolo*), ainsi que sa critique des conclusions d'Aussaresses sur le *Strategicon* (voy. *Rev. hist.*, t. CV, p. 112). On regrette surtout que M. Kulakovskij n'ait pas fait une part plus importante aux sources d'ordre archéologique (papyrus, inscriptions, monnaies, bulles de plomb, etc.), qui sont aussi capitales pour l'histoire de Byzance que pour celle de l'antiquité.

Le premier volume comprend d'abord un chapitre d'introduction dans lequel l'auteur cherche à montrer la tradition qui relie l'empire byzantin à l'empire romain. A côté de cette tradition romaine, il me paraît avoir oublié un peu trop le passé hellénistique dont Byzance n'est que l'héritière; c'est à Alexandrie, à Antioche et à Pergame, encore plus qu'à Rome, que se sont formées les conceptions politiques et les habitudes intellectuelles qui ont triomphé à Constantinople : le byzantinisme n'est à travers l'histoire que le prolongement de l'alexandrinisme. De plus, au début d'une histoire de l'empire byzantin, on s'attendait à trouver un chapitre sur Constantinople et l'importance de sa situation géographique; il est difficile cependant de comprendre les événements de l'histoire byzantine si l'on n'a pas une vue très nette de cette ville-empire qui a concentré derrière ses murailles inaccessibles toutes les forces politiques, économiques, intellectuelles d'une société et d'une race. De même le chapitre qui suit, et qui est une description de l'organisation impériale au IV^e siècle, aurait pu être rattaché plus exclusivement à l'histoire de l'Orient.

Après un chapitre consacré à l'établissement des Goths, commence avec le règne d'Arcadius le récit proprement dit. L'auteur s'en est tenu à l'ordre chronologique des souverains, en groupant dans l'intérieur de chaque règne les faits de même ordre. Cette méthode, qui offre l'avantage de montrer la connexité des faits, a l'inconvénient de disperser l'intérêt qui résulte de l'étude des grandes questions particulières à chaque époque. Peut-être eût-il été possible de combiner les deux méthodes. Plusieurs chapitres renouvellent d'une manière originale cette histoire byzantine du V^e siècle. On lira avec intérêt le tableau des factions gothique et antigothique à la cour d'Arcadius (d'après le *de Providentia* de Synesius), la discussion sur la tutelle que le roi de Perse aurait exercée sur Théodose II, le tableau des réformes intérieures de Théodose II et surtout le chapitre consacré à Anastase, dont l'auteur a bien apprécié l'œuvre réparatrice et défensive (voy. en particulier le jugement sur la réforme financière et l'abolition de la responsabilité fiscale des curiales).

Le second volume comprend les règnes de Justin, de Justinien, de Justin II, de Tibère et de Maurice. L'œuvre importante de Justinien a été exposée dans une série de chapitres qui sont presque toujours bien informés. Les idées directrices de Justinien ont été reconstituées par une comparaison intéressante entre le traité du diacre Agapet et les préambules de certaines nouvelles (M. Kulakovskij n'a pas cité à ce sujet le travail de Bellomo, voy. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 373). Des études très complètes ont été consacrées à l'œuvre législative de cet empereur, à la sédition Nika, à la construction de Sainte-Sophie, aux guerres d'Afrique, d'Italie et de Perse, aux rapports avec les Arabes, à la politique religieuse, à l'organisation militaire et financière. Malgré des lacunes, qu'il était difficile d'éviter avec une matière aussi étendue, l'œuvre de M. Kulakovskij constitue une tentative intéressante et est appelée, à condition qu'elle soit traduite dans une langue occidentale, à rendre les plus grands services.

Un ouvrage posthume de Henri GELZER présente un tableau d'ensemble de l'histoire de la civilisation byzantine¹. Une introduction générale sur le rôle historique de Byzance est suivie de chapitres sur le basileus, les cérémonies, la diplomatie, les fonctionnaires, les moines, le commerce.

L'élégant volume de M. E. A. FOORD n'a d'autre prétention que celle d'être une histoire populaire de l'empire d'Orient, « au point de vue de la civilisation européenne »². L'ouvrage est bien informé et, quoique dépourvu de toute bibliographie, il suppose des recherches importantes. La lecture en est facile; devant la masse considérable des faits, l'auteur a su faire un choix qui est en général judicieux. On pourrait lui reprocher seulement d'avoir fait la part trop belle aux quatre premiers siècles de l'histoire byzantine qui remplissent à eux seuls plus de la moitié du volume, tandis qu'un seul chapitre un peu superficiel est attribué à l'époque des Paléologues. De même M. Foord a déblayé son sujet en laissant presque entièrement de côté les questions religieuses, le développement artistique et intellectuel. Il n'a donné ainsi qu'une idée incomplète de la culture byzantine et il s'est enlevé le moyen d'expliquer des événements aussi importants que la séparation entre Constantinople et l'Orient à l'époque d'Héraclius. Seules les querelles théologiques expliquent l'hostilité des Orientaux contre l'empire et leur facilité à accepter la

1. H. Gelzer, *Byzantinische Kulturgeschichte*. Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, 128 p.

2. Edward A. Foord, *The Byzantine Empire*. Londres, Adam et Black, 1911, in-8°, p. XII-432.

domination arabe; seul le schisme de 1054, que l'auteur n'a même pas mentionné, explique le malentendu qui devait toujours s'opposer à l'alliance des Grecs et des Occidentaux et rendre stérile l'œuvre des croisades. De même, il est impossible de parler de Byzance sans mettre en première ligne son rôle intellectuel en Europe. M. Foord a d'ailleurs très bien apprécié dans les autres domaines le caractère de la civilisation byzantine; il a su mettre en lumière les figures des empereurs remarquables, Justinien, Héraclius, Léon III, Basile II, Alexis I^{er}, etc.; sa conclusion, écrite avec beaucoup de verve et d'esprit, est excellente; elle remet au point les jugements défavorables portés sur le byzantinisme. Malgré une bonne information, on trouve çà et là quelques erreurs : p. 14. Il est trop absolu de dire que les Ariens n'iaient la divinité du Christ. — P. 49. Ce n'est pas pour faire empereur un des neveux d'Anastase, mais pour élever un de ses propres neveux qu'Amantius donna de l'argent à Justin. — P. 112. Le retour d'Héraclius à Constantinople n'eut pas lieu immédiatement après la signature de la paix avec la Perse (628), mais seulement en août 629, après les négociations fort longues auxquelles donna lieu la restitution de la vraie Croix (voy. Bolotov, *Viz. Vrem.*, t. XIV, p. 92). — P. 113. La lettre de Mahomet à Héraclius, si on admet son authenticité, se place non en 626, mais en 630 (voy. Huart, *Hist. des Arabes*, t. I, p. 154). — P. 348. Il n'est pas tout à fait exact de dire que Jean Comnène prit Antioche; il y entra après des négociations et ne put s'y maintenir. — M. Foord donne le nom de Constantin III à Héraclius II (le nouveau Constantin), ce qui l'a conduit à ajouter un numéro à tous ses successeurs du même nom : Constantin Copronyme devient Constantin VI et ainsi de suite; par un curieux hasard, Constantin Dragasès garde le chiffre XII, mais c'est parce que M. Foord a omis Constantin XI, fils de Michel VII Parapinace. — Une illustration abondante et très soignée accompagne ce joli volume. L'ivoire du Bargello (pl. IV) où l'on a vu Amalasonthe, Irène, Ariadne, est donné comme représentant Eudokia. Enfin, c'est par erreur que la mosaïque de Constantin Pogonat (pl. XIII) est placée à Saint-Vital de Ravenne; elle figure à Saint-Apollinaire in Classe.

III. HISTOIRE PAR PÉRIODES. — M. MARTROYE, à propos du triomphe de Justinien rapporté par Pierre le Patrice¹ (*Const. Porph. De Cerim. append. ad lib. prim.*), propose une interprétation un peu différente de celle qui avait été donnée par M. Serruys

1. Martroye, *De la date d'une entrée solennelle de Justinien* (extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*. Paris, 1910, in-8°, p. 25).

(voy. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 379). La date de 541 lui paraît historiquement impossible et il refuse tout crédit au passage des *Anecdota* invoqué pour la justifier. L'étude de la chronologie de Pierre le Patrice l'a conduit à proposer la date de 540; l'entrée solennelle, différente du triomphe, accordée à Bélisaire, aurait eu pour objet de célébrer sa victoire sur les Goths et la capture de Vitigès.

Le livre que M. J.-B. BURY¹ publie sur les successeurs immédiats d'Irène et la dynastie amorienne est la continuation « sur une plus large échelle » de son *Histoire du bas-empire romain d'Arcadius à Irène*². Cette monographie substantielle embrasse une période de soixante-cinq ans seulement, mais que l'auteur considère avec raison comme un des tournants de l'histoire byzantine. On y voit s'altérer définitivement les traditions de l'ancien empire romain : sans doute ce n'est pas une chose nouvelle que l'accession au trône des Césars d'un descendant d'une dynastie arabe tel que Nicéphore; mais, comme le fait remarquer M. Bury (p. 21), ces Romains de fraîche date ne se donnent même plus la peine de continuer la tradition en adoptant le nom d'un prédécesseur; c'est l'époque où les noms, inconnus jusque-là, de Nicéphore, de Michel, de Basile, apparaissent dans la nomenclature impériale et où les hautes fonctions sont occupées par des Arméniens, des Arabes ou des Slaves. C'est une nouvelle période de l'histoire de l'empire qui commence.

Grâce aux études critiques dont les chroniques du IX^e siècle ont été l'objet ou à des découvertes archéologiques telles que celles de l'Institut russe de Constantinople à Aboba-pliska, M. Bury a pu, avec la haute autorité qu'il s'est acquise dans l'historiographie byzantine, renouveler complètement l'histoire de la dynastie amorienne et combler ainsi une lacune importante. L'abondante bibliographie qui termine le volume et les discussions critiques renvoyées en note ou en appendice suffisent à montrer l'étendue de son information. Les résultats ainsi obtenus sont présentés de la manière la plus claire, et c'est avec un véritable plaisir qu'on assiste à la succession de tableaux largement brossés dans lesquels les faits essentiels sont mis en évidence. La composition est aussi simple qu'élégante. Une première partie est consacrée à la personnalité et au gouvernement des empereurs qui se sont succédé, depuis Nicéphore I^{er} jusqu'à Basile; chacun des huit derniers chapitres forme une petite monographie particulière dans laquelle est étudié un des aspects de

1. J.-B. Bury, *A History of the eastern roman empire. From the fall of Irene to the accession of Basil I (802-867)*. Londres, Macmillan, 1912, in-8°, p. xv-530.

2. Londres, 1889, 2 vol.

la société byzantine ou de la politique impériale à cette époque : administration financière et militaire, rapports avec les Arabes, conquêtes des Sarrasins en Crète et en Sicile, rapports avec l'empire d'Occident et Venise, guerres bulgares, conversion des Slaves au christianisme, rapports avec les Khazars et les peuples du nord, art et littérature. A côté d'exposés détaillés et minutieux, de questions controversées (comme celle des origines de Venise ou de la conversion des Khazars au judaïsme), on trouve des vues d'ensemble qui vivifient véritablement le récit historique (voy. par exemple le tableau des destinées de la race slave entre le ix^e et le xi^e siècle, p. 375).

L'impression très nette qui se dégage de ce livre, c'est que les empereurs du ix^e siècle, et en particulier ceux de la dynastie amonienne, ont été calomniés par les auteurs des chroniques qui écrivaient sous les empereurs macédoniens et cherchaient à rabaisser la dynastie dont Basile avait pris la place par le meurtre. C'est d'abord la figure si curieuse de Nicéphore le Logothète, le seul empereur non porphyrogénète qui soit arrivé au pouvoir après avoir parcouru une carrière civile. Les prétendues exactions dont l'accuse Théophanes semblent à M. Bury une réaction très justifiée contre les prodigalités d'Irène; sa fiscalité a consisté à vouloir associer aux charges quelques-uns des biens de mainmorte, orphanotrophia, hôpitaux, dont le nombre était considérable. Sa politique religieuse fut celle « d'un homme d'état sensé »; tout en respectant les décisions de Nicée, il refusa d'inquiéter les iconoclastes. C'est surtout le personnage de Théophile, que les chroniqueurs de l'époque macédonienne ont présenté comme un caractère fantasque et déséquilibré, mais qui paraît avoir fait à ses contemporains l'impression d'un grand souverain, aussi populaire parmi ses sujets qu'Haroun-al-Raschid (auquel il ressemble) chez les Arabes.

Un intérêt tout particulier s'attache aux chapitres dans lesquels l'auteur étudie les questions religieuses qui tiennent une si grande place à cette époque. Il a bien marqué les traits et suivi l'activité des trois partis qui se disputent le pouvoir : d'un côté, les iconoclastes et les tenants du Césaropapisme qui ne voient dans le gouvernement de l'Église qu'une branche de l'administration; à l'extrémité opposée, les moines de Stude, partisans de l'indépendance absolue de l'Église et de l'autorité du pape; entre les deux, un tiers parti, attaché à l'indépendance de l'Église grecque, mais disposé à des compromis. Des hommes comme l'empereur Nicéphore, comme les patriarches Tarasios, Nicéphore et plus tard Photius, laïques élevés directement à l'épiscopat, représentent ce tiers parti qui finit par triompher. Au contraire, Michel Rhangabé est l'empereur des

moines de Stude et son fils, patriarche plus tard sous le nom d'Ignace, est attaché aux mêmes principes. D'autre part, les empereurs iconoclastes comme Léon l'Arménien ne sont pas, comme on a voulu le voir quelquefois, des hommes d'état préoccupés de lutter contre l'influence monastique, mais les champions d'une doctrine religieuse, née en Asie Mineure, en rapports avec l'hérésie paulicienne et qu'ils ont voulu imposer à leurs sujets (voy. les réflexions sur la politique de Léon l'Arménien, p. 58).

Il est impossible d'énumérer tous les aperçus nouveaux que l'on trouve chemin faisant dans ce livre si suggestif. Nous nous bornerons à citer l'explication de la chute d'Irène (la présence des ambassadeurs de Charlemagne à Constantinople en 802 a pu alarmer l'aristocratie byzantine qui redoutait une union matrimoniale dont le résultat aurait été de mettre un barbare sur le trône impérial); l'histoire des fiançailles de Théophile (bien que le récit de son entrevue avec Kasia soit parvenu sous une forme légendaire, le fond paraît assez vraisemblable); les conséquences sociales de la révolte de Thomas le Slavonien en 822 (ruine de la petite propriété en Asie Mineure et reconstitution des grands domaines); l'étude sur les constructions de Théophile (M. Bury, d'après le témoignage du voyageur arabe Haroun-ben-Yabjah, propose une restitution un peu différente de celle de M. Ebersolt). La figure de Théodore de Stoudion est bien étudiée, mais son rôle exact dans l'affaire des transfuges bulgares en 812 n'a peut-être pas été bien mis en lumière (p. 349); M. Bury voit surtout en lui le chef du parti de la guerre, mais en refusant de livrer les Bulgares qui s'étaient confiés à la parole impériale, n'était-il pas aussi le défenseur du droit des gens? Enfin le côté artistique de la querelle des images et les efforts des iconoclastes pour créer un art nouveau ont été exposés en détail, mais il me semble difficile de croire que la sculpture ait complètement disparu de l'art religieux après le concile de Nicée (p. 430); si elle s'est transformée suivant une technique orientale, ce n'est qu'à une époque relativement récente qu'elle est devenue pour le clergé grec l'objet d'une exclusion systématique.

Les règnes de Jean et de Manuel Comnène (1118-1180) offrent cet intérêt de montrer pour la dernière fois l'empire byzantin agissant comme une puissance universelle et cherchant à résoudre à son profit la question d'Orient. M. F. CHALANDON, à qui on doit déjà un *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*¹ et une *Histoire de la domination normande en Italie*², a consacré à ces deux empe-

1. Paris, 1900. Cf. *Rev. hist.*, t. LXXV, p. 120.

2. Paris, 1907, 2 vol. Cf. *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 410.

reurs un livre substantiel, bien informé et qui jette une véritable lumière sur l'histoire générale de l'Europe au XII^e siècle¹. Une introduction critique donne des notices copieuses sur toutes les sources que l'auteur a consultées. A côté des chroniques occidentales ou grecques déjà connues, il a fait une large place aux œuvres littéraires placées sous le nom de Théodore Prodrome et qui appartiennent probablement à deux personnages du même nom. M. Chalandon n'a pas cherché à résoudre ce problème et s'est contenté d'utiliser les renseignements parfois précieux qu'il donne sur les princes de la famille impériale et leur entourage. De même l'auteur a pu se servir de la chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), et renouveler grâce à elle l'histoire si confuse des rapports entre les Comnènes et les émirs musulmans d'Asie Mineure et de Syrie. Grâce à une critique sévère des témoignages si divers qu'il a rassemblés, M. Chalandon a pu renouveler presque entièrement l'histoire de l'action politique des Comnènes. L'ordre chronologique domine la composition du récit et permet de reconstituer les principales fluctuations de cette politique. On lira avec un intérêt tout spécial le chapitre consacré au passage de la croisade de Conrad III à travers l'empire. Malgré la multiplicité des faits, l'auteur a su mettre en lumière les grandes lignes de cette politique. Le grand dessein des Comnènes paraît avoir été la reconstitution de l'autorité impériale sur les états latins de Syrie. Alexis avait indiqué la conduite à laquelle son fils et son petit-fils restèrent fidèles. Comme lui, ils se préoccupèrent, par des alliances avec Venise et les empereurs germaniques, d'immobiliser la puissance normande de Sicile et d'avoir ainsi les mains libres en Orient. Malheureusement, les entreprises trop multiples de Manuel, qui s'enfonça dans les affaires de la succession de Hongrie et engage la lutte contre Venise, vinrent compromettre le succès de cette politique. Lorsque Manuel, qui semble bien avoir imposé sa suzeraineté à tous les états latins (sur cette question, les conclusions de M. Chalandon, p. 550, semblent un peu timides), voulut tenter une action décisive en Égypte, il était trop tard : un demi-siècle de guerres et les entreprises d'une diplomatie coûteuse avaient épuisé l'empire. Il n'était plus en mesure de tenir tête aux deux puissances nouvelles, celle de Saladin en Égypte et celle des Hohenstaufen en Europe, qui songeaient déjà à se partager l'Orient. Bien que des chapitres intéressants aient été consacrés à la personnalité des empereurs et des membres de leur famille et de leur entourage, ainsi qu'à l'organisation militaire, finan-

1. F. Chalandon, *Les Comnènes. III : Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène*. Paris, A. Picard, 1912, in-8°, LXII-709 p.

cière et aux querelles religieuses, M. Chalandon se défend d'avoir voulu donner un tableau de la société byzantine du XII^e siècle; il réserve ce tableau pour un prochain volume, qui sera le bienvenu, et lorsqu'il aura étudié les règnes des derniers Commènes, il aura achevé une œuvre qui fera le plus grand honneur à l'historiographie française.

M. G.-B. PICOTTI a cherché à élucider la question obscure des secours envoyés par Nicolas V à Constantinople en 1453¹. Après avoir dépouillé le registre des délibérations du Sénat de Venise, il établit que presque tous les historiens se sont trompés en parlant d'une escadre internationale, vénitienne, papale, génoise, aragonaise qui aurait fait voile pour Constantinople en mai 1453 et aurait rebroussé chemin à la nouvelle de la prise de la ville. Les registres de la Chambre apostolique montrent qu'aucune flotte pontificale n'a été armée avant avril 1453. A Gênes et en Aragon, on trouve aussi de bonnes intentions, mais aucune action effective. Ce fut en avril que Nicolas V offrit à la République de Venise d'armer à ses frais cinq galères sous le commandement du légat Jacopo Venier, archevêque de Raguse. Les difficultés d'ordre financier qui s'élevèrent entre le légat et les Vénitiens retardèrent le départ de la flotte et elle était encore à Venise quand on apprit la catastrophe du 29 mai 1453. L'escadre vénitienne-pontificale prit la mer, mais Venise ne se souciait pas avec des forces aussi mesquines d'engager une action générale en Orient. On se borna à défendre Négrepont et les possessions vénitiennes; mais, à la suite de nouvelles difficultés, les cinq navires pontificaux se retirèrent. L'année 1454 se passa en longues négociations, entre le pape et Venise, pour la construction d'une nouvelle flotte. Elles allaient aboutir lorsque Venise, laissée seule en face des Turcs, fit la paix avec Mahomet II (juin 1454). L'histoire de ces négociations illustre de la manière la plus nette l'impuissance des états chrétiens du XV^e siècle à engager une action commune pour secourir Constantinople.

IV. HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — M. J.-B. BURY a rendu un grand service à l'histoire, encore à faire, des institutions administratives de l'empire byzantin en donnant une nouvelle édition critique du *Kletorologion* de l'architrictin Philothée². Alors que l'on connaît bien l'organisation des V^e et VI^e siècles grâce à la *Notitia*

1. G.-B. Picotti, *Sulle Navi papali in Oriente al tempo della caduta di Costantinopoli*. Venezia, Istituto di arti grafiche, 1911, in-8°, p. 43.

2. J.-B. Bury, *The imperial administrative System in the Ninth Century with a revised text of the Kletorologion of Philotheos* (Brit. Academy, supplement., papers 1). Londres et Oxford, Frowde, 1911, in-8°, p. 179.

Dignitatum, aux lois impériales, aux recueils de Cassiodore et de Jean Lydos, tout document officiel fait défaut pour les trois siècles qui suivent la mort de Justinien. Au ix^e siècle, le Τακτικόν découvert par M. Ouspenski dans un manuscrit de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem (éd. *Bulletin de l'Institut russe de Constantinople*, 1898, t. III) et le *Kletorologion* de Philothée, rédigé en 899 sous Léon VI, sont des livres de cérémonies indiquant l'ordre des préséances et donnant peu de détails sur les offices. Ils n'en montrent pas moins une organisation très différente de celle du v^e siècle. A l'époque de la *Notitia Dignitatum*, le nombre des hauts fonctionnaires directement responsables devant l'empereur était peu élevé (22); les fonctionnaires subalternes étaient groupés autour d'eux hiérarchiquement. Au ix^e siècle, sur un territoire restreint par la perte de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique, le nombre des hauts dignitaires relevant directement de l'empereur s'est accru énormément (60); les grands offices (*praefectus praetorio*, *magister militum*, *comes sacrarum largit.*, *comes rei privatae*) ont disparu, l'administration provinciale réorganisée se compose de districts militaires ou thèmes dont les chefs ne dépendent que de l'empereur.

L'édition de M. Bury est précédée d'une liste des sources administratives du v^e au x^e siècle, et d'une préface dans laquelle sont étudiés chacune des dignités et chacun des offices énumérés par Philothée. Le texte même du *Kletorologion* est disposé à la manière d'une table; les fragments de Philothée retrouvés par M. Ouspenski dans le même manuscrit de Jérusalem ont permis à M. Bury de l'établir d'une manière critique. En outre, la préface constitue un véritable manuel de l'histoire des institutions byzantines au x^e siècle, qui rendra les plus grands services et permettra d'éviter les confusions fâcheuses, qu'on trouve dans un si grand nombre d'ouvrages, entre les dignités et les offices.

M. N.-A. VEÏS établit que le terme d'ἐλοχέτινον, appliqué dans les textes aux monnaies, signifie « entièrement rouge », c'est-à-dire en or pur¹. Il réunit des témoignages qui montrent que l'emploi de cette expression, loin d'être aussi restreint que l'avait cru M. Svoronos, s'étend du III^e au XV^e siècle.

M. ANDREADES a publié une étude complète, que nous n'avons pu nous procurer, sur l'organisation des finances byzantines².

V. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — M. C. D. COBHAM a rédigé la table alphabétique des patriarches de Constantinople qui fait défaut aux

1. N.-A. Veïs, *A propos de la monnaie ἐλοχέτινον*. Paris, Rollin, 1912, in-8°, p. 9 (extrait de la *Revue numismatique*, 1912).

2. Andreades, *les Finances byzantines*. Paris, 1911.

Πατριάρχαι Πίνακες de Gédéon¹ (Constantinople, s. d., 1885-1890). L'ouvrage est accompagné d'une préface et de deux introductions de MM. A. FORTESCUE et T.-F. DUCKWORTH, dans lesquelles sont présentées en détail l'histoire du titre de patriarche de Constantinople et celle des rapports juridiques des patriarches avec les empereurs byzantins, les papes et les sultans. C'est une monographie complète sur l'histoire du patriarcat et sur l'étendue de sa juridiction. A côté du titre (mentionné p. 35), il faut ajouter que dans ses rapports officiels avec le patriarche œcuménique le gouvernement turc se sert encore de l'expression archaïque : Πατριάρχης τῶν Ῥωμαίων.

M. J. RUINAUT a résumé avec clarté les événements de l'histoire du schisme de Photius², dont la personnalité est bien mise en lumière. La bibliographie qui accompagne l'ouvrage est bien informée. Ça et là quelques fautes d'impression (p. 15, au lieu de *Murobiblios*, lisez *Myriobiblon*; p. 48, lisez *Koudakoff*).

M. CUMONT continue ses recherches sur le manichéisme³ avec la collaboration de M. KUGENER qui publie le texte syriaque et la traduction française d'un extrait de la CXXXIII^e homélie de Sévère d'Antioche d'après le manuscrit du British Museum (add. 12159), écrit en 867. Dans cette homélie, le célèbre monophysite donne des extraits fort curieux d'un ouvrage cosmogonique de Mâni, dans lequel était racontée la lutte entre les Arbres du Bien et du Mal. Il s'agit peut-être, sans qu'on puisse l'affirmer, du « Livre des Géants ». Ce qui paraît en revanche très certain, ce sont les rapports entre cette doctrine et le mazdéisme imprégné de traditions chaldéennes qui était en honneur à l'époque de Mâni et dont on trouve même l'exposé un siècle plus tôt dans les ouvrages du gnostique Basileide. — Une curieuse inscription découverte à Salone paraît être l'épithaphe d'une vierge manichéenne (Βάσσα Παρθένος Λυδία Μανιχέα); c'est jusqu'ici la seule inscription manichéenne qui soit connue; elle ne peut guère être postérieure au début du IV^e siècle.

VI. CONSTANTINOPLE. HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE. — On sait comment, à l'aide de sources numismatiques, M. J. MAURICE a renouvelé l'histoire de la tétrarchie et du règne de Constantin. Le deuxième volume de cette étude⁴ comprend les émissions des ateliers monétaires de Londres, Lyon, Arles, Tarragone, Siscia, Ser-

1. C. D. Cobham, *The patriarchs of Constantinople*. Cambridge, University press, 1911, in-16, p. 106.

2. J. Ruinaut, *le Schisme de Photius*. Paris, Bloud, 1910, in-16, p. 61.

3. Cumont et Kugener, *Recherches sur le manichéisme*, t. II-III. Bruxelles, Lamertin, 1912, in-8°, p. 83-177 (voy. *Rev. hist.*, t. CV, p. 114).

4. J. Maurice, *Numismatique constantinienne*, t. II. Paris, Leroux, 1911, in-8°, p. CXXXVI-612.

dica, Sirmium, Thessalonique, Constantinople, Héraclée de Thrace. On trouvera dans l'introduction un exposé fort curieux, et nouveau sur bien des points, de la politique religieuse de Constantin que le témoignage des monnaies permet de partager en trois périodes : 1^{re} Constantin se rattache à la dynastie herculéenne de Maximien (306-309); 2^o Constantin proclame sa descendance de la dynastie solaire de Claude II et de Constance Chlore (309-312); 3^o Politique favorable au christianisme (312-337). Ce que nous voulons surtout retenir ici, ce sont les renseignements importants que l'étude des monnaies apporte à l'histoire de la fondation de Constantinople. M. Maurice avait déjà fait ailleurs la critique des dates traditionnelles attribuées à cet événement¹. La description détaillée des monnaies de l'atelier de Constantinople ne fait que confirmer ses conclusions. Les monnaies apportent en outre des renseignements intéressants sur le caractère de la ville constantinienne et sur le régime des cultes qui y fut en vigueur; elles ont conservé la représentation d'un certain nombre des monuments païens, tels que la Tyché, imitée de celle de Rome, qui s'élevèrent dans la nouvelle ville. M. Maurice admet sans restriction le témoignage d'Eusèbe (*Vita Constant.*, t. III, p. 48), d'après lequel les sacrifices païens auraient été interdits à Constantinople. Il semble bien cependant que les « fêtes populaires ... dans lesquelles on rappela l'origine solaire de la dynastie des seconds Flaviens » (p. 490), et qui furent célébrées en même temps que les fêtes chrétiennes à chaque anniversaire de la dédicace, ne pouvaient avoir qu'un caractère païen. Il ne nous semble pas qu'on puisse admettre le témoignage d'Eusèbe sans restriction, même pour la période postérieure à 330. Malgré ces réserves, on peut considérer comme démontré par M. Maurice le fait que Constantin a voulu avant tout faire de sa capitale une ville chrétienne. Sur le véritable plan de l'église des Saints-Apôtres (p. LXXXII), que M. Maurice considère comme uniforme, voyez l'étude si remarquable de A. Heisenberg (*Apostelkirche*, Leipzig, 1908).

L'article que dom LECLERCQ a publié sur Byzance dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*² est un répertoire complet de textes et de témoignages, accompagné de nombreuses illustrations, sur la topographie de la Constantinople médiévale et sur l'histoire de l'église de Constantinople.

1. Voy. *Rev. hist.*, t. CIII, p. 150.

2. Dom Leclercq, *Byzance* (extrait du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de dom Cabrol). Paris, Letouzey, t. II, 1, in-8°, 1910, p. 1363-1454. Voy. aussi l'article *Art byzantin*, p. 1454-1519.

Au cours d'une mission à Constantinople¹, M. EBERSOLT a étudié les bulles de plomb conservées au Musée impérial et exploré un certain nombre d'anciennes églises, parmi lesquelles Sainte-Irène, dont l'intérieur, transformé en arsenal, était très mal connu jusqu'ici; M. Ebersolt donne des reproductions curieuses de mosaïques décoratives du VI^e siècle, Zetreck-Djami (le Pantocrator), dont les trois églises juxtaposées apportent avec leur luxueux revêtement de marbre un témoignage curieux sur l'art du temps des Comnènes, Fenari-Yessa-Djami (la Panachrante) et d'autres édifices moins importants. Dans la maison dite de Justinien, il a sauvé de l'oubli un magnifique linteau de marbre (fig. 21); il conclut en souhaitant que des fouilles, rendues jusqu'ici presque impossibles, mettent à jour quelques-unes des richesses qui sont encore ensevelies dans le sol de l'ancienne Byzance.

VII. HISTOIRE DES PROVINCES ET PEUPLES VOISINS DE L'EMPIRE. — Grâce aux progrès de la papyrologie, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles découvertes, l'Égypte sera bientôt une des provinces les mieux connues de l'empire byzantin. C'est à l'aide de ces sources que M. Matthias GELZER a essayé de tracer un tableau complet des transformations administratives et sociales de l'Égypte entre le IV^e et le VII^e siècle². Ce qui fait la principale valeur de cette minutieuse enquête, c'est la comparaison constante des témoignages papyrologiques avec les textes législatifs ou historiques. Après avoir déterminé les trois causes d'affaiblissement qui s'opposent à l'exercice du pouvoir impérial (ennemis extérieurs, surtout au sud, sentiment national qui prend la forme d'un séparatisme religieux, accroissement de la noblesse indigène), il étudie dans ses grands traits les actes de l'administration impériale depuis Dioclétien jusqu'à l'invasion arabe. La nouvelle organisation date de Dioclétien (297), qui partage l'Égypte en trois provinces (Jovia, probablement sous l'ancien *praefectus augustalis*, dont le pouvoir de vice-roi est bien diminué puisqu'il est soumis au *comes Orientis*, Herculia et Thebais, chacune sous un *praeses*), M. Gelzer suit jusqu'en 538 la multiplication du nombre des provinces et la concentration aux mains des gouverneurs des pouvoirs civils et militaires. Un deuxième chapitre est consacré à l'organisation des impôts et au régime municipal qui a été substitué avec une intention fiscale à l'ancienne institution des *nomes*. Dans le troisième chapitre, M. Gel-

1. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*. Paris, Impr. nationale, 1911, in-8°, p. 17.

2. Matthias Gelzer, *Studien zur byzantinischen Verwaltung Ägyptens*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1909, in-8°, p. 107 (Leipziger histor. Abhand. XIII).

zer étudie le développement de la grande propriété et des institutions de patronage. Ses conclusions dépassent la portée d'une simple étude sur une province byzantine, et tous ceux qui voudront étudier l'institution du patronage à la fin de l'antiquité seront obligés d'en tenir compte.

M. Jean MASPERO étudie d'après les papyrus d'Aphrodite¹ quelques-uns des personnages mêlés à cette vie administrative de l'Égypte au VI^e siècle, entre autres Flavios Marianos, duc de Thébaïde, décoré du titre d'Augustal, qui le mettait sur le même rang que le préfet d'Alexandrie. L'édit du comte et praeses de Thébaïde sur la levée de l'annone (531) est rapproché de l'édit publié en 554 par Justinien. Celui de Jean, duc de Thébaïde, relatif aux sportules (épices) nous montre l'autorité protégeant les plaideurs contre les exactions des officiers de justice.

Une inscription de Tâfah, datée de 710, donne le nom d'un roi nubien, Mercure, connu déjà par des textes littéraires et qui porte le titre, emprunté à la nomenclature impériale, de φιλόχριστος βασιλεύς².

Parmi les ouvrages qui concernent l'histoire des peuples en rapport avec l'empire byzantin, il faut faire une place spéciale au manuel scientifique publié sur l'histoire des Arabes par M. Cl. HUART³. Les byzantinistes consulteront avec fruit cet excellent livre, bien informé et bien composé, qui contient un tableau assez détaillé du développement des états musulmans depuis les origines jusqu'au XIII^e siècle. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie critique et d'une liste chronologique des souverains. On lira avec intérêt le chapitre sur les dynasties ghassanides et de Hira qui ont été les vassaux de l'empire au VI^e siècle, ainsi que la discussion sur les ambassades de Mahomet aux souverains (p. 154) et le récit de la conquête de la Syrie et de l'Égypte. Dans la bibliographie du XI^e chapitre, on voudrait voir figurer la chronique si vivante de Jean de Nikiou (éd. Zotenberg, *Notice et extrait des manuscrits*, t. XXIV) et les articles si importants de Bolotov sur le patriarche Kyros (*Viz. Vrem.*, XIII, voy. *Rev. hist.*, t. CIII, p. 457). Le livre de M. Huart rendra, lorsqu'il sera achevé, les plus grands services non seulement à l'histoire byzantine, mais aussi à l'histoire des croisades.

1. Jean Maspero, *Études sur les papyrus d'Aphrodite*. Le Caire, t. VII, p. 47-102 (extrait du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*).

2. Jean Maspero, *le Roi Mercure à Tâfah*. Le Caire, 1908, p. 4 (*Ann. du Service des antiquités égyptiennes*).

3. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, t. I. Paris, Geuthner, 1912, in-8°, p. iv-381.

VIII. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — Un ouvrage inédit de KRUMBACHER, consacré à la légende de saint Georges dans la littérature grecque, a été publié par les soins d'Albert EHRHARD¹. Une bibliographie critique et une table des manuscrits précèdent l'édition proprement dite des textes et les commentaires dont Krumbacher les a accompagnés. Ces textes sont divisés en six classes : I. L'ancienne version populaire (*Das alte Volksbuch*), conservée dans le palimpseste de Vienne (v^e-vi^e siècles), qui ne paraît être qu'un remaniement d'une version plus ancienne, dans les manuscrits d'Athènes, de Venise, de Paris, de Vienne, auxquels il faut joindre un manuscrit de Berrhoé. Le roi qui ordonne le martyre est nommé tantôt Dadianos, tantôt Dioclétien. II. Le texte normal se trouve dans un grand nombre de manuscrits à partir du début du x^e siècle. Il place le martyre sous Dioclétien : Georges, originaire de Cappadoce, tribun dans le « numerus » des Anicii, confesse sa foi devant Dioclétien et Magnence, est envoyé au supplice, ressuscite et meurt de nouveau après avoir accompli de nombreux miracles et converti beaucoup de païens, dont l'impératrice Alexandra. III. Les remaniements littéraires. Krumbacher donne celui de Théodore Daphnopates (x^e siècle). IV. Panégyriques d'Arcadius de Chypre (contemporain d'Héraclius), d'André de Crète, de Jean d'Euchaita, de Théodore le Questeur, de Grégoire de Chypre, de Constantin Akropolites, d'un étudiant au Collegium graecum (fin du xvi^e siècle). V. Divers : Textes du Synaxaire; description du guide de la peinture; passion contenant l'histoire du dragon (d'après le *Cod. Vatic. gr.*, 1190; c'est le seul texte qui fasse mention de la légende si populaire de saint Georges tuant le dragon). VI. Poésies ecclésiastiques : Kontakion de Romanos le Mélode (ms. de Patmos 212, il donne certains épisodes qui ne figurent pas dans les autres sources); autre Kontakion attribué à Romanos et Kontakion anonyme d'après les manuscrits de Patmos et de Moscou. Dans un troisième chapitre, Krumbacher formule ses conclusions sur le développement de la légende. La forme la plus ancienne (*Dadianostypus*), qui fait intervenir le prince fabuleux Dadianos, existait déjà au v^e siècle dans la littérature grecque, d'où elle passa chez les Orientaux et les Latins; on y trouve régulièrement le roi Dadianos entouré de ses soixante-douze généraux. A la fin du v^e ou au début du vi^e siècle, le prince imaginaire fit place à la personnalité historique de Dioclétien (*Alter Diokletiantypus*). Au vii^e siècle environ, une nouvelle recension supprime une partie des éléments merveilleux; la plus

1. Karl Krumbacher, *Der Heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung*. Munich, 1911, in-4°, p. XLII-332 (*Abhand. d. Kön. bayer. Akad. d. Wiss.*).

logique forme le texte normal (*Jüngere Diokletiantypen*). Dans un appendice, Krumbacher condamne les arguments de Gutschmid (*Ueber die Sage vom H. Georg*, 1861), qui cherchait à faire de saint Georges une forme chrétienne de Mithra; il refuse également de confondre avec saint Georges l'évêque arien Georges de Cappadoce, opposé à saint Athanase à Alexandrie en 361. Un appendice de P. Maas sur l'histoire du vocable Georges aboutit à cette conclusion que les deux plus anciens exemples de ce nom apparaissent dans des rescrits impériaux de 212 et 293. Rare jusqu'au iv^e siècle, ce nom ne devient d'usage courant qu'au v^e siècle.

Ce beau livre peut être regardé comme un testament scientifique qui ne fait que rendre plus vifs les regrets causés par la disparition de Krumbacher. M. J.-B. AUFHAUSER l'a en quelque sorte complété en étudiant le combat de saint Georges contre le dragon dans la littérature grecque et latine¹. C'est à une époque assez tardive, dans des manuscrits dont le plus ancien est du xii^e siècle, que cet épisode, qui a rendu la légende de saint Georges si populaire, est rattaché à sa passion.

Composé presque en même temps que le *Manuel d'art byzantin* de M. DIEHL², l'ouvrage de M. DALTON sur l'*Archéologie byzantine*³ ne fait nullement double emploi avec lui. Il offre un répertoire admirable de faits et de monuments dont on ne saurait trop recommander l'examen à tous ceux qui veulent étudier l'histoire byzantine : par la nature même de ses sources, cette histoire est comme celle de l'antiquité tributaire de l'archéologie. C'est dire assez tout le service que des ouvrages comme ceux de MM. Diehl et Dalton rendent aux études byzantines. Le plan adopté par M. Diehl était purement historique : M. Dalton, au contraire, consacre une étude complète à chacune des techniques de l'art byzantin et l'on peut dire que les deux méthodes se complètent. M. Dalton s'est d'ailleurs placé lui aussi à un point de vue historique. Dans un chapitre d'introduction, il expose sa conception de l'art byzantin et prend position dans les questions d'influence : il admet toute la part que l'activité créatrice de l'Orient occupe dans la genèse et le développement de l'art byzantin ; il fait aussi une place importante à la tradition hellénistique et rencontre des formules très heureuses pour expliquer le caractère toujours composite de cet art, condamné

1. J.-B. Aufhauser, *Das Drachenwunder des heiligen Georg in der griechischen und lateinischen Ueberlieferung*. *Byzantinisches Archiv*, V. Leipzig, Teubner, 1911, in-8°, p. xii-255.

2. *Voy. Rev. hist.*, t. CV, p. 120-124.

3. O. M. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, at the Clarendon press, 1911, in-8°, p. xx-727 (457 illustrations).

par sa naissance à avoir deux natures, véritable hérésie, non moins vaine que les doctrines monophysite ou monothélite. D'une manière toute personnelle, M. Dalton analyse avec beaucoup de finesse les éléments de force et de faiblesse qui caractérisent l'art byzantin. Tout en reconnaissant son aspect vraiment religieux et décoratif, il conclut qu'il lui a manqué pour se développer de traverser d'abord une période d'archaïsme : sa technique, importée d'ailleurs, a été tout de suite trop parfaite et les traditions indestructibles qui se sont formées dès sa naissance ont nui à sa vitalité; il n'est arrivé que rarement à exprimer la vie dans son aspect tumultueux. M. Dalton reconnaît d'ailleurs avec M. Millet que cet art se transformait dans le sens du réalisme au moment où la conquête turque amena sa disparition.

Un deuxième chapitre examine successivement les divers domaines de l'art chrétien oriental, Grèce, Syrie, Égypte, Occident, etc...; parmi les pays occidentaux, il eût fallu faire une place à la Suisse. L'influence byzantine sur la sculpture romane (p. 90) est réelle, mais seulement sur le style; la technique est au contraire une création occidentale. Les pages consacrées aux influences orientales dans les îles Britanniques offrent un intérêt tout spécial. M. Dalton a systématiquement laissé de côté les monuments d'architecture pour ne s'attacher qu'aux arts décoratifs, dont quelques-uns (poteries, sceaux, monnaies) ne figurent pas dans le *Manuel* de M. Diehl. Voici d'ailleurs l'indication sommaire des divers chapitres : Sculpture (Textes sur les monuments disparus et les œuvres antiques conservés à Constantinople; Ronde bosse; Sarcophages; Bas-reliefs; Ornaments; Chapiteaux); Sculpture sur ivoire et stéatite (la chaire de Maximien est rattachée à l'art d'Antioche et aux sarcophages d'Asie Mineure); Peintures murales et tableaux; Manuscrits; Mosaïques murales, pavements et mosaïques en miniatures; Émaux; Orfèvrerie, bijouterie, plats et disques d'argent (reproduction des plats découverts dans l'île de Chypre); Étoffes; Poterie, métaux, poids, monnaies, bulles de plomb; Iconographie; Ornaments. Ce livre est donc le répertoire le plus complet que l'on puisse trouver actuellement sur les arts décoratifs du moyen âge byzantin; l'abondance et l'intérêt des illustrations, la sûreté de l'information et la forme personnelle du style en rendent la lecture des plus agréables¹.

La question des influences orientales sur l'art byzantin, et en particulier en Grèce, a été reprise par M. STRZYGOWSKI dans la mono-

1. Sur la date de la mosaïque de Kiti (p. 385) que M. Dalton croit antérieure à 650, voy. le travail de M. Schmitt analysé plus bas.

graphie qu'il a consacrée à la mosquée d'Amida (Diarbekir) en collaboration avec M. VAN BERCHEM¹. Les matériaux de cette double étude épigraphique et artistique avaient été fournis par les photographies que le regretté général de Beylié avait recueillies au Diarbekir. L'étude très remarquable de M. Van Berchem sur les inscriptions est du plus grand intérêt pour l'histoire des Seldjoucides et du démembrement de leur état. M. Strzygowski a essayé de reconstituer, d'après la façade de la mosquée de Diarbekir et les monuments apparentés explorés par Miss Bell, l'école d'art mésopotamien-hellénistique qui, par l'intermédiaire de l'Asie Mineure, a exercé une grande influence sur les origines de l'art byzantin. M. Strzygowski suit cette influence mésopotamienne sur les nombreux bas-reliefs, dont les motifs sont empruntés à la faune ou aux dessins géométriques qui ornent les églises d'Athènes. L'étude des inscriptions couliques relevées à Athènes, à Daphni, à Saint-Luc, permet d'affirmer une véritable influence musulmane sur l'art byzantin de l'époque macédonienne.

Au cours d'une mission en Orient et en Italie, j'ai moi-même essayé de déterminer l'histoire des diverses techniques employées dans la sculpture byzantine² et de montrer, d'une part, ce qu'elle doit aux influences orientales, d'autre part, les rapports qui l'unissent à la sculpture occidentale des temps barbares et de l'époque romane.

Parmi les monographies les plus importantes consacrées à des monuments, il faut signaler l'étude, confiée à de nombreux collaborateurs et publiée par le *Byzantine Research Fund*, sur l'église de la Nativité de Bethléem³. Tout le monde reconnaît que l'église actuelle est élevée sur l'emplacement de la basilique constantinienne élevée entre 327-333. Mais, pour les uns, la reconstruction a été totale, pour d'autres, au contraire, les restaurations furent seulement partielles. Les auteurs de cette étude cherchent à montrer que la basilique actuelle, avec son chevet trichore et son quadruple rang de piliers surmontés de chapiteaux à belles feuilles d'acanthé timbrés d'une croix, appartient tout entière à l'époque de Constantin. Un chapitre de M. Dalton est consacré aux mosaïques si curieuses de l'époque des Comnènes et aux inscriptions dont l'intérêt histo-

1. Van Berchem et Strzygowski, *Amida*. Heidelberg, Winter; Paris, Leroux, 1910, in-4°, p. 390.

2. Louis Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine*. Paris, Impr. nationale, 1911, in-8°, p. 92.

3. *Byzantine Research Fund. The church of the Nativity at Bethlehem*, by W. Harvey, Lethaby, Dalton, Cruso, Headlam. Londres, Batsford, 1910, in-4°, xi-76 p.

rique est de montrer la subordination du royaume de Jérusalem à l'empire byzantin. Il conclut à leur unité de composition et les attribue à l'historien Ephraïm qui les exécuta en 1169.

M. MONNERET DE VILLARD a essayé de même de reconstituer l'histoire du monument si complexe que forme l'église San-Lorenzo de Milan¹, reconstruite après l'incendie de 1573, mais dont la façade conserve encore les puissantes colonnes du palais de Maximien et dont les chapelles San-Aquilino et San-Sisto remontent au v^e siècle : le plan central actuel de l'édifice est d'ailleurs un souvenir de celui qui fut adopté par la basilique du vi^e siècle.

M. SCHMITT a étudié la belle mosaïque de Chiti (île de Chypre)² signalée par Smirnov (*Viz. Vrem.*, 1897, p. 26); par une série de déductions et d'analyses ingénieuses, il fixe à l'époque de Basile I^{er}, qui occupa l'île de Chypre pendant sept ans, la construction de la basilique et l'exécution de la mosaïque de la Panagia Aggeloktistos. Cette étude offre le plus grand intérêt pour l'histoire de la technique byzantine.

M. HEISENBERG vient de compléter ses belles études sur les mosaïques des Saints-Apôtres (*Apostelkirche*, 1908)³ en apportant de nouveaux témoignages, entre autres un texte inédit de Théodore Prodrome, qui rendent certaine l'existence du peintre Eulalios et montrent qu'il était regardé comme un des principaux maîtres de l'école byzantine. En outre, d'après un passage jusqu'ici mal interprété de Corippus (*Paneg.*, t. IV, p. 290-314), il arrive à reconstituer la série iconographique des mosaïques de Sainte-Sophie et à prouver qu'elles furent exécutées, comme celles des Saints-Apôtres, par les soins de Justin II.

M. G. MILLET a étudié un côté jusqu'ici peu connu de l'art byzantin, l'art du portrait⁴, qui se rattache sans doute par ses origines aux procédés coptes, mais qui s'est développé d'une manière originale, a été l'objet d'une grande faveur et est revenu, sous l'influence hellénique, à la recherche du naturalisme. Le beau portrait de Théodore I^{er} Paléologue, despote de Mistra, peint vers 1407, illustre d'une manière vivante la thèse de l'auteur.

1. Monneret de Villard, *La chiesa di S. Lorenzo in Milano*. Milan, Soc. edit. Libreria, 1911, in-8°, p. 27.

2. Th. Schmitt, *Panagia Aggeloktistos* (russe). Sofia, 1911, in-4°, p. 206-239 (extrait du *Bulletin de l'Institut russe de Constantinople*, t. XV).

3. Heisenberg, *Die alten Mosaiken der Apostelkirche und der Hagia Sophia*. Athènes, 1912, in-8°, p. 121-160 (extrait de *L'Hommage internat. à l'Université de Grèce*).

4. G. Millet, *Portraits byzantins*. Paris, Champion, 1911, in-4°, p. 1-6 (extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, t. LXI).

M. Ad. ADAMANTIOU a exploré au point de vue de l'histoire de l'art les monastères des Météores¹, dont M. N. Veis (voy. plus haut) avait étudié la bibliothèque et les archives. Son travail débute par un historique de ces pittoresques couvents et des investigations dont ils ont déjà été l'objet. Il décrit ensuite les monuments d'architecture, les peintures murales, les morceaux d'art décoratif, trésors d'églises, manuscrits, etc... Sans avoir les richesses de l'Athos, les Météores pourront fournir de nouveaux matériaux à l'histoire de l'art byzantin.

M. Rudolf BERLINER a examiné les miniatures du beau psautier grec 139 de la Bibliothèque nationale² et conclut qu'elles constituent un remaniement byzantin de miniatures plus anciennes que l'on peut faire remonter jusqu'à la dernière période de l'art antique. Il envisage et rejette l'hypothèse d'un art judéo-hellénistique auquel appartiendraient ces miniatures.

LOUIS BRÉHIER.

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

Solidement documenté, le livre que M. Jean HARMAND³ a consacré à la *Vie intime et politique de Madame de Genlis* est quasi définitif, quoiqu'il y reste encore quelques mystères, comme celui de la naissance de Paméla. Il suit méthodiquement toute la carrière de M^{me} de Genlis, son enfance turbulente et sa folle éducation, « une plante sauvage de Bourgogne », ses égales aptitudes à représenter l'Amour sur le théâtre ou un ange aux processions de la Fête-Dieu, symbole de sa vie de contrastes, de sagesse et de folie, d'éclatante prospérité ou de pitoyable misère. Les impressions les plus vives qui demeurent après la lecture de cet ouvrage sont celles qui se rapportent au rôle de M^{me} de Genlis dans la maison du duc d'Orléans, puis à son action politique pendant la Révolution. On sait la grande place qu'elle tint au Palais-Royal; M. Harmand précise ici avec un soin particulier ses relations avec le duc de Chartres et l'importance

1. Ad. Adamantion, *Ἐργασίαι ἐν Μετεώροις*. Athènes, Vlastos, 1910 (Ἀρχαιολ. Ἐταιρ., 1909), in-8°, p. 212-273.

2. Rudolf Berliner, *Zur Datierung der Miniaturen des Cod. Par. Gr. 139*. Weida i. Th., Thomas et Hubert, 1911, in-8°, p. 50.

3. Jean Harmand, *Madame de Genlis, sa vie intime et politique (1746-1830)*, d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1912, in-12, XII-557 p.

capitale à cet égard du voyage de Forges révélée depuis par les lettres échangées entre les deux amants; de très agréables et pénétrants chapitres sont ensuite consacrés au séjour de Bellechasse, à l'éducation des princes et princesses d'Orléans, selon une pédagogie singulièrement neuve et intelligente, inspirée de l'*Émile*, mais aussi très originale. Quant à la Révolution, il est établi, par un ensemble imposant de faits, que M^{me} de Genlis a eu pour les idées nouvelles la ferveur la plus sincère, qu'elle l'a communiquée à son élève le duc de Chartres, qu'elle l'a maintes fois accompagné et qu'elle l'a affilié au club des Jacobins, que ce fut la cause profonde du poignant drame de famille qui opposa les enfants et leur « gouverneur » à leur mère la duchesse d'Orléans, victime si touchante qu'elle retient une part de la sympathie qu'on voudrait donner à M^{me} de Genlis; mais aussi il semble bien que celle-ci ne poussa point le duc d'Orléans aux prétentions politiques qu'il manifesta et qu'à cet égard l'influence de M^{me} de Genlis fut dépassée par celle de Laclos. Les derniers chapitres, dont l'intérêt très vivant se soutient jusqu'au bout, sont consacrés aux malheurs de l'émigration, aux épreuves subies par un long séjour en Allemagne, à l'activité merveilleuse avec laquelle la pauvre exilée se débattait contre la misère, enfin à son œuvre si remarquable de moraliste et d'éducatrice, une Maintenon plus dramatique parce que les circonstances ne l'ont pas également favorisée.

Parmi l'abondante littérature napoléonienne, voici un essai ou un commencement d'essai sur la philosophie de la politique de l'Empereur; c'est l'ouvrage de M. E. CHEVALLEY, *Essai sur le droit des gens napoléonien, 1800-1807*¹, d'après la *Correspondance*. Cette source d'abord n'offre peut-être pas de suffisantes garanties, car en ce débat il ne convient pas que l'accusé soit le seul juge et le seul témoin. Quoi qu'il en soit, ayant proclamé que le droit des gens napoléonien ne se rattache ni au droit des gens révolutionnaire ni à la doctrine girondine de l'émancipation, l'auteur établit ou prétend établir que le droit des gens napoléonien a pour but la paix par la stabilité pour l'établissement de l'ordre civil, la paix par la fusion des deux droits, le droit de la guerre continentale, déjà adouci au profit des neutres et des non combattants, et le droit de la guerre maritime, resté barbare à cause des prétentions de l'Angleterre, la volonté de l'Empereur, génial précurseur du droit moderne, ayant été d'appliquer à la guerre sur mer les règles de la guerre sur terre, ouvrant la voie au Congrès de La Haye et à l'Ins-

1. E. Chevalley, *Essai sur le droit des gens napoléonien (1800-1807)*, d'après la *Correspondance*. Paris, Delagrave, s. d., in-8°, vi-191 p.

titut de droit international. Appliquant ces principes à quelques exemples, M. Chevalley soutient que l'enlèvement du duc d'Enghien en territoire badois doit être jugé comme représailles de guerre, la France étant en état de guerre avec l'Angleterre et le duc d'Enghien étant, de son aveu même, au service de l'Angleterre. Le blocus continental avait un but humanitaire, celui de forcer l'Angleterre à renoncer à la barbarie de son droit maritime. Ce premier volume s'arrête là, en 1807. Le plaidoyer sera continué; nous en entrevoyons dès lors le sens, mais il y aura intérêt à en suivre l'argumentation.

En publiant les *Ordres et apostilles de Napoléon (1799-1815)*¹, M. Arthur CHUQUET a voulu apporter un nouveau supplément à la Correspondance de l'Empereur. Nul doute que la matière n'en valût la peine; il y a là des pièces de grande importance et des apostilles qui sont « des coups de griffe »; quand on y voit la signature du maître, l'expression en prend toute sa force : par exemple, un officier qui ne peut monter à cheval demande à ne pas servir en ligne; réponse : « Ordre de se rendre à l'armée, c'est le poste d'honneur. » — On propose un grade supérieur pour quelque autre; réponse : « A la première bataille. » — Le ministre de Prusse demande la mise en activité d'un compatriote, ancien général de brigade provisoire; réponse : « Refusé. A été réformé pour cause de comptabilité. » Il y aura là une contribution nouvelle à la connaissance que nous avons de la vigueur de conception et d'autorité de Napoléon. Il ne semble pas que M. Chuquet ait eu le souci de présenter méthodiquement cette publication, dont les éléments, dit-il, ont été trouvés au cours de ses recherches dans les archives de la Guerre. Trois volumes jusqu'ici ont paru : chacun d'eux embrasse toute la période de 1799 à 1815; les deux premiers ont chacun sa table et son index des noms; le troisième n'a pas de table. Pourquoi, puisque ces trois volumes ont été publiés presque en même temps, ne pas les avoir classés par ordre de succession chronologique? L'emploi en eût été plus commode. Quoi qu'il en soit, la consultation en sera précieuse aux travailleurs, surtout à ceux qui s'occupent des opérations militaires de l'Empereur; notamment, les recherches de l'auteur s'étant surtout portées sur les années 1811 et 1812, ces deux années occupent dans le recueil une place prépondérante (environ un tiers de l'ensemble).

Entre 1804 et 1807, les *Ordres et apostilles* de Napoléon sont moins abondants et moins précieux que les documents que MM. Er-

1. Arthur Chuquet, *Ordres et apostilles de Napoléon (1799-1815)*. Paris, H. Champion, 1911-1912, 3 vol. in-8°, 400, 668 et 656 p.

nest PICARD et L. TUETÉY viennent aussi de publier sous le titre de *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}*, conservée aux archives de la Guerre¹. Dans leur préface, les auteurs rappellent les conditions dans lesquelles ont travaillé les deux commissions qui ont préparé la Correspondance de l'Empereur et notamment les nombreuses éliminations faites de parti pris par la seconde. Sur les 20,000 pièces de cette Correspondance conservées aux archives de la Guerre, 12 à 13,000 ont été insérées dans la Correspondance générale, 6 à 800 y ont été ajoutées par M. de Brotonne; environ 500 nouvelles ont été depuis versées aux archives par les diverses directions du ministère. De ce qui reste, 1,500 constituent la matière de ce premier volume : la publication sera donc intégrale. Elle ne commence qu'au couronnement, 2 décembre 1804; elle pouvait tout aussi bien commencer à l'avènement de l'Empereur, le 18 mai précédent; mais on annonce une publication spéciale pour la période antérieure. A part quelques pièces qui ont été publiées déjà dans les ouvrages de MM. Alombert et Colin sur la *Campagne de 1805* ou de M. Foucart sur la *Campagne de Prusse*, la plupart sont inédites, et les lettres à Lannes, à Davout, en date du 20 septembre 1805, à Dejean, à Berthier en 1806-1807 sont, entre autres, des documents de première importance pour l'étude de ces grandes campagnes. D'après ce volume, on peut penser que nous aurons dans cette Correspondance inédite, lorsqu'elle sera achevée, une source capitale de l'histoire napoléonienne. Ce sera la réalisation de la conception rêvée jadis par le général Pelet, quand il proposait à la commission impériale de la Correspondance de procéder par matières et de donner séparément la Correspondance militaire de l'Empereur.

L'*Itinéraire général de Napoléon I^{er}*, par M. Albert SCHUERMANS², est un excellent ouvrage, extrêmement utile et que tout napoléonisant devra avoir désormais sur sa table. M. Henry Houssaye, dans sa Préface, en a dit tout l'intérêt en le comparant aux ouvrages similaires où l'idée de cet Itinéraire avait commencé de se réaliser. Ce qui fait la grande valeur scientifique de celui-ci, c'est que chaque article est appuyé de solides références qui ont exigé de l'auteur les plus minutieuses et consciencieuses recherches aux vraies sources, la correspondance, avec ses divers suppléments, les

1. *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}*, conservée aux Archives de la guerre, publiée par Ernest Picard et Louis Tuetey; t. I, 1804-1807. Paris, Charles-Lavauzelle, 1912, in-8°, xxii-724 p.

2. Albert Schuermans, *Itinéraire général de Napoléon I^{er}*. Préface par Henry Houssaye. Paris, Jouve, 1911, in-8°, xi-464 p.

journaux du temps, les meilleurs ouvrages napoléoniens, au besoin les pièces d'archives; par là une infinité de problèmes se trouvent élucidés ou du moins exactement définis, et, comme le fait observer justement l'auteur, il y a là une contribution intéressante à la bibliographie napoléonienne, point par point, au fur et à mesure des événements. L'ouvrage se partage en deux parties : *Bonaparte*, l'enfance et la jeunesse, la formation militaire, le général en chef, le premier consul; *Napoléon*, l'Empire, le souverain de l'île d'Elbe, le règne des Cent-Jours, à Sainte-Hélène. L'Itinéraire se poursuit dans tout le détail nécessaire, jour par jour, dans la grande période historique de cette carrière extraordinaire, avec la sobriété d'exposition que comportait la nature de l'ouvrage et qui en prend un caractère singulièrement émouvant; lire, par exemple, p. 431, la bataille de Waterloo, et plus loin les jours de la dernière maladie.

M. Louis MADELIN vient de publier les dernières pages laissées par Henry HOUSSAYE, *Iéna et la campagne de 1806*¹. Il les fait précéder d'une introduction sur la vie et l'œuvre de son « maître », un article qui restera comme un des meilleurs portraits qui aient été faits de l'historien, ennobli hautement par son culte de la beauté grecque, plus encore par celui de la patrie vaincue, avec de fort belles pages, notamment sur son rôle pendant la guerre. Quant à la campagne de 1806, Henry Houssaye n'en avait poussé le récit que jusqu'à la bataille d'Auerstædt inclusivement; le reste a été écrit par M. Madelin, avec une revision du général Bonnal, l'auteur de la *Manœuvre d'Iéna*; malgré ces soins, il n'est pas sûr que ce livre ajoute quoi que ce soit à la réputation de Henry Houssaye; il ne supporte pas la moindre comparaison avec ses *1815* et surtout son *Waterloo*; le chapitre des Préliminaires, par exemple, est par trop superficiel; un mot à peine sur l'affaire du Hanovre, pas un mot de la Confédération du Rhin ou des entreprises de Napoléon sur l'Allemagne : il ne fallait pas s'en rapporter seulement au livre de M. Arthur Lévy, *Napoléon et la paix*. Pour les premières hostilités, les préliminaires de la bataille, la veillée d'Iéna, les batailles, le récit se suit avec agrément, et on y peut retrouver quelques qualités des précédents ouvrages de Henry Houssaye. Puis le même mouvement de la narration sobre et claire se continue, à partir d'Auerstædt, selon la manière qui convenait le mieux pour achever l'œuvre, avec la première poursuite, Erfurt et Halle,

1. Henry Houssaye, *Iéna et la campagne de 1806*. Introduction par Louis Madelin. Paris, Perrin, 1912, in-12, LXIII-274 p.

en attendant Magdebourg, Napoléon à Berlin, la seconde poursuite par Prenzlau, Stettin, Lübeck. Il faut rendre hommage au sentiment de pitié qui a voulu finir l'entreprise interrompue par la maladie et par la mort.

M. GEOFFROY DE GRANDMAISON vient de publier, pour la Société d'histoire contemporaine, le cinquième volume de la *Correspondance du comte de La Forest*, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813¹; ce volume intéresse la période d'avril à décembre 1811; période de calme relatif : le baptême du roi de Rome, dont il était le parrain, permit à Joseph de prendre quelque congé parmi les tribulations variées qui, dès lors, ne lui étaient pas ménagées. Il passa en France les mois de mai et juin. Cependant, à Madrid, l'opinion se répandait qu'il ne reviendrait pas, et, malgré son peu d'autorité, son absence aggravait le désordre, conflits dans les provinces entre ses fonctionnaires et ceux de Ferdinand VII ou des Cortes, dans la capitale entre ses ministres et les généraux français, incohérence universelle inspirant à M. de La Forest le sentiment qu'il serait bientôt nécessaire que l'Empereur prit pour lui-même la couronne d'Espagne. Revenu en juillet, Joseph allait jouir à Madrid de quelques mois de tranquillité : pendant que l'ambassadeur conduisait une enquête aussi discrète que possible sur la disparition des diamants de la couronne d'Espagne enlevés sous le gouvernement de Murat², il enregistrerait dans sa correspondance les doléances du roi sur les agissements de Marmont, sur les ambitions politiques de Soult, sur les exigences des intendants, qui traitaient l'Espagne comme un pays conquis, sur l'insuffisance des ressources financières, le retard des subsides promis de Paris, l'obligation où il était d'engager ses biens à Paris et ce qui lui restait de diamants à Madrid : situation de plus en plus précaire, malgré les succès de Suchet dans la région de Valence; le comte de La Forest demandait à s'en aller, et Joseph aussi peut-être.

Après avoir écrit *Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre*, M. LECOMTE a été amené à dresser tout un inventaire des rapports de Napoléon avec le monde dramatique³, qui, d'ailleurs, ne fait pas oublier les ouvrages de M. de Lanza de Laborie

1. *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par M. Geoffroy de Grandmaison, t. V, avril-décembre 1811. Paris, Alph. Picard, 1911, in-8°, 427 p. — Pour les précédents volumes, voir la *Rev. hist.*, t. C, p. 354; t. CII, p. 131; t. CV, p. 142.

2. Cf. Edouard Driault, *Napoléon en Italie*, p. 631.

3. L.-Henry Lecomte, *Napoléon et le monde dramatique*. Étude nouvelle d'après des documents inédits. Paris, Daragon, 1912, in-8°, iv-499 p.

sur *Paris sous Napoléon* ou ceux de M. Gilbert Stenger sur le *Consulat*. Après quelques pages intitulées : *Avant le pouvoir*, où nous avons noté en particulier la pittoresque représentation de la *Mort de César* à Udine, cette enquête se partage à peu près également entre le Consulat et l'Empire. Sous le Consulat, elle rappelle les comédiens envoyés en Égypte à la place de Bonaparte; elle reproduit beaucoup de documents sur les ordres donnés relativement au choix des pièces, sur la police des théâtres à l'intérieur et à l'extérieur (ordonnance du préfet de police, 29 nivôse an X); elle établit la liste des *gratis* donnés à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet ou de l'anniversaire de la naissance du premier Consul, le décret du 28 nivôse an XI sur l'organisation du Théâtre français, les goûts de Bonaparte sur la tragédie, sur la musique italienne, les représentations auxquelles il assista, année par année, celles qu'il donna, par exemple, à la Malmaison. — Même travail pour l'Empire : décret sur l'établissement d'une école de déclamation au Conservatoire de musique, décret sur les théâtres de Paris (8 juin 1806), règlement des théâtres, décret sur la surintendance des spectacles, sur l'administration de l'Académie de musique, circonstances et texte du décret de Moscou (p. 140-157), l'Odéon, les théâtres des départements, les troupes ambulantes, les *gratis*, les représentations auxquelles l'Empereur et l'Impératrice ont assisté, les voyages des acteurs, par exemple à Erfurt, et les frais qui leur furent payés, les spectacles donnés à Saint-Cloud, à Fontainebleau. — Il y a naturellement peu de chose sur les Cent-Jours, et le livre se termine par quelques jugements et anecdotes, décrets sur la propriété littéraire, sur les grands prix, gratifications, relations de l'Empereur avec quelques auteurs, notamment avec l'intraitable Ducis, sentiments de Napoléon sur Corneille ou sur Voltaire, composition de la chapelle impériale en 1809, les amours théâtrales de l'Empereur, M^{me} Grassini, M^{lle} Georges, M^{lle} Mars : une contribution, mais non entièrement nouvelle, « à l'étude du Titan qui fait la juste admiration des pygmées que nous sommes ».

M. Albert CASSAGNE, en écrivant la *Vie politique de François de Chateaubriand*¹, veut démontrer et démontre, par l'analyse la plus fine et le raisonnement le plus vigoureux, que François de Chateaubriand ne fut un poète que par accident, qu'il fut avant tout un homme d'action, de la race des La Rochefoucauld et des Retz. La première partie est intitulée : *la Conquête de Rome*, et le titre caractérise heureusement ce que fut, au début de sa carrière, l'am-

1. Albert Cassagne, *la Vie politique de François de Chateaubriand*. I : *Consulat, Empire, première Restauration*. Paris, Plon, 1911, in-8°, xv-483 p.

bition de Chateaubriand. Déjà, émigré, il avait essayé de satisfaire par de lointains voyages, en Amérique, son amour de l'activité. Son *Essai sur les révolutions* révélait des préoccupations plus politiques que littéraires. Mais surtout la préparation du *Génie du christianisme*, la « genèse du *Génie du christianisme* », comme dit ailleurs M. Victor Giraud, était toute une entreprise politique : d'où la dédicace au comte de Provence quand on pouvait espérer une restauration, à Bonaparte quand on ne le pouvait plus, d'où les soins pris pour que l'inspiration du *Génie* coïncidât avec la politique du premier Consul. « Alors », disait-il lui-même, « on ne pouvait arriver à la politique que par la littérature. » Distingué par Bonaparte au moment du Concordat, il visa donc naturellement Rome; nommé secrétaire de légation auprès de Fesch, il retrouva là-bas le glorieux souvenir de Bernis et commença de se bercer de rêves infinis, dont le plus modeste était en effet la conquête de Rome; mais il s'empêtra aussitôt dans les liens de sa situation subalterne; il eut la maladresse d'aller faire visite au roi de Sardaigne, il commit d'autres fautes. Il fut nommé chargé d'affaires dans le Valais. Sion ne pouvait remplacer Rome; à la première occasion, après l'exécution du duc d'Enghien, il donna sa démission; geste politique encore, manifestation décisive contre l'homme de la Révolution, dans l'espoir de la contre-révolution. Mais il fallut attendre; en disponibilité, il revint aux lettres, faute de mieux; il alla à Jérusalem, il écrivit dans le *Mercure*, notamment le fameux article du 4 juillet 1807; il publia les *Martyrs*. M. Albert Cassagne y démêle fort délicatement la trace des circonstances : Fouché ne manqua pas de se reconnaître dans Hiéroclès, et ce fut peut-être une cause de l'exécution d'Armand de Chateaubriand. Napoléon pouvait se reconnaître dans Dioclétien; mais cela ne lui déplaisait pas : « Ne vous y trompez pas », disait-il à Narbonne, en mars 1812, « je suis un empereur romain; je suis de la meilleure race des Césars, celle qui fonde. » Après le mariage autrichien, considéré lui-même comme un signe de contre-révolution, la décadence ne tarda pas à venir et Chateaubriand recommença son *Ascension au pouvoir*. Croyant avoir plus de temps devant soi, il prépara lentement son pamphlet : *Bonaparte et les Bourbons*; il fut devancé par les événements auxquels il ne contribua en aucune manière : ce n'est pas cette brochure qui a renversé Buonaparte, pas plus que ce n'est le *Génie du christianisme* qui a déterminé le Concordat; ces deux gestes de Chateaubriand ont coïncidé très opportunément avec deux moments d'histoire. Il fut pourtant tenu à l'écart par l'entourage immédiat du roi, par le roi lui-même, qui avait en

Chateaubriand « l'une de ses déplaisances » ; titré ambassadeur à Stockholm, il eut du loisir encore pendant les Cent-Jours. La seconde Restauration allait-elle enfin lui permettre de donner toute la mesure de son génie politique ?

La *police politique de la Restauration*, si l'on en juge d'après les documents que publie M. Ernest DAUDET¹, ne fut pas, comme celle de l'Empire, un instrument d'action ; elle fut seulement un instrument d'information, d'ailleurs d'une excessive curiosité. Elle surveilla à ses débuts les occupations de l'empereur Alexandre à Paris, non pas pourtant ses occupations galantes qui lui échappèrent totalement, mais ses relations avec Talleyrand, avec le duc d'Orléans ; elle copia les rapports de l'agent prussien Justus Gröner, la liste des filles galantes de Paris dressée par le ministre de Bavière, et, dans un autre ordre d'idées, les délicieuses lettres de la jeune reine d'Espagne, seconde femme de Ferdinand VII, à son père ou à sa sœur, la correspondance de Metternich avec la comtesse de Lieven, quelques billets de la princesse Bagration, qui fut du reste assez habile pour cacher à peu près tout ce qu'elle disait ou faisait. Naturellement, les faits et gestes des Bonaparte attiraient l'attention des agents de la police politique ; ils s'intéressaient à Madame Mère, à Pauline Borghèse, toujours installée à Rome, à Joseph, qu'ils cherchaient en Suisse pendant qu'il voguait vers l'Amérique, à la reine Hortense, devenue duchesse de Saint-Leu, retirée à Constance, à Jérôme, retiré avec sa femme au château d'Elwangen. Ils exerçaient leur vigilance autour du duc d'Orléans, tournant à mal toutes ses intentions et relations, l'accusant d'acheter des chevaux pour son entrée solennelle à Paris ; autour des « vieilles ganaches », ce qui veut dire le prince de Condé et le duc de Bourbon, le grand-père et le père du duc d'Enghien ; autour du comte de Flahaut et de sa mère M^{me} de Souza ; autour du maréchal Augereau et de tous ceux qui avaient servi « l'usurpateur » ; autour de Fortunée Hamelin et de son amant d'alors, Morisel, dont les sentiments bonapartistes ne se cachaient pas ; autour de Chateaubriand, que l'on craignait depuis la dissolution de la Chambre introuvable, dont on gagnait les domestiques, dont on interceptait la correspondance avec la duchesse de Lévis, avec M^{me} Récamier ; autour des Humboldt, dont les relations étaient nombreuses, variées et distinguées dans la société de Paris, et dont les lettres à la duchesse de Broglie, à la duchesse de Duras et à d'autres correspondantes pouvaient offrir de l'intérêt. Et pour-

1. Ernest Daudet, *la Police politique*. Chronique des temps de la Restauration, d'après les rapports des agents secrets et les papiers du cabinet noir (1815-1820). Paris, Plon, 1912, in-8°, xxvii-393 p.

tant, en tous ces rapports, il n'y a pas une affaire curieuse, pas un résultat utile; il n'y a que des racontars de la plus absolue banalité, presque rien qu'on ne connût déjà d'autre manière.

Les *Lettres inédites de Fortunée Hamelin*, que publie M. André GAYOT¹ et qui constituent de véritables Mémoires, sont précédées d'une fort jolie préface de M. Émile Faguet, qui définit le plus aimablement l'ancienne muscadine, amie de Chateaubriand, de Bonaparte, restée toujours très bonapartiste, éblouie, comme elle dit, du « lumineux passage de Napoléon », amie surtout de Mont-rond, le dernier des roués. L'introduction de M. Gayot lui-même précise quelques traits de cette carrière, les succès de cette piquante créole, rivale à sa manière de Juliette Récamier, qui en eut assez de jalousie pour exiger de Chateaubriand qu'il ne parlât point d'elle en ses Mémoires. Quant aux lettres qui sont ici publiées, adressées à un jeune diplomate, M. de C..., elles ne se rapportent qu'à la période de 1839 à 1851; elles sont une contribution très amusante à la petite histoire du temps de Louis-Philippe. Fortunée Hamelin y dit les plaisirs de la vie tranquille qu'elle mène à sa maison de campagne de La Madelaine, près de Fontainebleau; les espiègeries de Tony, c'est-à-dire Antoinette, qui se coupe les cheveux pour mieux fourrager dans les arbres fruitiers, la petite fille d'une malheureuse femme qui ne savait que la battre et se faire faire des enfants par « un gros boucher de boulanger »; le procès de Boulogne et la très médiocre défense du « jeune homme » (c'est de Louis-Napoléon qu'il s'agit); les visites à Augerville chez Berryer; la mort du duc d'Orléans qui est l'occasion d'une curieuse oraison funèbre: que le duc ait perdu la tête pour des chevaux emballés, elle estime qu'il n'y a pas là une grande preuve de courage; la mort de la duchesse de Praslin; le procès de M^{me} Lafarge. Un de ses amis l'appelait une petite-fille de la marquise de Sévigné: avec un peu de bonne volonté et quelques réserves, on y souscrira.

Les *Retours sur la vie*, d'Auguste CHAMBOLLE², sont une utile contribution à l'histoire contemporaine. La première partie, jusqu'à la chute du ministère Molé, en avait été écrite en 1869; la seconde le fut en 1871, l'auteur estimant que les terribles secousses où venait de passer la France étaient le résultat des fautes de la monarchie de Juillet. Michel-Auguste Chambolle, ami d'enfance de

1. André Gayot, *Une ancienne muscadine: Fortunée Hamelin. Lettres inédites (1839-1851)*. Préface par M. Émile Faguet. Paris, Émile-Paul, s. d., iv-318 p.

2. A. Chambolle, *Retours sur la vie, appréciations et confidences sur les hommes de mon temps*. Paris, Plon, 1912, in-8°, v-544 p.

Drouyn de Lhuys, ne fut pas de la même école politique. Il entra dans la vie politique comme rédacteur au *National*; il fut un des signataires de la protestation des journalistes en 1830, et il peut donner ainsi d'intéressants détails sur les hommes et les circonstances de la monarchie de Juillet; c'est par là surtout que ce volume a de la valeur; on y trouvera dans de jolis termes les prudences de Dupin en 1830 et plus tard en 1851, l'entretien de Casimir Périer avec le baron de Werther en 1832 à l'occasion de l'affaire d'Ancône, des portraits de Barbès et de Blanqui à propos de l'insurrection de 1839, les journées de février et de juin 1848. Chambolle fut alors le fondateur de l'*Ordre*; cela ne l'empêcha pas de connaître les « heures sombres » de 1851, la prison politique dont il laisse un récit fort émouvant, enfin l'exil en Suisse. Les pages qui suivent sont plus rapides sur le second Empire et sur la Commune; il fut de plus en plus lié personnellement et politiquement avec Thiers pour lequel il avoue quelque « partialité », et cet attachement donne de l'unité à ce livre et à cette carrière, qui fut de 1830 à 1878 comme un reflet de celle de Thiers. On trouvera en appendice des lettres d'Odilon Barrot entre 1836 et 1852, de Gustave de Beaumont, du général Bedeau, de Béranger, de Victor Cousin, de Casimir Delavigne, de Drouyn de Lhuys, de Tocqueville, surtout de Thiers.

Après avoir écrit *Louis-Napoléon et la Révolution de 1848*¹, M. André LEBEY était bien placé pour en reprendre l'étude dans un des moments les plus critiques, les plus caractéristiques de la seconde République, dans une de ces périodes de transition qui sont toujours les plus riches en impressions et en leçons. Il a donc consacré au *ministère Odilon Barrot*² (décembre 1848-novembre 1849) un important volume qui vaut par l'accumulation des détails heureux, par l'analyse pénétrante des intrigues d'assemblée ou de ministère, par la couleur vivante du récit. Il s'agit en somme des rapports du prince président avec la Constituante épuisée et avec la Législative nouvellement installée : duel où le président ne fut pas autant le vainqueur qu'on pourrait croire au premier abord. En fait, au lendemain de son élection, le président, encore embarrassé peut-être dans les difficultés de la vie parlementaire, se laissa en quelque manière imposer le ministère Odilon Barrot, ministère orléaniste destiné à user ou à investir le président, réputé incapable, pour ainsi manger la République « à la sauce blanche ». Et en fait,

1. André Lebey, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848*, 2 vol. in-8°. Voir la *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 325, et t. CIII, p. 105.

2. André Lebey, *Louis-Napoléon Bonaparte et le ministère Odilon Barrot (1849)*. Paris, Cornély, 1912, in-8°, xii-719 p.

le président n'échappa pas à cette conspiration : c'est le sens profond et incontestable de l'ouvrage que nous étudions. En effet, le procès de Bourges, sur l'affaire du 15 mai, fut une suite de la liquidation de la Révolution. L'affaire romaine fut l'exploitation catholique de 1848 par M. de Falloux; jeter la France contre la République romaine, dit justement M. Lebey, c'était détruire l'avenir européen ouvert par la Révolution de février, c'était briser l'élan révolutionnaire de la France elle-même, c'était aussi engager la France dans la ligne qui devait la mener à Sedan. En attendant, c'était faire de Louis-Napoléon le prisonnier de la droite catholique, si hautement représentée par M. de Falloux; malgré sa lettre à Edgar Ney, il n'y put échapper. Louis-Napoléon dès lors, dit notre auteur, avait manqué sa voie; il n'était plus l'homme de la Révolution que la France républicaine avait rêvé et qu'elle acclamait toujours; il ne représentait plus que l'Église; l'idée napoléonienne était prisonnière de la réaction.

Aux mêmes événements se rattache le *Journal de Romain Bouquet* (1848-1853), publié par M. Marius RIOLLET¹; on pourrait lui donner comme sous-titre *la Révolution de 1848 à La Tour-du-Pin*, qui était un centre singulièrement passionné pour la République. Ce journal de Romain Bouquet, secrétaire de la mairie, donc bien placé pour bien voir, rapporte avec sobriété, parfois avec une éloquence inspirée par des convictions sincères, la proclamation de la République le 27 février sur nouvelles venues de Lyon, l'arrivée du commissaire du gouvernement, M. Marion, « un révolutionnaire à l'eau de rose », l'expédition des « Voraces » de Lyon contre la Savoie², puis les élections à la Constituante, la promulgation de la Constitution avec une messe célébrée sous la Halle, les élections à la présidence de la République, la curée des places, les élections à la Législative qui furent encore démocratiques à La Tour-du-Pin, mais non ailleurs, par suite, La Tour-du-Pin mise en état de siège pour trois ans, le désarmement de la garde nationale, l'arrestation de ceux qui chantent la *Marseillaise*, les inquisitions politiques après le coup d'État, la suppression des inscriptions *Liberté, Égalité, Fraternité*, le renversement des arbres de la liberté, c'est-à-dire la mort de *Populus* (le peuplier), et, naturellement, la destitution de Romain Bouquet.

1. *Le Journal de Romain Bouquet* (1848-1853), avec une introduction et des notes par Marius Riollot. Lyon, Impr. réunies, 1911, in-8°, 69 p.

2. Voir F. Dutacq, *Histoire politique de Lyon pendant la Révolution de 1848*. In-8° (Bibl. de la Révolution de 1848, IV).

M. ROBERT-PIMIENTA¹, pour étudier la *Propagande bonapartiste en 1848*, a fait le dépouillement complet, au moins en ce qui concerne Paris, de tous les documents nécessaires, journaux, affiches, almanachs, médailles. Il la distingue naturellement en deux périodes : avant les journées de Juin, il suit les premières élections de Louis-Napoléon : la Constituante, la première organisation de la propagande, les boîtes d'allumettes à l'effigie du prince, l'activité de la presse bonapartiste, le *Petit Caporal*, la *Liberté*; le prétendant se donne comme le défenseur de la propriété, mais aussi, et même un peu davantage, comme l'ami des socialistes; il est fait grand état par ses journaux de son *Extinction du paupérisme*. Après une accalmie de quelques semaines, coïncidant avec les vacances, les élections du 17 septembre (le prince élu dans cinq départements, premier élu de Paris) déclenchent une nouvelle poussée de propagande, c'est la campagne présidentielle, habilement organisée par le Comité central électoral du boulevard Montmartre. Dès lors, Louis-Napoléon s'offre décidément comme le candidat de la droite; ses journaux s'ingénient à faire de Cavaignac, fils d'un conventionnel, le représentant de la Révolution, de la Terreur rouge : le prince est le candidat de l'armée, l'armée de l'ordre, surtout le candidat de l'Église et des conservateurs qui vont essayer de l'envelopper, de le lier à leur cause, de faire de lui l'instrument de leurs desseins.

La carrière du *Maréchal Pélissier, duc de Malakoff*, et le livre que lui a consacré le général DERRÉCAGAIX² se partagent à peu près également entre l'Algérie et la Crimée. Aimable Pélissier, né dans une poudrière des environs de Rouen, devait ressembler plus à son berceau qu'à son prénom, car il fut toujours célèbre par ses violences de langage et ses coups de boutoir. Son avancement fut d'abord assez lent, quoiqu'il fût le plus souvent employé à l'état-major, notamment sous Lamoricière et Bugeaud. Il se distingua en Algérie au combat d'Ouarezzeddin et à la bataille de l'Isly, dont le récit, par suite, est un des chapitres les plus importants du volume; la malheureuse affaire des grottes du Dahra, où furent enfumés des centaines de malheureux Arabes, faillit faire mettre Pélissier en disponibilité, mais il fut vigoureusement couvert par Bugeaud et continua sans encombre à gagner les grades supérieurs. Avec la guerre de Crimée et le siège de Sébastopol, le livre devient

1. Robert-Pimienta, *la Propagande bonapartiste en 1848*. Paris, Cornély (Bibl. de la Révolution de 1848, VII), 1911, in-8°, 128 p.

2. Général Derrécagaix, *le Maréchal Pélissier, duc de Malakoff*. Paris, Chapelot, 1911, in-8°, VIII-635 p.

une contribution précieuse à l'histoire générale, par le récit et par les documents rapportés, notamment en ce qui concerne les difficultés que Péliissier eut avec Niel, avec Bosquet, avec l'empereur lui-même, auquel il refusa nettement d'obéir. La victoire lui donna raison et, dès lors, il connut tous les triomphes, le bâton de maréchal, le titre de duc de Malakoff, l'ambassade de Londres, le mariage avec la jeune comtesse Valera de la Paniega, la grande chancellerie de la Légion d'honneur, le gouvernement général de l'Algérie, où il retourna mourir en 1864, achevant là une carrière qu'il avait rendue singulièrement glorieuse par la force de son caractère.

L'ouvrage intitulé *Archives et papiers personnels de Crispi*, traduit par M^{me} Jean CARRÈRE¹, est en réalité un récit de la vie de Francesco Crispi reliant les pièces de ses archives. Il suit cette carrière depuis la Révolution de 1848, et ce premier volume est consacré à l'histoire des Mille : à Marseille, à Turin, parmi les difficultés matérielles, à la recherche du pain quotidien, Crispi continue la conspiration de Sicile; nous avons ici, notamment, un extrait de son journal relatif à son arrestation et son expulsion de Turin en 1853. De Malte, parmi les mêmes difficultés, mêmes relations avec la Sicile, avec les comités révolutionnaires jusqu'à son expulsion nouvelle et sa retraite à Londres : on nous donne son journal à Londres, en décembre 1854 et janvier 1855, avec diverses lettres à des amis, à Manin, à L. Farina, à Mazzini avec lequel il fit alors connaissance. Ces documents prennent un intérêt plus général, dans la seconde partie du volume, avec l'expédition des Mille : journal de bord du *Piemonte*, mai 1860; ordre du jour du 7 mai; puis organisation de la Sicile nouvelle, Garibaldi dictateur, Crispi secrétaire d'État en l'absence du dictateur. Nous avons à ce sujet une série de documents importants sur cette organisation générale, sur la nomination des questeurs et autres fonctionnaires, sur la détermination de leurs attributions; correspondance avec Bertani, Cattaneo, Rattazzi, avec Mazzini pour l'appeler en Italie, avec Depretis, prodictateur en Sicile jusqu'à l'abandon de l'île à Victor-Emmanuel et aux agents de la royauté; sur l'effacement des républicains après la patrie libérée. A la fin du volume, en vingt pages, nous avons le Journal des Mille, dressé par Crispi lui-même depuis le départ de Gènes, en avril 1860, jusqu'à l'arrivée du roi à Palerme, en décembre.

La *Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury* se poursuit avec le même intérêt; le troisième volume comprend les

1. *Archives et papiers personnels de Crispi. I. Les Mille : Napoléon III, Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour, Mazzini, etc.* Traduction de l'italien par M^{me} Jean Carrère. Paris, Tallandier, s. d., in-8°, 438 p.

années 1859-1864¹; il y est toujours question de librairie et de bibliophilie, comme dans les lettres précédentes, Cuvillier-Fleury étant à cet égard comme à tout autre l'homme de confiance du duc. Mais il s'agit surtout de l'éducation du petit prince de Condé, des avantages respectifs ou des inconvénients de l'éducation privée ou de l'éducation publique, le prince tenant pour celle-ci et Cuvillier-Fleury pour l'éducation familiale; l'enfant fut envoyé à l'école municipale d'Édimbourg; on publiera peut-être un jour les lettres du père et du fils. Beaucoup de ces lettres ont trait à la candidature de Cuvillier-Fleury à l'Académie française, occasion de visites pénibles et d'intrigues qui ne sont pas sans le fatiguer beaucoup; ou au décret du 24 novembre 1860 et à ses suites, la liberté minutieusement dosée par Persigny; le duc d'Aumale eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir, dans l'affaire qui est le principal intérêt de ce volume. A propos des affaires d'Italie, le prince Napoléon avait prononcé au Sénat, le 1^{er} mars 1861, un grand discours où il avait mêlé de vives attaques contre les Bourbons; l'affichage avait été décidé. Le duc d'Aumale y répondit par sa célèbre *Lettre sur l'histoire de France*, dont M. Valléry-Radot, dans son introduction, a eu l'heureuse idée de reproduire de longs extraits : le succès en fut considérable, ce fut un des événements de l'année. Mais, quoique tardive, la saisie administrative arrêta la vente, et d'autres vengeances suivirent : défense aux *Débats* de reproduire un discours du duc prononcé dans une cérémonie à Londres; saisie de son *Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin*; en 1863, saisie des feuilles d'impression de l'*Histoire des princes de Condé*, commencement d'une longue lutte administrative et judiciaire qui devait durer six ans. Les dernières lettres sont relatives à la candidature du duc d'Aumale au trône de Grèce.

Sous le titre de la *Candidature Hohenzollern*², M. Pierre LEHAUTCOURT (général PALAT) reprend le récit qu'il avait résumé antérieurement dans son histoire de la guerre de 1870. C'est que le sujet s'est trouvé renouvelé par des sources importantes, par des ouvrages allemands, surtout celui de W. Schultze, *Die Thronkandidatur Hohenzollern und Graf Bismarck*, de M. Georges RATHLEF, *Zur Frage nach Bismarcks Verhalten in der Vorge-*

1. *Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury*. Introduction par René Valléry-Radot. III : 1859-1864. Paris, Plon, 1912, in-8°, XLI-486 p. — Pour les deux premiers volumes, voir la *Rev. hist.*, t. CVI, p. 113.

2. Pierre Lehautcourt (général Palat), *les Origines de la guerre de 1870. La candidature Hohenzollern (1868-1870)*. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8°, xv-664 p.

schichte des deutsch-französischen Krieges, ces deux livres ayant modifié les impressions des Allemands qui ne voulaient pas admettre que Bismarck fût pour quelque chose dans l'affaire de la candidature; par des travaux français aussi, celui de M. Léonardon, *Prim et la candidature Hohenzollern* (*Revue historique*, novembre-décembre 1900), celui de M. Welschinger, *la Guerre de 1870, causes et responsabilités*¹, les plaidoyers de M. Émile Ollivier dans son *Empire libéral*, qui lui laisse malgré tout une lourde responsabilité. Ainsi, il y avait à mettre au point la question, la connivence de Bismarck avec Prim, dès 1868, par l'intermédiaire de Salazar, puis de Bernhardi et du banquier Bleichröder, le souci qu'avait le chancelier allemand de mettre la France dans l'embarras, de la jeter dans une querelle avec l'Espagne, de déjouer de toute manière la tentative d'alliance entre la France, l'Autriche, l'Italie et quelques États allemands, la hautaine revendication de toute responsabilité par Bismarck lui-même en ce procès désormais jugé. Quoique la question soit depuis longtemps connue dans ses grandes lignes, l'intérêt en est toujours considérable par « l'explosion de la bombe espagnole », la gravité de la déclaration du 6 juillet, l'entretien de Gramont avec Werther, la demande de garanties, la mission de Benedetti à Ems, la déclaration de guerre. En appendice, on a reproduit des pièces très importantes : le rapport de Bismarck au roi de Prusse sur la candidature Hohenzollern, d'après R. von Keudell, *Fürst und Fürstin Bismarck* : avantages de l'acceptation de la couronne royale d'Espagne par le prince héritier de Hohenzollern pour la Prusse et pour l'Allemagne; politique commerciale; autres avantages; d'autre part, un refus aurait maintes conséquences non désirables, et en conclusion : « Je considérerais donc l'acceptation, dans l'intérêt de la paix (*sic*) et du contentement public en Allemagne, comme avantageuse et comme la moins dangereuse des solutions de la question espagnole »; la démarche de Thiers auprès de Napoléon III, le 4 juillet 1870, pour lui offrir ses services, l'échec, et, en conséquence, l'interpellation Cochery; la dépêche d'Abeken qui est la vraie dépêche d'Ems, et la dépêche, dite d'Ems, qui est en réalité de Berlin.

Les deux nouveaux volumes de documents qui ont été publiés par le ministère des Affaires étrangères sur les *Origines de la guerre de 1870-1871*², les tomes IV et V, d'août 1864 à février 1865,

1. Voir le compte-rendu dans la *Rev. hist.*, t. CVI, p. 118-120.

2. *Les Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871*. Recueil de documents publié par le ministère des Affaires étrangères. T. IV : 1^{er} août 1864-5 novembre 1864; t. V : 6 novembre 1864-27 février 1865. Paris, Ficker,

intéressent ensemble la question romaine et la question des duchés. Sur la question romaine, on y lira de nombreuses et importantes dépêches du baron de Malaret, ministre de France à Turin, du comte de Sartiges, ambassadeur de France à Rome, notamment à la date du 12 septembre 1864, une lettre de Drouyn de Lhuys au comte de Sartiges sur les raisons qui ont amené le gouvernement français à s'entendre avec le gouvernement italien au sujet de la convention qui allait être signée le 15 septembre. On suivra, à travers ces pièces, l'impression produite à Turin, les dispositions délicates prises pour le changement de capitale, les débats dans le Parlement; d'autre part, la consternation à Rome, les entretiens du comte de Sartiges avec le cardinal Antonelli, avec le pape (t. IV, p. 157, 163); les réserves de l'Autriche sur la sincérité à attendre du Piémont à cette occasion; le refus de la France de s'associer à une convention collective avec l'Espagne et l'Autriche pour garantir d'autre manière encore l'intégrité des États de l'Église; plus loin encore, au tome V, la question de Venise, l'idée avancée par le gouvernement anglais de donner la Moldavie-Valachie à l'Autriche en compensation de Venise (p. 105), la démarche faite en ce sens à Constantinople (p. 350). Quant à la question des duchés, elle va lentement vers une solution, dans ces deux volumes. Les préliminaires de la paix ayant été signés le 1^{er} août, Drouyn de Lhuys regrette les dures conditions faites au Danemark; il s'élève contre l'intention du gouvernement de Copenhague d'adhérer à la Confédération germanique, mais il espère que les vainqueurs montreront de la modération et tiendront compte des droits des nationalités: il y avait bien de la naïveté à demander cela à l'Autriche, et aussi à la Prusse, sans l'appuyer, d'ailleurs, d'aucune autre action. Cependant, les populations allemandes et danoises s'agitaient; les intrigues des cours se croisaient. Seul, Bismarck savait bien ce qu'il voulait; il reconstituait le Zollverein; il forçait la Saxe, le Hanovre à retirer leurs troupes des duchés, l'exécution fédérale étant terminée; il avait, pour l'avenir des duchés, deux cordes à son arc, leur absorption dans la Prusse, ou, si le duc d'Augustenbourg y était établi, une fusion à peu près complète dans les institutions militaires ou économiques de la Prusse; car il poursuivait avec une merveilleuse énergie le dessein de fonder la puissance de la Prusse sur la mer du Nord; il y a là les origines de la puissance navale de la Prusse contemporaine. La diplomatie française, parmi ces graves circonstances, se tenait à la plus parfaite immobilité; l'Autriche, d'ailleurs, était

encore plus qu'elle inférieure aux événements. Les succès de Bismarck sont dus autant à cette faiblesse qu'à sa propre audace.

Après avoir étudié avec une précision scientifique les circonstances et les clauses du traité de Francfort¹, M. Gaston MAY a été amené à approfondir en particulier la question de la lutte des langues dans la Lorraine dite « allemande »². Après avoir défini cette Lorraine allemande, distincte de l'autre uniquement par la langue, il rappelle le peu qui fut fait par l'ancien régime pour tâcher de refouler l'allemand, en particulier l'édit du roi Stanislas de 1748 et la politique de l'intendant La Galaizière, puis les vigoureux desseins de la Convention, sa volonté de détruire le patois allemand, instrument de la domination des prêtres et du fanatisme : résolution qui n'eut pas le temps de se muer en réalisations. En somme, jusqu'au second Empire, il n'y eut pas d'effort méthodique en ce sens ; les rapports des préfets et des sous-préfets, notamment celui du préfet Chambeau, en 1854, constataient le mal, la misère honteuse et les mœurs grossières de la partie allemande, représentaient la lutte pour le français comme une véritable lutte pour la civilisation ; les assemblées locales accordaient des subventions plus ou moins bien placées. Le second Empire s'attaqua vigoureusement à la solution de ce problème, à cette sorte d'achèvement de la nationalité française ; les autorités universitaires y mirent un zèle admirable. Elles rencontrèrent une résistance acharnée du clergé : politique analogue à celle que l'on rencontre aussi en Basse-Bretagne, en Flandre, comme en Belgique ; pour beaucoup de prêtres ruraux, pour toute la congrégation des sœurs de Saint-Jean-de-Bassel, l'allemand était la langue maternelle ; ils étaient habitués à apprendre le catéchisme ou à prêcher en allemand ; beaucoup considéraient le français comme le véhicule de l'esprit philosophique et de la littérature immorale. La bataille fut chaude : dans la Meurthe, l'inspecteur d'Académie Maggiolo et l'inspecteur primaire Creutzer se mirent d'accord avec l'évêque, Mgr Darboy, et avec son successeur, Mgr Lavigerie, et ils obtinrent ainsi un succès presque complet. Mais tous les efforts échouèrent dans la Moselle, où l'invasion allemande allait mordre plus profondément et où la conquête allait s'autoriser des arguments que lui fournissait le clergé du pays.

Les *Souvenirs* de M. DE FREYCINET³ s'ouvrent avec la Révolu-

1. Voir la *Rev. hist.*, t. CVI, p. 120.

2. Gaston May, *la Lutte pour le français en Lorraine avant 1870*. Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8°, 214 p.

3. C. de Freycinet, *Souvenirs (1848-1878)*. Paris, Delagrave, 1912, in-8°, 405 p.

tion de 1848; alors élève à l'École polytechnique, chargé avec quelques camarades de veiller aux arrivages de la rive gauche, il fut tout près du gouvernement provisoire à sa naissance et garda de l'événement de curieuses impressions, par exemple sur la véritable version du discours de Lamartine à propos du drapeau rouge. Pendant les vingt années qui suivirent, il ne fut plus qu'un spectateur éloigné; tout entier à ses fonctions d'ingénieur, il fut chargé d'une mission en Angleterre pour l'étude de l'assainissement des fabriques, notamment des fabriques de produits chimiques; il se retrouva ainsi en rapport avec le monde officiel lors du ministère Émile Ollivier, fut appelé à la commission de décentralisation que présidait Odilon Barrot. Son témoignage est de tout premier ordre à partir du 4 septembre : avec une grande force d'argumentation, M. de Freycinet regrette que le gouvernement de la Défense nationale n'ait été composé, avec Trochu, que de députés de Paris, se soit enfermé dans Paris, ait concentré toutes les opérations sur Paris. Grande leçon en effet ! L'intérêt grandit avec la délégation de Tours, M. de Freycinet à la commission d'armement, puis délégué à la Guerre, à partir du 11 octobre, ses rapports avec Gambetta, Spuller, Clément Laurier, Thiers, l'organisation des armées, les hommes qui y ont si activement travaillé, Thoumas, Mathieu, le docteur Robin, les camps régionaux, le génie civil des armées, le service des reconnaissances sous M. Cuvinot; puis l'armée de la Loire, Coulmiers; puis l'échec, à cause de l'appel du gouvernement de Paris auquel on voulait répondre, auquel, d'ailleurs, il fallait bien répondre, par la faute de Thiers, qui faillit empêcher la victoire de Coulmiers et qui la regretta parce qu'elle pouvait rendre le vainqueur plus exigeant : si on avait délivré Paris, les Allemands auraient-ils donc été encore plus exigeants ? Il y a là des pages poignantes sur l'armistice, sur le malheureux sort de l'armée de l'Est, une indignation encore toute chaude contre le gouvernement de Paris et contre Jules Favre. A partir de la réunion de l'Assemblée nationale, M. de Freycinet entra dans la retraite jusqu'en 1876, où il fut élu sénateur de la Seine. Il est sévère pour l'injuste conduite de l'Assemblée à l'égard de Paris, et il lui attribue une grande part de la responsabilité de la guerre civile; il semble bien que ce reproche soit juste. Il collabora dès le premier jour à la *République française*; il donne de précieux renseignements sur la vie du journal, sur l'action de Gambetta, sur Victor Hugo et les élections sénatoriales de 1876, sur la formation du ministère Jules Simon, sur la dissolution et les élections de 1877, le « dénouement de la crise », la capitulation du maréchal et la constitution du ministère Dufaure, avec M. de Frey-

cinet aux Travaux publics. Il n'y a pas en tout cela de révélations absolument sensationnelles sur des points importants; mais il y a de précieux détails, une exposition d'une clarté et d'une sobriété admirables; c'est un récit du plus grand intérêt historique et dramatique; il est bien à souhaiter qu'il soit continué.

M. le lieutenant-colonel ROUSSET, qui a entrepris, sous le titre de *Trente ans d'histoire*, une histoire de la France contemporaine depuis la guerre de 1870, en détache un morceau qui donnera la meilleure idée de tout l'ouvrage : la *Commune à Paris et en province*¹. Quoique témoin et acteur de ce grand drame, comme officier de l'armée de Versailles, il n'apporte pas de révélations très importantes sur le sujet. Mais il le traite avec une grande clarté (les opérations militaires, en particulier, sont excellemment exposées) et avec une remarquable impartialité : l'auteur est impitoyable pour les insurgés. Il montrerait quelque disposition à excuser les exécutions sommaires qui ont accompagné la reprise de Paris; mais il sait rendre justice à des hommes comme Rossel, Delescluze, Jourde; et il sait être sévère pour Thiers sur beaucoup de points : sa faiblesse au 18 mars, ses imprudentes proclamations et celles de Jules Favre au lendemain de l'émeute. M. Rousset estime et explique que Thiers pouvait éviter cette guerre civile avec un peu plus d'esprit politique (p. 53), notamment en profitant de la médiation des maires; qu'il pouvait et qu'il devait sauver Mgr Darboy; que la répression fut beaucoup trop vigoureuse et haineuse; qu'on eût obtenu un plus véritable apaisement par une distinction plus juste entre les véritables auteurs de l'insurrection et ceux qui s'étaient laissés entraîner, que « l'expression légale de la justice touchait presque à l'iniquité ». Ce sont des conclusions qui se peuvent accorder avec celles de la grande histoire de la Commune, de M. Edmond LEPelletier. L'épilogue est dans le spectacle réconfortant de la grande revue de Longchamp, le 29 juin 1871, dans la joie d'une sorte de convalescence.

Le second volume de M. Edmond LEPelletier², sur l'*Histoire de la Commune*, consacré au Comité central (18-26 mars 1871) se recommande par les grandes qualités que nous avons déjà distinguées dans le premier; on y trouve une nouvelle galerie de portraits qui dépasse souvent le cadre chronologique de l'ouvrage, mais qui donne aux principaux personnages de cette histoire le relief néces-

1. Lieutenant-colonel Rousset, 1871. *La Commune à Paris et en province*, février-mai. Paris, Jules Tallandier, s. d., in-12, vii-303 p.

2. Edmond Lepelletier, *Histoire de la Commune de 1871. II : le Comité central*. Paris, « Mercure de France », 1912, in-8°, 520 p. — Pour le t. I, voir la *Rev. hist.*, t. CIX, p. 108.

saire, Assi, Charles Lullier, Arthur Arnould, Édouard Moreau, Charles Longuet, le général Cremer, l'amiral Saisset, Floquet, Maxime Lisbonne, Charles Delescluze, dont la figure et la carrière sont ici entourées d'une particulière sympathie, en une sorte de culte, Tirard, fort sévèrement traité au contraire, tenu pour responsable du sang versé, accusé même d'avoir plus tard laissé grandir le boulangisme, quand c'est lui, au contraire, qui a détruit le boulangisme avec l'aide de Constans (voir p. 91). Ce gros volume ne comprend qu'une histoire d'une huitaine de jours, mais il s'agit du moment critique où les destinées de l'insurrection furent déjà décidées; les conclusions de l'auteur sont, en somme, que le Comité central a perdu un temps particulièrement précieux en palabres, en proclamations plus ou moins éloquentes, en négociations, au lieu d'agir vite et de surprendre Versailles en plein désarroi ou le Mont-Valérien presque complètement dégarni. Cependant, les maires cherchaient un accord; il résulte, semble-t-il, d'une façon certaine, que tout pouvait s'arranger, que chacun le désirait à Paris, que les élections furent fixées après entente avec les maires, qu'elles eurent lieu le 26 mars dans la plus parfaite tranquillité; mais que Thiers ne fit rien pour empêcher la guerre civile, et surtout que les « ruraux » de l'Assemblée ne voulaient permettre aucune concession, aucun essai de rapprochement, uniquement soucieux de profiter de la bonne occasion pour écraser la République. Car le Comité central voulait fonder la Commune libre, concevait la France sous la forme d'une fédération des communes de France, il voulait surtout sauver la République des entreprises monarchiques de l'Assemblée, et la lutte qui s'engage n'a pas encore à cette date des caractères socialistes; elle est une lutte entre la réaction et la République, et, en dernière analyse, peut-être faudra-t-il ramener la Commune de 1871 à cette simple définition.

M. Narcisse LEVEN, dans *Cinquante ans d'histoire, 1860-1910*¹, esquisse en réalité une histoire des Juifs dans les cinquante dernières années; la date initiale, 1860, est celle de la fondation de l'*Alliance israélite universelle*, destinée à arrêter les injustes persécutions dont souffraient généralement les Juifs. Après une introduction sur les siècles antérieurs, sur le concile de Latran en 1215, sur les meurtres rituels, sur les persécutions en Espagne ou dans les pays protestants, M. Leven raconte la fondation de l'*Alliance* au moment de l'affaire Mortara, qui commençait de mettre

1. *Cinquante ans d'histoire. L'Alliance israélite universelle (1860-1910)*, par N. Leven, t. I. Paris, Alcan, 1911, in-8°, 552 p.

l'opinion publique du côté des persécutés. Il étudie l'action de l'Alliance pour améliorer la condition des Juifs dans les pays musulmans, la naturalisation qui leur fut accordée en Algérie, en 1870, par le décret Crémieux, leur situation en Turquie, au Maroc, en Tunisie, en Perse. Il montre, à cet égard, l'importance du Congrès de Berlin qui, sur la proposition de M. Waddington, lia la reconnaissance définitive de l'indépendance de la Serbie et de la Roumanie à l'établissement des garanties nécessaires en faveur de la liberté de toutes les confessions. Il est vrai que plus tard l'Allemagne, et la Russie, à plus forte raison, ne tinrent pas la main à l'application de ces clauses, que, si la Serbie cessa de maltraiter ouvertement les Juifs, la Roumanie réussit à tourner l'esprit et la lettre même du traité de Berlin et ne cessa pas de faire peser sur les Juifs la plus intolérable oppression, que la Russie souleva encore l'indignation du monde entier par les horreurs des pogromes de Kichinev et autres lieux. Le dernier chapitre de ce livre est intitulé l'antisémitisme, ce qui pourrait bien être le titre du livre tout entier. Il y est surtout question, avec quelque détail, de l'affaire Dreyfus : elle s'éclaire d'une lumière nouvelle et vraie à être remise au milieu du mouvement général de l'antisémitisme ; du moins ici, l'antisémitisme fut vaincu et avec lui l'Église catholique elle-même, puisque la conclusion de cet ouvrage est dans la séparation de l'Église et de l'État. Un second volume annoncé traitera de l'émigration des Israélites vers l'ouest, de la colonisation juive et des institutions scolaires et professionnelles de l'Alliance.

É. DRIAULT.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

DOCUMENTS. — Le Comité pour l'histoire moderne de l'Autriche a eu l'heureuse idée de décider la publication des traités passés entre l'Autriche et d'autres états ; elle prépare ainsi de bons matériaux pour une histoire extérieure de la monarchie des Habsbourg. Le Tableau chronologique des traités conclus par l'État autrichien de Bittner¹, qui a paru en deux volumes, a été une excellente préparation à ce travail, qui se poursuit avec une louable activité. Il est,

1. *Chronologisches Verzeichnis der österreichischen Staatsverträge*. 2 vol., 1903, 1909.

comme on sait, rangé par pays. Le volume que nous annonçons aujourd'hui¹ est, il est vrai, moins important pour l'histoire de la politique européenne de l'Autriche que ceux où sont réunis les traités avec l'Angleterre ou avec les Pays-Bas; c'est plutôt une contribution à l'histoire du développement territorial de la monarchie austro-hongroise. Les traités entre l'Autriche et la Transylvanie couvrent la période de 1526 à 1690, c'est-à-dire depuis le temps où les Habsbourg ont commencé de mettre la main sur la Hongrie jusqu'à celui où disparut l'indépendance transylvaine. A peu près tous les traités sont des conventions conclues pour des trêves, des paix ou des alliances; bon nombre d'entre elles intéressent en même temps l'histoire des guerres contre les Turcs. Les textes sont édités avec soin, toujours autant que possible d'après les originaux; chacun est précédé d'une notice détaillée où sont exposés, d'un traité à l'autre, les rapports entre les deux puissances contractantes, de façon à donner, en somme, une histoire d'ensemble de ces rapports; ces notices, rédigées en grande partie d'après des documents inédits, ajoutent beaucoup à nos connaissances. Pour l'édition des textes comme pour le commentaire, Gooss a fait l'œuvre d'un bon travailleur, d'un érudit exercé.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — L'intérêt scientifique et le besoin pratique de tirer au clair les questions de droit actuelles ont contribué à l'élaboration de l'excellent traité de NIEDNER sur l'Histoire ecclésiastique de Brandebourg². En cinq chapitres, l'auteur a étudié l'organisation ecclésiastique dans les villes au temps de la Réforme, l'ordonnance pour la visite ecclésiastique de 1573, la situation juridique au xvii^e et au xviii^e siècle, l'influence exercée par l'« allgemeine Landrecht » de 1794, enfin l'histoire du xix^e siècle. Des documents publiés en appendice concernent surtout le xvi^e et le xviii^e siècle. Le sujet traité ici forme une petite mais importante section d'un grand chapitre sur les rapports de l'Église et de l'État à l'époque moderne. Pour le Brandebourg, si l'on excepte l'édition des Ordonnances ecclésiastiques de Sehling, on avait peu de travaux préparatoires. Cela explique pourquoi l'auteur a si souvent

1. Veröffentlichungen der Kommission für neuere Geschichte Oesterreichs, I. IX: *Oesterreichische Staatsverträge. Fürstentum Siebenbürgen, 1526-1690*; bearbeitet von Roderich Gooss. Vienne, Holzhausen; Leipzig, Engelmann, 1911, in-8°, xi-974 p.

2. Johannes Niedner, *Die Entwicklung des städtischen Patronats in der Mark Brandenburg*. Ein Beitrag zur Geschichte der kirchlichen Lokalverwaltung. Stuttgart, Enke, 1911, in-8°, vi-286 p. (Kirchenrechtliche Abhandlungen hgg. von Ulrich Stutz, fasc. 73 et 74).

interrompu le fil du récit en y intercalant de nombreux documents. L'administration ecclésiastique des villes au xvi^e siècle se rattache à des idées analogues à celles d'où sortit le mouvement gallican à la fin du moyen âge. De même qu'au temps des grands conciles réformateurs les nations avaient le sentiment de protéger l'indépendance de leur Église et travaillaient contre la centralisation pontificale en faveur de l'État, de même les villes au temps de la Réformation allemande se sentaient appelées à défendre la vie religieuse et considéraient l'administration ecclésiastique comme une branche de l'administration municipale. C'est ainsi que naquit, au cours des deux siècles suivants, le patronat urbain, qui n'était qu'une fonction particulière du Conseil municipal. Au xviii^e siècle, l'égalité des confessions et l'influence de la philosophie conduisent à l'idée que la communauté ecclésiastique et la communauté civile doivent être séparées aussi dans leur organisation extérieure. Au xix^e siècle, après l'ordonnance municipale de 1808, l'Église dénoue le lien communal et devient peu à peu une corporation séparée dans le sein de la communauté civile. La ville conserve néanmoins le droit de nommer aux fonctions de l'Église et la direction suprême de ses finances. A ces droits du Conseil municipal correspond l'obligation de venir financièrement en aide à l'Église. Pour caractériser la situation nouvelle des rapports entre l'Église et l'État, l'auteur la compare à celle d'un père à l'égard de son fils majeur : celui-ci a bien sans doute sa maison à lui, sans cesser cependant d'être en partie entretenu par son père. Dans le sein de la communauté urbaine, ce même rapport s'est établi tel qu'il existe entre l'État prussien et l'Église. Ce travail clair et approfondi ne peut qu'ajouter encore au bon renom que s'est acquis le recueil de Mémoires fondé par Stutz et qui n'a cessé de croître depuis ses débuts, il y a une dizaine d'années.

HISTOIRE POLITIQUE AU TEMPS DE LA RÉFORME. — L'ouvrage de WALTHER, sur les premières années du règne de Charles-Quint¹, dénote une intelligence aiguisée et personnelle. Le jeune auteur s'est proposé de montrer comment se sont formées, au début, les idées et la pratique du souverain sous l'influence du milieu ; il cherche à décomposer, pour ainsi dire, la personnalité de Charles-Quint dans les éléments qui la composent. Il croit, et ceci peut, il est vrai, s'appliquer au moins à Charles-Quint, que la manière de voir et d'agir d'un chef d'État suit plus ou moins une diagonale menée entre les efforts et les capacités de ses ministres, comme entre les intérêts et

1. Andreas Walther, *Die Anfänge Karls V.* Leipzig, Duncker et Humblot, 1911, in-8°, xiii-258 p.

les désirs de son peuple. Pour établir cette démonstration, Walther étudie dans un premier chapitre les partis, l'histoire des familles, l'administration et les problèmes politiques dans l'État bourguignon, d'abord, puis dans le royaume de Castille. La résultante de ces deux premiers éléments est le milieu qui se constitua à la cour de Philippe le Beau, fils de Marie de Bourgogne, époux de Jeanne la Folle de Castille. Le fils de Philippe est Charles-Quint, adolescent de seize ans à la mort de son père. La tante de Charles, Marguerite d'Autriche, prit la régence des Pays-Bas; c'est à cette première régence (1507-1515) qu'est consacré le second chapitre; et, dans ce chapitre encore, c'est la question des influences dirigeantes qui est surtout envisagée. Sous cette régence, au temps de la ligue de Cambrai, que l'auteur interprète comme un succès du parti national en Bourgogne, une place éminente fut occupée par l'homme dont l'influence a été dominante pour la formation de Charles, Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, premier chambellan et précepteur du futur empereur. Son nom sert de titre au troisième chapitre, le plus important de l'ouvrage. Un précédent ouvrage de l'auteur sur l'histoire de Bourgogne¹ le préparait à bien comprendre cette personnalité qui, par la tradition de sa famille, représentait la haute noblesse bourguignonne et qui, maintenant, est devenue le premier conseil d'un empereur universel, héritier des anciens ducs de Bourgogne. Avec Chièvres reparait l'ancienne politique bourguignonne d'une neutralité amicale entre l'Angleterre et la France; mais en même temps il a aussi le sens de la politique dynastique, non nationale, qui s'imposait à son maître, le grand héritier. De là vint que Chièvres, le nationaliste bourguignon, détourna Charles-Quint de la Bourgogne vers l'empire du monde. Par là, il est vrai, il entra dans une carrière pour laquelle il n'était pas préparé : il lui manquait en effet la connaissance du monde espagnol et allemand. C'est Chièvres qui, en 1518, fit nommer grand chancelier le juriste Gattinara, le génial, le passionné, l'ambitieux représentant de la politique universelle, le rival de Chièvres et son successeur dans la formation du jeune Charles. Le contraste entre ces deux hommes est une des parties les plus finement observées du livre. Après avoir ainsi déterminé les influences, l'auteur s'arrête dans ses dernières pages sur la personne même du futur empereur; les renseignements souvent cités sur le jeune prince, il les interprète à la lumière des résultats acquis et, s'éloignant de l'opinion courante, il explique habilement comment Chièvres prépara son élève à l'indépendance,

1. *Die burgundischen Zentralbehörden*. Leipzig, 1909.

au commandement de soi-même. Dans l'enfant, chez qui l'on a vu trop exclusivement ce qu'il y a de raide et de lourd, il accentue, au contraire, la forte volonté, l'entraînement au travail. Assurément, ce livre nous fait mieux comprendre la formation de Charles-Quint. L'auteur est maître de ses sources; aux documents imprimés, il a joint le fruit de ses recherches aux archives de Lille. Il est subtil et pénétrant, mais son style souffre d'une tendance fâcheuse à l'abstraction, à l'emploi d'une langue recherchée et philosophique, derrière laquelle on distingue mal la réalité.

Les *Petits Textes*, publiés par Hans LIETZMANN, dont quatre-vingt-sept numéros ont paru jusqu'ici, sont en faveur croissante auprès des professeurs comme des étudiants des universités allemandes; ils sont excellents pour les services pratiques de théologie, de philologie et d'histoire. Le recueil, que nous avons à signaler ici, de textes relatifs à l'histoire de la guerre des paysans et des anabaptistes¹ où l'on trouve, outre les douze articles des paysans et les dix articles de Memmingen, beaucoup d'autres documents, atteint parfaitement son but pédagogique et scientifique.

Dans une conférence faite à l'Université de Tubingue², A. BÜHLER se demande quelle part l'administration forestière et la chasse, telles qu'elles étaient pratiquées par les grands seigneurs fonciers, ont pu prendre à l'insurrection des paysans; il répond que la limitation du droit, qui appartenait autrefois aux paysans d'utiliser les forêts à leur profit, a porté peu d'atteintes fâcheuses aux conditions de leur vie; le droit de chasse, au contraire, accaparé par les seigneurs, et surtout l'impossibilité où se trouvait le paysan d'empêcher les dommages causés par le gibier, ont fait naître d'amers ressentiments et certainement contribué à la terrible insurrection de 1525.

C'est un fait bien connu que deux circonstances ont favorisé le protestantisme en Allemagne au xvi^e siècle: l'hostilité des Habsbourg contre la France et la menace des Turcs; sans la pression constante exercée par ces deux périls extérieurs, Charles-Quint n'eût pas été forcé d'accorder tant d'avantages aux protestants alle-

1. H. Böhmer, *Urkunden zur Geschichte des Bauernkrieges und der Wiedertäufer*. Bonn, Marcus et Weber, 1910, in-8°, 35 p. (Kleine Texte für theologische und philologische Vorlesungen und Uebungen, publ. par H. Lietzmann. Dans les derniers numéros parus, on a supprimé les mots « theologische und philologische » du titre, parce que le plan de la collection a été élargi).

2. Anton Bühler, *Wald und Jagd zu Anfang des 16. Jahrh. und die Entstehung des Bauernkrieges*. Rede gehalten am 25 Febr. 1911. Tubingue, Mohr, 1911, in-4°, 28 p.

mands. WESTERMANN s'est proposé¹ d'exposer les rapports de ces derniers avec les Turcs au temps de la diète de Ratisbonne de 1532. L'histoire de cette diète est difficile à faire à cause des interminables négociations avec une Commission des États qui se posa en intermédiaire entre ceux-ci et l'empereur. Westermann s'y est préparé par de longues recherches dans les archives, la publication des *Deutsche Reichstagsakten* n'ayant pas encore atteint l'année 1532; ce sont les archives de l'état à Vienne qui lui ont été le plus utiles. Il a publié en appendice une partie des textes qu'il a trouvés, notamment la déclaration des protestants sur leur refus d'aider l'empereur contre les Turcs. Il blâme avec raison leur tactique en cette circonstance; les moyens de droit, le patriotisme, la foi chrétienne leur interdisaient un pareil refus; ils prirent ainsi une attitude dans laquelle ils ne pouvaient ni ne voulaient sérieusement persévérer. Le refus de la « *Türkenhilfe* » est une manœuvre qui les compromet sans leur servir. Quand il parle des raisons morales qui décidèrent les protestants à prendre cette tactique du refus, l'auteur aurait pu rappeler le *Heerpredigt wider den Türken* de Luther, où se trouve le meilleur exposé du point de vue protestant sur la question. Westermann montre très bien le rôle de la politique bavarroise sous la direction du chancelier Léonhard von Eck : les Wittelsbach catholiques étaient pour l'impérialisme de Charles-Quint une entrave au moins aussi pesante que les États protestants de l'empire. L'auteur compare avec justesse la situation de la Bavière, enclavée dans le domaine des Habsbourg, avec la situation, dans une certaine mesure analogue, de la France. Dans les deux cas, un danger semblable conduisit à un semblable résultat : l'intérêt politique, le désir de tenir en échec la maison de Habsbourg l'emportèrent, en France comme en Bavière, sur le sentiment de la communauté religieuse. Afin que le Habsbourg ne pût utiliser l'armée consentie à Ratisbonne pour conquérir la Hongrie, la Bavière fit décider que cette armée ne pourrait être employée que contre les Turcs. Par là, et en même temps par son attitude dans la question du concile, la Bavière se fit, comme assez souvent la France dans d'autres occasions, l'alliée des protestants allemands. C'était à peu près une tactique protestante d'opposition de déclarer qu'il importait plus de convoquer le concile que de repousser les Turcs, et

1. Ascan Westermann, *Die Türkenhilfe und die politisch-kirchlichen Parteien auf dem Reichstag zu Regensburg 1532*. Heidelberg, Winter, 1910, in-8°, viii-237 p. (Heidelberger Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte, publ. par K. Hampe et H. Oncken, 25^e fasc.).

que l'hésitation de l'empereur dans la question du concile pouvait amener les États catholiques à reprendre les concessions qu'ils avaient faites pour la guerre contre les Turcs. Ne pouvant même compter sur l'appui de ses coreligionnaires, l'empereur fut bien obligé de céder aux catholiques dans la question du concile, et aux protestants au moins en leur accordant un délai de faveur provisoire. Tous ces rapports, ces négociations sont mis en bonne lumière dans l'instructive monographie de Westermann.

La période décennale qui suit la diète de Nuremberg de 1532 est le temps où s'épanouit le protestantisme allemand. Après, commence lentement le retour en arrière. HEIDRICH s'est proposé¹ d'étudier ce mouvement de recul pendant les cinq années qui précédèrent la résolution prise par l'empereur de faire la guerre aux protestants. Ainsi que Westermann, il s'appuie, lui aussi, sur les actes de la diète; les archives de Bruxelles et de plusieurs archives allemandes lui ont fourni ses documents. Dans une première partie, seule parue jusqu'ici, il traite des quatre diètes de 1541-1543. Les négociations qu'il raconte sont à beaucoup d'égard la répétition de celles qui s'étaient poursuivies pendant les dix années précédentes. C'est de nouveau le péril turc; de nouveau, les protestants se donnent des airs de vouloir subordonner leur aide à des concessions sur le terrain religieux; de nouveau, ils cèdent pour des raisons de patriotisme et de foi chrétienne, tandis que, d'autre part, l'empereur fait un pas vers eux et renouvelle la promesse, déjà faite plusieurs fois, mais à titre provisoire, de la tolérance. Fatigante poursuite de l'équilibre, perpétuelle dérobade avant de prendre une décision. C'est à contre-cœur que Charles-Quint décida de recourir à la force (il avait le tempérament plutôt d'un diplomate que d'un guerrier), mais il comprit que le conflit, arrivé à ce point, ne pouvait être réglé que par les armes. Selon Heidrich, l'importance de la diète de 1541 consista essentiellement à convaincre l'empereur de cette nécessité. La seconde, tenue à Spire en 1542, siégea sous l'impression d'une situation politique où les menaces contre l'Allemagne venaient du côté, non seulement des Turcs, mais aussi des Français. C'était, moins encore que l'année précédente, le moment d'en venir aux armes avec les protestants; aussi les résolutions prises par cette diète eurent-elles un caractère purement provisoire, comme celles de la précé-

1. Paul Heidrich, *Karl V und die deutschen Protestanten am Vorabend des Schmalkaldischen Krieges*. 1^{re} partie : *Die Reichstage der Jahre 1541-1543*. Francfort-sur-le-Mein, Bær, 1911, in-8°, VIII-164 p. (Frankfurter historische Forschungen, publ. par G. Kuntzel, 5^e fasc.).

dente. Une troisième, réunie en cette même année à Nuremberg et qui dura jusqu'à l'année suivante, n'amena aucun changement fondamental dans les rapports entre l'empereur et les protestants. Toutes les possibilités de négociation étaient maintenant épuisées, sans qu'on eût trouvé un terrain d'entente; on recourut donc à d'autres moyens : en 1543, Charles-Quint marcha contre le duc de Clève qui venait de passer au protestantisme. Telle fut la suite des pourparlers avec la diète; elle a été fort bien exposée par Heidrich, qui nous a donné une excellente contribution à l'histoire de la diète germanique avant la guerre de Smalkalde.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS. — Il y a plus de trente ans, Hermann HALLWICH, dans son ouvrage en deux volumes : *Wallenstein's Ende*, a donné une base solide aux recherches sur la fin tragique de Wallenstein; il a été le premier à faire connaître un grand nombre de ses lettres; depuis, il n'a cessé d'accumuler de nouveaux documents et des études de détail sur un sujet qui inspira au plus grand auteur dramatique de l'Allemagne sa meilleure tragédie; il vient maintenant de donner au public savant trois gros volumes sur l'histoire de Wallenstein¹. On sera peut-être surpris de lire dans la préface au tome III que ce nouvel ouvrage n'est qu'une introduction, « il est vrai démesurément étendue », à un ouvrage « définitif » dont le plan est déjà tracé. Les deux premiers volumes de cette « Introduction » racontent l'histoire de Wallenstein depuis sa jeunesse jusqu'à l'apogée de sa puissance (1628); un appendice permet de plonger le regard dans les événements des deux années suivantes. Le tome III contient les documents; ce sont, pour la plupart, des lettres de Wallenstein ou à lui adressées; la plus petite partie consiste en lettres émanées de généraux et d'hommes d'État et le concernant. Hallwich confesse que son récit tombe trop souvent dans le menu détail, mais, dit-il, si l'on n'observe pas les étoiles de troisième et de quatrième grandeur, comment comprendre les mouvements des étoiles de première grandeur? Sans doute; tout de même le récit est par trop alourdi par tant de citations. Hallwich sait, quand il le veut, conter les faits avec talent, mais il le veut moins souvent que le lecteur ne le souhaiterait. On dirait qu'il préfère laisser parler les actes eux-mêmes, ce qui ne rend pas son ouvrage plus facile à lire. Les grandes lignes du récit fléchissent de temps en temps sous la masse des détails et des documents. La

1. Hermann Hallwich, *Fünf Bücher Geschichte Wallensteins*, 3 vol. Leipzig, Duncker et Humblot, 1910, in-8°, VIII-694, 585 et XVII-487 p.

pensée dominante de l'auteur consiste à défendre, à justifier son héros; Wallenstein n'a pas de plus fidèle partisan que lui. Il est convaincu que les auteurs qui l'ont précédé ont trop cherché dans le général le démon et pas assez l'homme; il défend en lui l'homme, le général et le politique. Les sources sont à peu près silencieuses sur les sentiments qui animaient Wallenstein; Hallwich lui-même avoue que cet homme énigmatique « ne mit sur le papier que des pensées, non des sentiments » (II, 347); mais, quand les documents se taisent, le biographe y supplée par des actes de foi. Il croit que Wallenstein eut « un cœur chaud, accessible à de nobles sympathies, pénétré de compassion pour les souffrances d'autrui » (I, 143). Ce n'est pas en donner la preuve que de montrer, par exemple, la sollicitude de Wallenstein pour ses agents et ses serviteurs; il n'a fait en ceci qu'agir comme tout grand calculateur et organisateur. Il était généreux, mais aussi rude et dur. Ses lettres à sa femme sont perdues, elles nous auraient peut-être fait connaître ce qu'en lui valait l'homme. Hallwich, qui déplore amèrement cette perte, se persuade cependant qu'il fut un chef de famille vraiment tendre.

Plus important que l'homme est le politique. Hallwich se réfère volontiers à Ranke dont il a récemment réédité l'histoire de Wallenstein¹. Ranke a tracé de celui-ci le meilleur portrait, mais aussi le plus circonspect. Il s'est surtout interdit de soulever le voile qui couvre ses derniers desseins politiques. Plus nombreux sont les documents dont Hallwich peut disposer et il a pu corriger çà et là Ranke sur des points de détail; mais a-t-il réussi à faire prendre les idées si variées, souvent contradictoires, qui ont jailli de cette imagination féconde, pour les plans mûris d'un homme d'État plutôt que pour les chimères d'un orgueil démesuré? Cette question, il est plus aisé de la poser ici que d'y répondre. Il reste que Wallenstein n'a rien voulu pour l'empereur et pour l'empire qui n'ait dû servir en même temps à sa propre grandeur. Il est impossible d'entrer ici dans le détail des faits militaires, politiques et administratifs que nous prodigue Hallwich; personne à l'avenir ne pourra aborder l'étude de la guerre de Trente ans sans connaître à fond son ouvrage. Alors même qu'il aurait échoué dans sa tentative pour substituer un portrait tout nouveau de Wallenstein à l'ancien, il nous aura mieux fait connaître par le menu détail la vie de son héros et en même temps l'histoire d'un important chapitre de la grande guerre qu'aucun autre ouvrage paru depuis longtemps.

1. Voir notre précédent Bulletin, *Rev. hist.*, t. CVI, p. 376.

Une source importante, mais trouble, pour l'histoire de la chute de Wallenstein, est la correspondance des généraux Gallas, Aldringen et Piccolomini en janvier et février 1634. Tous trois étaient résolus à faire réussir les projets de l'empereur et n'entrèrent qu'en apparence dans les plans de Wallenstein. Leurs lettres ne nous sont parvenues que sous forme de copies incomplètes, en partie non datées, en partie attribuées à des auteurs ou à des destinataires faux. La critique formelle avait ici une tâche difficile, avant qu'on pût aborder la critique des documents quant à leur fond même. Un élève de Moriz Ritter (qui lui-même avait déjà fait de la chute de Wallenstein l'objet d'un travail particulier), Fr. PARNE-MANN, a entrepris d'étudier tout ce qui se rapporte à la date, aux destinataires des lettres, à ceux qui les ont reçues¹. Quant aux auteurs, il est arrivé à des résultats certains; quant à la date, à des résultats presque sûrs et il a pu dresser un tableau chronologique de ces lettres qui sera un guide excellent pour des recherches ultérieures; naturellement, il a trouvé en même temps des choses utiles à nous dire sur les sentiments et les desseins des trois généraux.

J. KREBS, qui connaît bien l'histoire de la Silésie pendant la guerre de Trente ans, a écrit² plusieurs chapitres d'une vie du comte silésien Melchior de Hatzfeldt, qui a pris part à de nombreux combats dans la première partie de la guerre, en qualité d'officier impérial; outre les faits et documents nouveaux qu'il nous apporte sur la famille des Hatzfeldt, il nous apprend beaucoup sur l'histoire militaire de la guerre de Trente ans; même ceux qui étudient Wallenstein y trouveront à glaner.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET INTELLECTUELLE. — Feu JANSEN qui, il y a quelques années, a raconté les débuts des Fugger, a donné le tome I d'un ouvrage sur Jacques Fugger, qui devait en compter trois³. Ce tome I a été composé à l'aide d'excellents matériaux; l'auteur y expose la situation de Fugger dans le monde des affaires, ses entreprises dans le Tyrol, en Hongrie, et son importance politique. Dans le tome II devaient trouver place ses rapports avec Rome et l'Italie, l'Espagne et les Pays-Bas, les gains qu'il sut réaliser, le point où

1. Friedrich Parnemann, *Der Briefwechsel der Generale Gallas, Aldringen und Piccolomini im Januar und Februar 1634; ein Beitrag zum Untergange Wallensteins*. Berlin, Ebering, 1911, in-8°, xiii-111 p.

2. Julius Krebs, *Aus dem Leben des kaiserl. Feldmarschalls, Grafen Melchior von Hatzfeldt, 1593-1631*. Breslau, Korn, 1910, viii-324 p.

3. Max Jansen, *Jakob Fugger der Reiche. Studien und Quellen*. I. Leipzig, Duncker et Humblot, 1910, in-8°, ix-415 p. (Studien zur Fuggergeschichte, publ. par Max Jansen, 3^e fasc.).

atteignit sa fortune, et en même temps ce qu'il a fait pour les arts ; un troisième volume devait contenir la correspondance. Dans le tome I, on ne trouvera pas, à vrai dire, une biographie, qui était réservée pour le tome II. Il est difficile d'exagérer l'importance économique et politique de la maison des Fugger et en particulier de celui qui en fonda la grandeur, de Jacques le Riche. Les Fugger ont été les intermédiaires des emprunts contractés par les Habsbourg, du trafic des indulgences pontificales, de la levée des impôts ; ils jouèrent un rôle dans l'envoi des lettres, l'expédition des marchandises, la transmission des nouvelles politiques et autres, etc. La partie la plus importante de leurs entreprises était l'affaire des métaux précieux, le drainage de l'argent et du cuivre fourni par le Tyrol et par la Hongrie. Sur tous ces points, Jansen enrichit considérablement nos connaissances. Dans le chapitre sur Jacques Fugger et la politique, nous signalerons surtout le rôle joué par le grand marchand dans l'élection impériale de 1519. En rappelant plus tard à Charles-Quint ses obligations financières, il pouvait lui écrire : « Il est évident que, sans moi, V. M. n'aurait pu obtenir la couronne impériale. » Ce premier volume fait vivement regretter la mort prématurée de l'auteur.

Les éloges que nous avons donnés dans notre précédent Bulletin (t. CVI, p. 378) à l'ouvrage de B. HAGEDORN sur le commerce et la navigation de la Frise orientale au *xvi^e* siècle sont aussi bien mérités par la suite¹. Le talent de l'auteur croît avec l'importance grandissante du sujet. Si, du précédent ouvrage, on a pu dire que son intérêt dépasse de beaucoup ses limites territoriales, l'observation s'applique encore bien mieux au présent volume. Ici encore, c'est la ville d'Emden qui est le centre de l'ouvrage, à ce point que, suivant l'auteur lui-même, il aurait pu être intitulé : Histoire du commerce d'Emden. Mais, au *xvi^e* siècle, ce commerce prit une extension imprévue et tout le comté de Frise orientale contribua à l'épanouissement de sa capitale. Ses comtes, grands seigneurs fonciers, étaient devenus les seigneurs du pays et s'étaient fait une place distinguée parmi les dynastes, non seulement de l'Allemagne, mais aussi du nord de l'Europe. Les relations commerciales de la Frise orientale tendaient vers l'Orient, le Nord et l'Occident : les ports de la Baltique fournissaient les grains ; la Norvège envoyait ses bois ; la France

1. Bernhard Hagedorn, *Ostfriesland's Handel und Schiffahrt vom Ausgang des 16 Jahrh. bis zum Westfälischen Frieden, 1580-1648*. Berlin, Curtius, 1912, in-8°, xxii-568 p. (Abhandlungen zur Verkehrs- und Seegeschichte, publ. par Dietrich Schäfer, t. VI).

occidentale et la péninsule ibérique leurs vins et le sel marin. La Frise avait en outre un riche arrière-pays sur lequel s'appuya sa situation économique depuis l'explosion de la guerre aux Pays-Bas. Placée entre l'Allemagne et l'Angleterre, elle était en relations d'affaires avec ces deux pays; aussi l'histoire de son commerce devient-elle un chapitre de l'histoire de la Hanse teutonique et des « Merchant adventurers ». Ces derniers avaient à Emden, au grand dépit de la Hanse, un entrepôt pour les draps, et la Hanse mit aussitôt en mouvement la lourde machine de l'Empire contre ses concurrents anglais. Outre l'opposition anglo-allemande, c'est surtout l'opposition de l'Espagne et des Pays-Bas dont souffrit le commerce d'Emden. Les Hollandais voulaient empêcher, pendant la guerre, leur commerce de se détourner vers Emden, et surtout les Espagnols de tirer des ressources de la Frise voisine. L'interdiction du commerce avec l'ennemi, édictée par les États-Généraux en 1584, s'appliqua aussi par conséquent aux neutres des pays voisins et fit naître une vive amertume entre Emden et la Hollande. Résolu de maintenir sa neutralité les armes à la main, le comte de Frise s'efforça de s'assurer l'appui de l'empire; mais en Hollande on considéra ces tentatives comme des actes favorables à l'Espagne. Vers la même époque, les Pays-Bas, affranchis de l'oppression espagnole, commençaient à édifier leur puissance commerciale; alors se manifestèrent en Frise et à Emden les premiers signes de la décadence où tomba dans le même temps tout le commerce allemand. Pour Emden, il faut en chercher les raisons dans l'histoire du pays, dans la chute du pouvoir des comtes, dans la révolution d'Emden-soulevée contre le comté de Frise orientale (1595). Bien qu'au commencement du xvii^e siècle l'ancienne prospérité commerciale ait semblé renaître, elle succomba bientôt par la lutte sans merci qui éclata entre le comte et la ville. Pour qu'elle pût rétablir ses affaires, il manquait à la ville d'Emden ce qui fit également défaut à la Hanse teutonique et ce qui mit le sceau à sa destinée après la victoire de l'Angleterre, c'est-à-dire la puissance politique. Ainsi tomba l'ancien esprit d'entreprise, et des marchands aux vues lointaines devinrent de petits bourgeois économes et sans horizon. Le travail de Hagedorn, composé presque uniquement à l'aide des documents d'archives, nous découvre un terrain tout neuf; l'auteur y fait preuve d'aptitudes remarquables pour l'histoire économique et politique. L'ouvrage est bien composé, muni d'une carte, d'une table des noms d'hommes et de choses, qui se rapporte aussi au précédent volume. Le style est clair, précis et pénétrant, plus châtié que dans le tome I. Remarquons encore que

les deux volumes sont complétés par une étude du même auteur parue un peu auparavant¹ et où sont étudiés les formes d'exploitation, les principes financiers et l'organisation générale du commerce maritime à Emden. On peut attendre beaucoup de lui dans le domaine où il s'est engagé.

Le vénéré maître de l'historiographie bavaroise, S. VON RIEZLER, a, dans une conférence lue à l'Académie de Munich², traité de l'art sous les Wittelsbach. Il a montré que la division de la famille en branches nombreuses a favorisé le développement des arts. Non seulement Munich, mais encore Deux-Ponts, Landshut, Ingolstadt, Heidelberg, Mannheim, Düsseldorf et quelques petites localités ont, pendant plus ou moins longtemps, joui des faveurs des Wittelsbach; aujourd'hui encore, ces villes témoignent d'un riche passé artistique. Si l'architecture et la peinture ont été l'objet de soins particuliers, il n'y a aucun domaine de l'art civil ou religieux où les princes de cette maison n'aient fait sentir l'heureuse influence de leur patronage. La conférence est rédigée dans un style digne de la noblesse du sujet et témoigne d'une connaissance approfondie de cinq cents ans d'histoire.

A.-O. MEYER.

1. Bernhard Hagedorn, *Betriebsformen und Einrichtungen des Emden Seeverkehrs in den letzten drei Jahrzehnten des 16 Jahrh.* (dans les *Hansische Geschichtsblätter*, 1909, 1910).

2. Sigmund von Riezler, *Die Kunstpflege der Wittelsbacher*. Festrede gehalten in der k. Akademie der Wissenschaften am 8. März 1911. Munich, Académie des sciences, 1911, in-4°, 43 p.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

H. LAMMENS. *Ziād ibn abihi, vice-roi de l'Iraq, Lieutenant de Mo'āwīa I^{er}*. Roma, 1912. (Estratto dalla *Rivista degli studi orientali*, vol. IV.)

Ce *Ziād*, une des figures les plus sympathiques de l'impérialisme arabe, appartenait à une famille de *Tā'if* établie à *al Basrat* (Basora). Mais sa généalogie étant mal établie, ses détracteurs en firent un « homo novus », sous l'épithète peu flatteuse de *mawlā*; l'appellation bizarre de *ibn'abihi*, « le fils de son père », des auteurs impartiaux vint trancher la question d'une façon commode et peu compromettante. Le premier calife Omayyade, *mu'āwīyat*, qui l'avait en haute estime, le fit passer pour son frère naturel.

Au service de 'Umar, puis de 'Alī, enfin de *Mu'āwīyat*, il devint sous celui-ci gouverneur d'*al Basrat* avec les provinces de la Haute-Asie comprises sous le nom de *Khurāsān*, puis d'*al Bahrayn*, de 'Umān et d'une partie de l'Inde : c'est-à-dire de la moitié orientale de l'Empire arabe, du *machriq*; il devint, en un mot, « le second de l'État ».

Il sut faire rentrer dans l'ordre la population turbulente et anarchiste d'*al Basrat* : le discours qu'il lui tint en prenant possession de ce poste difficile est un chef-d'œuvre de netteté et de fermeté, c'est aussi un des rares échantillons de l'éloquence arabe (p. 39-41). Quand il succéda peu après à *al mughīrat*, dans le gouvernement d'*alkūfat*, le dernier boulevard du chiïsme, il eut à réprimer une émeute fomentée par le chef de la secte, *Hudjr*. Après examen du dossier de l'affaire, le calife ordonna l'exécution du chef des dissidents et de quelques-uns de ses compagnons. L'ordre se rétablit enfin dans l'*Irāq*.

Mais pour le rendre définitif, *Ziād* eut l'idée ingénieuse de transformer le palais de la préfecture *dar al 'imārat* en une forteresse, d'où les regards du gouverneur plongeaient dans les galeries et la cour de la mosquée. Celle-ci, le *masdjid*, avant de devenir le lieu exclusif du culte, était la maison commune, le parlement, la place d'armes, en un mot le centre de la vie publique, et, en particulier, à *al Kūfat* elle était le foyer des conspirations antiomayyades. En outre, il remania les arrondissements de la ville de manière que dans chacun des quatre *'arbā'* ou quartiers les éléments chiïtes intransigeants, hostiles à la dynastie, fussent contrebalancés par des groupes ethnographiques différents : et il substitua à l'autorité des chefs de tribus celle des préposés du gouvernement *'arif* et *naqīb*.

Une fois l'autorité de la dynastie consolidée, *Ziād* s'occupait de la

mise en valeur du pays par des travaux d'utilité générale, réfection des canaux de l'*Irāq* négligée sous le califat troublé de 'Alī, concession de terres abandonnées, encouragements à l'agriculture. Il entreprit aussi la colonisation militaire du *Khurāsān*.

En somme, *Ziyād* gouverna avec fermeté sans la cruauté du fameux *Alhaddjād*; il pratiqua la mansuétude *hilm* et fut avant tout un homme d'État omayyade.

Bien des passages mériteraient d'arrêter notre attention dans cette intéressante étude. Sachons gré à l'auteur de nous avoir donné là une monographie utile aux études d'histoire arabe.

Page 3, ligne 8, que veut dire « le dialecte de l'Iran »? Page 39, note 5, lire : *lā tardjumū qabri*, et *rudjum* avec un *djim* et non avec un *hā*?

A. BARTHÉLEMY.

N. CHABANNES. **Monographie de la paroisse de Rocles.** Privas, impr. centrale de l'Ardèche, 1911. In-8°, 128 pages, 4 planches et une carte. (Extrait de la *Revue du Vivarais*, t. XIX et XX.)

M^{me} RICARD, née DE ROCHEGUDE, et Henri DE LONGEVIALLE. **La marquise de Villevrain (1729-1799). Un intérieur de famille en province au XVIII^e siècle.** Lettres. Privas, impr. centrale de l'Ardèche, 1911. In-8°, 102 pages et 4 planches. (Extrait de la *Revue du Vivarais*, t. XIX et XX.)

L'étude de M. Chabannes sur sa paroisse natale est fort bien conduite; le plan en est logique et clair. L'auteur nous renseigne d'abord sur l'étymologie du nom actuel de la commune, sur les hameaux, les lieux dits, les rivières, le climat, les productions, sur le costume, sur l'activité agricole, commerciale et industrielle. On sent à l'allure de l'exposé que M. Chabannes est originaire de la paroisse dont il écrit l'histoire; il en connaît les traditions, les légendes, les dictons. Son récit ne manque pas de verve et de couleur. La paroisse de Rocles, d'après lui, existe depuis le VII^e ou le VIII^e siècle; sur les origines chrétiennes de Rocles, l'auteur n'a recueilli que bien peu de renseignements. Le château féodal fut probablement détruit au XIV^e siècle par les Routiers. M. Chabannes dresse la liste des seigneurs, nous renseignant sur leur biographie, leur blason. Il étudie ensuite la condition du peuple. Le mode de possession dominant est l'emphytéose; l'auteur en donne une définition excellente : c'est une location perpétuelle. Une des particularités de l'emphytéote vivarois c'est, qu'outre le serment de fidélité, il prête l'hommage tout comme un feudataire. M. Chabannes examine les droits de prélation, de taille, de corvées, de banalité, de justice.

Au XVI^e siècle, les seigneurs de Rocles ayant embrassé le protes-

tantisme, toute la population suit leur exemple : *cujus regio ejus religio*. De 1625 à 1650, les habitants retournent en bloc au catholicisme. Sur l'administration municipale, sur les consuls, sur les collecteurs des tailles, sur la dime, M. Chabannes nous fournit des renseignements très explicites. L'auteur réussit même à faire revivre les intérieurs paysans sous l'ancien régime, réjouissances familiales, chansons à boire, romances campagnardes. Le village à flanc de coteau, où l'on accède par une *calade*, sorte de chemin muletier pavé, est troublé de temps en temps par les charivaris de la jeunesse et le passage des gens de guerre. Quelques détails sur l'organisation des milices, sur l'enseignement populaire.

Examinant ensuite l'histoire de sa paroisse à l'époque révolutionnaire, l'auteur n'a pas su se garder suffisamment de considérations trop générales; il aurait dû tenir pour connus les grands événements de l'histoire nationale. Les élections aux États-Généraux, la rédaction des cahiers de doléances, la constitution civile du clergé, la participation de la municipalité de Rocles au rassemblement de Jalès, la substitution des gardes nationales aux anciennes milices, la levée en masse, la chouannerie, bref toutes les circonstances de l'existence de Rocles sous la Révolution sont passées en revue. La documentation est riche pour l'époque révolutionnaire, les délibérations municipales ayant fourni à l'auteur des renseignements très circonstanciés. Nous engageons vivement M. Chabannes à continuer dans cette voie et à nous donner de nouvelles monographies de paroisses vivaroises.

La correspondance de la marquise de Villevrain avait donné lieu à une première publication restreinte dans la *Revue hebdomadaire*. Dans la brochure qu'elle vient de publier avec la collaboration de M. de Longevialle, M^{me} Ricard a élargi son cadre et complété sa documentation. Les lettres de la marquise proviennent du château de Rochegude, situé à la limite des départements de la Drôme et de Vaucluse. Cette correspondance comprend deux parties; la première, qui a son point de départ en 1748, renferme les lettres adressées par M. de Bonot de Villevrain à M^{lle} d'Acquéria de Rochegude, alors pensionnaire à l'abbaye de Soyons, dans le Haut-Vivaraïs; en 1774, commence une seconde série de lettres écrites pour la plupart par le fils aîné de la marquise, lequel se trouvait à cette époque en garnison à Sedan. L'unique frère de M^{me} de Villevrain, le marquis d'Acquéria de Rochegude, fut une des premières victimes des émeutes de 1790 à Avignon. La marquise mourut au Bourg-Saint-Andéol le 17 ventôse an VII (1799).

Les lettres de M^{me} de Villevrain et celles de ses correspondants contiennent surtout des renseignements d'ordre privé; mais, sur ce point, elles constituent une restitution intéressante de la vie familiale en Vivaraïs au xviii^e siècle. On y rencontre des détails sur les hivers du pays, la peur des loups, l'éducation des vers à soie, la vie de

pensionnat, les « nippes » et la dot d'une fiancée. Une lettre fait mention de M^{me} de Larnage, l'amie de J.-J. Rousseau, « fort aymable et dévouée, quoyqu'elle donne un peu dans les nouvelles idées de philosophie ». Un voyage en bateau sur le Rhône n'allait pas sans danger; en temps de crue, le bac à traile du Bourg ne fonctionnait pas; la traversée du fleuve devait se faire à la rame. Les chemins n'étaient pas sûrs; il fallait se munir de pistolets en passant par le Vivarais, par crainte des malandrins. A peine mariée et installée au Bourg, la marquise contracte la petite vérole; comme traitement, elle se lave le visage avec de l'eau distillée de lis, de roses, de fraises, de melons, de fèves et même avec du lait d'ânesse.

Dans la deuxième partie de la correspondance, il est surtout question du fils aîné de la marquise, aspirant, en 1774, au grade de capitaine et qui fait des dettes. On y voit l'émotion causée au Bourg par la maladie dont Louis XV allait mourir, l'attente des nouvelles. Une lettre nous apprend que les chiens enragés sont nombreux dans la petite ville; bien des personnes qui ont été mordues sont parties en pèlerinage pour la chapelle Saint-Denis à Rochegude.

La marquise donne tous ses soins à la récolte des graines et fait bien surveiller ses vers à soie. « Le deuil du feu roy fera que le prix des cocons ne sera que bien médiocre. » Un orage violent et des coups de tonnerre font périr une chambrée des plus beaux vers à soie « prêts à monter ». D'autres lettres nous présentent un tableau de la vie mondaine au Bourg; à la dernière réception, la cour de la marquise a été pleine de chaises à porteurs, son salon de visites. « On s'agit dans les compagnies, on jase; c'est un vray babillage de pies enragées. » On voudrait savoir ce qui se passe à Paris « et quelles personnes auront crédit près du nouveau roy ».

Cette correspondance évoque, d'autre part, un monde futile et délicat de jeunes officiers, préoccupés surtout de leur avancement et comptant pour cela sur leurs amis de la cour, en attendant, faisant des dettes et mille folies, cultivant les belles et le point d'honneur.

A la suite des lettres, quelques documents notariés nous renseignent sur le luxe de la maison de M. Bonot au Bourg, sur le rendement de ses terres, vignobles, prairies, oliviers, mûriers, vers à soie. La brochure se termine par une généalogie des Bonot, seigneurs de Villevain, et par une notice sur l'abbaye de Soyons, fondée au VIII^e siècle et détruite par les protestants en 1562; la communauté ne comptait que dix religieuses quand elle se dispersa en 1791.

On voit, par cette courte analyse, de quel intérêt peut être la publication de M^{me} Rochegude et de M. de Longevialle pour l'étude de la petite noblesse provinciale à la veille de la Révolution.

Jean RÉGNÉ.

L. DUTIL. L'état économique du Languedoc à la fin de l'ancien régime (1750-1789). Paris, Hachette, 1911. In-8°, xxiv-961 pages.

Le volumineux ouvrage que M. L. Dutil a consacré à la description de l'état économique du Languedoc, pendant la seconde moitié de l'ancien régime, comptera assurément parmi les plus consciencieuses enquêtes qui aient été entreprises sur la condition matérielle des provinces de l'ancienne France à la veille de la Révolution. Son information est très abondante; elle résulte d'un énorme travail de dépouillement de pièces inédites, poursuivi dans les dépôts de la Haute-Garonne, de l'Hérault et du Tarn, complété à Paris aux Archives nationales. Un grand nombre de sources imprimées ont été mises à contribution. Telle est cependant l'étendue du sujet choisi par M. Dutil, qu'il serait nécessaire, pour en élucider certaines parties, qu'il a laissées dans l'ombre, de recourir à d'autres sources, notamment à celles des séries E, G et H des archives départementales et locales. Sa bibliographie, cependant considérable, ne donne de même qu'une idée imparfaite du nombre des publications du XVIII^e siècle qu'il serait nécessaire d'avoir consulté pour épuiser vraiment la question. M. Dutil n'a pas eu recours, par exemple, aux relations de voyage, aux ouvrages techniques, à nombre de monographies locales, où il eût puisé des éléments complémentaires de son travail. Mais il a eu le mérite de rassembler les matériaux essentiels d'une œuvre d'ensemble et d'en tirer un tableau substantiel, nourri de faits, d'une érudition minutieuse et précise, tel en somme qu'on en souhaiterait de semblables pour chacune de nos grandes régions françaises. Son travail contient une mine inépuisable de renseignements pour les économistes et les historiens, qui ne sauraient en méconnaître sans injustice le réel mérite.

Il vaut surtout par le nombre immense des faits recueillis. Leur quantité fait perdre parfois de vue à l'auteur les idées générales. Aussi la composition n'a-t-elle pas toujours l'enchaînement et la rigueur désirables. On souhaiterait notamment que le tableau de l'administration économique eût plus d'unité, qu'il eût été débarrassé de quelques développements parasites et surtout concentré davantage, au lieu de former une série de fragments disséminés entre les quatre livres qui constituent l'ouvrage. On n'aperçoit pas ainsi, d'une manière bien claire, l'action plus ou moins incohérente, oscillant entre la réglementation et la liberté, qu'exercèrent les représentants du gouvernement central et les autorités provinciales ou locales. Mais on aurait mauvaise grâce, devant les résultats de l'enquête poursuivie par M. Dutil, à insister sur ce défaut. Il convient, au contraire, de faire remarquer l'ampleur de son œuvre, la clarté de son exposition et la précision des résultats qu'il nous livre.

Le livre premier de l'ouvrage de M. Dutil est une sorte d'introduction, où l'auteur décrit sobrement le milieu géographique et ethnique,

où il montre l'absence d'unité réelle de cette région languedocienne, formée d'un agrégat de pays très diversifiés par la nature, remarquables par l'extrême variété des sols et des climats, mais groupés par les liens historiques et par les affinités de race. Sur une surface presque équivalente à celle de la Belgique actuelle (28,687 kilomètres carrés, non compris le Velay et le Vivarais), vivent à la fin du XVIII^e siècle 1,339,000 Languedociens. La population s'était accrue de plus de 200,000 âmes en un siècle, malgré l'émigration protestante consécutive à la révocation de l'édit de Nantes. On compte alors en Languedoc peu de grandes villes. Toulouse, la première, a 60,000 habitants; Nîmes, 50,000; Montpellier, 30 à 32,000; Béziers, 17 à 20,000. Mais les petites villes sont assez nombreuses en Bas-Languedoc, où la proportion de population urbaine est de 33 %, tandis qu'elle n'atteint que 17 % en Haut-Languedoc. C'est donc la population des campagnes qui domine et de beaucoup. Ce sont les exploitations agricoles et les industries rurales qui absorbent la plus grande part de l'activité des Languedociens.

Le tableau de la production agricole occupe un tiers environ de l'ouvrage de M. Dutil. C'est une des parties les plus intéressantes et les plus solides de son travail, bien qu'on y puisse regretter l'excessive sobriété de son enquête sur la répartition de la propriété et les modes d'exploitation des terres. M. Dutil constate seulement, dans un aperçu trop bref, la prédominance de la propriété ecclésiastique, seigneuriale et bourgeoise; le morcellement d'une partie du sol en petites exploitations paysannes; la généralisation du métayage; l'emploi de journaliers salariés, dont la raréfaction est déjà constatée en Bas-Languedoc et dont les salaires suivent une courbe ascendante. Pendant ce demi-siècle, l'agriculture languedocienne a progressé. M. Dutil dresse de ses progrès un inventaire excellent. Les perfectionnements techniques ne sont sans doute qu'à l'état d'ébauches; l'outillage reste imparfait; les méthodes routinières prévalent. Mais l'État et les particuliers éclairés s'efforcent à propager les idées nouvelles. La culture s'étend. En neuf ans seulement (1779-1789), on met en valeur 19,000 hectares. On projette le dessèchement des marais côtiers. Le travail agricole devient plus actif et l'accroissement de prix des denrées coïncide avec l'augmentation du prix des fermages et de la valeur des terres. Toutefois, on ne tire pas de grandes ressources de certaines formes d'exploitation de richesses naturelles. Ainsi, sur la côte, il n'y a guère que deux sortes de pêche assez actives, celles de la sardine et du thon; la consommation du poisson frais est très réduite. Malgré l'effort tenté par Colbert, la dévastation des bois et des forêts s'est aggravée en Languedoc, au grand détriment du sol; des défrichements inconsidérés réduisent encore la zone forestière, les communaux et les dépaissances boisées. Les bois de charpente et de chauffage commencent à se raréfier. En Languedoc, au XVIII^e siècle, l'économie rurale sur ces deux points se trouvait en état d'infériorité.

Du côté de l'élevage, au contraire, quelques efforts ont été tentés. On essayait de suppléer à l'insuffisance des prairies naturelles et à la restriction des dépaissances en créant, d'une manière encore restreinte, les premières prairies artificielles. Si le Languedoc élevait peu de chevaux et faisait venir ses mulets d'autres provinces, du moins il possédait d'importants troupeaux de bêtes à cornes dans la zone des plateaux, et surtout une grande quantité de bêtes à laine. Bien que le nombre de ces dernières eût peut-être diminué, le pays languedocien est encore alors un des premiers de France pour la production des toisons. Quelques essais sont tentés pour améliorer les races ovines locales. Les chèvres, les porcs, la volaille abondent. On commence à organiser un service de défense contre les épizooties et l'art vétérinaire apparaît. A côté de l'élevage du mouton, les quatre variétés fondamentales de l'économie rurale languedocienne de cette époque sont les cultures des céréales, de la vigne, des arbres fruitiers et des plantes industrielles. Les céréales occupent la première place, et parmi elles principalement le froment, le maïs, le seigle et le méteil. Bien que la culture extensive prédomine, bien que les rendements soient médiocres, le Languedoc peut exporter d'ordinaire 1,880,000 quintaux de blé. La pomme de terre a été introduite dans les régions montueuses. La production des légumineuses est abondante. La vigne a progressé dans de fortes proportions, quoique le Languedoc soit à cette époque loin de lui avoir attribué la place excessive qu'il lui a depuis malencontreusement donnée. Bien que le rendement soit faible (dix à quinze hectolitres à l'hectare), le viticulteur peut vendre, en dehors de la province, les meilleurs vins, voire même les vins communs, ainsi que les raisins secs; il brûle une partie des vins médiocres et en retire des eaux-de-vie à degré élevé. Les cultures fruitières et arboricoles sont aussi florissantes. Si l'on excepte celle de l'olivier, qui est en décadence dès cette époque, les autres ont progressé. Parmi les cultures de plantes industrielles, certaines, jadis de premier ordre, se trouvent en plein déclin, notamment celle du pastel, de la gaude et du safran. Mais deux grandissent rapidement, celles de la garance et surtout du mûrier; 415,000 de ces derniers arbres sont plantés en moins de dix ans (de 1753 à 1761). La sériciculture languedocienne prend un vigoureux essor, spécialement dans la région cévenole, où le seul diocèse d'Alais fournissait 12,000 quintaux de cocons. Un grand nombre d'améliorations ont été introduites dans la culture des mûriers et dans l'éducation des vers à soie, qui deviennent des sources essentielles de richesse pour la province.

Le Languedoc, à cette date, est, en même temps qu'un grand centre de production agricole, un des premiers centres français de production industrielle. Comme dans le reste du royaume, la spécialisation n'y existe qu'à l'état d'ébauche; presque toutes les variétés d'industrie y sont représentées. A côté des petits ateliers domestiques et des métiers de petite industrie, s'y sont développées les manufactures

royales et les formes nouvelles de la grande industrie. A côté des vieilles traditions corporatives et des innovations réglementaires dues à la centralisation monarchique, apparaissent les premières manifestations de la liberté économique. Le tableau de cette activité industrielle, tracé par M. Dutil, ne laisse rien à désirer pour la précision du détail et la clarté de l'ensemble. L'auteur a mis en pleine lumière le développement des industries extractives et minérales, exploitation des carrières de marbres, des salines du Bas-Languedoc, cette dernière gênée par le monopole de la gabelle; mise en valeur des gisements de minerais de fer des Pyrénées et des Cévennes, des houillères de Carmaux, de Graissessac et d'Alais. Il a montré, liés à ce fait économique, les progrès de l'industrie métallurgique, des forges et martinets à fer et à cuivre et des fonderies de plomb pyrénéennes et cévenoles. Il a insisté avec raison sur les industries maîtresses du Languedoc, à savoir les industries textiles. Parmi celles-ci, l'industrie lainière occupe le premier rang; elle s'alimente avec les laines du pays et avec celles d'Espagne. Elle fabrique des draps fins et mi-fins pour le Levant (*londres* et *londrins*); elle en exporte de 5,000 à 12,000 ballots par an, entre 1734 et 1763, pour huit à treize millions de francs, entre 1780 et 1788. Lorsque cette variété de fabrication, compromise par les alternances de réglementation outrée et de concurrence frauduleuse, ainsi que par les variations du goût, décline, les autres spécialités, production des tissus de consommation populaire, draps de troupe de Lodève, molletons, burats, cadis, serges, ratines, droguets des Cévennes et du Haut-Languedoc, estimée, en 1728, six millions annuellement, compensent par leur vogue sur le marché intérieur la décadence du marché extérieur. De son côté, le succès croissant de la bonneterie et des bas de laine, dans les Cévennes et le Bas-Languedoc, vient suppléer à la crise des fabriques de couvertures et de la chapellerie. L'industrie soyeuse a pris un grand essor; la filature et le moulinage prospèrent dans la région cévenole, livrant au commerce, en 1788, huit à neuf millions de francs de soies, au lieu de trois millions (chiffre de 1744). La fabrication des soieries enrichit Nîmes, où le nombre des métiers, en soixante ans, s'élève de 776 à 3,000; les étoffes nîmoises, légères et à bon marché, trouvent une clientèle nombreuse. La rubannerie naît à Alais. La production s'élève, pour l'ensemble des tissus de soie, vers 1778, à sept millions de francs. De plus, la bonneterie de soie a tellement prospéré, depuis 1750, à Nîmes et dans les Cévennes, qu'en 1774, elle donne lieu à un commerce de dix millions; la fermeture du marché espagnol vient compromettre cette industrie, qui produit encore cependant pour neuf millions de francs en 1788. A la même époque, le Languedoc s'est enrichi, en moins de quarante ans, d'une autre grande industrie. Il file et il teint les cotons du Levant. Il les utilise dans la fabrication des mouchoirs et des cotonnades (siamoises, mousselines, toiles peintes, molletons, couvertures), soit à Montpellier, soit dans les Cévennes et le Haut-Languedoc. Il en retire annuel-

lement une valeur moyenne de quatre millions. Il supplée ainsi à la médiocrité de sa fabrique de toiles de chanvre, qui ne réussit guère qu'en Albigeois et qui se cantonne dans le commerce des tissus grossiers.

Les autres industries du Languedoc n'ont qu'une place secondaire. Elles se trouvent dans la dépendance des industries principales ou de la production agricole. Tel est le cas des savonneries et des teinturerie, simples annexes des fabriques de tissus; des tanneries et des mégisseries; des ateliers où l'on travaillait la terre, le bois, les produits végétaux et minéraux. Si la réglementation et la fiscalité ont porté un coup funeste à la préparation des cuirs et des peaux, florissante avant 1759, en retour, les verreries, réduites en nombre, mais mieux aménagées, les tuileries, les briqueteries, les faïenceries montrent une certaine activité. Les premières fabriquent la valeur d'un demi-million d'objets divers. Les papeteries se transforment dans le Castrais et surtout en Vivarais, où le renom d'Annonay atteint au plus haut point; la fabrication des papiers, cartons et cartes, arrive à dépasser un million. Si la parfumerie a décliné, la fabrication des bougies de cire s'est ranimée depuis 1765 à Albi et à Montpellier. Les ateliers d'amidonniers sont nombreux. Le travail du bois, surtout la tonnellerie, occupe beaucoup d'artisans en Bas-Languedoc. Enfin, à la traditionnelle industrie du verdet, qui se maintient à Montpellier et qui se propage à Gignac, s'ajoutent les premières fabriques de produits chimiques, cristal de tartre, eau-forte, vitriol, dont Chaptal fut en Languedoc un des principaux promoteurs. De ces industries, la province retire encore près d'un million. Ainsi, le Languedoc de l'ancien régime se présente avec cette physionomie d'un pays de grande activité industrielle qu'il n'offre plus aujourd'hui.

M. Dutil emploie un quart à peu près de sa monographie à retracer le tableau de la circulation commerciale en Languedoc pendant la deuxième période du XVIII^e siècle. C'est une des meilleures parties de cet ouvrage, si nourri et si utile. Il nous montre la province dotée du meilleur réseau de routes du royaume, sillonnée par les postes et par les diligences ou messageries, pourvue de la liberté du roulage. Le trafic par voie d'eau était devenu très considérable, grâce aux améliorations apportées au canal du Midi, qu'on raccordait à la Robine de Narbonne, d'une part, au Rhône de l'autre, par le canal des Étangs, grâce aussi au développement du port de Cette. Le mouvement des échanges s'est accru, favorisé par la multiplication des foires, par l'importance mondiale de celle de Beaucaire, par la création du marché des soies d'Alais, par le progrès des relations entre le Haut et le Bas-Languedoc, entre cette province et l'intérieur, entre la France et les pays étrangers. Le commerce du Languedoc, qui porte surtout sur les grains, les vins, les eaux-de-vie, les fruits, les soies, la draperie, les soieries et les cotonnades, forme à ce moment le treizième (soixante-six millions de francs) du commerce extérieur du royaume.

Ces résultats avaient été obtenus malgré la multiplicité des obstacles financiers, économiques et administratifs, droits de marché, de subvention, d'octroi, douanes et péages, règlements de tout genre, systèmes incohérents de poids et mesures qui gênaient encore trop souvent la circulation commerciale. Toutefois, dans les dix années qui précéderent la Révolution, une crise agricole et industrielle sévissait par suite de la surproduction, de l'apparition répétée des fléaux naturels, des mesures protectionnistes de pays voisins, tels que l'Espagne. Elle avait sa répercussion sur la main-d'œuvre, sur la stagnation des salaires, sur les soubresauts du mouvement commercial. Les survivances de la fiscalité et de l'esprit de privilège contribuaient à l'incertitude de la situation économique et à cet état de malaise, précurseurs du grand bouleversement qui allait se produire.

Si l'on veut se rendre compte du progrès accompli dans l'ordre matériel par une des plus grandes et des plus riches provinces de France dans les cinquante dernières années de l'ancien régime, si l'on cherche aussi à reconnaître les défauts de l'économie nationale à cette époque, on devra recourir à l'œuvre approfondie de M. Dutil. Elle comble une lacune de l'histoire du Languedoc; elle éclaire d'un jour plus net l'organisation économique de l'ancienne France. Elle en précise les traits. De ce volume de près de 1,000 pages, fruit d'une longue patience, les historiens retireront vraiment autant d'agrément que de profit.

P. BOISSONNADE.

D^r Edgar RICHTER. **Konrad Engelbert Oelsner und die französische Revolution.** Leipzig, Dyk, 1911. In-8°, 96 pages.

Flucht, Verhoer und Hinrichtung Ludwig's XVI nach der Schilderung eines deutschen Beobachters (Konrad Engelbert Oelsner). Bruchstücke aus dem *Lucifer* für Seminarübungen hgg. von Alexander CARTELLIERI. Leipzig, Dyk, 1911. In-8°, iv-81 pages.

Ce n'est pas aux anciens lecteurs de la *Revue historique* qu'il est besoin de présenter Oelsner. M. Alfred Stern a fréquemment appelé leur attention sur cet intéressant personnage, de 1897 à 1905, en citant de nombreux fragments de ses rapports si curieux sur les événements de la Révolution. Ce Silésien, né en 1764, esprit ouvert et aventureux, se trouvait à Paris au moment même où elle éclatait; il s'enthousiasma, comme tant de ses compatriotes, pour le grand mouvement de 1789, en fit, si je puis dire, les honneurs aux visiteurs d'Allemagne, Halem, Schlaberndorf, Reichard, Forster, etc., fraya avec Rabaut, Roederer, Sieyès, M^{me} Roland, Marie-Hélène Williams et autres célébrités du temps. Il courait les rues, les clubs et les théâtres, observateur intelligent et, jusqu'au début de 1793, optimiste, confiant en l'ave-

nir. Puis la Terreur grandissante l'effraie; en mai 1794, il se sauve en Suisse et ne revient à Paris qu'en 1796; il y représente pendant quelques mois la ville libre de Francfort. Incarcéré comme suspect de jacobinisme en 1798, lors d'un voyage au pays natal, Elsner revient en France, où il s'occupe d'études scientifiques sur l'Islam jusqu'à la chute de Napoléon. Il entre alors au service de la Prusse comme conseiller de légation, en 1818, quitte ces fonctions dès 1825 et meurt à Paris en 1828. Elsner avait énormément écrit et pris des notes sur l'histoire de la Révolution; malheureusement, il a détruit beaucoup de ses manuscrits lors de sa fuite, en 1794. Ses articles, imprimés dans le *Nouveau Mercure allemand* de Wieland, dans la *Minerva* d'Archenholtz, dans la *Klio* d'Usteri, ont généralement paru sous le voile de l'anonyme. Ils ont été recueillis en partie dans les *Bruchstücke aus der französischen Revolution, aus den Papieren eines Augenzeugen* (s. l. et nom d'impr., 1794), et *Lucifer, gereinigte Beiträge zur Geschichte der französischen Revolution* (s. l. et nom d'impr., 1797-1799, 2 vol.). Le travail de M. Edgar Richter est un exposé lucide et consciencieux de tout ce que nous savons sur la vie et l'activité littéraire d'Elsner durant l'époque révolutionnaire.

La publication de M. Cartellieri est quasiment l'appendice du travail de M. E. Richter sur Elsner. Ce sont des fragments empruntés au *Lucifer*, revue rédigée par ce publiciste allemand, présent à Paris au moment de la Révolution. De beaucoup le plus étendu est le récit de la fuite de Varennes, déjà connu en France, puisque M. Alfred Stern en a publié la traduction dans la *Revue historique* de 1897-1899. Le récit du procès et de l'exécution du roi, qui a été publié par Elsner dans la *Minerva* d'Archenholtz, est plus court; si l'auteur y manifeste sa pitié pour la victime et sa conviction que la mort de Louis XVI n'affermira pas la liberté, il déclare pourtant que le supplicé fut assurément criminel (*unstreitig ein Verbrecher*). Dans l'avant-propos, M. Cartellieri annonce la publication prochaine d'autres écrits d'Elsner.

R. REUSS.

Pierre CARON. **Manuel pratique pour l'étude de la Révolution française.** Avec une lettre-préface de M. A. AULARD. Paris, A. Picard et fils, 1912. 1 vol. in-8°, xv-294 pages. (T. V des *Manuels de bibliographie historique*.)

Dans la lettre-préface par laquelle il signale et recommande ce nouveau volume, M. Aulard écrit : « Je me rappelle mes débuts, l'abandon où se trouvait un étudiant en histoire de la Révolution, obligé d'improviser, lui seul, toute sa bibliographie, tâtonnant et errant, sans un secours, sans une lumière, et j'ai passé une grande partie de ma

vie à me procurer, une à une, au hasard des rencontres, incomplètement ou péniblement, les indispensables connaissances que votre excellent Manuel offre toutes à la fois, épargnant au lecteur des années de recherches et d'incertitude. » Ce sont ces « indispensables connaissances » que, dans son *Manuel pratique*, M. Pierre Caron a voulu rassembler et résumer, non seulement pour les débutants et les étudiants, mais aussi pour ceux qui ne sont plus des novices et auxquels ce répertoire présentera, coordonnées, les indications nécessaires. *Organisation du travail* : commissions officielles, sociétés libres, périodiques, collections; *Sources manuscrites* : Archives nationales, archives des ministères, archives départementales, archives étrangères, bibliothèques et manuscrits; *Sources imprimées* : bibliographie, recueils législatifs et administratifs, journaux et almanachs, instruments de travail courant, voilà les grandes divisions du Manuel. Mais qu'on ne s' imagine pas que M. P. Caron se borne à signaler les grands dépôts ou à énumérer les principales collections; il va dans le détail et son recueil est souvent un inventaire minutieux et, par endroits, critique; c'est ainsi que l'auteur consacre plus de quarante pages à la Bibliothèque nationale et énumère, en une vingtaine d'autres, les manuscrits du *fonds français*, où l'historien de la Révolution pourra trouver des matériaux; c'est ainsi encore qu'il donne, sur les procès-verbaux et les impressions des Assemblées, des indications qui supposent une longue pratique de ces recueils et non une simple connaissance bibliographique. Si j'ajoute qu'une concordance des calendriers républicain et grégorien termine le volume, j'aurai dit, je crois, combien sera utile ce Manuel, vraiment pratique, où il y a tout l'essentiel.

Ch. SCHMIDT.

P. ROQUES. Le général de Clausewitz. Sa vie et sa théorie de la guerre. Paris, Berger-Levrault, 1912. In-8°, 145 pages.

Après le colonel Camon, qui a fait une intéressante critique des œuvres historiques de Clausewitz et dont il a été parlé ici même, M. Roques nous donne une étude destinée plus spécialement à dégager la personnalité de Clausewitz. Celui-ci fut pour ainsi dire élevé dans les camps; à l'école militaire de Berlin, il eut pour maître Scharnhorst qui le classa en tête des officiers qui suivaient les cours. Dès les premières années, Clausewitz a un goût très vif pour les idées, ainsi qu'en témoigne une lettre citée par l'auteur; il cherche à dominer la vie par la réflexion. Il lit Montaigne, Machiavel, dont il transcrit ce passage pour en faire application dans les affaires militaires : « Ce n'est pas une conduite prudente d'exposer tout ce qu'on possède sans exposer en même temps toutes ses forces. » Dès Auerstaedt, comme l'avait déjà

montré le colonel Camon, Clausewitz comprend de quelle importance sont les facteurs moraux à la guerre.

En 1809, Clausewitz est détaché au département de la Guerre, sous les ordres de Scharnhorst, et jusqu'à la mort de celui-ci, en 1813, sa pensée reçoit du réformateur de l'armée prussienne une empreinte profonde.

Quand, en 1812, le Prusse s'allie à Napoléon, Clausewitz donne sa démission et demande à servir dans l'armée russe, où il est nommé lieutenant-colonel. Clausewitz est plus Allemand que Prussien; il veut combattre pour l'Allemagne entière et même pour tous les vaincus; aussi s'abandonne-t-il joyeusement au destin qui l'entraîne, par une vie nouvelle, à la défense de l'intérêt général. Les enseignements qu'il tire de cette campagne de 1812, c'est que les éclairs du génie au milieu des hasards de la guerre sont une condition de la victoire, ce qui n'exclut pas sa foi en la vertu de la science méthodique.

C'est pendant les dernières années de sa vie que Clausewitz rédige presque tous les grands ouvrages militaires qui ont fait sa célébrité.

L'essentiel de la pensée militaire de Clausewitz est contenu dans le gros ouvrage intitulé : *De la guerre*, dont M. Roques fait une très bonne analyse. Clausewitz aime la recherche des principes et des enseignements qui en découlent. Ce qui caractérise son œuvre principale, c'est le mélange du sens historique et de concepts inspirés de l'esprit philosophique du XVIII^e siècle. La guerre, dit-il, est un duel et ce duel est lui-même un acte de violence destiné à réduire un adversaire à notre volonté. Les qualités indispensables à un chef sont, avec la bravoure, l'intelligence et la connaissance de la nature humaine. Dans les dernières parties de son livre, Clausewitz s'occupe surtout de la stratégie et du combat. Le but de ce dernier est toujours la destruction de l'adversaire, et c'est là l'idée fondamentale de la guerre de nos jours. L'erreur de Clausewitz, que ne relève pas M. Roques, a été d'assigner la supériorité à la forme défensive, celle-ci, toutefois, devant être suivie de l'offensive.

En résumé, ce livre est une excellente analyse de l'œuvre de Clausewitz qui nous fait bien pénétrer sa pensée et sa physionomie morale.

A. DREYFUS.

Commandant DUPUIS. *La direction de la guerre : la liberté d'action des généraux en chef*. Paris, Chapelot, 1912. In-8°, 367 pages.

Dans ce nouvel ouvrage, le commandant Dupuis se propose d'étudier les différentes méthodes appliquées en France à la direction de la guerre dans les temps modernes. La liberté d'un général en chef n'est, en effet, presque jamais entière; la diplomatie et la politique, et par

suite les gouvernements, réagissent sur ses décisions, car il y a, ainsi que le définit l'auteur, « un risque de fonctions ». C'est le jeu de ces influences réciproques que le commandant Dupuis examine en insistant particulièrement sur les époques où la France, obéissant à un gouvernement parlementaire, pratiqua la guerre de défense nationale, si bien que par cette voie de l'histoire il est conduit à étudier ce problème si grave : le fonctionnement de la constitution Wallon en cas de guerre et la place qu'il convient d'y faire au généralissime.

L'auteur examine d'abord quelle a été la liberté d'action des généraux en chef durant la première période de la Révolution; celle-ci fut singulièrement limitée par la présence des représentants aux armées. Il montre ensuite comment Bonaparte a conquis sa liberté d'action; celle-ci devint absolue quand il fut Empereur. Puis il analyse, mais d'une manière beaucoup plus détaillée, la liberté d'action des généraux en chef sous le second Empire. A propos de la valeur professionnelle du commandement à cette époque, le commandant Dupuis fait une pénétrante psychologie du chef qui peut se résumer ainsi : la science de la guerre, tout le monde peut l'acquérir dans l'étude de l'histoire et la pratique du métier, mais il reste l'art de la guerre qui fait tout le talent du chef et qui est un don de la nature; il faut y joindre le caractère, qui est inné. Il montre, dans la guerre de Crimée, les résultats de l'ingérence, dans la stratégie, d'un chef d'État sans compétence militaire et trop éloigné du théâtre de la guerre pour en bien apprécier les conditions.

Après avoir examiné le rôle médiocre du haut commandement durant la guerre d'Italie, le commandant Dupuis en arrive à la guerre de 1870, à laquelle il donne plus de développement pour cette raison très judicieuse qu'il s'agit de savoir si nos désastres sont dus à l'insuffisance du haut commandement ou à la qualité de nos troupes, car de la solution de cette question dépend l'avenir. L'auteur montre les fautes commises par les stratèges successifs investis du commandement dans la première partie de la campagne, l'ingérence désastreuse de la politique dans les résolutions dictées au maréchal de Mac-Mahon qui n'aurait jamais dû s'y soumettre. La critique ici est âpre, mais sincère et vibrante. L'insuffisance est égale de part et d'autre, du côté du haut commandement comme du côté du gouvernement, alors que la valeur des troupes est admirable. Le commandant Dupuis passe ensuite en revue la méthode stratégique qui fut pratiquée par le gouvernement de la Défense nationale. Les opérations furent conduites, en réalité, par l'administration de la guerre, et le désaccord profond dans les conceptions entre ceux qui élaboraient les plans et ceux qui devaient les mettre en œuvre produisit au sein de la direction stratégique ces hésitations, ces discussions qui ont imprimé aux opérations l'aspect lent et saccadé qui les caractérise.

Après avoir ainsi établi les données positives qui se dégagent de cet examen des campagnes modernes, l'auteur déclare qu'il n'a pas

l'intention de refaire le procès du haut commandement qui a déjà été souvent instruit, mais qu'il veut se placer sur un terrain moins étudié, c'est-à-dire s'appliquer à rechercher « une méthode de direction stratégique appropriée aux exigences de notre état politique actuel ». Toute cette partie est exposée avec une rare liberté d'esprit et une grande sincérité. Le problème de la coordination des efforts en temps de paix et en temps de guerre de ces trois pouvoirs : le gouvernement, la diplomatie, le généralissime, y est nettement posé, et si la solution que l'auteur indique prête à discussion, elle a l'immense avantage de définir nettement les données d'un problème très complexe et très délicat, dont la mise en œuvre dépendra, il faut bien le dire, du tact, de l'habileté et de la compétence de tous les éléments qui y concourent.

En résumé, livre courageux et singulièrement utile à cette heure où cette question du commandement est agitée et discutée souvent avec une ignorance profonde des conditions nécessaires.

A. DREYFUS.

D^r D. GOLDSCHMIDT. 1870. *Autour de Strasbourg assiégé*. Avec une lettre-préface de M. Ernest LAVISSE, de l'Académie française. Strasbourg, Treuttel et Würtz; Paris, Le Soudier, 1912. In-8°, xv-223 pages, carte.

M. le D^r Goldschmidt a longtemps exercé de la façon la plus consciencieuse et la plus utile à l'humanité souffrante les fonctions de médecin cantonal dans la banlieue de Strasbourg. C'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il a vu, durant l'année terrible, une bonne partie des choses qu'il nous raconte dans le présent volume, comme un souvenir légué par le vieillard octogénaire à ses petits-enfants. La littérature sur le siège et le bombardement de Strasbourg, en 1870, est sans doute abondante, trop abondante, dirait-on volontiers. Mais elle se répartit presque exclusivement sous deux rubriques seulement; l'une comprend les récits de ceux qui furent assiégés et qui nous racontent leurs propres épreuves durant ces quarante jours néfastes d'août et de septembre; l'autre se compose des écrits de ceux qui nous assiégeaient et qui faisaient consciencieusement leur métier de démolisseurs et d'incendiaires autour de la malheureuse cité. Le livre de M. Goldschmidt, — je dirais volontiers son témoignage, — représente, par contre, un troisième groupe, celui des spectateurs *extra muros*, qui, étant de cœur avec leurs amis au dedans de la ville, assistaient impuissants, et d'autant plus émus, aux agissements des forces ennemies qui occupaient les alentours plus ou moins immédiats de la forteresse. L'auteur n'a pas seulement réuni dans ces pages ses souvenirs personnels. Ses devoirs professionnels le retenaient sur le front

sud de Strasbourg, du côté du Neudorf, du Neuhof, d'Illkirch et de Grafenstaden, et son récit nous donne maint renseignement ignoré sur les misères endurées, durant le siège, par les habitants de ces localités suburbaines, dont quelques-unes étaient à la fois sous le canon de la place et sous celui des Allemands. Mais le Dr Goldschmidt a pu utiliser, en outre, pour d'autres points de la banlieue strasbourgeoise, les journaux manuscrits de témoins oculaires qui lui ont été communiqués, par exemple celui de feu M. le pasteur Frédéric Riff de la Robertsau, celui de feu M. le pasteur Meyer, d'Oberhausbergen, celui de M. Ehrhart, brasseur à Schiltigheim, etc. Il a ainsi groupé une série de détails fort intéressants, dans ce volume, que M. Ernest Lavisse a bien caractérisé en l'appelant un « livre triste et douloureux, mais exact et calme comme un jugement de l'histoire ». Rien n'est plus absent de ces pages que les sentiments de haine nationale, que la colère exaspérée du vaincu; mais aussi ne sera-t-il pas facile aux vainqueurs d'en contester les données. En revivant avec M. Goldschmidt ces heures tragiques où les émotions présentes étaient doublées, pour ainsi dire, pour chacun de nous, par la perspective d'autres sacrifices, plus douloureux, dans un avenir prochain, on sent que l'auteur a fait depuis longtemps le sacrifice de ses rancunes, — s'il en a jamais ressenti, — uniquement désireux d'arriver à la vérité historique. Cette sérénité d'esprit se remarque encore dans les considérations finales sur les procédés employés depuis quarante ans par les vainqueurs, pour germaniser à tout prix les populations annexées. Elles sont marquées au coin du bon sens et tout gouvernement intelligent en ferait son profit.

R. REUSS.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

GÉNÉRALITÉS.

— David CUTHBERTSON. *A tragedy of the Reformation; being the authentic narrative of the history and burning of the « Christianismi restitutio », 1553* (Édimbourg et Londres, Oliphant, Anderson et Ferrier, 1912, in-8°, 66 p. et 8 fac-similés. Prix : 5 sh.). — Dans cette brochure, l'auteur fait connaître un des trois exemplaires aujourd'hui conservés de la *Christianismi restitutio* de Michel Servet (1553). L'ouvrage avait été tiré à 800 ou 1,000 exemplaires (on ne sait pas au juste), mais l'édition, saisie par l'Inquisition, fut presque entièrement détruite par la main du bourreau à Vienne (Isère); les trois exemplaires qui ont échappé au feu sont à Paris, à Vienne (Autriche) et à Édimbourg (bibliothèque de l'Université); c'est de ce dernier que s'occupe M. Cuthbertson, sous-bibliothécaire à l'Université; il retrace l'histoire du volume, dont il rapproche le traité du même Servet sur la Trinité, parce que la bibliothèque possède aussi un exemplaire de l'édition originale; il parle enfin des idées de Servet, de ses hérésies, de son procès et de son supplice, mais sans nulle originalité. Son écrit ne présente d'intérêt que pour les bibliophiles. On constatera, non sans surprise, que l'auteur, bibliographe de profession, estropie constamment le nom de Chauffepié, auteur du *Nouveau Dictionnaire critique*, en lui donnant la forme antifranaïse de *Chauffpié*, et ce n'est pas la seule faute d'impression qu'on peut relever dans son bref mémoire.

Ch. B.

— Gabriel HANOTAUX. *Études diplomatiques. La politique de l'équilibre, 1907-1911* : l'Entente cordiale et l'« encerclement »; la Crise orientale : Jeune-Turquie, Bosnie et Herzégovine; l'Affaire marocaine (Paris, Plon, 1912, in-12, v-449 p.). — Recueil d'articles parus dans la *Revue hebdomadaire*, depuis cinq ans; ils se rapportent à la période qui s'étend de la seconde conférence de La Haye à la ratification du dernier traité franco-allemand. On n'y cherchera pas une histoire diplomatique de l'Europe dans cette période, histoire qui, sous la plume de M. Hanotaux, ne manquerait pas de présenter un intérêt capital; on y trouvera une série d'impressions sur les principaux événements de la politique contemporaine. L'homme d'État, soucieux de défendre son propre point de vue, s'y rencontre avec la critique constante et souvent pénétrante de la politique de l'encerclement, avec la recommandation non moins constante de la politique de l'équilibre.

On voudrait même une définition plus serrée de cette politique de l'équilibre, qui, semble-t-il, risquerait facilement de devenir la politique de l'isolement. É. D.

— *La vie politique dans les Deux-Mondes*, publiée sous la direction de MM. A. VIALATE et M. CAUDEL, 5^e année, 1^{er} oct. 1910-30 sept. 1911 (Paris, Félix Alcan, 1912, in-8°, 652 p.). — Une introduction de M. André Tardieu sur la politique internationale, qui s'y trouve resserrée autour du conflit franco-allemand, fonde l'unité d'impression de ce volume sur l'affaire marocaine en ses contre-coups si variés et si étendus. On la retrouve en effet au chapitre de la politique extérieure de la France, à celui de la politique extérieure de l'Espagne, au chapitre de l'Allemagne, à un chapitre spécial sur le Maroc, et elle apparaît encore aux origines de l'affaire de la Tripolitaine. D'autres chapitres importants sont consacrés au travail législatif de la Douma, à l'assassinat de M. Stolypine, au conflit constitutionnel en Angleterre, à la constitution d'Alsace-Lorraine, au grand-duché de Luxembourg, à la fondation du régime constitutionnel dans la principauté de Monaco, à la préparation de l'élection présidentielle des États-Unis. Les questions économiques et notamment le mouvement socialiste y tiennent toujours une place importante. Cette publication garde son caractère d'objectivité parfaite qui lui assure d'année en année une réelle valeur scientifique. É. D.

— *The Cambridge modern history atlas* (Cambridge, at the University press, 1912, in-8°, 229 p. et 141 cartes. Prix : 25 sh.). — Ce volume termine la monumentale Histoire de l'Europe moderne. Il contient d'abord un vaste résumé de la formation politique des États européens et extra-européens (*Europe et Greater Europe*) depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours, avec un index des noms de lieu mentionnés dans cette introduction. Les cartes ont été dressées et rangées de manière à suivre l'ordre même des chapitres qui composent chacun des volumes de l'ouvrage; et l'on a pris soin de marquer en marge de l'introduction le numéro des cartes relatives aux faits exposés dans le texte. A la suite, il y a aussi un index des noms inscrits sur ces cartes. Le mérite d'avoir rédigé l'introduction, d'avoir établi les cartes et d'en avoir surveillé la reproduction revient à M. Benians, auquel il importe par conséquent de faire une place à côté des trois directeurs de l'entreprise : MM. Ward, Prothero et Leathes; c'est avec toute justice que son nom figure sur le titre du présent volume. Si l'on se rappelle que le tome XIII contient de nombreuses tables généalogiques et listes chronologiques, on aura une idée de l'immense effort accompli pour faire de ce gros ouvrage un bon instrument de travail. Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Auguste LONGNON. *Origines et formation de la nationalité française. Éléments ethniques, unité territoriale* (Paris, nouvelle

Librairie nationale [s. d., 1912], in-18, 92 p.; prix : 2 fr.). — Feu A. Longnon avait formé le projet d'écrire, avec M. Gustave Fagniez, une *Histoire de France* où il devait rédiger la partie concernant le moyen âge et son collaborateur celle des temps modernes. A sa mort, on trouva dans ses papiers l'introduction à ce volume; il y expose, avec l'autorité qui lui appartient, les éléments ethniques qui composent le peuple français, leur fusion par la religion, la langue et la vie publique, enfin la formation de l'unité territoriale et politique de la France. Ce résumé, sobre, nerveux et original, doit être lu avec attention et médité par les historiens; c'est un fragment à certains points admirable d'une œuvre qui ne sera jamais accomplie. Aurait-il volontiers contresigné les considérations, en partie contestables, en partie emphatiques, de l'Avertissement préliminaire? Ceci importe peu, puisque l'on nous donne une page inédite et singulièrement instructive du maître trop tôt disparu.

Ch. B.

— Fh. BITTERAUF. *Geschichte der franzoesischen Revolution* (Leipzig, Teubner, 1911, in-18, vi-105 p., portraits). — Ce petit volume, qui fait partie de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*, publiée par la librairie Teubner, de Leipzig, et qui compte déjà des centaines de manuels illustrés pareils, à l'usage de la jeunesse académique et du grand public, n'est pas mal fait; il orientera suffisamment des lecteurs allemands désireux d'avoir une idée sommaire de la Révolution; l'auteur a le sens démocratique plus développé que bien de ses compatriotes, et il reconnaît l'importance du rôle de la Révolution française dans l'histoire contemporaine. Dans le raccourci extrême où sont présentés les faits, de 1789 à 1803, il n'y avait naturellement guère de place pour des erreurs graves. Pourtant M. Bitterauf raconte, p. 61, la *reprise* de Mayence par les Prussiens sans avoir dit un seul mot de sa *prise* par Custine. — P. 69, il place le commencement de la persécution à fond du christianisme *après* la chute d'Hébert et de Danton. — P. 73, il raconte que Robespierre fut *enfermé* à l'*Hôtel-de-Ville* après la séance de la Convention. — P. 74, on fait le procès de *Sanson* en même temps que celui de Fouquier-Tinville. — P. 98, il est dit qu'on *chassa* les diplomates français de Rastatt; pas un mot de leur *assassinat*! — Ça et là des fautes d'impression; lire par exemple *Despois* et *Le Tourneur* au lieu de *Despoir* et de *Letorneur*, etc.

R.

— G. NOËL. *Au temps des volontaires, 1792. Lettres d'un volontaire de 1792* (Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-18, xii-300 p., portrait et carte). — L'auteur de ces lettres, Gabriel Noël, né à Nancy en 1770, élevé, par les soins de l'aimable M^{me} Durival, dans les idées de Jean-Jacques et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, se découvrit en décembre 1791 une vocation militaire et patriotique et s'engagea dans le deuxième bataillon des volontaires de la Meurthe. Ce sont les lettres du jeune soldat à « mémère », sa protectrice maternelle, qui

viennent d'être mises au jour par un de ses arrière-petits-fils. Elles n'embrassent qu'une seule année (décembre 1791-décembre 1792) et ne présentent qu'un intérêt très secondaire pour l'histoire militaire; mais elles ne manquent pas d'un certain charme; l'auteur, le type du « bon jeune homme » d'alors, décrivant à M^{me} Durival et à Charlotte d'Aubigny (une sœur adoptive, qui deviendra sa femme plus tard) les premières expériences de son existence militaire avec une bonne humeur inaltérable et des détails si minutieux qu'on peut se faire une idée très nette de la vie de ces premiers et vrais volontaires, de leurs idées politiques, de leurs sentiments humanitaires que la pratique de la guerre n'a pas encore affaiblis. Je note leur indignation contre l'indiscipline des bataillons parisiens « que leurs plus chauds partisans méprisent depuis qu'ils les ont vus » (p. 268). On peut signaler aussi le long récit sur la canonnade de Valmy (p. 270-279). Noël quitte l'armée bientôt après la prise de Namur; mais il avait pris goût au métier, et, en 1793, le petit fantassin repart comme lieutenant de dragons pour des campagnes plus sérieuses, que clôture, quatre ans plus tard, son mariage avec la gentille Charlotte. On ne peut que remercier M. G. Noël d'avoir exhumé ces pages juvéniles de ses archives familiales. R.

— André GODARD. *Le procès du Neuf thermidor* (Paris, Bloud et C^{ie}, 1912, in-18, 326 p.). — On ne trouvera guère ici que des divagations sur la Révolution et la franc-maçonnerie. M. Godard nous apprend que Robespierre et Saint-Just ont des affinités avec les progressistes et surtout avec les radicaux modérés; qu'on peut voir « une certaine empreinte satanique » sur le 9 thermidor, « où l'ignoble nom du gendarme Merda apparaît comme la démoniaque signature du complot maçonnique ». L'auteur affirme que Robespierre fut à la fois « le crime atteint par la justice » et « la vertu persécutée »; que Gambetta était un « aventurier matérialiste », les Templiers et Calas, le protégé de Voltaire, de « redoutables scélérats », etc. C'est un pot pourri de paradoxes fantaisistes où l'historien ne trouvera rien à prendre, à moins qu'il n'arrive à se persuader, avec M. Godard, « que le gouvernement de Robespierre nous eût épargné Waterloo » (p. 94) et qu'on ne veuille croire à la prescience du tribun, qui « voyait la plume de Bossuet et de Corneille tombée aux mains d'un About et d'un Sue, Mozart remplacé par Offenbach » (p. 240). R.

— *Lettres inédites de Pascal-Antoine Grimaud, vicaire épiscopal du département de l'Allier, membre de la Commission temporaire de Lyon (décembre 1793-mai 1794)*, publiées par Pierre FLAMENT, archiviste de l'Allier (Moulins, R. Grégoire, 1911, in-8°). — Cette brochure forme le 23^e fascicule des *Curiosités bourbonnaises* et nous fait faire connaissance avec un ancien chanoine de Clermont-Ferrand avant 1789, devenu vicaire épiscopal en 1791, puis terroriste ardent, docile exécuteur des ordres de Fouché et membre du Comité

révolutionnaire de Commune-Affranchie. Malgré ces titres, l'abbé Grimaud fut arrêté en 1794, en qualité d'ex-prêtre, par ordre du représentant Vernerey, à Moulins, « au milieu des huées d'un peuple égaré », comme il le raconte lui-même, et condamné à la déportation en Guyane, lui « Romain de la vieille Rome, non de la Rome papale » ! (p. 50). — Les lettres publiées par M. Flament sont adressées par Grimaud à sa sœur; la première est du 24 frimaire, la dernière du 24 floréal an II. Elles sont datées pour la plupart de Lyon et de Guéret, et l'on y trouve les plus violentes effusions révolutionnaires pêle-mêle avec des envois de comestibles, de mouchoirs bariolés, « la grande mode du jour », d'estampes « analogues à l'esprit révolutionnaire, les sujets de la dévotion étant prescrits », ou bien encore l'annonce que « la Sainte-Guillotine a fait le chignon de la citoyenne Désécherolles » (p. 31). — Quelques notes supplémentaires n'auraient pas été inutiles; quand Grimaud s'informe, par exemple, « si le cochon de Bardon est venu se faire guillotiner », on voudrait savoir s'il s'agit d'un *animal* ou d'un *homme* (p. 13). R.

— Joseph MOISAN. *La propriété ecclésiastique dans le Morbihan pendant la période révolutionnaire* (Vannes, impr. Lafolye, 1911, in-8°, 226 p.). — Ce travail, muni de l'imprimatur du censeur épiscopal de Vannes, est extrait de la *Revue morbihannaise*; c'est une œuvre de polémique plutôt que d'histoire pure, car le but de M. Moisan est de sauver « les propriétés ecclésiastiques que la séparation des Églises et de l'État met encore une fois en péril après une possession séculaire qu'à bon droit on pouvait croire définitive ». L'auteur veut pousser les âmes pieuses à acheter les dits biens « pour les rendre, au jour de la pacification, à leurs légitimes propriétaires ». Les terres vendues pendant la Révolution par l'État et revenues depuis à l'Église ne peuvent plus légitimement être reprises une seconde fois; « pour nous en dépouiller, il faudra commettre une de ces injustices que toute conscience honnête réprouve et qui font dans l'histoire d'un peuple une tache ineffaçable » (p. 8). A la suite de cet exposé de principes, M. Moisan a dressé la liste, paroisse par paroisse (depuis *Allaire* jusqu'à *Vannes*), de toutes les pertes faites par les fabriques d'églises jusqu'en 1808, de toutes les terres vendues à l'encan pendant toute la période révolutionnaire; sa conclusion, faite pour nous surprendre un peu, est que l'Église ne possédait même pas en 1789 la dixième partie du territoire du Morbihan; il ajoute qu'elle « ne s'attache pas à des biens périssables ». C'est assurément le devoir de tout chrétien; mais alors pourquoi ce courroux violent contre la nouvelle loi de séparation qui « a donné au monde le même spectacle de vol et d'iniquité qui s'était déroulé il y a cent vingt ans » ? R.

— Gaston BROCHE. *Un soldat de la première République, l'amiral Brueys, 1753-1798* (Avignon, impr. Roche et Rullière, 1911, in-8°, 32 p.). — Conférence faite à Avignon devant les élèves de

l'École normale de Vaucluse et des Basses-Alpes par un jeune professeur de l'Université. M. Broche ne raconte guère l'histoire de son héros que depuis l'expédition d'Égypte (mai 1798) ; son récit intéressera surtout par la discussion serrée des prétendus ordres du général Bonaparte à Brueys, ordres lui prescrivant de quitter la rade d'Aboukir et de se rendre à Corfou et qui n'ont, en réalité, jamais été formulés, quoi que le général ait écrit à ce sujet au Directoire après le désastre. Le commissaire Jaubert, après avoir exprimé d'abord l'opinion générale des membres de l'expédition, que la flotte devait partir pour Corfou, ajoute, le 9 juillet : *le général en a décidé autrement*. Pour le reste, la conférence de M. Broche est un éloquent et patriotique tableau du glorieux désastre d'Aboukir.

R.

— Paul de PRADEL DE LAMASE. *Le pillage des biens nationaux. Une famille française sous la Révolution* (Paris, Perrin et Cie, 1912, in-8°, 393 p., portr. et grav.). — Il y a deux choses dans ce volume : quelques faits intéressants l'histoire de la Révolution dans le centre et le midi de la France, et des homélies plaintives, mêlées d'imprécations bibliques et de théories juridiques au moins bizarres, contre cette même Révolution et contre tous ceux qui osent la défendre. Pour l'auteur, elle n'a été que « l'invasion des domaines des maîtres par les métayers et l'intrusion des gens d'office dans les salons ». C'est « un dragon monstrueux qui n'a pu vivre qu'en se nourrissant de chair humaine ». Aussi l'auteur l'attaque-t-il « d'une voix de stentor », pour « dominer les cris de toutes les orfraies et les cris de tous les chacals (p. 17) », bien que sa famille ait touché plus tard 95,000 francs sur le milliard des émigrés, pour la dédommager de la perte de ses terres confisquées sous la Terreur. On trouvera dans son volume des contes à dormir debout sur Mirabeau, voleur de grands chemins en 1788 (p. 161) ; sur Lanjuinais, auteur indirect des « massacres » de Quiberon (p. 276) ; sur un ancêtre successivement clown et curé, etc. Quelques détails touchants et curieux (comme le retour d'émigration des vieux Pradel), utiles à l'historien, sont perdus dans un fatras de récriminations passionnées qui jettent un jour singulier sur la mentalité de certaines couches sociales d'aujourd'hui.

R.

— *Enquêtes sur la Révolution en Côte-d'Or*, fasc. III-IV (Dijon, Nourry, 1911-1912, in-8°, p. 114-208). — La fascicule III de cette publication du Comité départemental de la Côte-d'Or pour l'histoire économique de la Révolution renferme le commencement de l'étude de M. F. Boissard sur la *Disette de 1788-1789 à Saint-Jean-de-Losne* et sur les mesures prises par les autorités pour la combattre ; un travail de M. Simon sur l'*Arrêt du Parlement de Dijon du 29 juillet 1775* qui fut rendu à l'occasion de l'émeute d'avril, causée par la cherté du blé ; quelques notes de M. Languereau sur l'*État de l'agriculture dans la commune de Spony (1787-1790)*. Dans la fascicule IV, on

trouve un mémoire de M. H. Drouot sur les *Impositions de Dijon aux approches de la Révolution*, rédigé d'après les registres des collecteurs de la taille et de la capitation pour 1782; la suite du travail, mentionné tout à l'heure, de M. Boissard; le *Procès-verbal de l'Assemblée générale des habitants d'Auxonne, du 11 janvier 1789*, et l'introduction d'un travail plus étendu de M. Léon Simon sur les *Subsistances à Dijon de 1789 à 1794*. Nous avouons ne pas bien comprendre pour quel motif on publie ces travaux *par tranches*, pour ainsi dire, au lieu de donner, successivement, chacun en son entier.

R.

— E. LAMOUELE. *La contribution patriotique de 1789 dans une petite commune de la Haute-Garonne (commune de Cassagne)* (Toulouse, E. Privat, 1911, in-8°, 14 p.). — Extrait du *Recueil de législation* (1910), le travail de M. Lamouzele est un modeste apport à l'histoire de la contribution patriotique imaginée par Necker et décrétée, sur sa proposition, par l'Assemblée nationale le 6 octobre 1789. Il est rédigé d'après le registre des quatre-vingt-neuf habitants de Cassagne, petite localité de l'arrondissement de Saint-Gaudens, registre ouvert le 3 décembre 1789 et clos le 31 janvier 1790. Le plus riche des contribuables offre 200 livres, la plupart de neuf à trois livres, plusieurs quinze à dix sols; le total des sommes promises se monte à 847 livres 14 sols. Trois citoyens seulement (deux nobles, un roturier) ont un revenu supérieur à 400 livres. Sur 89 déclarations, 54 ne sont pas signées, les déclarants étant sans doute illettrés; mais le zèle de cette petite commune rurale mérite assurément des éloges. Si tout le monde en France s'était taxé généreusement comme elle, la Contribution patriotique n'aurait pas échoué aussi tristement qu'elle l'a fait.

R.

— The Honourable Mrs Maxwell SCOTT. *The life of Madame de La Rochejaquelein* (London, Longmans, Green and Comp., 1911, in-8°, vi-234 p., cartes et portraits). — M^{me} Maxwell Scott, qui a donné déjà au public anglais deux autres biographies sur *Marie Stuart* et sur *Élisabeth de France*, laisse un libre cours à ses sentiments royalistes dans la présente *Vie de M^{me} de La Rochejaquelein*, qui n'est au fond qu'une paraphrase des célèbres *Mémoires*, avec quelques intercalations puisées dans les *Souvenirs* de la comtesse de La Bouère (1890) et dans les récits plus anciens de M^{me} de Sapinaud (1823) et de M^{me} de Bonchamp (1827). Je relève encore une citation de l'*Histoire de la guerre de la Vendée* de Joseph Clémenceau, et c'est tout. L'auteur n'a pas fait le moindre effort critique pour contrôler les dires de son héroïne. M^{me} Scott raconte, par exemple, qu'un seul *bleu* tua, en une même occasion, deux cents Vendéens à Clisson (p. 119) ou elle affirme que c'est un « mensonge » de prétendre que des prêtres ont combattu dans les rangs des insurgés (p. 112). L'entrevue de M. de Tinténac avec Carrier à Nantes, telle qu'elle est racontée

p. 99, est sans doute également apocryphe. Livre plutôt inutile et même dangereux pour ceux qui n'apprendraient à connaître les guerres de Vendée que dans ce récit, vivant assurément, mais bien trop partial.
R.

— Louis Vié, bibliothécaire à l'Université. *La question des biens nationaux dans la Haute-Garonne, en particulier dans le district de Toulouse* (Toulouse, É. Privat, 1911, in-8°, 39 p.). — Ce mémoire, extrait du *Recueil de législation*, renferme surtout des aperçus généraux sur l'importance de la question économique dans l'histoire de la Révolution en général et sur celle de la vente des biens nationaux en particulier. M. Vié insiste avec raison sur la nécessité de substituer désormais des notions précises et des faits dûment constatés aux développements oratoires et aux banalités courantes. Le conseil est malheureusement plus facile à donner qu'à suivre puisque, pour beaucoup de régions de notre pays, les faits précis font encore défaut. Pour la Haute-Garonne, il y a déjà les études de MM. Loutchitsky, Maison, celles qu'on nous annonce, de M. Thouroude. M. Vié y apporte sa contribution personnelle en fournissant l'énumération des dossiers afférents dans les archives départementales et certaines archives municipales pour les huit districts et les cantons. Les quelques rares chiffres qu'il nous communique çà et là, soit pour Toulouse même, soit pour le dehors, au sujet des biens ecclésiastiques et des biens d'émigrés, sont les bienvenus. Son travail est comme un cadre provisoire d'études futures qu'il ne rend pas inutiles et que nous attendons de lui.
R.

— P. DELARUE. *Nos ancêtres pendant la Révolution. Un aumônier des chouans du district de Dol, l'abbé Nicolas-François Faligant, 1755-1813* (Rennes, Plihon et Hommay, 1910, in-8°, 78-4 p.). — Id. *Michel-Auguste Hamon, curé intrus de Saint-Brolade, 1760-1810* (Rennes, Plihon et Hommay, 1911, in-8°, 119 p.). — M. Delarue a retracé, d'après des documents d'archives, la biographie d'un ancien professeur au collège de Rennes nommé Faligant; après avoir été ordonné prêtre en 1789, à l'âge de trente-quatre ans, il fut condamné pour exercice illicite du culte en décembre 1791, emprisonné au Mont-Saint-Michel, délivré par les Vendéens en novembre 1793. Repris plus tard, incarcéré à diverses reprises, amnistié et acquitté, il montra sa reconnaissance pour cet acquittement en devenant aumônier des chouans (janvier 1796). Capturé derechef en 1798, déporté à l'île de Ré, il fut relâché en 1802, devint vicaire de campagne et mourut à Rennes en 1813. La vie agitée de ce réfractaire si militant (dont le père était libre-penseur et républicain) ne présente guère d'intérêt que pour l'histoire locale de l'époque.

L'abbé Hamon, bon « patriote » dès 1789, prêta le serment civique en 1790, fut élu curé de Saint-Brolade et revint d'une mission à Paris comme ardent jacobin. Il terrorisa les âmes pieuses comme commis-

saire de district, fut mêlé aux luttes contre les Vendéens, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté lui-même, en décembre 1793, comme contre-révolutionnaire. Bien qu'il eût renoncé à ses fonctions sacerdotales dès février 1794, il resta en prison jusqu'en septembre 1795, puis il fut acquitté par le jury de Dol. Il devint alors préposé aux vivres du district et receveur de l'impôt, puis il fut attaché pendant plusieurs années au ministère de la Police générale comme agent secret (1797-1800). Finalement, il devint marchand de bois à Autrain et y mourut en 1816 « à la suite d'un repas trop copieux ». Sa carrière politique ne manque pas, assurément, d'imprévu; mais le personnage est si peu intéressant en lui-même et si peu sympathique qu'on est tenté de regretter que M. Delarue ait consacré tant de temps et de consciencieuses recherches à reconstituer sa biographie. R.

— Fernand ÉVRARD, membre du Comité départemental de l'Eure. *Les subsistances en céréales dans le département de l'Eure, de 1788 à l'an V* (Paris, Impr. nationale, 1910, in-8°, 96 p.). — Cette solide étude est un tirage à part du *Bulletin trimestriel* de la Commission de recherche des documents économiques; son titre en indique suffisamment le contenu; on y voit comment se posait dans l'Eure la grave question du pain quotidien, quelles mesures proposaient les autorités locales et les sociétés populaires pour remédier à la famine. On y retrouve aussi la mention monotone, — elle se répète à peu près dans tous les départements, — des émeutes, des pillages de magasins et de convois, etc. L'auteur y a réuni toutes les données qu'il a pu trouver sur les contingents en céréales fournis par les divers districts, soit pour l'approvisionnement de la capitale, soit pour celui des départements voisins et des armées. R.

— R. P. DOM H. LECLERCQ. *Les Martyrs, recueil de documents authentiques*. T. XI: *la Révolution, 1791-1794* (Paris, Oudin, 1911, in-8°, CXXIV-520 p.). — Ce volume s'ouvre par une bien longue introduction sur les *Progrès de l'irreligion en France du XVII^e siècle à la Révolution*, avec toutes les incriminations obligatoires contre les horreurs de la franc-maçonnerie, etc.; puis vient une notice sur la *Constitution civile du clergé* et une autre sur les *Serments politiques et religieux pendant la Révolution*. Suivent cent dix pages sur les massacres de septembre; une cinquantaine de pages sur « le martyr de Louis XVI », à propos duquel l'auteur déclare « qu'il n'est pas un chrétien en France qui ne doive désirer de voir le nom du roi s'ajouter un jour au martyrologe » (p. 225), le pauvre Louis XVI ayant déjà, paraît-il, opéré quelques guérisons miraculeuses (p. 227). Dix-neuf chapitres plus courts sont ensuite consacrés au récit des souffrances d'un certain nombre de prêtres et de religieuses déportés, emprisonnés ou exécutés, de 1791 à 1793, à Limoges, Alençon, Besançon, Rodez, Paris, etc., sans qu'on puisse deviner pourquoi l'auteur a précisément choisi ceux-là, dans le vaste martyrologe révo-

lutionnaire, de préférence à tant d'autres qui devaient être à bon droit aussi méritants à ses yeux. Le R. P. Leclercq se montre naturellement sévère pour « l'œuvre maudite de la Constituante », dans laquelle « sont en germe les échafauds de la Terreur » (p. 18). Son livre n'est pas un travail scientifique; il faudrait vraiment une foi aveugle pour admettre, par exemple, que la sœur carmélite Angélique Vitasse ait pu retrouver après coup dans sa mémoire les centaines de questions et de réponses telles qu'elles sont notées par elle dans son interrogatoire (p. 389-400).
R.

— François VERMALE. *La franc-maçonnerie savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres secrets*. Préface de M. A. MATHIEZ (Paris, Leroux, 1912, in-8°, III-90 p.). — M. F. Vermale, l'éditeur des *Procès-verbaux de l'Assemblée nationale des Allobroges*, bien connu par divers travaux sur l'histoire de la Révolution en Savoie, nous donne ici quelques études se rattachant au passé de la franc-maçonnerie locale, dont les tendances, avant 1789, n'étaient nullement dirigées contre l'ordre établi. La première nous parle de *Joseph de Maître franc-maçon*; nous y voyons figurer le fameux philosophe contre-révolutionnaire comme un des grands dignitaires du Directoire du rite écossais en Savoie. La seconde étude s'occupe de la *Franc-maçonnerie savoisienne et des dames de Bellegarde*. Le père de ces deux héroïnes révolutionnaires, le marquis de Bellegarde, avait importé la maçonnerie anglaise dans le pays, et le mari d'Adèle (celle qui fut la maîtresse de Héraut de Séchelless) était vénérable de la *Loge des Sept-Amis*; les fêtes civiques locales ont emprunté en partie leurs formes au rituel maçonnique. Un troisième mémoire nous montre la transformation de la *Franc-maçonnerie savoisienne de 1793 à 1804*. Les aristocrates, adhérents de l'ordre, ayant émigré, les bourgeois deviennent l'élément dirigeant pendant l'ère terroriste; mais, après le 18 brumaire, les loges de la province professèrent de nouveau des « principes essentiellement conservateurs ». M. Vermale a joint à sa brochure une quinzaine de documents inédits (règlements, tableaux des membres, etc.). — P. 23, Philibert Simond est appelé député du *Haut-Rhin*; c'est le *Bas-Rhin* qui l'envoya à l'Assemblée législative.
R.

— OSMOND et Henri PROVINS. *La légende de Naundorff. Essai de critique et d'histoire en réponse à M. le docteur Tschirsch* (Paris, Daragon, 1912, in-8°, 100 p.). — C'est une réponse courtoise, assez habilement rédigée, mais au fond très peu concluante, au mémoire publié par M. Otto Tschirsch, archiviste à Brandebourg, d'après les dossiers juridiques de l'horloger Naundorff (dans la *Historische Zeitschrift*, fondée par Sybel, et non dans la *Historische Zeitung*, comme disent les auteurs). M. Tschirsch avait démontré pertinemment que cet inconnu douteux, évidemment protégé d'abord par la police prussienne, puis tombé en disgrâce sans qu'on en sache clairement le

motif, n'a nullement posé, dès le début de son existence connue, sa candidature à la personnalité de Louis XVII; nous savons qu'il a même accentué dans ses premières dépositions son attitude de patriote allemand, hostile aux Français. En présence des dossiers authentiques, fouillés à fond, tout le roman de la survivance miraculeuse du dauphin s'évanouit, du moins en ce qui concerne Naundorff, pour tous ceux qui ne se contentent pas d'in vraisemblables hypothèses. — R.

— Frédéric M. KIRCHEISEN. *Bibliographie du temps de Napoléon*, t. II, 1^{re} partie (Paris, Genève, Londres, 1912, in-8°, 208 p.). — Ce volume comprend la quatrième partie du plan total de l'ouvrage, Napoléon et sa famille, et le commencement de la cinquième partie, Mémoires, Correspondances, Biographies. La fin de ce tome II, qui est annoncée, contiendra la suite de cette cinquième partie, la sixième partie, Pamphlets, et la septième, Voyages. Il y aura un tome III pour les périodiques et les suppléments. É. D.

— Joseph TURQUAN. *L'impératrice Joséphine* (Bibliothèque Historica. Paris, Jules Tallandier, in-12, s. d., vi-312 p.). — Ce volume est la suite de la *Générale Bonaparte*, du même auteur (cf. la *Revue historique*, t. CVII, p. 196). Fondé sur les Mémoires du temps, notamment sur ceux de M^{me} de Rémusat, il ne renferme point de révélations remarquables; il insiste beaucoup sur la jalousie conjugale de Joséphine, jalousie qui était souvent justifiée, châtement maintes fois répété de ses propres manquements de jadis à la foi jurée. A part cela, M. Turquan recueille, à propos des toilettes et des scènes du sacre, à propos du séjour de 1807 à Fontainebleau, les traits connus du caractère de l'impératrice, ses distractions de femme de chambre, son goût pour les devineresses, les charlatans et les marchandes à la toilette, ses plaisanteries grossières, comme celle dont elle s'amusa à propos des divagations du pauvre Pfister; nous retrouvons ici les circonstances et les scènes du divorce, notamment la petite comédie de l'évanouissement entre les bras de M. de Bausset; enfin le séjour à la Malmaison, où elle engraisa, n'ayant plus de scènes à faire; ses réceptions toujours nombreuses, ses dettes toujours copieuses, les fréquentes visites de l'empereur Alexandre jusqu'au jour de la mort, le 29 mai 1814. Petite histoire, celle qui convient à l'impératrice Joséphine. É. D.

— J. DONTENVILLE. *Napoléon I^{er}. Son œuvre et au dehors* (Paris, Jouve, 1912, in-18, 108 p.). — « Parlons un peu de l'Empereur, cela nous fera du bien », disait Victor Hugo en 1847. Le petit livre de M. Dontenville, sans prétentions scientifiques, n'a d'autre objet que de nous distraire des misères du jour. C'est pourquoi sans doute l'Empereur est ici peint en rose. Son œuvre intérieure fut admirable : la paix consulaire, les constitutions où fut fondé pour la première fois le suffrage universel, l'épuration du Tribunat, qui ne fut que l'élimination « des chicaneurs les plus intraitables », la suprématie du pouvoir

civil sur le pouvoir militaire : rien de commun en effet avec le despotisme militaire. Quant à l'œuvre extérieure, Napoléon ne fit la guerre que malgré lui ; la lutte incessante contre l'Europe lui a été imposée quand il ne brûlait que de donner la paix au monde ; il a été obligé de se défendre, de protéger la France contre l'ambition démesurée et l'intolérable tyrannie maritime de l'Angleterre, contre les provocations de la Prusse ; il a été obligé de prendre l'Espagne à ses rois et, plus tard, c'est Metternich qui n'a pas voulu de la paix en 1813, qui a fait tant de mal à la France. Napoléon n'avait que les intentions les plus pacifiques, etc.

E. D.

— Gaston ROUTIER. *Le Napoléon de mes rêves* (Paris, « Époque moderne », 1911, in-8°, 222 p.). — L'occasion de ce livre fut un voyage de l'auteur à Moscou en 1890 ; il commence par une description colorée et suggestive de la ville, donnant une impression d'immensité en toutes choses, rues, places, steppes à perte de vue, champs de neige infinis, la place Rouge, le Kremlin, Vatican des Russes, les églises avec des foules de fidèles parmi les odeurs de l'encens et des sueurs de moujiks. Puis M. Gaston Routier laisse aller sa pensée aux souvenirs héroïques, donc à ceux de 1812, à Napoléon le génie des temps modernes, auquel il ne manqua que d'avoir Chateaubriand à côté de lui, le fils de la Révolution, plus grand que tout dans l'histoire, excepté la liberté. Ces souvenirs le portent aux rêves, et la partie essentielle du livre est le récit du rêve que fit l'auteur en un hôtel de Moscou. Là, il reçut la confession de l'Empereur : s'il n'avait pas voulu aller trop vite, s'il avait évité quelques fautes respectables, Napoléon aurait vaincu, aurait occupé Constantinople, la Perse, l'Inde ; alors il aurait fondé la paix universelle, surtout par l'alliance intime de la France et de l'Allemagne, par l'union des peuples et des races ; la société aurait été toute transformée par le règne de la raison et le bonheur eût été assuré pour l'éternité à toute l'humanité. C'est bien un rêve ; il est dédié à M. Aristide Briand, alors président du Conseil des ministres de la République française.

E. D.

— Colonel L. PICARD. *Guerres d'Espagne. Le prologue : expédition du Portugal, 1807* (Paris, Jouve, 1912, in-8°, VIII-351 p.). — La préface de cet ouvrage donne des précisions sur la méthode qui y a été suivie ; par défiance des commentaires où se plaisent les « théoriciens », on s'est tenu le plus près possible des faits, en une chronique, moins littéraire et moins séduisante sans doute, pour mieux refléter l'incohérence des faits. Le récit emprunte souvent des pages de Thiers, du général Foy, du général Thiébault, de la duchesse d'Abrantès, des *Papiers de Murat*, publiés par le prince Murat, sources connues, comme on voit. La chronique se déroule selon les mois : juillet-août, octobre, la cour impériale à Fontainebleau et le départ de Junot, ses ordres et instructions, le traité et la convention

secrète de Fontainebleau; novembre, la marche sur Lisbonne et la rentrée triomphale de la garde impériale à Paris; décembre, l'occupation de Lisbonne et le voyage de Napoléon en Italie, le décret de Milan.
É. D.

— *Le fils de Laclos*, carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos (an XIV-1814), suivis de lettres inédites de M^{me} Pourrat, publiés avec une préface, des notes et des gravures par Louis DE CHAUVIGNY (Lausanne, Payot, et Paris, Fontemoing, 1912, in-12, 253 p.). — Ces carnets de marche, sans prétention, sans grande valeur, ne méritaient pas l'honneur d'une publication. Il s'agit en effet de trois petits carnets et d'un agenda en maroquin, celui-ci arrêté court par la mort du commandant de Laclos, à Berry-au-Bac, en mars 1814. Le premier est consacré à Vienne et à la campagne de 1805; on y trouve un petit vocabulaire de mots utiles à un soldat en campagne, quelques notes sur Vienne, sur la ménagerie, sur l'arsenal impérial, rien sur Austerlitz, où Laclos ne fut pas, et qu'il appelle l'affaire du 11 (frimaire). Le deuxième carnet, c'est Iéna, Eylau: quelques mots sur le tombeau du grand Frédéric, un vocabulaire de quelques mots polonais, un itinéraire sur Varsovie. Les pages les plus amusantes du troisième carnet, sur Tilsit, sont celles de la visite aux Kalmouks, de hideux Ostrogoths (Laclos n'est pas très fixé sur la race). Le quatrième carnet, très bref, donne quelques étapes de la campagne d'Allemagne en 1813, de France en 1814, jusqu'à la balle qui brisa net cette carrière avant la trentième année. Cette publication, d'ailleurs soignée et précédée d'une bonne préface, contient quelques lettres curieuses de M^{me} Pourrat à M^{me} de Laclos; elles se rapportent à un voyage aux Pyrénées, à Canterets, Bagnères, aux « cascades de Gavarni ».
É. D.

— Lieutenant-colonel Basil JACKSON. *Waterloo et Sainte-Hélène*, notes et souvenirs d'un officier d'état-major édités par R. C. SEATON, traduit de l'anglais par Em. BROWET (Paris, Plon, 1912, in-12, XXI-280 p.). — Ces souvenirs d'un témoin qui, à vingt ans, eut le privilège d'assister à la bataille de Waterloo et de partir pour Sainte-Hélène, ont l'intérêt de toute chose vue et racontée avec sincérité. Livré d'abord à Bruxelles aux plaisirs d'une société qui n'était pas morose, le jeune homme en fut arraché par l'ouverture de la campagne; officier d'état-major, il chevaucha par les routes des champs de bataille de Quatre-Bras et de Mont-Saint-Jean, notant très simplement les traits qui l'ont frappé, la mort de quelques camarades tout jeunes aussi, la silhouette de Wellington sur le plateau, aussi immobile que sa statue de Hyde Park, les Prussiens pillards et voleurs de chevaux et de canons, la rencontre de Wellington et de Blücher dans la nuit, le retour à Bruxelles, non pas triomphal et enthousiaste, plutôt semblable à un convoi funèbre à cause des énormes pertes subies.

Venu à Paris, abandonné un moment « aux plaisirs de cette ville dissolue », le jeune homme est appelé à accompagner Sir Hudson Lowe à Sainte-Hélène : d'où quelques traits descriptifs de l'île-prison, des notes sur Gourgaud, Montholon, quelques petites choses sur l'Empereur, surtout de longues citations de Forsyth, l'auteur se rangeant, dans le procès de Sainte-Hélène, parmi les témoins à charge contre Napoléon, à décharge pour son chef Hudson Lowe. É. D.

— Georges WEILL. *La France sous la monarchie constitutionnelle, 1814-1848*, nouvelle édition, revue et corrigée; (Paris, Félix Alcan, 1912, in-12, 1-311 p. Bibl. d'histoire contemporaine). — La première édition avait paru en 1902; elle est ici retouchée et complétée, quant aux références notamment. Quant au fond, c'est, comme on sait, une suite de tableaux où l'auteur étudie successivement le gouvernement et la politique sous la Restauration et sous Louis-Philippe, la société, le mouvement religieux, les lettres, arts et sciences, le mouvement économique, les théories économiques et sociales. C'est le meilleur livre que nous ayons sur cette importante période historique, le plus clair, le plus exact et le plus expressif. É. D.

— Général CUNY. *Quarante-trois ans de vie militaire*. Préface de M. Gabriel HANOTAUX (Paris, Plon, 1911, in-12, vii-363 p.). — Deux parties dans ce tableau, observe M. Hanotaux : les sombres images de la guerre de France, les grâces pimpantes de la vie d'Algérie. Carrière, dans l'un et l'autre cas, régulière et honorable, récit agréable dont l'originalité la plus grande est dans les observations critiques faites sur les errements de l'armée française à la veille de la guerre et où l'on trouvera en partie l'explication de nos désastres : après le lycée de Metz, Saint-Cyr et Saumur, les exercices de pure parade, les fêtes mondaines, l'absence de tout travail intellectuel, les garnisons diverses, viennent les batailles autour de Metz (on n'y trouvera pas encore une explication satisfaisante de l'inconcevable résignation des officiers de Bazaine à la honteuse capitulation); puis l'évasion, le siège de Paris contre la Commune; enfin le départ pour l'Algérie, les chevauchées merveilleuses à travers le Sud-Oranais, le désert, les oasis des Mزاب, Tunis et Carthage, une sorte de résurrection après l'horrible catastrophe. É. D.

— REGNAULT DE BEAUCARON. *Souvenirs de famille, voyages, agriculture*, précédés d'une causerie sur le passé par le baron André DE MARICOURT (Paris, Plon, 1912, 2 vol. in-8°, 484-433 p.). — Cet ouvrage fait suite aux *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (1175-1906)* et aux *Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (1175-1906)*, par un de leurs descendants. Après la jolie causerie de M. de Maricourt, ce ne sont en effet que les souvenirs des ancêtres qui, ayant beaucoup voyagé, avaient beaucoup vu

et beaucoup raconté. Cela commence par la gracieuse histoire de l'héroïque aïeule, Anne Musnier, qui sauva la vie du comte de Champagne. On saute ensuite, sans transition, en plein XVIII^e siècle : des parents, établis en l'île Bourbon, alliés à la famille de Virginie, les Azéma et les Hubert, ont dit leurs expériences agricoles, la fondation des premières sucreries de l'île, leurs études sur les éruptions volcaniques et les cyclones. On suit de même les Montarand et les Jauvin à Saint-Domingue au moment de la Révolution parmi les pillages et les massacres ; un autre parent, Victor-Donatien de Musset-Pathay, filleul de Rochambeau, père d'Alfred de Musset, en ses impressions sur la bataille de Marengo ; le comte de Mauroy en sa carrière brisée avec sa jambe à Eckmühl ; le grand-père Regnault de Beaucaron à Enghien-les-Bains ou à Nice et Menton, en promenade dans toute la région de Tonnerre, au lieu dit Chie-en-Cotte, dont on lira avec agrément la pittoresque étymologie ; le bisaïeul Meurville en Suède, Finlande, Russie, vers 1829-1830, jusqu'en Laponie (en ce curieux pays, la fiancée manifeste son contentement en cherchant les poux de son fiancé, et cela équivaut à un engagement irrévocable), impressions sur Saint-Pétersbourg, Moscou, la vie russe ; l'oncle Meurville au Mexique ; le grand-père Roze en Angleterre, parmi les premiers chemins de fer, puis en Irlande, Belgique, Prusse, Russie, puis en Italie, jusqu'à Naples et en Sicile ; l'oncle et la tante Luce en Italie, puis en Amérique, à Boston, à New-York, Baltimore, Washington, Charlestown, Pittsburg, Cincinnati, les lacs et le Saint-Laurent ; l'oncle Roze au Tonkin où il fut assassiné en 1890 ; le cousin Cousturier, gouverneur de la Guinée française, lors de la fondation de Conakry. — Si ce n'est pas la scène des portraits, c'est en tout cas une belle galerie d'ancêtres, et il faut louer la fierté que leur descendant a mise à les raconter.

É. D.

— Chr. PFISTER. *La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés* (Paris, Cerf, 1912, 1 vol. in-8°, 138 p.). — La collection des « Régions de la France », que publie la *Revue de synthèse historique*, vient de s'enrichir d'un fascicule (le 8^e) dû à M. C. Pfister, professeur à la Sorbonne, et consacré à la Lorraine, au Barrois et aux Trois-Évêchés. Il ne saurait être question ici d'analyser ce recueil où l'historien de Nancy énumère, en les appréciant, les travaux essentiels qui ont paru sur l'histoire de cette vaste « région » de l'est. Mais M. Pfister ne s'est pas contenté, — et c'est ce qui fait l'originalité de son travail, — de dresser une bibliographie, si complète, si critique fût-elle ; il énumère, chemin faisant, les questions les plus importantes qui doivent être proposées à l'activité des historiens et ainsi il trace un vaste programme de travail pour des générations d'étudiants et de professeurs et pour les sociétés savantes préoccupées de recherches méthodiques : un atlas historique de la Lorraine, une étude sur les chroniqueurs lorrains et messins, une histoire collective de la Lorraine, de bonnes monographies de village, — comme celle de

Chaligny par Fournier, — une histoire des institutions et de l'art en Lorraine, un bon dictionnaire biographique, des histoires de familles nobles qui ne soient pas seulement des généalogies, mais qui nous parlent des relations des seigneurs avec leurs tenanciers, de la valeur et de l'exploitation des terres, de la transformation de la classe nobiliaire avant la Révolution et au lendemain de l'émigration, des *regestes* des actes des ducs de Lorraine, des comtes-ducs de Bar, des évêques de Metz, Toul et Verdun, une histoire des corporations à Metz, une histoire des classes rurales en Lorraine, une étude sur la Révolution dans ce qui fut le département de la Moselle (où les historiens allemands ne s'occupent guère de l'époque révolutionnaire), des études critiques sur le contre-coup des événements contemporains dans les départements de l'est, — car l'histoire locale ne s'arrête pas à 1800, — voilà ce que M. Pfister, énumérant ce qui a été fait, souhaiterait que l'on entreprit. Le programme est fait pour tenter les érudits lorrains; il a ce mérite en outre de pouvoir être proposé, *mutatis mutandis*, dans d'autres « régions » et à d'autres « sociétés savantes » où le travail, trop souvent, n'est pas organisé. — Ch. S.

— J.-A. BRUTAILS. *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde* (Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1912, in-8°, 158 p. Extrait des *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, année 1911). — M. Brutails a réuni dans cette brochure de nombreuses mentions fournies par les documents d'archives de la Gironde sur les mesures de longueur, de superficie, de capacité pour les grains, les mesures pour les liquides, pour le bois, le sel, le charbon, l'huile et la farine, le foin et la paille, etc. Il a pris la plus grande peine pour en déterminer les valeurs par rapport à notre système actuel, mais il montre quelle confusion inouïe l'usage, l'incurie et la fraude avaient introduite dans ces mesures et combien toute tentative exacte d'équivalence est le plus souvent stérile. Ça et là, il montre par exemple l'incertitude des moyennes établies par le vicomte d'Avenel et la témérité de ses affirmations. C'est un recueil d'une extrême utilité auquel il ne manque qu'un index des mots étudiés. Ch. B.

— Henri PERRAUDEAU. *Pages d'histoire audonienne : le Marquis du Planty, médecin de la Faculté de Paris, maire de Saint-Ouen sur Seine (1808-1876)*, d'après les documents originaux (Paris, Jouve, 1911, in-12, 151 p.). — Né à Londres dans l'exil en 1808, médecin à Saint-Ouen, qui avait alors 988 habitants, le docteur-marquis du Planty se distingua par son dévouement pendant l'épidémie de choléra, comme le certifient des documents officiels. Conseiller municipal, marié avec Caroline Albrech, maire en 1840, démissionnaire en 1851, toujours vénéré pour son intelligence et sa bonté : belle carrière, très honorable et très honorée, de médecin de campagne, qu'il était utile de faire revivre. E. D.

— *La France pittoresque et artistique. La Normandie vue par les écrivains et les artistes* (Paris, Louis-Michaud [s. d.], in-12, 384 p., 110 illustrations et un plan; prix : 4 fr.). — C'est un recueil ou plutôt un pot-pourri de morceaux tirés d'ouvrages relatifs à la Normandie et dont les auteurs sont pour la plupart des Normands. Les illustrations sont la partie la plus originale du volume. On le feuillettera donc avec quelque intérêt, et certains extraits seront lus avec plaisir ou profit. A la suite et sur papier teinté, on a résumé « Ce qu'il faut voir en Normandie » ; c'est un guide pratique qui pourra rendre des services.
Ch. B.

— J. LIEURE et A. RAVIZÉ. *Les bâtiments de l'abbaye aux hommes [de Caen] fondée par Guillaume le Conquérant, aujourd'hui le lycée Malherbe* (Caen, L. Jouan, 1912, in-8°). — Sous ce titre, MM. Lieure, économiste du lycée, et Ravizé, professeur agrégé au même établissement, viennent de publier une élégante plaquette qui, par l'importance des illustrations, est beaucoup plus qu'une simple notice. En deux eaux-fortes, M. Lieure a fixé deux aspects pittoresques de l'ancienne abbaye : la salle gothique, dite « salle des gardes », et le pressoir. Il a écrit un sommaire « historique » et la description des planches. Celles-ci sont formées de plus de soixante clichés dus à M. Ravizé. Ils reproduisent, pour la première fois, non seulement l'ensemble des constructions édifiées depuis 1704 par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, mais surtout leur décoration : les cartouches, les clefs de voûte, les caissons de plafonds, les rampes et grilles de fer forgé, enfin, dans tous leurs détails, les célèbres boiseries de la chapelle, de la sacristie, du réfectoire et du parloir. Aux amateurs et aux historiens de l'art du XVIII^e siècle, nous tenons à signaler cette série d'excellentes photographies. P. B.

— FERNAND BALDENSBERGER. *Alfred de Vigny. Contribution à sa biographie intellectuelle* (Paris, Hachette, 1912, in-12, VII-219 p.). — Les contributions apportées ici par M. Baldensperger à la biographie intellectuelle de Vigny sont diverses, qu'elles donnent des précisions sur certains points de sa carrière ou qu'elles représentent un essai pour définir le caractère de son œuvre : par exemple, dans le premier ordre d'idées, on étudiera l'influence de Bruguière de Sorsum, un moment secrétaire général du ministère de la Guerre dans le royaume de Westphalie où il eut Norvins pour successeur ; c'est lui qui aurait fait connaître notamment à Vigny l'œuvre de Thomas Moore, dont on retrouve l'inspiration dans quelques parties d'*Eloa* ; d'autre part, on lira avec autant d'intérêt les deux tristesses de Vigny, ou le symbolisme de Vigny, ou enfin l'actualité de Vigny, qui s'affirme jusque dans la dernière révolution portugaise par l'intermédiaire d'un disciple du poète, M. Théophile Braga, jusque dans la déception qui se dessine contre les assemblées parlementaires, jusque dans le sentiment que Vigny souhaitait aux Français dès 1830, l'indifférence en matière de gouvernement.
É. D.

— Jules LEMAITRE. *Chateaubriand* (Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12, 346 p.). — Ces dix conférences ont déjà été publiées dans la *Revue hebdomadaire*. Il ne nous appartient pas d'en dire la valeur littéraire. Celle qui touche le plus à l'histoire est la huitième, qui a pour titre la *Vie politique* : on n'y cherchera pas des lumières nouvelles sur le rôle politique de Chateaubriand, où peut-être on eût trouvé des choses fines et exactes à dire du Congrès de Vérone. Il ne suffisait sans doute pas de s'amuser un moment de l'ambition outre-cuidante du grand écrivain dont les idées politiques méritaient une autre analyse; mais M. Jules Lemaître n'a jamais eu que du dédain pour les entreprises politiques. É. D.

— Victor GIRAUD. *Nouvelles études sur Chateaubriand*. Essais d'histoire morale et littéraire (Paris, Hachette, 1912, in-12, ix-335 p.). — Dans le moment même des conférences de M. Jules Lemaître, M. Victor Giraud publiait une série d'études singulièrement pénétrantes sur le même personnage. En dehors de quelques morceaux sur des épisodes de la jeunesse de Chateaubriand, de son émigration, de son voyage en Amérique, en dehors d'une reconstitution curieuse des reliques du manuscrit des *Martyrs*, on lira surtout dans cet ouvrage la genèse du *Génie du christianisme*, déterminée par le pays de Bretagne, par l'apport héréditaire de la famille, par la psychologie de Chateaubriand, ses études, ses lectures, ses fréquentations, ses dispositions morales, la crise religieuse où il passa au moment de la mort de sa mère, et une étude très forte sur le Sillage de Chateaubriand, c'est-à-dire sur son influence, non seulement sur la génération du romantisme, mais aussi sur la génération de 1850 à 1870, de même sur quelques-uns des meilleurs écrivains de la génération d'après 1870 : par là, il nous montre en lui un des plus grands écrivains de la littérature universelle. É. D.

— Charles MAURRAS. *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, nouvelle édition (Paris, Champion, 1912, in-12, vi-80 p.). — M. Maurras réédite, sans y changer grand-chose, ce petit livre publié pour la première fois en 1898 : ce sont des variations pénétrantes, souvent discutables, sur ces thèmes que Chateaubriand, c'est l'anarchie; Michelet, c'est la démocratie, l'histoire écrite avec des sentiments, avec des instincts populaires, en contradiction avec les leçons de la tradition classique et de la raison; Sainte-Beuve, enfin, c'est l'empirisme organisateur, l'effort de la sagesse et du raisonnement clair et froid porté sur toutes choses : en conclusion, le vœu que l'on fonde une fête nationale de Sainte-Beuve. L'idée est au moins originale. É. D.

— E. ABRY, C. AUDIC, P. CROUZET. *Histoire illustrée de la littérature française. Précis méthodique* (Paris, Henri Didier, 1912, in-4°, xii-684 p. et 324 illustrations; prix : 5 fr.). — « Ce précis est avant tout un recueil de faits : dates, événements biographiques,

analyses précises, exemples des procédés habituels des écrivains appuyés sur des citations et des renvois, illustrations documentaires, renseignements de toute nature sur la vie littéraire, artistique et sociale aux grandes époques. » Ce vaste programme a été réalisé avec précision, sobriété, agrément. Un très heureux choix d'illustrations ajoute une sorte de réalité tangible aux noms et aux œuvres des écrivains en les replaçant dans leur milieu. Le but que se sont proposé les auteurs a été parfaitement atteint : « C'est un ouvrage d'initiation à la lecture de nos chefs-d'œuvre que nous avons eu le dessein de réaliser avec l'espoir de former pour les maîtres des auditeurs mieux préparés. Mieux préparés, d'abord parce qu'ils auraient sous la main tous les renseignements matériels nécessaires et que le professeur pourrait se consacrer librement à sa tâche d'éveilleur d'idées, ensuite parce qu'ils n'auraient dans l'esprit rien que de concret et auraient pris peu à peu, nous l'espérons, l'habitude de la précision, le sentiment que toute idée qui ne repose pas sur un fait est le plus souvent discutable et fausse, et auraient ainsi commencé tout doucement, en même temps que leur formation littéraire, l'apprentissage de l'esprit scientifique moderne. »

Ch. B.

— Georges GUY-GRAND. *La philosophie syndicaliste* (Paris, Bernard Grasset, 1911, in-18, 239 p.). *La philosophie nationaliste* (Ibid., 1911, in-18, vi-227 p.). — Pour étudier la philosophie syndicaliste, M. Guy-Grand part de la doctrine où elle se fonde en effet, celle de M. Georges Sorel, le matérialisme historique, la rupture avec le rationalisme, qui avait été « l'orgueil du XIX^e siècle finissant ». Étudiant la dégénérescence démocratique à propos des *Réflexions sur la violence*, il analyse la curieuse théorie des « mythes », des idées chimériques ou non, des légendes syndicalistes qui tendent à se réaliser comme la grève générale dont les adeptes se font une sorte de foi religieuse et qui constituent une religion, en effet, dont les disciples manifestent une singulière vigueur de propagande. Avec une incontestable impartialité, réchauffée par une secrète sympathie, M. Guy-Grand soumet cette philosophie du syndicalisme à une critique très saine et claire, se refusant à ne voir le producteur que dans le travail manuel, caractérisant largement le vrai producteur par la vie intérieure appliquée au travail, par l'effort d'intelligence et de volonté autant que par la vigueur musculaire. Il trouve dans cette interprétation généreuse le moyen de concilier le nationalisme aristocratique avec le syndicalisme du prolétariat : conciliation qui est sans doute encore pour quelque temps du pur domaine de la philosophie. — Le même essai de philosophie politique est appliqué par le même auteur au nationalisme, représenté par MM. Bourget, Barrès, Maurras, Lasserre et par l'*Action française*. Le nationalisme se définit la doctrine de l'intérêt national, le retour aux traditions qui ont fait la grandeur nationale, donc à la tradition royale, aux corporations patriarcales, au catholicisme, bien que certains nationalistes de marque, peu croyants,

n'y voient guère qu'un instrument d'organisation politique. Par horreur du sentimentalisme démocratique ou démagogique, le nationalisme n'admet d'autre guide que l'intelligence, qui lui a donné la vérité, la vraie, celle qui se fonde sur la réalité substantielle de l'unité nationale, qui s'exprime par la plus vigoureuse intolérance contre toute erreur, contre toute hypothèse hostile à sa thèse, qui enfin ne peut donc aboutir qu'à l'individualisme le plus intransigeant, à une sorte d'anarchisme. M. Guy-Grand fait observer que les traditions ne se peuvent fixer à une date, qu'elles ne cessent de se constituer par la vie même, qu'il y a des courants qu'on ne remonte pas, le courant démocratique en politique et le courant internationaliste en matière économique, qu'enfin malgré leur charme pittoresque, il est probable qu'on ne reviendra pas aux diligences. É. D.

HISTOIRE D'ALSACE.

— *Der Anteil des Elsass an den geistigen Bewegungen des Mittelalters*. Rede am 27. Januar 1912 gehalten von Dr. Clemens BÆUMKER, ord. Prof. der Philosophie (Strassburg, Ed. Heitz, 1912, in-8°, 59 p.). — M. Clément Bæumker a retracé dans ce discours académique le tableau de la participation de l'Alsace au mouvement général des idées au moyen âge et indiqué la place plus ou moins importante qu'elle a tenue, du IX^e au XV^e siècle, dans l'histoire de la littérature, de l'art et surtout des spéculations humaines. En sa qualité de philosophe, l'auteur s'est arrêté surtout à ce dernier ordre d'idées, analysant les œuvres des philosophes scolastiques et des écrivains mystiques, plus nombreux encore, qui ont illustré la terre d'Alsace, et plus particulièrement Strasbourg, par leurs écrits. L'exposé de M. Bæumker se présente sous une forme littéraire très soignée, et de nombreuses notes érudites examinent en détail certains points qui ne pouvaient qu'être effleurés dans une harangue officielle ou donnent la bibliographie du sujet. R.

— Paul MULLER. *La Révolution de 1848 en Alsace*, avec une biographie des parlementaires alsaciens de 1789 à 1871 (Paris, Fischbacher, et Mulhouse, veuve Bader, 1912, in-12, 247 p.). — Le livre est fait d'articles parus dans la *Révolution de 1848*, sauf le premier et la liste des parlementaires qui sont inédits. Le chapitre I^{er}, sur la Révolution en Alsace, après quelque retour en arrière, dit l'impression produite en Alsace par la Révolution de février, les personnages en vue à ce moment; l'agitation autour des élections, et surtout de l'élection présidentielle. Les autres chapitres ont pour objet le Bas-Rhin de 1848 à 1852, autour du 24 février dans le Haut-Rhin, autour du coup d'État dans le Haut-Rhin, le prince Albert de Broglie et les élections du 10 mars 1850 dans le Haut-Rhin, M. Rossée et Louis-Napoléon, le chimiste Émile Kopp, représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée législative. É. D.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Sir Frederick POLLOCK. *The Genius of the Common law* (New-York, The Columbia University Press, 1912, in-12, vii-141 p.). — Ce mince volume comprend une série de conférences faites à l'Université Columbia, de New-York. L'auteur, qui connaît admirablement l'histoire et la pratique du droit anglais, y résume le fruit de ses réflexions sur la loi commune et son génie propre. Sujet très spécial, compliqué, d'aspect plutôt sévère et où il est difficile de pénétrer. Sir Frederick n'a pas cherché à le mettre à la portée des profanes. S'adressant à des gens du métier, il se contente souvent d'allusions, claires sans doute pour ses auditeurs; il parle de « Notre-Dame » la Loi commune avec une dévotion raffinée et assaisonnée d'humour qui attire et qui déconcerte à la fois. Un index, rédigé par M. Nelson, est le bienvenu; il permet de retrouver des idées ou des faits qui pourraient échapper à une simple lecture.

Ch. B.

— Joseph AYNARD. *Londres, Hampton-Court, Windsor* (« Les Villes d'art célèbres ». Paris, H. Laurens, 1911, in-4°, 169 p., ill.). — Guide du touriste curieux d'art et d'archéologie. Guide bien informé mais peu original, sans doute par la faute du sujet, car Londres possède peu de monuments très remarquables; les plus anciens ont été si altérés, soit par le temps et les révolutions, soit par la main d'architectes prétentieux, qu'ils renseignent mal sur l'art du passé. Par contre, plusieurs musées de la ville-monstre sont incomparables, et l'on aura profit à les visiter en compagnie de M. Aynard. Mais ces musées renferment surtout des types d'art empruntés à d'autres peuples; ce n'est guère qu'en peinture qu'on y trouve un art proprement anglais, aussi les pages consacrées par M. Aynard à la peinture anglaise du XVIII^e et du XIX^e siècle comptent-elles parmi les plus instructives du livre.

Ch. B.

— Sir Laurence GOMME. *The making of London* (Oxford, at the Clarendon Press, 1912, in-12, 255 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Ce petit livre, d'où est banni presque tout appareil critique, est à lire avec une grande attention. Il contient, sur les institutions de Londres à l'époque romaine et sur leur survivance à travers tout le moyen âge, des hypothèses fort suggestives. Quel dommage qu'une bonne carte n'ait pas été jointe à une étude où la topographie tient une si grande place! Si l'on s'étonnait que l'organisation municipale de Londres soit ici à peine esquissée, l'auteur répondrait en renvoyant à son ouvrage, paru depuis plusieurs années déjà : *The governance of London* (1908); d'ailleurs, l'objet qu'il se proposait en écrivant ce substantiel résumé était de montrer la part qui revient à chaque époque créatrice dans la formation de la ville, telle que nous la voyons aujourd'hui. Cette tâche, M. Gomme s'en est acquitté avec autant de science

que d'entrain. Une quarantaine d'illustrations, bien choisies pour la plupart, ajoutent de l'agrément à un manuel un peu austère, à la fois par le sujet et par l'allure didactique de l'exposition. Ch. B.

— *The Canterbury and York Society* (Londres, at the Society, Chancery lane n° 124). — Nous avons reçu trois nouveaux fascicules de cette Société, qui s'est fondée pour la publication des registres épiscopaux : 1° fasc. 28 : suite du registre de Robert Grossetête (*Diocesis Lincolnensis. Rotuli Roberti Grosseteste, pars tertia*); 2° fasc. 29 : fin du registre de Jean Trillek, évêque de Hereford, édité par M. Joseph Henry PARRY (*Registrum Johannis de Trillek, episcopi Herefordensis, 1344-1361*); 3° fasc. 30 : suite du registre de Mathieu Parker, archevêque de Canterbury (*Diocesis Cantuariensis. Registrum Matthæi Parker, pars tertia*).

— Félix LIEBERMANN. *Die Gesetze der Angelsachsen*; t. II, 2^e partie : *Rechts- und Sachglossar* (Halle, Niemeyer, 1912, in-4°, p. 255-758). — Nous ne voulons pas retarder l'annonce de cet important glossaire, qui laisse loin derrière lui celui de Schmid, pourtant si estimable. Disons seulement qu'il ne sera plus possible désormais de toucher aux institutions anglo-saxonnes sans consulter cet admirable répertoire.

HISTOIRE DU PORTUGAL.

— Albert SAVINE. *Le Portugal il y a cent ans* (Collection historique illustrée. Paris, Louis-Michaud, s. d., in-8°). — A. MARVAUD. *Le Portugal et ses colonies* (Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1912, in-8°). — La crise où se débat depuis deux ans le Portugal a attiré l'attention sur ce pays. Voici deux livres qui sont nés en France. Le premier n'est autre chose qu'une édition des *Souvenirs* de la duchesse d'Abrantès, ambassadrice de France en Portugal de 1808 à 1811. On en veut un peu à l'éditeur de n'avoir pas indiqué, dans sa préface, les rapports de son texte avec celui du second volume des *Souvenirs d'une ambassade*, publiés à Paris en 1837. Cette nouvelle édition a, du moins, comme la première, « tout l'intérêt d'un voyage, tout le piquant des révélations d'une histoire du haut monde ». Il faut, de plus, savoir gré à M. Savine des notes nombreuses et des illustrations bien choisies dont il a su l'enrichir.

Le second livre est plus actuel. C'est une enquête politique et économique menée sur le Portugal, depuis la chute de la monarchie, par un auteur averti. M. Marvaud qui, récemment, publiait d'excellentes études sur la *Question sociale en Espagne* et sur *Notre commerce avec l'Espagne et le Portugal*, a recueilli sur place les éléments de son information. Il s'efforce, — et c'est sans doute une tentative prématurée, — de reconnaître les causes originelles de la crise, dont le gouvernement de João Franco fut la plus prochaine. On trouvera l'histoire de cette « dictature » dans ce chapitre, dont les sources sont

trop souvent des articles de journaux pour qu'il semble définitif. Quelques pages sur le règne éphémère de Manoel II amènent à la proclamation du nouveau régime.

Quel est, désormais, l'avenir du Portugal? Après avoir, en des chapitres pleins d'intérêt, exposé l'état financier, agricole, industriel et commercial du pays et de ses colonies, l'auteur pose la question, dont la solution importe à la France et à l'Europe. Il conclut que le Portugal ne manque point d'éléments de vitalité, mais traverse une crise grave qu'une correction radicale des mœurs publiques parviendra seule à conjurer.

A. DE BOUARD.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— Albert SAVINE. *Les premières amours de Catherine II* (Paris, Société des éditions Louis-Michaud. Collection historique illustrée, s. d. [1912], in-8°, 190 p., 36 grav., illustrations documentaires bien choisies). — Sous ce titre, c'est la dernière partie des *Mémoires de Catherine*, annotée avec assez de soin, précédée d'une introduction sur Elisabeth et Catherine.

H. HR.

— Baron DE BAYE. *Smolensk. Les Origines, l'épopée de Smolensk en 1812*, d'après des documents inédits (Paris, Perrin, 1912, in-12, 296 p.). — Après quelques pages sur les origines de Smolensk et les querelles dont elle fut l'objet entre la Russie et la Lithuanie, le livre, inspiré par le centenaire, est consacré surtout aux événements de 1812, à la sanglante bataille du mois d'août. D'ailleurs, un abondant appendice reproduit les principaux récits auxquels elle a donné lieu, de Théodore Glinka, de Méneval, de G. Fabry, de Ségur, de Marbot, etc.

É. D.

HISTOIRE D'Océanie.

— A.-C. Eugène CAILLOT. *Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation*, ouvrage illustré de 159 phototypies réunies en 92 planches, d'après des documents rapportés par l'auteur (Paris, Leroux, 1909, in-8°, 291 p.). — La première partie du volume est faite de notes prises au cours d'un voyage en Océanie en 1900 sur les mœurs et les coutumes de la Polynésie orientale, les danses, les jeux, non pas toujours innocents, de ces populations insouciantes et sans pudeur; on y trouvera aussi des renseignements curieux sur la littérature taïtienne et sur les antiquités polynésiennes. La seconde partie est une chronique de la guerre de Raiatea-Tahaa ou de la dernière insurrection de 1894-1897. Une admirable collection de phototypies donne à l'ouvrage un intérêt exceptionnel.

É. D.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** 1912, mai-août. — M. JUSSELIN. Comment la France se préparait à la guerre de Cent ans (publie et commente sept documents tirés des archives de la Côte-d'Or, entre 1327 et 1340). — H.-F. DELABORDE. Le texte primitif des Enseignements de saint Louis à son fils (suite et fin; édition critique de ce texte). — DIEUDONNÉ. La monnaie royale depuis la réforme de Charles V jusqu'à la restauration monétaire par Charles VII, spécialement dans ses rapports avec l'histoire politique (suite et fin; avec une liste récapitulative des pieds de la monnaie donnant le mouvement de la monnaie pendant cette période). — Ch. DE LA RONCIÈRE. Notre première tentative de colonisation au Canada (abondant commentaire de l'enquête faite à Saint-Malo en avril 1541, à la veille du départ de Jacques Cartier, qui a été signalée plus haut, p. 168. Réédite le texte de cette enquête, après collation avec l'original). = C.-rendus : L. Traube. Palaeographische Forschungen. V : Autographa des Iohannes Scotus (important pour l'étude des gloses de Jean Scot Érigène). — Rashdall. Fr. Rogeri Bacon Compendium studii theologiae. — Le P. Ubald d'Alençon. Les vies de sainte Colette Boylet de Corbie, réformatrice des Frères Mineurs et des Clarisses, 1381-1447, écrites par ses contemporains, le P. Pierre de Reims, dit de Vaux, et sœur Perrine de La Roche et de Baume (mauvaise édition). — Zech. Der Publizist Pierre Dubois (bon). — G. Baril. Le droit de l'évêque aux meubles des intestats, étudié en Normandie au moyen âge (bon). — Le Brun. Une étape de Jeanne d'Arc en Bourbonnais; son passage au Veudre en oct. et nov. 1429. — Mettrier. La formation du département de la Haute-Marne en 1790 (bon). — Comte A. de Mahuet. Biographie de la cour souveraine de Lorraine et Barrois et du parlement de Nancy, 1641-1790. — Nardin et Mauveaux. Histoire des corporations d'arts et métiers des villes et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant (beaucoup d'intéressantes et utiles indications présentées sans méthode et sans soin). — Finkenwirth. Die Entwicklung der Landeshoheit der Vorfahren des Fürstenhauses Reuss, 1122-1329. — A. Sabatier. Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses ayant employé des sceaux de plomb, XIV^e-XVIII^e s. Plombs historiés de la Saône et de la Seine.

2. — Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle. 1912, 1^{er} août.

— Mémoires de Théodore de Lameth. Le 10 août (intéressant fragment de ces Mémoires que M. Welvert entreprend de publier; suite en oct. : les Massacres de Septembre. A noter un passage capital sur une entrevue de Lameth avec Danton dans la nuit du 2 sept.; ce témoignage sera vivement discuté par ceux qui recherchent les auteurs responsables des massacres). — A. GRÜN. Les châteaux royaux pendant la Révolution. II : Choisy-le-Roi. — A. BIOVÈS. Le siège de Gênes en 1800 (suite de ce journal). — E. CAZALAS. Napoléon I^{er}, lettre au prince Kourakine, mai 1812 (lettre non datée que les éditeurs de *la Guerre nationale en 1812* ont attribuée au mois de mai 1812, mais qui doit être de 1811; Napoléon explique et justifie sa politique extérieure : « Depuis longtemps l'Europe jouirait de la paix si les grandes puissances avaient voulu s'entendre avec moi. » Si la Russie s'entend avec la tyrannique Angleterre, malheur à elle!). — M. SCHWEITZER. Alexandre, Barclay et Bagration en avril 1812 (mesures prises pour l'entrée en campagne). — Comte BEUGNOT. L'île d'Elbe et la police sous la première Restauration, d'après les rapports du comte Beugnot au roi Louis XVIII (suite en sept. et en oct.; il y est surtout question de Marie-Louise, de son séjour à Aix, de son intimité commençante avec Neipperg). = 1^{er} sept. P. LEHAUT-COURT. La Section historique et la guerre de 1870 (création de cette Section; travaux exécutés par elle ou sous son patronage; insiste sur l'absence de méthode qui caractérise l'œuvre de la Section, sur les trop nombreuses erreurs qu'on a laissées passer dans la *Revue d'histoire*, sur le défaut de critique qu'on y constate trop souvent à l'égard des documents). — A. LE GRIN. Dumouriez et la Société académique de Cherbourg (notes sur la part prise par Dumouriez aux travaux de cette Société en 1779-1780). — E. CAZALAS. Partouneaux à Borisov (explique comment, à la suite d'un ordre malencontreux, Partouneaux fut laissé à Borisov avec sa division le 27 nov. 1812 : enveloppé par Wittgenstein, il fut obligé de capituler). — R. ROGER. A propos d'un livre sur le socialisme (analyse et critique du livre d'A. Béchaux : *les Écoles socialistes*). = 1^{er} oct. A. VOVARD. Le général Jean-Romain Conilh de Beyssac, 1749-1820 (nommé général en 1793, malgré un double refus motivé pour des raisons d'incapacité et de faiblesse physique, il fut mis à la retraite quinze mois plus tard). — E. WELVERT. Que devint Sotin? (ministre de la Police au 10 fructidor, Sotin appliqua avec une extrême rigueur la loi contre les déportés. Il fut plus tard envoyé comme chargé d'affaires aux États-Unis et mourut oublié en 1810). — E. CAZALAS. Wintzingerode et Napoléon, d'après Narychkine (récit, par le capitaine Narychkine, de l'arrestation par Mortier du général Wintzingerode, dans un faubourg de Moscou, le 22 oct. 1812; le général s'était présenté aux portes de la ville comme parlementaire. Ce récit d'un témoin oculaire infirme celui de Ségur). — HENNET. Généraux provisoires de la Révolution et de l'Empire (suite). — Ch. DEJOB. Armand Carrel (intéressant portrait).

3. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1912, 20 juill.

— *R. de Lespinasse*. Le Nivernais et les comtes de Nevers. II : Maisons de Donzy, de Bourbon, de Flandre, 1200-1384 (documentation abondante et cependant incomplète. L'auteur s'est d'ailleurs contenté de mettre ses fiches bout à bout sans se départir de l'ordre chronologique). — *H. de Lagüerënnë*. Notes et souvenirs relatifs à l'ancien couvent des Ursulines de Montluçon, 1643-1909. — *Lepreux*. Gallia typographica ou Répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution. Série départementale (t. II; très utile). — *V. Sanson*. Répertoire bibliographique pour la période dite « révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inférieure (t. III; très utile; le plan est contestable). — *Ed. Philippon*. Dictionnaire topographique du dép. de l'Ain. — *P. Holzhausen*. Die Deutschen in Russland, 1812. Leben und Leiden auf der Moskauer Heerfahrt (un des meilleurs livres qu'on ait publiés sur la campagne de Russie). = 27 juill. *Ch. Michel*. Recueil d'inscriptions grecques. Supplément, fasc. 1 (très utile). — *A. Godard*. Le procès du Neuf Thermidor (étude intelligente, sympathique pour Robespierre, due à la plume d'un démocrate chrétien qui n'est pas un historien de profession, mais qui, par sa sincérité, mérite de retenir l'attention). — *Rose, Herford, Gonner et Sadler*. Germany in the nineteenth century (recueil de cinq conférences fort intéressantes et qui donnent une juste idée du prodigieux développement de l'Allemagne au XIX^e s.). — *Jackson*. Waterloo et Sainte-Hélène; notes et souvenirs édités par *R. C. Seaton*, trad. p. *E. Brouwet* (bon). = 3 août. *Deissmann*. Paulus (recueil de conférences écrites d'enthousiasme sur saint Paul. Observations et réserves présentées par *A. Loisy*). — *Wendland*. Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zum Judentum und Christentum (2^e éd. très remaniée. *A. Loisy* insiste sur l'influence des mystères à l'origine même du christianisme et sur le rôle qui leur revient dans la conversion de saint Paul, « de l'homme qui a contribué plus que personne à faire de l'Évangile une religion, et une religion universelle »). — *Balthasar*. Geschichte des Armutstreites im Franziskanerorden bis zum Konzil von Vienne (bon). — *Baier*. Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis zum Jahre 1304 (montre que le système des réserves apostoliques et des collations par le souverain pontife des bénéfices attribués jusque-là par d'autres personnes s'est peu à peu développé pendant tout le cours du XIII^e s.). — *H. de La Perrière*. Le roi légitime; la loi de dévolution du trône dans la Maison de France (le fond est bon, la bibliographie mauvaise). — *A. Durand*. État religieux des trois diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime (ouvrage bien documenté, présenté d'une façon très intéressante). — *Yrondelle*. Histoire du collège d'Orange, 1573-1909 (bon). = 10 août. *Ferrari*. I documenti greci medioevali di diritto privato dell' Italia meridionale (excellent). = 17 août. *Rosenberg*. Untersuchungen zur

römischen Zenturienverfassung (beaucoup d'observations importantes). — *Waltzing*. M. Minucii Felicis Octavius (très bonne édition). — *Th. Nissen*. S. Abercii vita (bon). — *Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende*. I : Das Altertum, par *Preuschen et Krüger* (excellent). = 24 août. *Schwartz*. Busstufen und Katechumenatsklassen (brève histoire de la pénitence post-baptismale depuis Hermas). = 31 août. *H. Gauthier*. Le livre des rois d'Égypte, recueil de titres et de protocoles royaux (très utile; « c'est, par les noms propres, le squelette de l'histoire d'Égypte »). — *G. Möller*. Hieratische Paläographie. Die ägyptische Buchschrift (t. III qui contient des types d'écriture cursive depuis la 21^e dynastie jusqu'au III^e s. de notre ère; remarquable). — *Fl. Petrie*. Roman portraits and Memphis (publie un grand nombre de portraits mortuaires trouvés à Hawara et qu'on peut dater à peu près entre le temps des premiers Flaviens et le règne de Commode; étude minutieuse sur leur fabrication, leur destination, leur détérioration). — *Holbrook*. Portraits of Dante, from Giotto to Raffael (excellent). — *Fr. Arnheim*. Der Hof Friedrichs des Grossen. I : Der Hof des Kronprinzen (précieux répertoire de notes biographiques prises directement aux sources les plus autorisées). — *Bibliographie lorraine, 1910-1911* (excellent). = *H. Stein*. Les grands sculpteurs français du XVIII^e s. : Augustin Pajou. = 7 sept. *Eusebius*. Die Chronik aus dem Armenischen übersetzt v. J. Karst (très utile traduction pour laquelle l'auteur a utilisé deux mss.; appendice critique très important; index des noms propres). — *Cappelli*. Lexicon abbreviatarum. Dizzionario di abbreviature latine ed italiane (important). — *E. Diehl*. Inscriptiones latinae (bon). — *Lenel*. Venezianisch-istrische Studien (bonne histoire de la querelle entre Aquilée et Spalato, de l'élément allemand en conflit avec l'élément latin en Istrie au moyen âge). = 14 sept. *L. Delaporte*. Catalogue des cylindres orientaux et des cachets assyro-babyloniens, perses et syro-cappadociens de la Bibliothèque nationale. — *L. Legrain*. Catalogue des cylindres orientaux de la collection Louis Cugnin. — *H. Viollet*. Fouilles à Samara en Mésopotamie. Un palais musulman du IX^e s. (bon). — *Carnarvon et Carter*. Five years exploration at Thebes, 1907-1911 (excellent). — *Quibell*. Excavations at Saqqara, 1908-1910 (4^e vol. des fouilles exécutées sur le site de l'ancien couvent d'Apa Jérémie fondé aux environs de l'an 500; la dernière inscription datée est de l'an 844). = 21 sept. *E. Meyer*. Histoire de l'antiquité; t. I, trad. p. *M. David* (bonne traduction d'un ouvrage important). — *R. Weill*. Les décrets royaux de l'ancien empire égyptien (décrets trouvés à Coptos en 1910; excellente édition bien commentée). — *W. Lippert*. Urkundenbuch der Stadt Lübben; I. — *Gomperz*. Les penseurs de la Grèce (t. III; bonne traduction).

4. — Revue des études historiques. 1912, juill.-août. — F.-E. SANGLÉ-FERRIÈRE. Souvenirs sur l'expédition d'Égypte, publiés avec une introduction et des notes par Léon Mirot (récit très vivant, bien

que composé après les événements compris entre 1798 et 1800). — P. FROMAGEOT. Une cousine du grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg (fin; négociations de M^{me} de Mecklembourg avec la maison de Brunswick; la mort du duc Christian et sa mort; 1687-1695, Isabelle de Montmorency a bien servi la France). — Comte d'ESPINCHAL. Note sur Louis XV et les femmes, publ. p. Ernest d'HAUTERIVE (note extraite d'un ms. de la bibliothèque de Clermont-Ferrand, rédigée en 1792). = C.-rendu : *L. Lallemand*. Histoire de la Charité. Les temps modernes (t. IV, 2^e partie; honorable).

5. — **Revue des études napoléoniennes.** 1912, sept. — A. CASAGNE. Chateaubriand et Napoléon (leurs rapports; pourquoi ils n'ont pu s'entendre). — J. DURIEUX. Bonaparte au pont d'Arcole (états de service et récompenses des soldats qui aidèrent Bonaparte à sortir du marais où il avait été jeté après son inutile tentative pour franchir de haute lutte le pont d'Arcole). — M. DUNAN. Napoléon et les Cantons suisses, d'après de récentes publications. — Ed. DRIAULT. Souvenirs du Centenaire, sept.-oct. 1812 (les Français à Moscou; la retraite). — R. PEYRE. A propos du Centenaire; événements artistiques de 1812 (sorte de tableau synoptique des productions artistiques dans les divers pays du monde). — E. MAYER. Bulletin historique. Ouvrages d'histoire militaire. — KIRCHEISEN. Bibliographie napoléonienne de l'année 1911; 1^{re} partie.

6. — **Revue des Bibliothèques.** 1912, janv.-mars, nos 1-3. — Henri LEMAITRE. Le fonctionnement du Copyright Office à Washington. — Hugues VAGANAY. Pour l'édition critique des Odes de Ronsard. — Paul CORNU. Les reliures du Musée des arts décoratifs. — Ch. BEAULIEUX. Un fragment de l'histoire de la bibliothèque du collège d'Autun à Paris (à suivre). = Avril-juin, nos 4-6. L. VALLÉE. Notice des documents exposés à la section des cartes, plans et collections géographiques du département des imprimés de la Bibliothèque nationale (catalogue détaillé suivi d'une table méthodique et d'une table alphabétique). — Julián PAZ. Archives générales de Simancas. Secrétairerie d'État. Catalogue des documents concernant les négociations de Flandre, de Hollande et de Bruxelles (1506-1795; textes). — A. ROERSCH. Lettres à l'imprimeur Barthélemy de Grave, de Louvain (xvi^e s.). — H. OMONT. Deux lettres de Michelet à Daunou sur les archives et bibliothèques de Belgique et Hollande (1837).

7. — **Revue des Sciences politiques.** T. XXVIII, 1912, IV, juill.-août. — E. d'EICHTHAL. Anatole Leroy-Beaulieu. — Maurice LAIR. Georges V de Hanovre : la fin d'un royaume (II; avec lui finit l'indépendance du Hanovre : faible survivance du loyalisme guelfe). — A. ANTONY. Le budget de l'Alsace-Lorraine; III. — Pierre CHASLES. L'empire russe et la conscience nationale finlandaise (dangereuse politique de Stolypine). — V. OLSZEWICZ. L'évolution de la constitu-

tion polonaise (3^e art.; le pouvoir législatif au ^{xvii}e et au ^{xviii}e s.; la constitution polonaise ressemblait aux constitutions médiévales). — Simon ABERDAM. Les récentes crises politiques en Hongrie (le régime de terreur actuel ne peut durer).

8. — Revue d'histoire diplomatique. 1912, n^o 3. — P. DURRIEU. La délivrance de la Grèce projetée en France à la fin du ^{xv}e s. (surtout d'après des lettres copiées pour M. Delaville Le Roulx aux archives de Malte; Charles VIII avait formé de bonne heure ce projet, auquel il tenait beaucoup personnellement et que l'expédition d'Italie devait dans sa pensée lui permettre de réaliser). — Mil.-R. VESNITCH. Le cardinal Alberoni pacifiste (cet homme qui réorganisa l'armée et créa la marine espagnole est l'auteur d'un projet de paix universelle). — E. RODOCANACHI. Les courriers pontificaux du ^{xiv}e au ^{xvii}e s. (série de renseignements empruntés aux archives du Vatican sur le salaire des courriers pontificaux et l'organisation des postes). — Casimir STRYIENSKI. Le ministère du duc de Bourbon (1723-1726; d'après le livre de Dureng). — Abbé MARTIN. Les Stuarts et le Saint-Siège (2^e partie : les débuts du règne; les rapports de Jacques I^{er} avec le Saint-Siège jusqu'à la mort de Clément VIII, 1603-1605).

9. — Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée. 1912, juin, n^o 138. — Études sur l'avant-garde (des origines à la fin du ^{xvii}e s.; au ^{xviii}e s.; continue en juillet). — L'œuvre militaire de la Révolution. L'armée et la nation à la fin de l'ancien régime (des derniers ministres de la Guerre de la monarchie : le marquis de Monteynard, le duc d'Aiguillon; continue en juillet et août : le maréchal de Mury, le comte de Saint-Germain). — La campagne de 1794 dans les Pays-Bas (l'investissement d'Ypres, les opérations devant la ville du 19 au 24 prairial; continue en juillet). — Guerre de la Péninsule (1807-1813; les préliminaires, le gouvernement de Godoï de 1804 à 1807. Il s'adresse au premier consul; sa rivalité avec la princesse des Asturies. Napoléon lui est favorable, il le trahit; l'empereur songe à l'acheter; en juillet : les préparatifs contre le Portugal). — La campagne de 1813. Les préliminaires (les nouveaux corps d'armée de l'Elbe; suite et à suivre). — La guerre de 1870-1871 (la première armée de la Loire. Combat d'Orléans, 11 octobre; continue en juillet et août). — Le général de Roon en 1870 (d'après sa correspondance). = Juillet. Le passage de la Bérézina (documents). = Août. La campagne de 1794 dans les Pays-Bas (opérations de Pichegru entre l'Escaut et la Mer, 1^{er}-19 messidor; 19 juin-7 juill. : l'attaque d'Audenarde; la marche de Pichegru sur Ostende; à suivre). — Guerre de la Péninsule (1807-1813; la conquête du Portugal : le départ de Bayonne, la marche jusqu'à Alcantara; suite et à suivre). — Campagne de 1813 (les opérations sur l'Elbe; le premier corps d'observation du Rhin; suite et à suivre).

10. — Le Correspondant. 1912, 10 août. — P. GIRARDIN. La géographie humaine (analyse de l'œuvre de Jean Brunhes). — P. MORANE.

Troppau et Laybach, 1820-21, d'après la correspondance inédite de La Ferronnays. — Marc DE GERMANY. Une héroïne de quatorze ans : Marie-Magdeleine de Verchères (en oct. 1696, le fort de Verchères, non loin de Montréal, fut assiégé par un parti d'Iroquois. Il fut défendu par une garnison de quatre hommes qu'anima pendant huit jours, par son exemple, la fille du sieur de Verchères, Marie-Magdeleine, âgée seulement de quatorze ans. Récit tiré des registres des archives coloniales connus sous le nom de collection Moreau de Saint-Méry). = 25 août. Mgr BATIFFOL. L'histoire des religions et les catholiques (à propos des deux ouvrages récents de MM. Bricout et Huby; montre ce qui manque à ces manuels qui se renferment trop étroitement dans le domaine des faits matériellement constatés; ils ne font pas une assez large part à la transcendance du dogme catholique). — Netty DU BOYS. Souvenirs de la Combe; fragments publiés par Paul du Boys (souvenirs sur l'abbé Dupanloup et les séjours qu'il fit à la Combe, en Savoie, de 1840 à 1861; suite le 10 sept.; fin le 25 sept.). = 10 sept. C. PIAT. L'origine de la pensée religieuse (l'explication évolutionniste a déjà fait son temps et celle des sociologues n'est plus aussi en faveur qu'autrefois, même aux yeux des libéraux. Les plus récentes recherches ont prouvé que la croyance à un seul dieu se retrouve spontanément chez tous les peuples; de cette croyance jaillit naturellement la pensée religieuse). — GACHOT. Napoléon en Russie (analyse et publie quelques documents inédits). = 25 sept. R. ARNAUD. La fin tragique d'un mariage d'amour : M^{me} de Bellescize (fille du comte de Troussebois, émigré à Turin, mariée contre la volonté de son père au fils du marquis de Bellescize, elle perdit ses parents guillotiné sous la Terreur, puis son mari, qu'elle adorait et qui fut guillotiné à son tour. Alors elle alla se livrer elle-même au Tribunal révolutionnaire, qui l'envoya à l'échafaud). — F. PASCAL. La vénalité de Henri Heine (vers la fin du règne de Louis-Philippe, Heine adressait de Paris à la Gazette d'Augsbourg et autres journaux allemands des articles où il se posait en champion de la révolution universelle; or, en ce même temps, il touchait 6,000 fr. par an du ministère des Affaires étrangères et s'amusait à « éreinter » Guizot, Thiers, Molé, qui ne savaient pas l'allemand, à la grande joie du roi qui le savait et qui lisait la Gazette).

11. — **La Grande Revue.** 1912, 10 août. — Dr J. RASPAIL. Le mystère de la mort de J.-J. Rousseau (Rousseau n'a pas succombé à une mort naturelle, il ne s'est pas suicidé; il a été assassiné, ce que prouve l'étude minutieuse du masque mortuaire. Les témoignages écrits tendent à prouver que l'assassin n'est autre que Thérèse Le Vasseur elle-même. Mais le crâne qu'on a retrouvé en 1897 dans le tombeau du Panthéon ne porte aucune des traces de traumatisme attestées par le moulage pris par Houdon; donc le squelette du Panthéon n'est pas celui de Rousseau; il y a eu substitution d'ossements). — L. DELZONS. La famille bourgeoise et son évolution (au

XIX^e s.; l'évolution s'est opérée surtout à partir de 1880 environ, époque où la bourgeoisie fut dépossédée de son privilège de fournir le personnel administratif; la bourgeoisie chercha dans la richesse une compensation à la perte des honneurs et des dignités). = 25 août. COUYBA. Le parlement sous la Révolution (les assemblées révolutionnaires; leur histoire, leur mode d'élection, leur composition, leur installation, leur tenue, leur esprit). = 10 sept. A. AULARD. Départements et régionalisme (« la division de la France n'a pas été l'œuvre d'une philosophie géométrique, mais une œuvre de sagesse réaliste, qui n'est point au rebours de l'histoire et de la tradition »; l'idée en était généralement admise et tous les députés des régions intéressées collaborèrent sérieusement à son élaboration). = 25 sept. F. LOT. Où en est la Faculté des lettres de Paris? (fin le 10 octobre). = 10 octobre. P. CORBIN. Le commencement de la politique française dans le bassin premier de la Méditerranée.

12. — **La Revue de Paris.** 1912, 1^{er} août. — M. RÉMUSAT. Un sans-culotte à la cour de Danemark (en juillet 1793, le gouvernement français nomma Philippe-A. Grouvelle ministre plénipotentiaire à Copenhague; mais Grouvelle, secrétaire du pouvoir exécutif, avait été chargé de lire à Louis XVI, le 20 janvier, la sentence de mort prononcée contre lui par la Convention; aussi le gouvernement danois refusa-t-il de le reconnaître. Grouvelle sut cependant se faire aimer à Copenhague; le ministre Benstorff le traita avec courtoisie, bien que toujours sans titre officiel. Il s'usa dans cette situation fautive où il resta jusqu'à l'an VIII). — M^{is} DE CIRCELLO. Les journées de juillet et d'octobre 1789 (suite et fin). = 15 août. M^{is} DE SAINT-MAURICE. Louis XIV à la guerre (nouvelle série de ces lettres, si intéressantes, adressées par Saint-Maurice au duc de Savoie, mars-juin 1672). — L. PINGAUD. Bourmont et Fouché (leur rivalité, leurs intrigues, leur caractère également louche et inquiétant). — J. DE COUSSANGE. La résistance du Slesvig à la germanisation. = 1^{er} sept. Lieutenant-colonel E. PICARD. Après Sedan. La retraite de Vinoy. — C. STRYIENSKI. La formation de la galerie du régent. — M^{is} DE SAINT-MAURICE. Louis XIV à la guerre (détails intéressants sur l'invasion de la Hollande; Saint-Maurice, qui suivait le roi, revint d'ailleurs avec lui à Paris. A noter une lettre du 9 déc. 1672 où il rapporte une dispute entre Louvois et Colbert, chacun d'eux s'efforçant de prouver que l'autre était responsable de la continuation de la guerre. Plusieurs lettres parlent de tentatives contre la vie du roi. Fin le 15 sept.; siège et prise de Maëstricht; campagne de Turenne en Allemagne en 1673. Saint-Maurice, rappelé, est remplacé par le comte Ferrero). — GRELLET-DUMAZEAU. Les faux monnayeurs de Guyenne, 1639-1645 (procès intéressant, surtout à cause de la qualité des inculpés, dont le principal n'était rien de moins que Sarran de Lalanne, président à mortier du parlement de Bordeaux. Condamné par ce parlement, Sarran s'enfuit, rentra en France après la mort de Richelieu, réussit

à faire évoquer la revision de son procès devant le parlement de Paris et à gagner son procès. Néanmoins, la Commission, chargée de poursuivre les faussaires, avait montré assez de fermeté pour délivrer la province du fléau. = 15 sept. G. PELLISSIER. La morale de Shakespeare. — E. CAVAINAC. Sparte (son histoire, son organisation politique et militaire; des services qu'elle a rendus à la Grèce, à Athènes même). — A. S. GREEN. L'Irlande et le Home rule.

13. — Revue des Deux Mondes. 1912, 1^{er} août. — Général GARCIN. Guerre de 1870. A l'armée de Metz (souvenirs appuyés par des notes prises au jour le jour; l'auteur était alors attaché, en qualité de capitaine d'état-major, à la division de Cissey, 1^{re} du 4^e corps. Très sévère pour Bazaine, dont on cherchera vainement à pallier la coupable inertie). — FAGUET. Bernardin de Saint-Pierre (ses idées, d'après ses œuvres; idées souvent chimériques, mais qui, par certains côtés, ont singulièrement devancé le temps en matière de politique et d'éducation). — G. GOYAU. Bismarck et la papauté. La paix, 1878-1889 (3^e article : le rétablissement des rapports avec Rome; la deuxième loi réparatrice, 1880-1882). — LANZAC DE LABORIE. Le musée du Louvre au temps de Napoléon, d'après des documents inédits. — G. FAGNIEZ. La femme et la société française dans la première moitié du XVII^e s. La femme dans la famille. — E. DAUDET. Un drame d'amour à la cour de Suède (1784-1795; 2^e article : à travers une correspondance; extraits, agréablement présentés, des lettres échangées entre Armfeldt et Madeleine de Rudenschold, après leur séparation en 1792. Les lettres de Madeleine, qui nous sont presque seules parvenues, nous renseignent sur les intrigues ourdies contre le régent, intrigues où les deux amants finirent par se compromettre, si bien qu'en déc. 1793 Madeleine fut arrêtée avec les autres « conspirateurs ». Fin le 15 août (Armfeldt était alors ministre de Suède auprès de la cour de Naples; la rancune du régent et de son ministre, Reuterholm, l'y poursuit; Armfeldt peut s'enfuir en Russie; ses papiers, volés à Florence dans le cabinet de Lord Harvey, servent à étayer l'accusation de complot contre Madeleine et son amant; ceux des conspirateurs qu'on put arrêter furent frappés d'une sentence cruelle qui épargna seulement leur vie. Il fallut attendre la majorité de Gustave IV pour que Madeleine fût rendue à la liberté et Armfeldt autorisé à rentrer en Suède. Le jeune roi le tint à l'écart pour le punir de ses mauvaises mœurs et il mourut au service de la Russie en août 1814). = 15 août. R. PICHON. Les questions féminines dans l'ancienne Rome (de la lente émancipation de la femme, selon les lois et selon les mœurs; dans une société qui n'était nullement féministe, la femme finit par avoir « autant de liberté, d'activité, d'influence que dans les sociétés qui s'en targuent le plus »). — L. BRÉHIER. Les origines de la sculpture romane (étudie deux problèmes : 1^o pourquoi la statuaire a-t-elle disparu au V^e siècle? Non parce qu'elle fut proscrite par l'Eglise, mais parce qu'à partir de cette époque, l'art oriental devint

essentiellement décoratif; la sculpture dans l'espace et le modelage furent abandonnés. 2° Pourquoi la statuaire reparut-elle dans l'art roman? Parce que, dans le centre de la France, elle subit l'influence de l'art des reliquaires à forme humaine. La plus ancienne des statues-reliquaires est celle de sainte Foy à Conques en Rouergue, bientôt popularisée par les pèlerinages et par le Livre des miracles de sainte Foy; de là est sortie toute la statuaire romane). = 1^{er} sept. H. WELSCHINGER. Les Mémoires de Sir Robert Morier (à propos des t. I-II de ces Mémoires, qui se rapportent aux années 1825-1874; analyse les passages relatifs à la guerre franco-allemande et à l'alerte de 1875. Au début de la guerre, Morier écrivait à son ami Stockmar : « Je suis corps et âme avec l'Allemagne, mais j'ai d'abord craint les conséquences de la victoire plutôt que la possibilité de la défaite. Ces conséquences seraient la demande de l'Alsace et de la Lorraine, car prendre deux grandes provinces dont les habitants sont plus Gaulois que les Gaulois eux-mêmes et, devenant Allemands, seraient plus obstinément Français que les Français, cela créerait un état de choses que je n'aimerais pas pour les débuts de l'empire allemand au XIX^e s. » Morier fut un prophète. Ailleurs, dans une lettre au prince impérial d'Allemagne, il parle du « chauvinisme allemand, type nouveau et plus formidable de la maladie que le chauvinisme français, car, au lieu d'être spasmodique et indiscipliné, il est méthodique, calculé, de sang-froid et a pleine possession de soi-même ». Intéressants détails sur l'alerte de 1875). — Ch. SCHEFFER. La monarchie de Juillet et l'expansion coloniale. — M^{is} DE TRESSAN. L'évolution de la peinture japonaise du XI^e au XIV^e s. = 15 sept. G. HANOTAUX. L'Amérique du Nord et la France. — P. IMBART DE LA TOUR. Luther (sa formation intellectuelle et morale; pourquoi sa rupture avec Rome en 1520 a si profondément bouleversé l'Allemagne et brisé l'unité religieuse). — M^{is} DE LA MAZELIÈRE. L'empereur Mutsuhito. — L. GILLET. L'abbaye de Chaalis (parle en passant de Guillaume de Deguileville, dont le poème, *les Trois pèlerinages*, eut une si grande vogue : un de ses épisodes, le jugement de l'« arbre sec » et de l'« arbre vert », a inspiré un tableau de J. Bellin, la « Madone au Lac », qui est à Venise; il a été en outre démarqué par J. Bunyan dans son *Pilgrim's Progress*).

14. — **Revue de Saintonge et d'Annis.** 1911, 1^{er} déc. — VENANT. Le vice-amiral de Morell, comte d'Aubigny, 1699-1781. — P. LEMONIER. Le tribunal révolutionnaire de Rochefort (VIII : La Terreur à Jonzac et dans le district de Pons; fin dans la 2^e livr. de 1912). = 1912, 1^{re} livr. L. RASSIOU. Anchoine, ville disparue sous les dunes de la Courbe (les traces vraiment historiques de cette ville disparue sont des plus incertaines). — J. PELLISSON. Un empoisonneur saintongeais, 1777 (publie le texte d'un arrêt du Parlement de Paris). — DANGIBEAUD. Minutes de notaires (notes biographiques, 1620-1706). = 2^e livr. H. DE MONTALEMBERT. Généalogie de la famille de Montalembert,

branche de Montalembert de Cers. = C.-rendu : *E. Réveillaud*. Histoire de la ville, commune et sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angély (sous couleur d'histoire locale, l'auteur ne donne qu'un pamphlet écrit dans un sens violemment anticatholique). = 3^e livr. *Ch. DANGI-BEAUD*. Les premières années de la bibliothèque municipale de Saintes (de l'an II à 1814). — *Id.* Inscription à l'ancienne église Saint-Michel à Saintes (sur une pierre tombale de 1644). = 1^{er} août. *Abbé LEMONIER*. Les journées des 21 et 22 mars 1793 à La Rochelle (massacre des prêtres déportés; récit fait à l'aide des pièces du procès intenté par les parents des victimes à deux des assassins après la chute de Robespierre). — *B. VAN VORST*. M^{me} de Champlain en Amérique (elle vécut auprès de son mari au Canada de 1620 à 1624; elle se fit religieuse après la mort de Champlain en 1635 et fonda à Meaux un couvent des Ursulines. Des renseignements fournis par M. B. van Vorst, peut-on conclure que Champlain était catholique?). — *GUÉRIN*. Les justices de paix de Saintes (suite).

15. — Revue savoisienne. 1912, 1^{er} trimestre. — *Fr. et Jos. SERAND*. Jean-Jacques Rousseau en Savoie. L'idylle des cerises (notes et documents; illustre à l'aide de faits, de notes et d'identifications biographiques, chronologiques et topographiques le récit de Jean-Jacques Rousseau). = 2^e trimestre. *Gabriel PÉROUSE*. Origine de la taille en Savoie, Bresse et Bugey (documents; suite et fin).

BELGIQUE.

16. — Analecta Bollandiana. 1912, n^o 1. — *A. PONCELET*. Boémond et S. Léonard (reconstitue l'histoire de la captivité subie par le premier prince latin d'Antioche, de janvier 1100 à mai 1103, par la combinaison des témoignages contemporains, et discute à ce propos diverses légendes). — *F. VAN ORTROY*. Vie inédite du B. Dalmace Moner (c'est la source par excellence de la biographie de ce personnage, † 1341. Cette « Vie », écrite quelques années après la mort de Dalmace par un de ses anciens novices, Nicolas Eymeric, semblait perdue; on l'a retrouvée à Rome récemment). = C.-rendus : *M. Van Wulf*. Ueber Heilige und Heiligenverehrung in den ersten christlichen Jahrhunderten (beaucoup d'idées justes, mais aussi des exagérations). — *K. Krumbacher*. Der heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung (la question historique n'a guère avancé, la question littéraire s'est éclaircie dans des détails accessoires). — *H. Bæhmer*. Les Jésuites (constitue un progrès notable, mais est loin d'être parfait). — *F. de Bojani*. Innocent XI. Sa correspondance avec ses nonces (n'a pas suivi les règles habituelles, mais rend fidèlement la pensée de l'original). = Nos 2-3. Biographie du P. A. Poncelet (savant hagiographe, 1861 † 1912). — *A. PONCELET*. L'auteur de la vie de saint Basin (évêque de Trèves au VI^e s. Cette vie est du XVI^e s. et a pour auteur Jean Scheckmann). — *C. VAN DE VORST*. En quelle

année mourut saint Théophane ? (ce saint, surnommé le Chronographe, abbé de Grandchamp-Sigriane, mourut le 12 mars 817). — **Id.** Saint Théodée Studite (martyr grec, † 815). — **H. DELEHAYE.** Saints de Thrace et de Mésie (d'après des textes en partie inédits). = C.-rendus : *R. de Nantes*. Histoire des Spirituels dans l'ordre de saint François (controverses au sujet de saint Bonaventure et d'Ange de Clarens; quelques contradictions; l'érudition est parfois insuffisante). — **F. Callaey.** L'idéalisme franciscain spirituel au XIV^e s. (étude sur Ubertain de Casale, « fanatique de marque », auteur d'un livre mystique étrange : *Arbor Vite Crucifixe Iesu*; l'auteur fait preuve d'une sage critique).

17. — Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique. 1912, n° 1. — **V. BRANTS.** Un fragment inédit de L. Les-sius, de Eleemosyna (leçon donnée par le célèbre jésuite au collège de Louvain, en 1513, sur l'aumône; intéressante à comparer avec la doctrine des Pères de l'Église). — **L. VERRIEST.** Le polyptique du chapitre de Sainte-Waudru de Mons (relevé des sources de revenus de cette abbaye noble à la fin du XIII^e s.; nombreuses données sur le régime de la terre). = N° 2. **B. LEFEBVRE.** Mémoires des trois derniers abbés et comtes de Gembloux (beaucoup de détails sur les événements des règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II).

18. — Annales de la Société d'émulation de Bruges. 1912, n° 1. — **H. BOSMANS.** Documents relatifs à Ferdinand Verbist (célèbre missionnaire belge qui fut président du tribunal des mathématiques de Pékin au XVII^e s., † 1688). — C.-rendus : **K. Bahr.** Handel und Verkehr der deutschen Hanse in Flandern während des vierzehnten Jahrhunderts (travail important, fait d'après les sources). — **R. Håpke.** Der deutsche Kaufmann in den Niederlanden (étudie l'action des marchands allemands dans les Pays-Bas depuis le moyen âge jusqu'au XVIII^e s.; ce n'est qu'une esquisse, mais elle présente un vif intérêt). = N° 2. **A. DE POORTER.** Lettres adressées à Adrien de But, étudiant au collège Saint-Bernard à Paris (ms. 441 de la Bibl. comm. de Bruges. Vingt-cinq lettres inédites envoyées au célèbre moine de l'abbaye des Dunes par plusieurs de ses confrères en 1493; détails curieux sur la vie intérieure de l'abbaye).

19. — Archives belges. 1911, n° 8. — C.-rendus : **B. Hagedorn.** Ostfrieslands Handel und Schiffahrt im 16 Jahrhundert (grande abondance de renseignements puisés à des sources inexplorées). — **O. Rubbrecht.** L'origine de type familial de la maison de Habsbourg (ingénieux et intéressant). = N° 9. **E. de Moreau.** Adolphe Dechamps (importante biographie de cet homme d'État belge, 1807 † 1875; impartiale dans la mesure où l'impartialité est possible). — **F. Ohmann.** Die Anfänge des Postwesens und die Taxis (histoire scientifique de la poste dans l'Europe occidentale à la fin du XV^e s.). — **A. Schulte.** Der Adel und die deutsche Kirche im Mittelalter (travail capital sur

l'histoire sociale du moyen âge). = 1912, n° 1. *P.-J. Blok*. Correspondance de Robert Dudley, comte de Leycester, et de F. et J. Hotman (lettres inédites de personnages importants du xvr^e s. : Henri III, le duc d'Anjou, Guillaume d'Orange, etc.). = N° 2. *De Lannoy et Van der Linden*. Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens (t. II : Néerlande et Danemark. Exposition claire ; œuvre vraiment scientifique). — *P. Duvivier*. L'exil du comte Merlin dans les Pays-Bas (reconstituée avec beaucoup d'érudition l'histoire des régicides émigrés en Belgique après 1815). — *J. Lottin*. Quetelet statisticien et sociologue (étude très fouillée et très ingénieuse). = N° 3. *H. Bächtold*. Der nord-deutsche Handel im 12 und beginnenden 13 Jahrhundert (livre plein de faits, manque de synthèse). — *O. Redlich*. Jülich-Bergische Kirchenpolitik am Ausgange des Mittelalters und in der Reformationszeit (nombreux textes inédits). = N° 4. *J. Greven*. Die Anfänge der Beginen (recherches étendues et méthodiques). — *F. Tilman*. Les institutions politiques de Rome (beaucoup de clarté et de méthode ; insuffisance de la bibliographie). = N° 5. *A.-O. Meyer*. England und die katholische Kirche unter Elisabeth und den Stuarts (excellente synthèse). — Mémoires du comte de Bray, publ. par le colonel de Bray (documents précieux pour l'histoire de la Révolution française). = N° 6. *H. Biaudet*. Les nonciatures apostoliques permanentes jusqu'en 1648 (utile répertoire). = N° 7. *Heeringa*. Bronnen tot de geschiedenis van den Levantschen handel (1^{re} partie des documents relatifs aux origines de l'empire colonial néerlandais, 1590-1660 ; préface intéressante). — Baron Buffin. Mémoires et documents inédits sur la révolution belge et la campagne de dix jours, 1830-1831 (documents inédits et du plus haut intérêt : mémoires des généraux Chazal, Pletinckx, Du Monceau, de Constant Rebecque, lettres de Van Maanen, Couvreur, Ducpétiaux, du prince d'Orange, etc. ; excellentes notices). — *F. Daumont*. Le mouvement flamand (exposé intéressant de la grave question des langues, source d'agitations non calmées aujourd'hui).

20. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1911, n° 4. — *L. VERRIEST*. Le registre de la « Loi » de Tournai de 1302 et listes des otages de Bruges (1301) et de Courtrai (détails intéressants sur le cours des monnaies, la réglementation du travail, la police, la procédure, etc.). — *H. OBREEN*. Une charte brabançonne inédite de 1296 en faveur des marchands anglais (privileges considérables aux marchands anglais qui s'établiront à Anvers). = 1912, n° 1. *J. CUVELIER*. Le commerce, l'industrie et l'administration des Pays-Bas autrichiens (documents de l'enquête à laquelle procéda en 1728 le comte de Wynants sur l'ordre de Charles VI). = N° 3. *C. PERGAMENI*. Un projet de réorganisation ecclésiastique aux Pays-Bas à la fin du xviii^e s. (ce projet, dû à d'Anday, doyen de Tirlemont, consistait à faire revivre une partie des réformes de Joseph II ; il fut adressé au Premier Consul, au moment où le Concordat venait d'être conclu,

et n'eut naturellement aucune suite). — J. CUVELIER. Le registre aux statuts, ordonnances et admissions du métier des tisserands de laine ou grand métier de Bruxelles (analyse de cet important document, 1417-1742).

21. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1912, n° 1. — D. U. BERLIÈRE. Les évêques auxiliaires de Liège (études sur l'histoire de la principauté de Liège au XIII^e s.). = C.-rendus : M. Grabmann. Die Geschichte der scholastischen Methode (fruit de longues recherches, rectifie beaucoup d'opinions courantes). — J. Hild. Honoré Tournely und seine Stellung zum Jansenismus (la partie la plus importante est une étude originale sur les controverses nées dans la Sorbonne à l'occasion de la constitution *Unigenitus*). = N° 2. D.-A. WILMART. Un traité de saint Augustin contre les Donatistes (étude sur le ms. de Cambridge, add. 3479, du IX^e s.). = C.-rendus : J. Chapman. John the Presbyter and the fourth Gospel (étude pénétrante sur l'authenticité du quatrième évangile, d'après les données de la tradition). — E. Tomek. Studien zur Reform der deutschen Klöster im 11 Jahrhundert (étudie surtout l'action personnelle de Henri II dans ses relations avec les divers mouvements de réforme monastique). — N. Birt. Benedictine Pioneers in Australia (histoire de l'action religieuse exercée en Australie par les Bénédictins au XIX^e s.).

22. — Revue bibliographique belge. 1912, n° 1. — S. VRONSKY. Les écrivains belges (F. Séverin, littérateur contemporain). — M. DE MEUS. La bourgeoisie belge depuis 1830 (étudie surtout la vie intellectuelle). = Nos 2-3. Ch. MOELLER. La guerre de quatre-vingts ans d'après son dernier historien (étude sur le t. IV de l'*Histoire de Belgique* de Pirenne). — R. VAN DER BURGH. Les écrivains belges (Guido Gezelle, poète flamand, † 1899).

23. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1912, n° 1. — V. BRANTS. L'économie politique et sociale dans les écrits de Léonard Lessius (d'après les cahiers d'un cours du célèbre jésuite fait au collège de Louvain vers 1515). = C.-rendus : *Werminghoff*. Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter (bon exposé des circonstances qui empêchèrent la constitution d'une église nationale allemande). — G. Hugelmann. Die deutsche Königswahl im Corpus juris canonici (cherche à déterminer l'influence exercée par la législation et la doctrine canoniques sur la procédure des élections royales du milieu du XIII^e au milieu du XIV^e s.). — K. Balthasar. Geschichte des Armutsstreites im Franziskanerorden bis zum Konzil von Vienne (histoire intéressante de la lutte entre rigoristes et modérés dans l'ordre franciscain). — H. Grisar. Luther. T. I : Luthers Werden. Grundlegung der Spaltung bis 1530 (beaucoup de renseignements nouveaux; a négligé l'action antiluthérienne de Cologne et de Louvain). — P. Duchaine. La franc-maçonnerie belge au XVIII^e s. (recherches consciencieuses; manque d'objectivité). — W. Pont. Geschiedenis van

het Lutheranisme in de Nederlanden tot 1618 (très impartial. Montre que la doctrine de Luther n'a jamais dominé dans les masses en Néerlande; c'est le calvinisme qui a fait la République des Provinces-Unies). = N° 2. GALTIER. La consignation dans les églises d'Occident (tableau comparatif des cérémonies de l'initiation chrétienne dans ces églises). = C.-rendus : A. Hausrath. Jesus und die neutestamentlichen Schriftsteller (t. II; à côté d'incontestables qualités, pêche par défaut de critique et excès d'imagination). — J. Schnitzer. Savonarola nach den Aufzeichnungen des Florentiners Piero Parenti (excellent). — A. Mueller. Galileo Galilei (on y trouvera tous les arguments nécessaires, sinon pour excuser, au moins pour expliquer la sentence des tribunaux romains). — F. Piiper. De Heiligen Vereering (traité de critique hagiographique, bien écrit, mais pêche par certaines confusions).

24. — Revue générale. 1912, n° 1. — G. KURTH. La question flamande (expose les origines et l'importance du mouvement et en signale les exagérations aussi bien que les griefs légitimes). — L. DELPLACE. Les missionnaires belges et hollandais aux États-Unis d'Amérique (montre l'action peu connue de ces missionnaires de 1775 à 1850). = N° 2. E. MASOIN. La mère de Charles-Quint, Jeanne de Castille, dite la folle, fut-elle réellement aliénée? (ce n'était pas une dégénérée, mais elle fut atteinte de neurasthénie grave, développée surtout par l'effet de la jalousie; elle était incapable de régner). — P. COLINEZ. La magie moderne et les théories religionnistes. = N° 3. P. RUTTEN. Montalembert et les ordres monastiques (étude sur les Moines d'Occident). — E. VAN DER SMISSEN. L'évolution de la constitution anglaise (critique les réformes égalitaires récentes). — G. LEGRAND. La physionomie de Joseph de Maistre (appréciation enthousiaste avec quelques timides réserves). = C.-rendus : V. Brants. Les Pays-Bas sous Albert et Isabelle (prouve que le règne de ces princes a été une période relativement heureuse pour nos provinces). — A. Kuyper. Autour de l'ancienne mer du monde (études politiques et sociales d'une grande profondeur).

ÉTATS-UNIS.

25. — The American historical Review. 1912, avr. — NOTE-STEIN. L'établissement du Comité des deux royaumes (ce Comité, créé en 1644 par le parti parlementaire, sorte de Comité exécutif, a été le prototype du Cabinet qui, sous Charles II, se dégagea peu à peu du Conseil privé. L'histoire de ce Comité est liée en partie aux menées souterraines de Vane et aux origines du parti des Indépendants). — BOND. Le système des censives dans les colonies américaines (le système des censives ou redevances en argent payées annuellement au seigneur du fief, en anglais « quit-rents », est une institution féodale importée dans les colonies américaines. La couronne considérait que

le sol lui appartenait et que les propriétaires étaient ses tenanciers; elle avait donc le plus grand intérêt à exiger ces redevances afin de maintenir son autorité sur ses colonies. Application de ce système; opposition qu'il rencontra surtout depuis le milieu du XVIII^e s.). — LINGELBACH. Rapports entre la Saxe et les États-Unis de 1778 à 1828 (d'après des documents en partie inédits). — Ch. F. ADAMS. L'affaire du Trent (le 5 nov. 1864, un navire de guerre des États du nord arrêté à bord du Trent, en pleine mer, Mason et Slidell, envoyés par le gouvernement confédéré en Europe. Le Trent était un paquebot anglais qui faisait des voyages réguliers dans la mer des Antilles. Cette arrestation, qui violait manifestement le droit des neutres, faillit amener une guerre avec l'Angleterre. Le gouvernement des États-Unis se tira de ce mauvais pas avec habileté, mais sans gloire). = Documents. HULL et TEMPERLEY. Débats au Parlement anglais sur la loi du Timbre et sur son abrogation, 1766. = C.-rendus : *Boas*. The mind of primitive man (remarquable). — *Platner*. The topography and monuments of ancient Rome (2^e éd.; bon). — *Stevenson*. Portolan charts; their origin and characteristics, with a descriptive list of those belonging to the hispanic Society of America (important). — *Mac Giffert*. Martin Luther (bon). — *Ch. F. Adams*. Studies military and diplomatic (bonnes études sur l'histoire militaire de la guerre de l'Indépendance et de celle de Sécession. L'auteur estime que Washington fut un fort médiocre général et que sa chance fut de rencontrer un adversaire aussi médiocre que l'était Sir William Howe). — *Simons*. Social forces in american history (application à l'histoire américaine de l'interprétation économique préconisée par K. Marx). — *Jones, Sharpless et Gummere*. The Quakers in american colonies (excellent). — *Bassalt*. The life of Andrew Jackson (utilise beaucoup de documents inédits). — *Smith*. The annexation of Texas (bon). — *Morse*. Diary of Gideon Welles, secretary of the navy under Lincoln and Johnson, 3 vol. — *Twitchell*. The leading facts of New Mexican history (I; pure compilation; mais l'auteur n'indique pas ses emprunts). — *Garcia*. Documentos históricos Mexicanos. Obra conmemorativa del primer centenario de la independencia de Mexico, t. I-VI. = Juill. COOLIDGE. La reconquête de l'Afrique septentrionale par l'Europe (depuis les Romains jusqu'à nos jours). — GRANT. Le Canada ou la Guadeloupe. Épisode de la guerre de Sept ans (expose la controverse qui fut soulevée en 1760 sur la question de savoir ce que le vainqueur exigerait de la France vaincue : la Guadeloupe productrice de sucre ou le Canada riche en produits agricoles et en bois. C'est pour ne point faire concurrence à la Jamaïque que Pitt décida d'exiger le Canada). — MORISON. La première Convention nationale pour l'élection présidentielle, 1808 (c'est seulement depuis 1832 que ces assemblées électorales ont été tenues régulièrement. On avait en outre signalé une convocation fédéraliste en 1812. Des documents nouveaux nous font connaître une réunion secrète tenue en 1808 par

les chefs fédéraux à New-York pour la nomination de Pinckney et de King). — E. D. ADAMS. Lord Ashburton et le traité de Washington (le traité de Washington en 1842 régla la question, pendante depuis longtemps, de la frontière du nord-est). = Documents. Le journal de William K. Beale, juill.-août 1812 (Beale avait rejoint l'armée de Hull au printemps de 1812; il faisait partie de l'état-major, mais il ne tarda pas à être fait prisonnier, et c'est pour remplir le vide de ses journées de captivité qu'il écrivit ce journal; il n'a qu'un intérêt tout local). = C.-rendus : *Robinson*. The new history; essays illustrating the modern historical outlook (recueil d'instructifs essais ayant pour objet de montrer que l'histoire doit se proposer pour but de contribuer au mouvement qui pousse à l'amélioration des conditions sociales). — *Vincent*. Historical research; an outline of theory and practice (utile, mais mal présenté). — *Kidd*. Documents illustrative of the continental Reformation (rendra de grands services). — *Low*. The american people (t. II; intéressant). — *Colenbrander*. Korte historiel ende journaels Aentenyeckeninge van verscheyden voyagiens in de vier deelen des Wereldts-ronde (ce journal, rédigé par David Pietersz de Vries, est important pour l'histoire des « Nouveaux Pays-Bas »; de Vries fit dans cette région trois voyages dans les années 1632-1644). — The indian tribes of the Upper Mississippi valley and region of the great lakes as described by Nicolas Perrot, Bacqueville de La Potherie, Morrell Marston and Thomas Forsyth; texte, trad. et notes par E. H. Blair (important). — *Dickerson*. American colonial government, 1696-1765 (bon). — *Belcher*. The first american civil war. I, 1775-1778 (2 vol.; pamphlet dirigé contre l'influence de Trevelyan et des historiens whigs). — *Chadwick*. The relations of the United States and Spain; the spanish-american war (2 vol.; important).

GRANDE-BRETAGNE.

26. — **The English historical Review.** 1912, avr. — G. J. TURNER. La marche de Guillaume le Conquérant vers Londres en 1066 (il passa la Tamise à Kew et s'arrêta ensuite à Berkhamstead, où il reçut la soumission de Stigand, d'Edgar et de Morkere). — CRUMP et JOHNSON. La compétence des juges de paix (un acte de la 34^e année d'Édouard III, chap. 1, donne à ces juges de paix le pouvoir de contraindre les gens de mauvaise réputation à mener une vie régulière; mais le texte authentique du statut ne contient pas cette disposition; on la trouve dans une transcription altérée faite par un scribe du xv^e s.; c'est cette transcription altérée qui a passé ensuite dans tous les recueils de statuts). — W. FOSTER. Les Anglais à Madagascar en 1645-1646 (raconte une tentative de colonisation faite par les Anglais, d'après des documents inédits). — E. J. CARLYLE. Clarendon et le Conseil privé de 1660 à 1667 (organisation donnée au Conseil par Clarendon; difficultés que lui opposèrent le Parlement, le Roi, la Trésor-

rierie et l'Amirauté. La chute de Clarendon a pour cause principale la manière différente dont le roi et le ministre considéraient les principes de l'administration). — REDDAWAY. Struensee et la chute de Bernstorff, 1770. — BAYNES. Le rétablissement de la Croix à Jérusalem (discussion très serrée des textes; conclusion : la Croix fut restaurée, non en 630, mais en 629, le 21 mars). — POOLE. Notes sur l'histoire de Bourgogne; II : Cisalpinus et Constantinus (étude critique sur ces deux personnages et sur le témoignage de Flodoard. Cisalpinus, autrement dit Hugues le Cisalpin, ne peut être identifié ni avec Hugues le Noir, marquis ou duc de Bourgogne, ni avec Hugues de Vienne, marquis de Provence et roi d'Italie, mais sans doute avec un neveu de ce dernier. Quant à Constantinus, c'est Charles, fils de l'empereur Louis III; son surnom rappelle la ville d'Arles, quelquefois appelée « Constantina urbs »). — BARING. Le Domesday d'Exeter (la partie du Domesday book relative aux comtés du sud-ouest a été compilée à l'aide du Domesday d'Exeter). — LITTLE. La partie qui manque de l'*Opus tertium* de Roger Bacon (l'auteur a comblé cette lacune à l'aide d'un ms. du collège de Winchester). — SCOFIELD. Sir John Fortescue en févr. 1461 (détails inédits sur les possessions de Fortescue et sur sa biographie, d'après un passage tiré du Close roll de la 20^e année d'Édouard IV). — ROSE. Documents relatifs à la rupture avec la France en 1793 (2^e partie). — SCOTT. La France et les îles Baléares en 1840 (produit un nouveau témoignage sur l'intention qu'avait eue Thiers de s'emparer de ces îles pour en faire une base navale au cas où éclaterait la guerre avec l'Angleterre). — C.-rendus : *Gemoll*. Die Indogermanen im alten Orient (série d'hypothèses difficiles à contrôler sur l'identité des mythes sémitiques, indo-européens et celtiques). — *Peet*. The stone and bronze ages in Italy (bon). — *Ferguson*. Hellenistic Athens; an historical essay (remarquable étude sur l'histoire intérieure d'Athènes depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la prise de la ville par Sylla). — *Fowler*. The religious experience of the roman people from the earliest times to the age of Augustus (remarquable). — *Holdsworth*. A history of english law (I-III; excellent). — *Walther*. Die Anfänge Karls V (bon). — *Hagedorn*. Ostfriesland's Handel und Schiffahrt im 16 Jahr. (bonne histoire du commerce d'Emden au xvi^e s.). — *Murray*. Revolutionary Ireland and its settlement (étudie l'état de l'Irlande au temps de la Révolution de 1688, la reconquête de l'île par Guillaume III et l'organisation qui lui fut donnée par Guillaume, puis par Anne. Ajoute beaucoup à Macaulay). — *Riker*. Henry Fox, first Lord Holland (bon; corrige utilement la chronologie de la correspondance échangée entre Fox et Pitt, telle qu'elle est marquée dans les *Chatham papers*). — *Greenwood*. Lines of the Hanoverian queens of England (t. II; agréable et consciencieux). — *Charmatz*. Oesterreichs Geschichte, 1848-1907 (excellent). — *W. De Gray Birch*. The royal charters of the city of Lincoln (utile recueil; mais la traduction des chartes en latin

fourmille d'erreurs). — Juill. HASKINS. La Normandie sous Geofroy Plantagenet (avec un catalogue des chartes de Geofroy; organisation administrative du duché, d'après ces chartes, dont plusieurs sont publiées; annotation abondante et substantielle). — PIRIE-GORDON. La principauté de Galilée (suite; établit scientifiquement la liste des princes qui y ont régné de 1099 à 1265). — KINGSFORD. La première rédaction de la chronique de Hardyng (cette première rédaction est représentée par le ms. Lansdowne n° 204, que Hardyng présenta au roi Henri VI en 1447; elle est écrite dans un sens favorable aux Lancastre; la seconde rédaction, celle qu'a imprimée Grafton en 1543 et qu'a rééditée Ellis, a été terminée en 1463, avec quelques additions jusqu'en 1464; dans cette rédaction définitive, Hardyng est un partisan déclaré de la maison d'York. Caractère médiocre, il fut aussi un pauvre chroniqueur). — CHANCE. Les affaires du Nord en 1724 (relations de la Suède et du Danemark avec les grandes puissances continentales). — STENTON. Les Danois à l'île de Thorney en 893 (le nom de cette île, mentionnée dans la chronique d'Æthelweard, est conservé dans celui d'une petite localité du comté de Buckingham, sur la rive droite de la Colne). — BARING. Comment fut faite la Nouvelle-Forêt (les terres ajoutées à cette forêt par Guillaume le Conquérant étaient désertes au temps où fut rédigé le Domesday book; on en avait chassé les habitants pour faciliter la reproduction du gibier et la chasse). — POOLE. Henri Siméon (jusqu'à l'année 1827, les bacheliers ès arts d'Oxford devaient, avant d'être admis à ce grade universitaire, jurer « quod nunquam consensient in reconciliationem Henrici Symeonis ». Cet Henri, fils de Siméon, accusé d'homicide, avait ensuite obtenu des lettres de rémission; les étudiants protestèrent contre cette décision et se retirèrent à Northampton en 1264. Le souvenir de leur protestation a donc laissé une trace vivante dans la législation universitaire pendant plus de cinq siècles). — CLARK. Tenure par copie à Felsted, Essex (d'après un dénombrement du manoir de Felsted en 1576). — COOLIDGE. Les noms de Zermatt (1^{re} forme romane : Praborgne, constatée depuis 1280; 2^e forme allemande : Matt ou Matten, puis Zermatt depuis le xvi^e siècle; ces noms paraissent s'appliquer à deux villages différents; à partir de 1777, ils servent à dénommer la même localité, située au fond de la vallée : « Une vallée nommée Praborgne, en allemand Zermat »). — C.-rendus : *Chen Huanchang*. The economic principles of Confucius and his school (important). — *Zimmern*. The greek Commonwealth; politics and economics in fifth-century Athens (remarquable). — *Krauss*. Talmudische Archæologie (livre clair, précis, bien présenté). — *Armitage*. The early norman castles of the British Isles (ce livre est une utile réaction contre la théorie de Clarke, qui voyait dans toutes les mottes fortifiées des constructions antérieures à la Conquête normande; il prouve au contraire que ces mottes fortifiées, ces « castella », ont été élevés par les Normands après la Conquête. Erreurs et contradictions relevées par J.-H. Round). — *Soranzo*.

Pio II e la politica italiana nella lotta contro i Malatesti, 1457-1463 (intéressant, mais on est vraiment accablé sous le poids des détails et des documents). — *Jansen*. Jakob Fugger der Reiche; Studien und Quellen (I; très intéressant). — *Gooss*. Oesterreichische Staatsverträge: Fürstentum Siebenbürgen, 1526-1690. — *May*. The constitutional history of England since the accession of George III (nouv. éd. continuée jusqu'en 1911 par Fr. Holland).

27. — *The Athenæum*. 1912, 6 avr. — *Burridge*. The early english dissenters, 1550-1641 (important). — *Clark*. History of english Non-conformity; vol. I: From Wiclif to the Restoration (bon). — *Lloyd*. The creed of half Japan: historical sketches of Japanese Buddhism (très intéressant). — *Wace et Thompson*. Prehistoric Thessaly; being some account of recent excavations and explorations in Northeastern Greece (publication très soignée). = 13 avr. *Jørgensen*. St Francis of Assisi (biographie consciencieuse, où la main d'un véritable artiste a peint le milieu dans lequel vécut saint François). — St Clare and her order; a story of seven centuries (touchante biographie). = 20 avr. *Routh*. Tangier; England's last atlantic outpost, 1661-84 (ouvrage très bien informé, mais on se noie dans l'infini détail). — *Robinson*. The new history; essays illustrating the modern historical outlook (étude qui montre à merveille les progrès réalisés en Amérique dans la manière d'écrire l'histoire). — De plusieurs récents ouvrages sur la bibliographie. — *Chambers*. Widsith; a study in old english heroic legend (édition, avec un excellent et copieux commentaire, de ce vieux poème). = 27 avr. *Bury*. A history of the eastern roman empire, 802-867 (c'est un recueil de dissertations plutôt qu'une histoire, mais recueil d'une vaste érudition). — The Encyclopedia of Islam, nos X-XII: Bahira-Buath. — *Colvin*. The cape of Adventure (recueil très intéressant et fort bien présenté de récits de voyageurs sur le cap de Bonne-Espérance: découvertes, périls, naufrages et combats). = 4 mai. *J. H. Rose*. Pitt and Napoleon; essays and letters (études et fragments de correspondance concernant soit Pitt, soit Napoléon; le tout n'a nullement pour objet d'exposer la politique anglaise à l'égard de Bonaparte). — *Ogle*. The canon law in mediæval England (important). — *Chancellor*. The annals of Fleet street; its traditions and associations. The annals of the Strand. Topographical and historical (intéressant). = 11 mai. *Lord Eversley*. Gladstone and Ireland; the irish policy of Parliament, 1850-1894 (écrit au point de vue un peu étroit du radical avancé, mais un peu simpliste). = 18 mai. *Maxwell*. The early chronicles relating to Scotland (consciencieux, mais superficiel). — *Budge*. Annals of Nubian kings, with a sketch of the history of the Nubian kingdom of Napata (utile). — *Th. A. Joyce*. South american archæology; an introduction to the archæology of the South American continent, with special reference to the early history of Peru (important). = 25 mai. *Barry O'Brien*. Autobiography of Theobald Wolfe Tone, 1763-1798 (fait bien connaître

l'âme d'un homme qu'on a souvent représenté comme un imposteur et un misérable, mais qui fut avant tout un Irlandais jacobin et prêt à employer tous les moyens pour chambarder la société). — *Some notes of an irish exile of 1798; being chapters from the memoirs of Miles Byrne relating to Ireland* (réimpression de la partie de ces Mémoires relative aux événements d'Irlande en 1798). = 1^{er} juin. *Handcock*. Mesopotamian archæology; an introduction to the archæology of Babylonia and Assyria (excellent résumé). = 8 juin. *Walden*. The universities of ancient Greece (bon résumé). — *Abbott*. The common people of ancient Rome (érudit et pénétrant). — *Id.* Society and politics in ancient Rome; essays and sketches (intéressant). — *Ball*. The correspondence of Jonathan Swift; t. III : 1718-1727. = 15 juin. *Root*. The relations of Pennsylvania with the British government, 1696-1765 (étude fondée sur de très nombreux documents que l'auteur met en œuvre d'une façon aussi objective que possible, oubliant volontairement qu'il y eut une révolution et une guerre d'indépendance). — *S. Lee*. Dictionary of national biography. Second Supplement I, Abbey-Eyre. = 22 juin. *Wade*. John Pym (intéressant). = 6 juill. *Lady Burghelere*. The life of James, first duke of Ormonde (remarquable). — *Mrs. Green*. The old irish world (recueil d'articles écrits avec une sympathie ardente et quelque peu indiscrete en faveur des Irlandais et de leur ancienne civilisation). — *Macalister*. The excavations of Gezer (Gezer est une ville très ancienne située entre le littoral maritime des Philistins et les collines de la Judée; les fouilles qu'on y a faites ont permis de reconstituer la série des peuples qui l'ont occupée jusqu'au temps des Macchabées, où s'arrête son histoire. Les fouilles ont prouvé que Gezer ne peut avoir été le mont Gisart du royaume latin de Jérusalem, ainsi que l'avait supposé M. Clermont-Ganneau). = 13 juill. *Bagshawe*. The history of the royal family of England (pure compilation). = 20 juill. *Forrest*. A history of the Indian mutiny (t. III; beaucoup de faits, de documents, mais présentés sans art). = 27 juill. *Fraser*. The gold bough. 3^e édit., 5^e partie : Spirits of the corn and of the wild (édition enrichie de nombreux faits nouveaux). = 3 août. *Harris*. The life of Edward Mountagu, first earl of Sandwich, 1625-1672 (bonne étude sur un diplomate distingué; c'est Sandwich qui négocia et fit aboutir le mariage de Charles II avec Catherine de Bragance). = 10 août. *Gideon Welles*. Diary, 1861-1869; with an introduction by J. T. Morse (Welles sous-secrétaire d'État pour la marine sous les présidents Lincoln et Johnson; son journal eût pu former un honnête volume; mais il y en a trois : c'est beaucoup trop). — *Hunt*. The Oxyrhynchus Papyri, vol. IX. — *J. D. Wilson*. Martin Marprelate and Shakespeare's Fluellen (cherche à prouver que les pamphlets de Marprelate sont en partie l'œuvre de Sir Roger Williams, qui prit part à l'expédition du Portugal en 1589). = 17 août. *L. Wallis*. Sociological study of the Bible (ingénieux, mais trop systématique). — *Shadwell*. Enactments in Parlia-

ment specially concerning the universities of Oxford and Cambridge, the colleges and halls therein, and the colleges of Winchester, Eton and Westminster (précieux recueil). = 24 août. Sir C. P. Lucas. Lord Durham's Report on the affairs of British North America (excellente édition de ce célèbre Rapport duquel date l'admirable essor pris par le Canada depuis le milieu du siècle dernier). = 31 août. *Horford, Stevenson et Tyrer*. Prayer book dictionary (ce Dictionnaire traite non seulement de la plupart des sujets relatifs au Livre de Commune Prière, mais encore du Parlement, des arts et métiers, de la religion et d'autres choses encore. Ensemble un peu disparate; utile en somme). — *L. Bates*. The path of the Conquistadores : Trinidad and Venezuelan Guiana (histoire pittoresque et intéressante; brillante notice sur Bolivar). = 7 sept. *T. Irace*. With the Italians in Tripoli; the authentic history of the turco-italian war (beaucoup d'enflure et de parti pris). — *Hartley*. The man who saved Austria; the life and times of baron Jellacic (intéressant, mais superficiel).

28. — The Nineteenth Century and after. 1912, avr. — *Edith Blake*. La Société « Triad » et la dynastie Ming (histoire et organisation d'une société secrète, la Société « Triad » ou Société « Hung », appelée encore « Ligue du ciel et de la terre », qui se proposait de renverser la dynastie mandchoue et de rétablir sur le trône l'ancienne dynastie chinoise des Ming). — *HAMILTON-HOARE*. Horace et la vie sociale à Rome. = Mai. *WELLDON*. La théologie de Milton. — *Lady GRANT-DUFF*. L'action des femmes dans la Révolution française. = Juin. *Ph. MILLET*. La vérité sur la crise franco-allemande de 1911 (les événements des trois dernières années montrent qu'avec l'Allemagne il faut se tenir toujours sur ses gardes : d'un accord conclu, sa diplomatie cherche à tirer les conséquences les plus favorables à ses intérêts. Article en réponse aux allégations de M. E. D. Morel). — *J. E. BARKER*. La faillite de l'Allemagne post-bismarckienne. = Juill. *E. D. MOREL*. La vérité sur la crise franco-allemande de 1911; réponse à M. Ph. Millet (réponse qui est aussi bien une vive critique de la politique suivie par le ministère anglais. Il n'était de l'intérêt ni de la France ni de l'Angleterre de lier partie contre l'Allemagne dans l'affaire marocaine). — *BATES*. L'Angleterre de Shakespeare vue par les étrangers (ajoute beaucoup aux témoignages recueillis par W. B. Rye dans son ouvrage paru en 1865).

29. — The scottish historical Review. 1912, avr. — *THOMSON*. Le rôle du parlement d'Écosse en 1344 (texte latin, avec traduction anglaise en regard, d'actes transcrits sur une peau de parchemin qui appartient jadis à un rôle du parlement assemblé à Scone le 7 juill. 1344; avec un fac-similé). — *NEILSON*. Les monuments de Caithness. — *PAUL*. Les Anciens et leur rôle dans l'Église après la Réforme. — *CURLE*. Les superstitions dans l'Écosse d'aujourd'hui. — *ETZEL*. Notes sur des familles écossaises établies en Suède. — *MAXWELL*. La chro-

nique de Lanercost (suite de la traduction). = C.-rendus : *Blomfield*. A history of french architecture, 1494-1661 (excellent). — *Fortescue*. British statesmen, 1793-1814 (quatre essais importants et qui apprennent beaucoup). — *Rait*. The making of the nations : Scotland (remarquable). — *Seton-Watson*. The southern Slav and the Habsburg monarchy (très vivant). — *Paul*. Accounts of the Lord high Treasurer of Scotland; t. IX : 1546-1551. — National library of Wales. Catalogue of tracts of the civil war and commonwealth period, relating to Wales and the Border. = Juill. J. ROBB. La vie d'étudiant à l'Université de Saint-Andrews avant 1450. — Ch. H. FIRTH. Ballade sur la naissance anticipée d'un fils de Marie Tudor (composée aussitôt après l'ordre qui avait été donné, le 28 nov. 1554, de chanter un *Te Deum* pour cette heureuse nouvelle qui, on le sait, se trouva fausse). — Id. Une ballade sur la « Guerre des évêques ». — W. FOSTER. John Bruce l'historiographe, 1745-1826 (ses travaux dans les archives, soit du State paper Office, dont il fut « gardien », soit de la Compagnie des Indes orientales, dont il écrivit l'histoire). — MACKIE. Un agent secret de Jacques VI (c'était un gentilhomme gascon, M. de La Jesse, que le roi d'Écosse employa dans ses tortueuses négociations en vue d'obtenir la couronne d'Angleterre, 1596-1597). — MAXWELL. La chronique de Lanercost (suite). = C.-rendus : Sir Herbert Maxwell. The early chronicles relating to Scotland (bon). — *Cuthbertson*. A tragedy of the Reformation (c'est surtout une histoire des trois exemplaires imprimés de la *Christianismi restitutio* de M. Servet qui subsistent aujourd'hui). — *Jahncke*. Guillelmus Neubrigensis (excellente monographie). — *Belcher*. The first american civil war, first periode 1775-1778 (pamphlet virulent contre les colons américains qui osèrent prendre les armes contre la mère-patrie).

30. — Edinburgh Review. T. CCXV, janv.-avr. 1912. — Le rôle de la doctrine dans l'art de la guerre (Napoléon avait été formé à bonne école sous l'Ancien Régime, quelques-uns de ses maréchaux également. Aussi pouvait-il s'entendre avec eux et leur écrire comme à des hommes capables de le comprendre : Davout, presque toujours, et souvent Marmont, Soult, Masséna, Saint-Cyr. Quant à Ney, Junot, Macdonald, Oudinot, Bessières et aux généraux sortis du rang, les lettres qu'il leur écrit sont celles d'un homme mûr s'adressant à un enfant. C'est pour éviter cet inconvénient de diversité dans le commandement que le maréchal de Moltke a voulu créer son grand état-major, système que l'on s'efforce d'imiter dans tous les autres pays. Différence des doctrines stratégiques adoptées en France et en Allemagne). — Les auteurs dramatiques au temps d'Élisabeth (abondance énorme de productions théâtrales; affluence du public qui paie largement. Cependant, le théâtre n'est pas considéré comme de la littérature; c'est un jeu, a *play*, non un travail sérieux, a *work*. Ainsi s'explique l'indifférence de Shakespeare pour l'impression de ses pièces. Ben Jonson prépare le revirement de l'opinion lettrée; mais, pendant

un siècle, il éclipse entièrement Shakespeare dans l'estime des beaux esprits). — La vie de campagne au temps de Chatham (Pitt avait la passion de créer des jardins et des habitations rurales; parfois même, il bouleversait, à ses frais, les propriétés de ses amis, qui lui reconnaissaient une haute autorité d'expérience et de goût sur ce terrain. Aimant beaucoup les voyages, il possédait, comme d'autres grands hommes, une extraordinaire mémoire des lieux et montrait une extrême précision dans sa manière de se renseigner ou de s'instruire). — Les changements d'idées dans la politique courante (d'après les livres de Sir Arthur Clay sur le syndicalisme; de Sir Roland Wilson sur le domaine de l'État; et de l'Hon. George Peel sur l'avenir de l'Angleterre. L'esprit public ne peut s'occuper que d'une ou deux questions à la fois. Il est peu probable que le courant actuel, tendant au socialisme, continue longtemps dans la même direction. Il se pourrait bien plutôt que les questions d'hygiène devinssent prochainement les plus importantes : « Autant être gouverné par les médecins que par les politiciens »). — William Pitt (analyse et discute le grand ouvrage du Dr Holland Rose, en y joignant les conférences du colonel Fortescue et les Mémoires du comte de Bray. Caractère éminemment pacifiste de la politique de Pitt; le ministère anglais désirait voir les doctrines révolutionnaires se développer librement en France et se répandre sur le continent pour ruiner les puissances européennes. La déclaration de Pillnitz ne fut qu'une comédie; tout le monde le savait, même le gouvernement français. La guerre surprit désagréablement Pitt; il avait à peine 5,000 hommes de troupes, dont un tiers de recrues, à débarquer sur le continent. Quant à l'union de l'Irlande à l'Angleterre, il est indéniable qu'on ne l'obtint que par la corruption; mais c'était la seule chose à faire, le parlement irlandais étant corrompu déjà au dernier degré). — Les relations russo-chinoises (histoire depuis le moyen âge. La vérité est que, malgré les affirmations diplomatiques contraires, « il n'y a jamais eu la moindre amitié entre la Russie et la Chine »). — Les poétesses écossaises (auteurs de chansons et de ballades; mœurs des XVIII^e et XIX^e siècles). — La Grande-Bretagne et l'Europe (inclina vers le pacifisme au point de vue de l'Angleterre. Discute à ce propos les Mémoires de Sir Robert Morier, qui, bien que n'aimant pas la politique bismarckienne, aurait voulu, en juillet 1870, voir l'Angleterre se ranger résolument du côté de l'Allemagne pour effrayer la France et l'obliger à reculer devant la guerre). — Le cardinal Newman (sa biographie, par Wilfrid Ward, ne comprend, à vrai dire, que sa vie depuis sa conversion, la première partie de son existence étant suffisamment racontée dans son *Apolo-gie*). — La Chambre étoilée (la *Selden Society* vient de publier deux volumes de procès plaidés devant ce tribunal; très intéressant pour l'histoire des mœurs. La Chambre eut d'abord un caractère populaire; elle défendit le peuple contre les seigneurs et les fonctionnaires dans les cas où la loi ne pouvait intervenir. Les Anglais se tournèrent

contre elle quand elle devint un instrument d'oppression entre les mains du roi. — L'homme préhistorique (ouvrages de Déchelette, Sollas, Keith, Maret, Duckworth, Boas, etc. Certaines races primitives, comme celles des Moustériens, témoignent de qualités remarquables; elles ont disparu, pourtant, devant des races supérieures, ce qui pourrait bien nous advenir). — Le mouvement pacifiste et la Sainte-Alliance (montre, d'après les dépêches inédites du *Foreign Office*, que la Sainte-Alliance fut surtout un mouvement pacifiste. Le tsar était animé par les idées de Rousseau à s'opposer aux guerres déchainées par les disciples mêmes de Rousseau. Les causes qui firent échouer la Sainte-Alliance se représenteraient devant toute organisation qui voudrait traduire en pratique les idées pacifistes). — La carte internationale du globe. — Le Canada sous le ministère de M. Laurier (énorme progrès matériel en quinze ans sous trois gouverneurs généraux : les comtes d'Aberdeen, de Minto et Grey). — La Grande-Bretagne, l'Allemagne et la guerre limitée (conclut que la marine allemande ne peut servir qu'à essayer une invasion de l'Angleterre).

31. — Quarterly Review. Vol. CCXV, juillet 1911. — CLODD. Le témoignage de l'homme primitif sur son origine (travaux récents de Frazer, sur le totémisme et l'exogamie, rapprochés des conclusions d'Andrew Lang et des publications sur les indigènes de l'Australie. On s'étonne beaucoup, dans cet article et dans les milieux scientifiques, de l'ignorance des primitifs sur le rôle de l'homme dans la procréation; mais cette ignorance s'explique assez bien par la liberté dont jouissent les jeunes filles chez beaucoup de primitifs. La fécondité semble alors suivre des voies capricieuses où le rapprochement des sexes n'est pas une cause déterminante toujours suivie d'effet; l'enfant apparaît comme le fruit de l'arbre, sans qu'on puisse voir dans sa naissance autre chose qu'un phénomène fortuit). — Rachel WEIGALL. Une femme de qualité sous Élisabeth (d'après le Journal inédit de Lady Mildmay, de 1570 à 1617 environ. Grace Sherrington avait épousé, à quinze ans, le fils de Sir Walter Mildmay, un des juges de Marie Stuart. Intérieur très puritain des deux familles; mais d'« un puritanisme qui n'avait pas encore atteint le sombre caractère des générations suivantes, où la licence de la cour des Stuarts trouva son contrepoids dans l'austérité rigide de la doctrine calviniste ». Jacques I^{er} fut reçu deux fois chez les Mildmay, et ce fut chez eux qu'il fit la connaissance de George Villiers, plus tard duc de Buckingham, dont on connaît le rôle auprès du roi). — WATERS. L'architecture gothique et celle de la Renaissance. — FISHER. L'œuvre historique de Lord Acton (elle se compose de quatre volumes seulement, recueils d'articles, de conférences ou de cours faits à l'Université de Cambridge; mais son influence ne peut se mesurer par cette production restreinte. Ses études sur le moyen âge, où il montre dans l'Église catholique une source de liberté, contrairement à l'opinion commune; sur la Réforme et le luthéranisme, « né de l'union des princes et des professeurs,

d'où il garde la ressemblance de sa double filiation assez mal fondue » ; sur la Révolution française, où, d'une part, il se déclare partisan d'un fort pouvoir exécutif, et, de l'autre, justifie la séparation de l'Église et de l'État, mériteront toujours d'être lues, à raison de son énorme érudition). — CHÉRADAME. Force et faiblesse de la triple entente. — Octobre. Dix années de fédéralisme en Australie (les dix premières années de la Constitution fédérale. Rôle et caractère de M. Deakin, philosophe un peu trop enclin à prêter aux autres la raison et la bonne foi qui l'animent. Action très grande du parti ouvrier, dont les chefs sont vraiment instruits et décidés, quoique leur armée doive assurément se disloquer au delà d'un certain point. Sur 2,500,000 électeurs, on compte peut-être 20,000 libéraux individualistes, 50,000 communistes ou marxistes, et le reste forme une masse flottante, plus ou moins disposée à accepter le concours de l'État pour de certaines choses, en lui reconnaissant un certain droit de contrôle sur les affaires des citoyens). — Abbé DIMNET. Le vrai Gambetta (article sévère, d'après les publications de M^{me} Adam, MM. Galli, Bainville, Maurras, Mévil et Hanotaux). — Rev. CAMPBELL. La formation de l'Écosse (le pays et la Société au XVIII^e s.). — Salomon REINACH. Le progrès des études mythologiques (à partir de Fontenelle et du président de Brosses). — MACAULAY. La Bible anglaise (son origine est la Bible de Matthew publiée en 1537, dont les traducteurs furent Tindale et Coverdale, celui-ci ayant déjà publié une partie de la Bible en 1535. Éditions, corrections et revisions subséquentes). — L'Église anglicane et le divorce (historique du sujet. Au moyen âge, l'Église d'Angleterre acceptait fort bien le droit de la papauté à légiférer en matière canonique pour toute la chrétienté. C'est absolument à tort que les statuts de Henry VIII ont dit le contraire ; le professeur Maitland a mis la chose hors de doute. La Commission parlementaire de 1853 s'est également trompée en prenant trop au sérieux un simple projet de réforme des lois canoniques, préparé au XVI^e s., mais qui n'a jamais eu d'autorité définitive. Le Droit canon a donc conservé, en matière de mariage, la plupart de sa force. « Telle était la loi de l'Église avant la Réforme, telle elle était demeurée nonobstant la *Reformatio legum* de 1571, telle elle resta nonobstant les canons de 1604, telle elle se maintint après l'acte sur le divorce de 1857, telle elle est encore aujourd'hui »). — Vol. CCXVI, janv.-avr. 1912. D^r BATY. Histoire du principe majoritaire (le système majoritaire appliqué aux grands intérêts d'un peuple est « le comble de l'imbécillité politique ». On ne le voit guère poindre en Angleterre avant le XVI^e siècle. Auparavant, deux systèmes existaient : dans les groupes laïques, celui de l'unanimité obtenue en étouffant la voix des contradicteurs et celui des corps ecclésiastiques où l'opinion des meilleurs passait pour représenter les sentiments de la totalité. Nécessité d'organiser la représentation des intérêts. En Angleterre, l'influence des Lords se trouvant virtuellement abolie, la royauté pourrait bien

devenir l'arbitre suprême). — Sir EVERARD IM THURN. Les îles Fidji, colonie de la Couronne (avec une carte. Étudie dans ces îles le type des colonies de ce genre, opposé aux protectorats et aux *dominions*). — Prof. J. WHITNEY. La réforme sous Élisabeth (importants et nombreux ouvrages parus depuis une dizaine d'années : Maitland, Innes, Pollard, Dixon, Frere, Gee, Dom Birt, A. Oskar Meyer, Usher. La réforme anglicane prit une direction ferme et voulue sous Élisabeth, cherchant à se tenir entre le catholicisme romain et le puritanisme, moins important alors qu'on ne le croit d'ordinaire, mais pour lequel, cependant, elle éprouvait une certaine indulgence. Le professeur Pollard résume admirablement la situation : « Les Tudors n'ont fondé ni catholicisme ni protestantisme ; ils ont seulement modifié la fabrique extérieure de l'organisation ecclésiastique en substituant la monarchie à la papauté. Néanmoins, ils ont exercé une influence prépondérante en décidant ce qu'il resterait de catholicisme et de protestantisme dans l'Église anglicane... Leur mérite a été de deviner ce que souhaitait une opinion à peine formée, muette encore »). — Dr WARD. Les *Epistolæ obscurorum Virorum* (la traduction de M. Stokes est excellente en son genre et savamment annotée ; mais ce livre, avec son mélange voulu de latin de cuisine, de pédantisme scolastique et de grossièreté populaire, sera toujours très difficile à traduire. Discute les opinions de Brecht et de Böcking et conclut que le premier volume a été écrit par Crotus Rubianus, le second par Hutten, avec peut-être quelque lettre isolée écrite par Buschius). — PORRITT. La Grande Compagnie de l'Acier aux États-Unis (son histoire économique et politique depuis vingt ans, surtout d'après les enquêtes parlementaires ; produit environ 55 % des fers et aciers fabriqués dans la grande République, gouverne 236,000 agents et ouvriers et compte 100,000 actionnaires. A noter comment elle a supprimé le syndicalisme parmi ses ouvriers ; beaucoup sont devenus socialistes au fond du cœur ; mais personne n'ose ouvrir la bouche, ni causer même entre camarades des affaires du métier). — La Turquie sous le régime constitutionnel (accusations vives contre les Jeunes-Turcs et contre le Comité de Salonique, dont les éléments juifs et maçonniques sont surtout odieux aux Grecs et aux Arméniens). — CRAMMOND. L'augmentation des dépenses militaires (historique depuis le XVIII^e s. : chiffres intéressants. A noter que, sous le premier Empire, l'Angleterre, avec ses quinze millions d'âmes, sut tenir tête aux soixante millions de sujets que gouvernait Napoléon. Il est possible de lutter à forces inégales comme nombre ; mais il faut une ferme volonté et une résignation complète à supporter les frais). — DILLON. Tripoli et Constantinople (autre attaque contre les Jeunes-Turcs. Si Abd-ul-Hamid était demeuré sur le trône, jamais l'Italie n'eût osé attaquer la Tripolitaine, dont les troupes turques ont été retirées sur le conseil astucieux du baron de Marshall). — Le duc de Devonshire et les unionistes libéraux (sa biographie par Bernard Holland et celle du vicomte

Goschen par Arthur Elliot. On peut dire que le parti whig aura duré deux cents ans, depuis la révolution de 1688 jusqu'à la fondation du parti unioniste en 1895. Les Whigs ne représentaient pas un principe, mais une sorte d'opportunisme pratique. Le duc de Devonshire aura incarné précisément tout ce que le whiggisme pouvait offrir de noble et de sincère; il a rempli son rôle de chef par nécessité, consciencieusement, sans ambition personnelle). — GRANT ROBERTSON. Pitt le Jeune (d'après le livre de Holland Rose et les ouvrages de Salomon, Fortescue, Hunt, Guyot. Pitt manquait de l'expérience des hommes et de savoir général. Il se trompa foncièrement sur la Révolution et sur Napoléon; quoi qu'en ait pensé Burke, « la Révolution, malgré tous ses excès, a donné plus de justice et de liberté, créé un meilleur ordre social, et le triomphe des coalitions eût été un coup fatal au progrès et au nationalisme »). — Le beau Nash et la vie mondaine à Bath (tableau amusant, qui utilise les publications du XVIII^e s., outre le livre tout récent de Lewis Melville). — Prof. HERFORD. L'époque d'Élisabeth dans l'histoire littéraire (analyse et discute l'ouvrage de M. Jusserand, dont la traduction vient de paraître en anglais, ainsi que l'étude de Sidney Lee sur la Renaissance française en Angleterre). — MARRIOTT. Cavour et la formation de l'Italie (travaux de Thayer, Trevelyan, Bolton King et Rinaudo. Thayer, de Harvard, malgré ses mérites, manque un peu trop d'impartialité). — Colonel Wood. Le Saint-Laurent. — PROTHERO. Ouvriers agricoles et propriétaires (le livre de Mr et Mrs Hammond sur l'ouvrier agricole de 1760 à 1832 doit être lu avec précaution : « C'est de l'histoire sociale, mais écrite dans un but politique. » Celui de M. Heath sur la vie rurale en Angleterre s'occupe surtout du présent et de l'avenir). — John Henry Newman (sa biographie par M. Ward. Cet article, de même que les autres articles anglais sur le cardinal Newman, déclare que ses idées étaient dangereuses pour l'orthodoxie catholique; mais tous regrettent cependant que l'Église ait été aussi lente à récompenser son mérite intellectuel). — Sir Valentine CHIROL. La Révolution chinoise (l'auteur raconte ses conversations avec le prince Ito au printemps de 1909, à Tokio, sur l'avenir de la Chine. Le prince montrait que, même avant l'arrivée du commodore Perry en 1853, l'aristocratie japonaise était attirée vers l'Occident, tandis que les Chinois ont pu vivre depuis des années au contact des établissements européens sans aucun désir d'amélioration. Les conditions d'esprit des deux peuples sont toutes différentes).

GRÈCE.

32. — Νέος Ἑλληνομνήμων (publ. par Spyr.-P. Lambros). T. VI, 1909, n° 4. — L'histoire de la glorieuse Venise (nouvelle édition du poème grec contenu dans le ms. theolog. graec. 297 de Vienne et interprétation de plusieurs passages d'après les monuments actuels de Venise).

— Le monastère de Varnakova et les tombeaux supposés d'Alexis et de Manuel Comnène. — Autres portraits de Jean et de Constantin Paléologue. — L'aigle bicéphale de Byzance (remonte aux empereurs de Nicée). — Notice chronologique sur Jean VII et Manuel Paléologue (Cod. Paris. 1622, 1723, Marcian. CCCLXXVI). = C.-rendu : A. Papadopoulos-Kerameus. Documents grecs concernant l'histoire de la Roumanie. = VII, 1910, n° 1. Le concours institué par M. Chatzilazare pour l'histoire de la Macédoine (un seul travail, défectueux). — Huit documents inédits, dont cinq de la Sicile et de la Basse-Italie (diplôme du grand comte Roger en faveur du monastère de Scilla, 1102. Donation de Nicétas, comte de la Tente (κομματοῦχος), au monastère de Saint-Barthélemy, en Calabre, 1116. Autres donations analogues du XIII^e s. Lettre du patriarche Manuel (1221-1236) libérant d'une suspense de trois ans trois moines de Calabre). — L'année de la mort de David Comnène (d'après une note du ms. 172 de l'École commerciale de Chalcis, la prise du dernier empereur de Trébizonde eut lieu le 23 mars 1463; son supplice date du 1^{er} novembre suivant). — Correction au texte de Cedrenos (date de la prise de Chandak par Nicéphore Phocas, éd. de Bonn, II, 340, 18). — Le nom complet de l'historien Critobule (Imbriote nobili Hermodoro Michaelae Critobulo, d'après Cyriaque d'Ancone). = C.-rendus : Schuster. L'expédition du corps bavares en Grèce, 1832-1835. — Chondronikis. Histoire de Pergame. = Nos 2-3. Premier recueil de « memoranda » ou notices chronologiques (publication très importante de notices chronologiques recueillies dans les manuscrits. Les textes s'étendent entre les années 668-1849. Index analytique). — Petro Lippamano, conseiller de Chalcis (pierre tombale d'un fonctionnaire vénitien, datée de 1398). — La femme anonyme qui a sauvé Lesbos (elle s'appelait peut-être Marietta et ne doit pas être confondue avec Marouille, qui sauva Lemnos des Turcs en 1477-1478. Voy. Rev. hist., t. CV, p. 453. L'histoire de Marietta est racontée par le pape Pios, mort en 1464). — Supplément à l'étude sur l'aigle bicéphale. — La collection parisienne de diplômes patriarchaux. = N° 4. Traité de Theologakis ὡς ἐκ προσώπου τῶν καλούμενων τζούρων (ms. de Vienne, philol. 225. Traité du XII^e s., analogue au Porikologos; donne des noms étrangers de poissons, comme le Porikologos met en scène des dignitaires de la cour impériale, fournit en outre des renseignements sur le commerce des poissons salés et les droits dont ils étaient frappés). — Mémoire sur les pays grecs et leurs églises au XV^e s. (ms. de Munich, lat. 18298. Mémoire en latin rédigé en vue de la réunion des Églises par le concile de Bâle, achevé le 30 juill. 1437. Détails importants sur la situation de Constantinople, dont la population est évaluée à 400,000 habitants, sur les possessions impériales en Grèce et sur l'étendue de la juridiction de l'Église grecque). — Les bouffons des empereurs byzantins (réunion de textes relatifs à sept de ces personnages. Le plus ancien est Denderis, bouffon de Théo-

phile, le plus récent est Chalivouris sous Isaac l'Ange, mais les textes laissent deviner qu'il y en a eu un grand nombre d'autres; les sultans conservèrent cet usage; deux documents des archives de Milan montrent un bouffon grec de Chio à la cour des Sforza en 1474). — La collection des portraits des empereurs byzantins à l'exposition de Rome (catalogue des photographies avec références, qui constitue un véritable corpus iconographique des empereurs). — Vers sur un portrait d'Isaac l'Ange (Cod. Barberin. 74, fol. 22^a). — Les dignités de la cour byzantine (Cod. Vatic. gr. 162). — Deux peintres grecs antérieurs à la prise de Constantinople. — La mort de David Comnène (lettre de Papadopoulos-Kerameus). = VIII, 1911, n° 1. Le Codex Marcianus 524 (inventaire accompagné de nombreux extraits des poèmes des XII^e-XIII^e s. renfermés dans ce manuscrit). — La Grèce à l'exposition archéologique et historique de Rome. — Lettre du roi Othon. — Nouvelles monodies sur la prise de Constantinople. — Harmonios l'Athénien (secrétaire de Bajazet II, en 1482).

33. — Βυζάντις. T. I, nos 2-3, 1909. — Nikos A. VEIS. Manuel-Raoul-Paléologue Melikis, restaurateur du pont sur l'Alphée, près de Karutaina, et copiste (d'après une inscription de 1440 et une souscription du Valicell. graec. 98, copié par lui, en 1475, à Naples; il s'agit d'un des Grecs réfugié en Occident après 1453). — Nikos A. VEIS. Contribution à l'histoire des monastères des Météores (matériaux recueillis au cours d'une mission dans les bibliothèques des monastères, parmi lesquels la plus ancienne rédaction de la vie de saint Athanase, fondateur des Météores, XIV^e s.). — BOGIATZIDES. Inscriptions chrétiennes d'Andros. — S. BASES. Sur quelques passages de l'Eklogé de Léon et Constantin. — ZISIOS. Inscriptions des temps chrétiens de la Hellade. I : Lacédémone (choix d'inscriptions de Mistra). — KONSTANTOPOULOS. Le sceau d'Alexis III, l'Ange Comnène. = N° 4. PAPADOPOULOS-KERAMEUS. Sources et emprunts de l'auteur de l'hymne Akathistos (n'a fait que composer une anthologie empruntée aux hymnographes et théologiens antérieurs; retrouve les sources de la plupart des vers). — ZISIOS. Inscriptions des temps chrétiens de la Hellade. I : Lacédémone (Chrysobulles de Mistra). — Nikos A. VEIS. Les monuments épigraphiques des Météores et des environs (inscriptions sur pierre, sur les vases sacrés et sur les ornements d'églises). = C.-rendu : *Lake*. The early days of monasticism on Mount Athos. = T. II. 1911, nos 1-2. Nikos A. VEIS. Diplômes serbes et byzantins des Météores (publication de vingt-quatre textes inédits du XIV^e s. avec de nombreux fac-similés). — J. LAURENT. Byzance et les Turcs Seldjoucides en Asie Mineure. Leurs traités antérieurs à Alexis Comnène (aucun de ces traités ne comporte de cession territoriale; les Turcs ont été introduits dans les villes byzantines comme mercenaires au service des empereurs ou des prétendants au trône; mais ils y agissent bientôt en maîtres, et après leur révolte, en 1081, Alexis Comnène est obligé de leur confirmer la possession de ces villes). —

AUFHAUSER. Une vision apocalyptique de saint Georges (texte du Cod. Paris. graec. 1164). — RALLIS. La promotion des évêques d'après le droit canonique de l'église orthodoxe. — ZISIOS. Inscription des temps chrétiens de la Hellade (musée de Mistra). — ZOLOTA. Deux indications topographiques de l'ambassade de Liutprand (la porta Carea, par laquelle il fait son entrée, ne doit pas être confondue avec la Porte-d'Or; le palais où il fut logé était sur le forum de Théodore, aujourd'hui Eski-Seraï). — R. DRAGOMIS. Rectification du plan de la première expédition conduite de Nicée par l'empereur Théodore II Lascaris (1255). — J.-B. BURY. Les ἀπληκτα d'Asie Mineure (points de concentration des troupes impériales déterminés par un memorandum joint au *De Cerimoniis*, p. 444-445, éd. Bonn, que l'on peut dater du règne de Basile I^{er}; examen critique et restitution du texte). = C.-rendu : A. Adamantiou. Travaux aux Météores.

34. — **Vizantjski Vremennik** (*Byzantina Chronica*). T. XV, 1908, n° 1. — BOLOTOV. Le diplôme de Melitios de Lycopolis, source de la géographie historique de l'Égypte (accordé à Alexandre, patriarche d'Alexandrie en 327). — Id. Contribution à la géographie de l'Égypte. — WESTBERG. Le rapport du toparque des Goths (texte et commentaire du fragment relatif à l'histoire des Goths de la mer Noire; à suivre). = C.-rendus : Sir Rennel Rodd. Les princes d'Achaïe et la chronique de Morée. — Giakovenno. Contribution à l'histoire de l'immunité à Byzance. = N°s 2-3. F. WESTBERG. Le rapport du toparque des Goths (fin; renseignements sur les peuples de la Crimée et de la Russie méridionale au X^e s.; dates vérifiées par l'astronomie). — LOPAREV. Saint Athanase II, patriarche d'Alexandrie (817-825?). — CHESTAKOV. La vie de saint Siméon Stylite, d'après sa première rédaction. — PAPADOPOULOS-KERAMEUS. État actuel de la question de l'hymne Acatistos. = C.-rendu : Gidouljanov. Les patriarchats orientaux d'après les quatre premiers conciles œcuméniques. = N° 4. Bibliographie. = T. XVI, 1909 (sera consacré à la table des quinze premiers volumes et paraîtra dans la suite). = T. XVII, 1910, n°s 1-4. LOPAREV. Vies des saints byzantins des VIII^e et IX^e s. (introduction critique : 1. Constantinople en général; 2. Sainte Sophie; 3. Le monastère de Stoudion; 4. Monastère de Psamathia; 5. Les Blanches; 6. Monastère de Chora). — BOLOTOV et TOURAIEV. Remarques sur l'abrégé de la chronique d'Éthiopie. — E. KÜRTZ. Monodies d'Eustathe de Thessalonique et de Constantin Manassés sur la mort de Nicéphore Comnène (petit-fils du César Bryenne et d'Anne Comnène, mort vers 1173; publication des deux textes inédits, d'après Cod. Escur. Y II 10, et Cod. Urbin. 141). = C.-rendus : Sokolov. L'adoption et ses rapports avec le mariage sous la domination byzantine et dans l'Orient hellénique actuel. — Koulakovskij. Histoire de Byzance; I (première histoire byzantine en russe). — Moutaftchnev. La loi agricole à Byzance. — A. Vogt. Basile I^{er} et la civilisation byzantine.

ITALIE.

35. — Atti della R. Accademia dei Lincei. 1911, 5^e série. — Notizie degli scavi di Antichità, t. VIII, fasc. 11 et 12 et supplément.

36. — Rendiconti della r. Accademia dei Lincei. *Sciences morales, historiques et philologiques.* 5^e série, XXI, 1912, nos 1-2. — E. SCHIAPARELLI. La géographie de l'Afrique orientale d'après les indications des monuments égyptiens (étude la liste des peuples vaincus et tributaires, la liste d'Amenofi III à Soleb, les listes de Ramsès II à Abidos et de Ramsès III à Medinet Abou, la liste de Taraca). — G. PINZA. Un char et un trône ensevelis dans la tombe Regolini.

37. — Rivista storica italiana. 1912, janv.-avril. — A. SEGRE. L'œuvre scientifique de la Députation royale d'histoire nationale pour les anciennes provinces et la Lombardie de 1885 à 1911 (bibliographie méthodique). = C.-rendus : O. von Pillement. König Teja. — M. Merores. Gaeta im frühen Mittelalter (8 bis 12 Jahrh.; très bon). = Avril-juin. C.-rendus : V. La Mantia. L'inquisizione in Sicilia. Serie dei rilasciati al braccio secolare. Documenti su l'abolizione in Sicilia (intéressante publication de documents). — Saverio La Sorsa. Gli avvenimenti del 1848 in Terra d'Otranto (contribution importante à l'histoire du Risorgimento). — Ettore Rota. L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico cisalpino (étude l'œuvre administrative de l'Autriche qu'il juge sévèrement).

38. — Archivio storico lombardo. 1912, 15 avril. — L. ZANONI. Les Vaudois à Milan au XIII^e s. (documents des archives d'État de Milan). — A. ZANELLI. La dévotion de Brescia à Venise et le début de sa décadence économique au XVI^e s. (l'agriculture est ruinée par les guerres, l'industrie du fer et de la laine passe par de graves crises, les impositions des guerres absorbent toutes les ressources du pays; publie d'importantes relations de 1527, 1528, 1534, 1562 tirées des archives de Venise). — L. FUMI. Comment François I^{er} Sforza s'est désintéressé de la croisade de Calixte III contre les Turcs? Un Borgia roi de Chypre et empereur de Constantinople (ne pouvant compter sur François I^{er} Sforza, le pape se tourna du côté de Pier Ludovico Borgia, que l'on parla de faire empereur de Constantinople, 1455-1458). — E. FILIPPINI. Giuseppe Piermarini à Brescia (documents concernant cet architecte et la construction de la loge de Brescia). — G. VITTANI. L'enseignement public des langues étrangères modernes à Milan pendant la première domination autrichienne (utilise divers documents conservés aux archives d'État de Milan; indication d'un travail plus étendu à faire sur la matière; l'Autriche ne se préoccupa guère de la diffusion des langues étrangères).

CHRONIQUE.

France. — Notre collaborateur Raoul DE FÉLICE s'est éteint il y a quelques mois à Arcachon. Il avait trente-deux ans à peine et, bien que la maladie le minât depuis longtemps, il était parvenu déjà à multiplier les témoignages d'une intelligence souple et curieuse au service d'une activité inlassable, presque fébrile. Sa thèse de doctorat, sur la *Basse-Normandie* (Paris, Hachette, 1906), l'avait classé en bon rang parmi les géographes de la jeune école; il avait apporté sa contribution au travail historique par un mémoire, resté inédit, sur Napoléon et l'Égypte et par quelques articles (notamment la *Journée du 13 juin 1849 à Paris*, dans la *Révolution de 1848*, t. VI, 1909) ou comptes-rendus dont la *Revue historique* (t. XCIII, p. 416; t. XCVI, p. 201) a publié une partie; enfin, dans ces derniers temps, il s'était jeté, avec l'ardeur et la conviction qui le caractérisaient, dans l'étude des phénomènes sociaux et avait fait paraître un petit volume sur *les Naissances en France* (Paris, Hachette, 1910), qui a été couronné par l'Académie des sciences morales. L. H.

— M. Auguste DONIOL est mort, le 17 octobre, âgé de quatre-vingt-quatre ans; on lui doit une excellente *Histoire du XVI^e arrondissement de Paris*.

— L'Académie des inscriptions a décerné le premier prix Gobert à M. DE LA RONCIÈRE pour son *Histoire de la marine*, t. IV, et le second prix à M. Pierre DE VAISSIÈRE pour son livre : *De quelques assassins*.

L'Académie des sciences morales avait mis au concours une étude sur les *États provinciaux de la France*; le prix a été décerné à M. Henri PRENTOUT, professeur à la Faculté des lettres de Caen.

— Un Congrès général des Sociétés d'histoire de Paris se tiendra à Paris dans le courant du mois de février 1913. Il sera divisé en deux sections : l'une pour l'histoire, l'autre pour l'archéologie et les beaux-arts. Les questions soumises aux membres du Congrès sont : 1^o pour la section d'histoire : contributions, par arrondissements, à l'élaboration d'une bibliographie, d'une biographie et d'un guide historique et archéologique de Paris; monographies historiques et archéologiques de rues; études sur les cimetières, les marchés et foires disparus; liste et biographie des membres des municipalités d'arrondissements; des jardins existant autrefois à Paris, par arrondissements; des noms de rues et de leurs origines; des modes de numérotage des maisons et de la concordance des numéros. 2^o Pour la section d'archéologie et

de beaux-arts : monographies archéologiques de monuments disparus ; iconographies de monuments ; des ponts de Paris ; des résultats archéologiques des fouilles effectuées dans le sol de Paris ; la préhistoire à Paris ; localisation, par arrondissements, des diverses industries d'art à Paris, avec historique de ces industries ; monographies de corporations de métiers d'art ; œuvres d'art conservées dans les édifices religieux, les cimetières et les théâtres.

— A la suite et à l'image de l'Institut français à Florence, qui est une extension de l'Université de Grenoble, s'est fondé l'Institut français en Espagne, qui est une extension des Universités de Toulouse et de Bordeaux. Celui-ci comprend deux sections : l'une dite « Union des étudiants français et espagnols », dirigée par M. E. Mérimée, doyen de la Faculté des lettres de Toulouse ; l'autre dite « École des Hautes-Études hispaniques », dirigée par M. Pierre Paris, professeur à l'Université de Bordeaux. A Lyon, s'est constitué dans le même esprit un « Comité de propagande et d'extension universitaire » qui a mis à sa tête le président même de la Chambre de commerce, et il vient de se fonder un « Institut des sciences économiques et politiques » dont la clientèle doit se recruter dans les pays de la Méditerranée orientale. L'Université de Lyon, qui a déjà noué d'étroites relations avec celle d'Athènes, se propose en outre d'établir un nouvel établissement scientifique à Beyrouth, attirant ainsi dans la sphère de l'influence française le monde hellénique aussi bien que le monde musulman. Ces nobles efforts doivent être encouragés, car ils tendent à propager le bon renom de la science et de la civilisation françaises à l'étranger.

— Un Congrès de seize sociétés savantes de Bretagne, qui vient de se tenir à Redon, a décidé la création d'un Institut national de Bretagne constitué par six académies : de langue bretonne, de littérature, d'histoire et d'archéologie, des beaux-arts, des sciences, des sciences morales et économiques. Chacune d'elles comprend quinze membres. Pour l'Académie d'histoire et d'archéologie ont été élus MM. Saulnier, le vicomte de Calan, B. Pocquet, de l'Estourbeillon, le chanoine Peyron, le comte René de Laigue, le comte Lenepveu de Carfort, du Cleuziou.

— La Société historique et archéologique de l'Orne vient d'élever, près des ruines de l'abbaye de Saint-Evroul, un monument à la mémoire d'Orderic Vital. A cette occasion a été publié un volume de mélanges intitulé : *Orderic Vital et l'abbaye de Saint-Evroul* (Alençon, impr. alençonnaise, 1912. In-8°, xx-241 p. et 24 pl.). On y retrouvera la notice sur O. Vital par L. Delisle, qui accompagne l'édition de l'*Historia ecclesiastica* (1857) ; puis viennent une liste des abbés de Saint-Evroul par M. Émile PICOT, des notes sur l'histoire et l'archéologie, les objets d'art, l'iconographie et la sigillographie, enfin un essai de bibliographie concernant cette abbaye. Dans les planches sont reproduits en fac-similés des fragments de manuscrits, des por-

traits d'abbés, des sceaux, des plans, une grande carte de l'abbaye en 1731, etc. (voir la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1912, p. 407).

Autriche. — M. Théodore GOMPERZ vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans; il était né à Brunn, en Moravie, le 29 mars 1832. Fils de banquier et riche, il consacra sa vie entière à l'étude des lettres et de la philosophie grecques. Disciple de Grote, ami de Stuart Mill, il s'était fait de bonne heure une place éminente dans le monde des hellénisants, qui appréciaient ses travaux sur Démosthène (*Demosthenes als Staatsmann*, 1864), sur Hérodote (*Herodotische Studien*, 1883), sur la tachygraphie grecque; mais ce sont surtout ses deux volumes sur les *Penseurs de la Grèce* (*Griechische Denker*, 1896-1902) qui ont popularisé son nom. Cette œuvre distinguée a été traduite en français par M. Aug. Reymond (3 vol., 1908-1910).

Grande-Bretagne. — Le Révérend Walter William SKEAT est mort le 9 octobre; il était né à Londres le 21 novembre 1835. Élève de l'Université de Cambridge, il y enseigna pendant quelque temps les mathématiques, puis il se consacra exclusivement à l'étude de la philologie et de l'ancienne littérature de l'Angleterre. Membre très actif de la Société des anciens textes anglais, de la *Scottish text Society*, fondée en 1883, et de l'*English dialect Society*, dont il fut un des fondateurs en 1873, il publia de nombreuses éditions critiques, parmi lesquelles il convient de signaler les œuvres de Chaucer et le poème de Langland sur la vision de Pierre le Laboureur, à cause de leur riche contenu historique. On lui doit aussi un *Etymological english dictionary* qui fait autorité, bien qu'il ne soit pas toujours établi sur des principes très rigoureux.

— L'*Edinburgh Review* passe sous la direction de M. Harold Cox. Lors de son centenaire en 1902, la *Revue* avait déclaré qu'elle resterait fidèle à son passé en conservant rigoureusement l'anonymat pour ses articles. La nouvelle rédaction rompt avec cet usage respectable; elle admettra, comme la *Quarterly Review*, des articles signés. En outre, les articles, plus brefs, seront aussi plus nombreux et plus variés; le type d'« Essais », à la manière de Macaulay, disparaît; la *Revue* retourne ainsi à son rôle de début, qui était de critiquer plutôt que de raconter ou d'exposer.

— Le troisième Congrès international d'histoire se tiendra à Londres du 3 au 8 ou 9 avril 1913. L'Académie britannique, associée aux universités, sociétés et autres institutions qui s'intéressent à la science historique, a été chargée de son organisation. Le Congrès contiendra les sections suivantes : 1^o Histoire d'Orient, y compris l'égyptologie; 2^o Histoire de la Grèce et de Rome, ainsi que de l'empire byzantin; 3^o Histoire du moyen âge; 4^o Histoire moderne, comprenant celle des colonies et des dépendances, celle de l'armée et de la marine; 5^o Histoire religieuse et ecclésiastique; 6^o Histoire du droit et histoire économique; 7^o Histoire de la civilisation médiévale

et moderne (philosophie, langue et littérature; histoire médiévale et moderne, avec celle de l'architecture et de la musique; sciences exactes, histoire naturelle et médecine; sciences sociales et éducation); 8° Archéologie, comprenant aussi la préhistoire et l'art de l'antiquité; 9° Sciences auxiliaires (ethnographie, géographie historique, topographie et histoire locale; philosophie de l'histoire, méthodologie et enseignement de l'histoire; paléographie et diplomatique, bibliographie, numismatique, généalogie, héraldique et sphragistique). — Tout membre du Congrès doit verser une souscription de 25 francs (ou 20 marcs), adressée au secrétaire du Congrès, M. GOLLANCZ (The British Academy, Burlington House, Londres W.). — Toute proposition concernant les communications à faire dans les assemblées générales ou de sections doit être adressée à M. J. P. WHITNEY (9 Well Park, Hampstead Heath, Londres). Les dames sont admises au Congrès.

Suisse. — Le deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau a été commémoré à Genève le 29 juin dernier, avec le concours de toutes les classes de la population. A côté des réceptions officielles, une large place avait été réservée aux réjouissances populaires : des banquets de quartier, organisés sur les principales places et promenades de la ville, ont évoqué le tableau, tracé par Jean-Jacques dans sa *Lettre à d'Alembert*, des anciennes fêtes genevoises, « fêtes publiques, tenues en plein air, sous le ciel, ouvertes à tous, où les spectateurs sont en spectacle à eux-mêmes, où ils sont acteurs eux-mêmes, et où la joie de se voir, de s'aimer, de se sentir unis tient lieu de tout ». Le livre du regretté G. Vallette sur *Rousseau Genevois* (1911), auquel ce passage est emprunté, en faisant mieux comprendre aux Genevois d'aujourd'hui leur illustre concitoyen, a beaucoup contribué à assurer au centenaire le caractère d'une manifestation nationale, qu'aucune polémique irritante n'est venue troubler.

Les fêtes du centenaire ont été préparées par de nombreuses conférences, parmi lesquelles il convient de citer la série de dix leçons publiques que M. le professeur Bernard BOUVIER, président de la Société Jean-Jacques Rousseau, a prononcées l'hiver dernier dans l'aula de l'Université. Réunies en un volume que l'auteur dédie au doyen genevois des études rousseauistes, M. Eugène Ritter, ces leçons retracent la carrière de l'écrivain et le développement de sa pensée en un tableau vivant et bien ordonné, d'une valeur durable (*Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Jullien, 1912, in-8°, viii-403 p.). Une exposition iconographique, due à l'initiative de la Société Rousseau, a servi d'illustration aux conférences préparatoires; installée avec beaucoup de méthode et de goût dans les salles du musée Rath, cette riche collection de gravures, de sculptures, de médailles et de manuscrits a fait repasser devant nos yeux toute la vie et toute l'œuvre de Rousseau.

A la veille du jubilé, deux séances solennelles, organisées par l'Institut national genevois et par la Société Rousseau, ont encore permis à de nombreux orateurs de caractériser l'œuvre de Rousseau, de mar-

quer l'influence qu'il a exercée sur la littérature et sur le mouvement général des idées. Les discours prononcés dans la seconde de ces séances par M. Georges RENARD, professeur au Collège de France, par M. SCHULTZ-GORA, professeur à Strasbourg, et par M. P. SEIPPEL, professeur à Zurich, ont été particulièrement appréciés. Enfin, des représentations de *Pygmalion* et du *Devin du village*, confiées aux soins de la Société des arts et des lettres, ont fait revivre Rousseau comme auteur dramatique et musicien. Elles ont eu lieu sur un théâtre de verdure, à la vue du lac et des Alpes, dans ce cadre admirable de la campagne genevoise qui éveilla de bonne heure chez Rousseau le sentiment de la nature.

L'Église protestante de Genève a tenu à s'associer à la célébration du centenaire; ses pasteurs ont mis en lumière, dans des discours et des écrits de circonstance, les éléments religieux du génie de Rousseau, la sincérité et le courage avec lesquels il soutint la cause de la religion et du protestantisme. De leur côté, les pédagogues ont rendu hommage à l'auteur de l'*Émile*, considéré à bon droit comme un des précurseurs de la pédagogie moderne, en donnant le nom de Rousseau à un nouvel Institut libre des sciences de l'éducation qui vient de se fonder à Genève, sous le patronage de spécialistes éminents de la Suisse et de l'étranger.

Enfin, c'est encore la Société J.-J. Rousseau qui clôturera la série de ces manifestations en publiant un important volume de ses *Annales*, sur lequel nous aurons à revenir.

V. v. B.

— Le Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques a tenu sa quatorzième session à Genève, du 9 au 15 septembre dernier, sous la présidence de M. le professeur Eug. PITTARD. Les communications très nombreuses qui y ont été présentées ont permis de constater la grande activité déployée de nos jours dans le champ de la préhistoire et les progrès réalisés par cette science, grâce à l'amélioration des méthodes de travail. Elles ont eu trait surtout aux découvertes récentes sur l'histoire des plus anciennes races humaines et aux monuments d'art, — gravure, sculpture ou peinture, — qui ont révélé dans l'homme quaternaire, habitant des cavernes d'Espagne et de France, de bons observateurs de la nature et de véritables artistes. Les belles conférences de M. MONTELIUS sur *les Relations entre l'Italie et l'Europe au nord des Alpes pendant l'âge du bronze* et de M. DE CARTAILHAC sur *l'Art quaternaire* ont associé le public aux travaux du Congrès, qui a réuni à Genève un grand nombre de savants distingués.

V. v. B.

— La Société générale d'histoire suisse s'est réunie le 8 septembre à Burgdorf, petite cité bernoise qui doit sa fondation au dernier des ducs de Zaeringen. Elle s'est rendue le lendemain dans l'Emmenthal et a tenu sa séance générale à Sumiswald, jadis siège d'une commanderie de l'ordre Teutonique et dont l'église a conservé une série

remarquable de vitraux bernois du xvi^e siècle. Parmi les travaux présentés à la Société, il convient de signaler ici l'étude si fine et si pénétrante que M. Alfred STERN a consacrée à la vie et à l'œuvre de Gabriel Monod. Celui-ci était membre honoraire de la Société générale, dans les publications de laquelle il inséra en 1878 une courte dissertation sur le *Lieu d'origine de la chronique dite de Frédégaire*. Le distingué professeur de Zurich a mis tout son cœur à faire revivre la figure de son ancien condisciple de Göttingue, avec lequel il était resté dès lors en relations très amicales. Cette belle allocution sera imprimée dans le prochain volume du *Jahrbuch*. — V. v. B.

NOUVELLES PUBLICATIONS FRANÇAISES

RELATIVES A L'HISTOIRE DE FRANCE (HISTOIRE LOCALE).

(Sauf indications contraires, les volumes sont in-8° et édités à Paris.)

L. Bégule. L'abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne. Lyon, A. Rey, in-4°, v-135 p. avec grav. — *Daire*. Histoire des doyennés du diocèse d'Amiens. Abbeville, impr. A. Lafosse, 2 vol. in-4°. T. I : LVI-513 p.; t. II : 674 p. — *Chanoine P. Dubourg*. Histoire de Damazan depuis le xi^e siècle jusqu'à nos jours. Villeneuve-sur-Lot, impr. R. Leygues, 1911, 685 p. et grav. — *Dupont*. Montgomery. Épisode de l'histoire du Mont-Saint-Michel. A. Mame, gr. in-8°, 143 p. — *R. Facque*. Les halles et marchés alimentaires de Paris. Larose, 1911, 334 p. — *N. Faure*. Description et histoire de Chabrillan (Drôme) (1200 à 1912). Valence, impr. J. Céas, 87 p. et grav. — *L. Godot*. Les halles de Remiremont. Saint-Dié, Cuny, 1912, 55 p. — *L. Legoux*. Les tribunaux de district en Ille-et-Vilaine (1790-1795). Rennes, impr. E. Prost, 1912, 159 p. — *Abbé J. Leroux*. Histoire de Thiernbronne. Saint-Omer, impr. H. d'Homont, 1912, 370 p. — *P. Letailleur*. Commune d'Harcourt. Histoire locale de 1825 à nos jours. Brionne (Eure), impr. P. Amelot, 124 p. — *R. Lévy*. Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace. Paris, F. Alcan, x-320 p. — *Livre (le) rouge de l'évêché de Bayeux*, publ. par *E. Anquetil*, t. II. Bayeux, impr. Tuebœuf, 1911, in-8°, ix-418 p. — *L. Loizeau de Grandmaison*. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Indre-et-Loire. Archives civiles. Série E : Supplément, t. I. Tours, impr. E. Arrault et C^{ie}, in-4°, xxxix-462 p. — *N. Mattei*. Monographie de la commune de Borgo. Bastia, impr. C. Piaggi, 15 p. — *D^r A. Móny*. Histoire d'une mine (Commentry). Hachette, iii-460 p. — *H. Quilgars*. La sénéchaussée de Guérande. Origine, formation et administration. Vannes, impr. Lafolye frères, 1912, 40 p. — *J. Salavert*. Le commerce des vins de Bordeaux. Bordeaux, impr. Y. Cadoret, 1912, in-8°, 264 p. — *J. Tricou*. Jetons et médailles offerts par la ville de Lyon au xviii^e siècle. Trévoux, impr. J. Jeannin, 1912, petit in-8°, 43 p. avec grav. — *A. Varloy*. Un échevin de Paris au xviii^e siècle : Michel Martel. Paris, Daragon, xvi-252 p. — *M. Vié*. Commune de Vigneville, histoire locale. Lézignan (Aude), impr. G. Loupéac, 16 p.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

GÉNÉRALITÉS.

- Allen (P.-S.)*. Opus epistolarum Desiderii Erasmi, 225.
Cambridge (the) modern history atlas, 390.
Cuthbertson (David). A tragedy of the Reformation, 389.
Delfino (V.-M.). Metodologia y enseñanza de la historia, 145.
 Etudes sociologiques : deux républiques (France et Suisse), 145.
Guy-Grand (Georges). La philosophie syndicaliste. La philosophie nationaliste, 407.
Hazen (Ch. D.). Europe since 1815, 151.
Jackson (D.). A travers l'histoire, 144.
Lameire (Irénee). Théorie et pratique de la conquête dans l'ancien droit. Les déplacements de souveraineté en Italie pendant les guerres du XVIII^e siècle, 91.
Landemont (comte de). L'Europe et la politique orientale, 1878-1912, 151.
Marcks (Erich). Männer und Zeiten. Aufsätze und Reden, 150.
Leven (N.). Cinquante ans d'histoire. L'alliance israélite universelle (1860-1910), 359.
Narfon (J. de). La séparation des Eglises et de l'État, 165.
Réville (J.). Les phases successives de l'histoire des religions, 148.
Richard (Gaston). La sociologie générale, 145.
Rignano (E.). Essais de synthèse scientifique, 145.
Saintyres (P.). Les reliques et les images légendaires, 147.
 — La simulation du merveilleux, 148.
Vauthier (M.). Essais de philosophie sociale, 144.
Vialatte (A.) et Caudel (M.). La vie politique dans les deux mondes, 390.
Wahl (Ad.). Geschichte des europäischen Staatensystems, 150.

ANTIQUITÉ.

- Cumont et Kugener*. Recherches sur le manichéisme, 330.
Scheil (V.). Textes élamites-anzanites, 4^e série, 126.

HISTOIRE DE L'EMPIRE BYZANTIN.

- Adamantiou (Ad.)*. 'Εργασία ἐν Μετεώροις, 339.
Andreades. Les finances byzantines, 329.
Aufhauser (J.-B.). Das Drachenwunder des heiligen Georg in der griechischen und lateinischen Uebersetzung, 335.
Berliner (Rudolf). Zur Datierung der Miniaturen des Cod. Par. Gr. 139, 339.
Bury (J. B.). A History of the eastern roman empire. From the fall of Irene to the accession of Basil I (802-867), 324.
 — The imperial administrative System in the Ninth Century with a revised text of the Kletorologion of Philotheos, 328.
 Byzantine Research Fund. The church of the Nativity in Bethlehem, 337.
Chalandon (F.). Les Comnènes. III : Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène, 327.
Cobham (C. D.). The patriarchs of Constantinople, 330.
Dalton (O. M.). Byzantine Art and Archaeology, 335.
Dragoumis. Χρονικὴν Μορέως τοῦ πρώτου, 320.
Ebersoll. Rapport sommaire sur une mission à Constantinople, 332.
Foord (Edward A.). The Byzantine Empire, 322.
Gelzer (H.). Byzantinische Kulturgeschichte, 322.
Gelzer (Matthias). Studien zur byzantinischen Verwaltung Ägyptens, 332.
Heisenberg. Die alten Mosaiken der Apostelkirche und der Hagia Sophia, 338.
Krumbacher (Karl). Der heilige Georg in der griechischen Uebersetzung, 334.
Kulakovskij (Julien). Istoriia Vizantii, 320.
Leclercq (Dom). Byzance, 331.
Longnon (Jean). Livre de la conquête de la principauté de l'Amorée. Chronique de Morée (1204-1305), 319.

Martroye. De la date d'une entrée solennelle de Justinien, 323.

Maspero (Jean). Papyrus grecs d'époque byzantine, 318.

— Le roi Mercure à Tafah, 333.

— Études sur les papyrus d'Aphrodite, 333.

Maurice (G.). Numismatique constantinienne, 330.

Millet (G.). Portraits byzantins, 338.

Patrino (C.-M.). Le Iscrizioni Bizantine di Ravenna, 318.

Picotti (G.-B.). Sulle Navi papali in Oriente al tempo della caduta di Costantinopoli, 328.

Ruinaut (G.). Le schisme de Photius, 330.

Schlumberger (G.). Un boullotirion byzantin, 318.

Schmitt (Th.). Panagia Aggelokristos, 338.

Van Berchem et Strzygowski. Amida, 337.

Veis (Nikos A.). Ἐκθεσις παλαιωγραφικῶν καὶ τεχνικῶν ἐρευνῶν ἐν ταῖς μοναῖς τῶν Μετωρίων κατὰ τὰ ἔτη 1908 καὶ 1909, 320.

— A propos de la monnaie ὁλοκότινον, 329.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Ce qu'on a fait de l'Église, 146.

Claraz (abbé J.). Le mariage des prêtres, 147.

Cognasso (F.). Acta cistercensia, 152.

Cologne (Judas de). Récit de ma conversion, 148.

Emerton (Ephraim). Unitarian Thought, 149.

Mollat (G.). Les papes d'Avignon (1305-1378), 133.

Oppel (Arnold). Das Hohelied Salomonis, 149.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Bloch (Hermann). Die staufischen Kaiserwahlen und die Entstehung des Kurfürstentums, 106.

Bahmer (H.). Urkunden zur Geschichte des Bauernkrieges und der Wiedertäufer, 364.

Bühler (Anton). Wald und Jagd zu Anfang des 16. Jahrh. und die Entstehung des Bauernkrieges, 364.

Gonaer. Voir *Rose*.

Hagedorn (Bernhard). Ostfrieslands Handel und Schifffahrt (1580-1648), 370.

— Betriebsformen und Einrichtungen des Emdr Seeverkehrs in den letzten drei Jahrzehnten des 16. Jahrh., 372.

Haller (J.). Der Sturz Heinrichs des Löwen, 109.

Hallwich (Hermann). Fünf Bücher Geschichte Wallensteins, 367.

Hampke (K.). Beiträge zur Geschichte der letzten Staufer. Ungedruckte Briefe aus der Sammlung des Magisters Heinrich von Isernia, 113.

Hauber (A.). Urkundenbuch des Klosters Heiligkreuztal, I, 101.

Heidrich (Paul). Karl V und die deutschen Protestanten : die Reichstage der Jahre 1541-1543, 366.

Herford. Voir *Rose*.

Holder-Egger (O.). Einhardi Vita Caroli Magni, 6^e éd., 99.

Jansen (Max). Jakob Függer der Reiche. Studien und Quellen, 369.

Joachimssen (Paul). Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus, I Teil, 114.

Kern (F.). Acta imperii Anglie et Francie ab a. 1267 ad a. 1313, 96.

Krebs (Julius). Aus dem Leben der kaiserl. Feldmarschalls, Grafen Melchior von Hatzfeld, 1593-1631, 369.

Kirchner (Max). Die deutschen Kaiserinnen in der Zeit von Konrad I, 105.

Monumenta Germaniae. Deutsche Croniken, t. VI, pars II, 98. Voir *Seemüller*.

Niedner (Johannes). Die Entwicklung des staetischen Patronats in der Mark Brandenburg, 361.

Norbert. Das Leben des Bischofs Benno II von Osnabrück, publ. p. *Tangl*, 100.

Parnemann (Friedrich). Der Briefwechsel der Generale Gallas, Aldringen und Piccolomini im Januar und Februar 1634, 369.

Peters (Ulrich). Charakteristik der inneren Kirchenpolitik Friedrich Barbarossas, 108.

— Die äussere Kirchenpolitik Friedrich Barbarossas bis zum Tode Rainalds von Dassel, 108.

Reinhold (Peter). Die Empörung König Heinrichs VII, 112.

Rencken (W.). Der angebliche Lehnseid Albrechts I, 114.

Richter (D' Edgar). Konrad Engelbert Eilsner, 382.

Riezler (Sigmund von). Die Kunstpflege der Wittelsbacher, 372.

Robertson (J. G.). Goethe, 167.

Rose, Herford, Gonaer, Sadler. Germany in the nineteenth Century, 166.

Sadler. Voir *Rose*.

Schäfer (D.). Deutsche Geschichte, 104.

Schneider (F.). Johannis abbatis Vic-

- toriensis liber certarum historia-
rum, 99.
Schwalm (J.). Constitutiones et Acta
publica imperatorum et regum,
t. IV, pars 2, 97.
Seemüller (J.). Ed. Monumenta Ger-
maniae. Deutsche Croniken, 98.
Stengel (Edm.-E.). Die Immunität in
Deutschland bis zum Ende des
11. Jahrh., 101.
— Den Kaiser macht das Heer, 103.
Stockmayer (Gertrud). Ueber Natur-
gefühl in Deutschland im 10. u.
11. Jahrh., 106.
Techen (Fr.). Hanserecesse, t. VIII,
101.
Waddington (A.). Histoire de Prusse,
t. I, 84.
Walther (Andreas). Die Anfaenge
Karls V., 362.
Westermann (Ascan). Die Türkenhilfe
und die politisch-kirchlichen Par-
teien auf dem Reichstag zu Re-
gensburg 1532, 365.

HISTOIRE D'ALSACE.

- Baenmker (Dr Clemens)*. Der Anteil
des Elsass an den geistigen Bewe-
gungen des Mittelalters, 408.
Goldschmidt (Dr D.). Correspondance
inédite du professeur J.-G. Schweig-
hauser, 167.
— 1870. Autour de Strasbourg assiégé,
387.
Muller (Paul). La Révolution de 1848
en Alsace, 408.
Wickmann (Karl). Die Metzzer Bann-
rollen des 13. Jahrh., 2^e partie, 100.

HISTOIRE D'AUTRICHE.

- Chronologisches Verzeichnis der öster-
reichischen Staatsverträge, 360.
Gooss (Roderich). Österreichische
Staatsverträge. Fürstentum Sieben-
bürgen, 1526-1690, 361.
Quellenstudien aus dem historischen
Seminar der Universität Innsbruck,
II Heft, 111.
Sbrik (Heinrich, Ritter von). Öster-
reichische Verträge. Niederlande,
122.

HISTOIRE DU CANADA.

- Biggar (H. P.)*. The precursors of
Jacques Cartier, 168.
Häpke (R.). Der erste Kolonisations-
versuch in Kanada, 168.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

- Bosarull y Sans (Don Fr. de)*. Los
Judios en el territorio de Barcelona,
169.

- Sitges (J.-B.)*. La muerte de D. Ber-
nardo de Cabrera, 171.

HISTOIRE DE FRANCE.

- Abry (E.), Audic (C.), Crouzet (P.)*.
Histoire illustrée de la littérature
française, 406.
Ardouin-Dumazel. Voyage en France,
165.
Baldensperger (Fernand). Alfred de
Vigny, 405.
Bayard (E.). L'art de reconnaître les
styles. Les styles Régence et
Louis XV, 158.
Beaucaron (Regnault de). Souvenirs
de famille, publ. p. M. de Mari-
court, 402.
Bitterauf (Ph.). Geschichte der fran-
zesischen Revolution, 391.
Boistisle (J. de). Voir *Saint-Simon*.
Bonnefon (Paul). Voir *Rousseau*
(J.-B.).
Broche (Gaston). Un soldat de la
première République : l'amiral
Bruays, 393.
Broquelet (A.). Nos cathédrales, 153.
Brulais (J.-A.). Recherches sur
l'équivalence des anciennes mesures
de la Gironde, 404.
Bry (M.-J.). Les vigueries de Pro-
vence, 156.
Calvin (Jean). Institution de la reli-
gion chrétienne, publ. p. A. Le-
franc, H. Chatelain et J. Pannier,
85.
Caron (Pierre). Manuel pratique pour
l'étude de la Révolution française,
383.
Cartellieri (Alexander). Voir *Elsner*.
Cassagne (Albert). La vie politique
de François de Chateaubriand, t. I,
345.
Chabannes (N.). Monographie de la
paroisse de Rocles, 374.
Chambolle (A.). Retours sur la vie,
appréciations et confidences sur les
hommes de mon temps, 348.
Chatelain (H.). Voir *Calvin (Jean)*.
Chauvigny (Louis de). Le fils de La-
clos, 401.
Chevalley (E.). Essai sur le droit des
gens napoléonien, 340.
Chinard (Gübert). L'exotisme amé-
ricain dans la littérature française
au XVI^e siècle, 87.
Chuquet (Arthur). Ordres et apostilles
de Napoléon (1799-1815), 341.
Cochin (Henry). Lamartine et la
Flandre, 164.
Courteau (Paul). Voir *Montuc*.
Cuny (général). Quarante-trois ans
de vie militaire, 402.
Daudet (Ernest). La police politique,
347.

- Delarue (P.)*. Nos ancêtres pendant la Révolution : l'abbé N.-Fr. de Faligant, 396.
- Derrécaquax (général)*. Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, 351.
- Dijon* et la Côte-d'Or en 1911, 165.
- Dontenville (G.)*. Napoléon I^{er}, 399.
- Doumergue (E.)*. Jean Calvin, t. IV, 86.
- Duchesne (H.-G.)* et *Grandsaigne (H. de)*. Histoire du Bois de Boulogne, 159.
- Dupuis (commandant)*. La direction de la guerre, 385.
- Du Roure de Paulin (baron)*. La vie et les œuvres d'Antoine Dauvergne, 162.
- Dutil (L.)*. L'état économique du Languedoc à la fin de l'ancien régime, 377.
- Du Vair (Guillaume)*. Actions et traitez oratoires, publ. p. R. Radouant, 157.
- Duval (Louis)*. Lallement de Lévingen, 91.
- Enquêtes sur la Révolution en Côte-d'Or, 394.
- Évrard (Fernand)*. Les subsistances en céréales dans le département de l'Eure (1788-an V), 397.
- Flament (Pierre)*. Lettres inédites de Pascal-Antoine Grimaud, 392.
- Fournes (Ph.)*. Histoire d'une forte-resse : Landrecies, 85.
- Freycinet (C. de)*. Souvenirs (1848-1878), 356.
- Gay (J.)*. Le mouvement démocratique et les catholiques français de 1830 à 1880, 165.
- Gayot (André)*. Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin. Lettres inédites (1839-1851), 348.
- Geoffroy de Grandmaison*. Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), 344.
- Géraud (Victor)*. Nouvelles études sur Chateaubriand, 406.
- Godard (André)*. Le procès du Neuf thermidor, 392.
- Guignard (F.)*. Histoire de Castillon-sur-Dordogne, 130.
- Hanotaux (Gabriel)*. Études diplomatiques : la politique de l'équilibre, 1907-1911, 389.
- Voir Recueil des instructions aux ambassadeurs.
- Harmand (Jean)*. M^{me} de Genlis, sa vie intime et politique, 339.
- Hauser (H.)*. Les sources de l'histoire de France, xvi^e siècle, t. II, 157.
- Herrez (Jean)*. Mémoires de la comtesse Valois de La Motte, 158.
- Hottenger (G.)*. Le pays de Briey, 154.
- Houssaye (Henry)*. Iéna et la campagne de 1806, 343.
- Jackson (Basil)*. Waterloo et Sainte-Hélène, éd. par R.-C. Seaton, 401.
- Kirchheim (Frédéric-M.)*. Bibliographie du temps de Napoléon, 399.
- Kolabinska (Marie)*. La circulation des élites en France, 152.
- Kovalevsky (Maxime)*. La France économique et sociale à la veille de la Révolution; les villes, 94.
- Labande (L.-H.)*. Histoire politique et économique des seigneurs de Menton, Roquebrune et la Turbie, 155.
- Lamouzele (E.)*. La contribution patriotique de 1789 à Cassagne, 395.
- Larreguy de Civièreux*. Souvenirs d'un cadet, 1812-1823, 163.
- Lasteyrie (R. de)* et *Vidier (Al.)*. Bibliographie générale, 152.
- La Tour (commandant J. de)*. Le maréchal Niel, 164.
- Lebey (André)*. Louis-Napoléon Bonaparte et le ministère Odilon Barrot, 349.
- Lecestre (L.)*. Voir *Saint-Simon*.
- Leclercq (R. P. dom H.)*. Les martyrs, 397.
- Lecomte (L.-Henry)*. Napoléon et le monde dramatique, 344.
- Lefebvre (Ch.)*. Cours de doctorat sur l'histoire du droit civil français, 160.
- Le franc (A.)*. Voir *Calvin (Jean)*.
- Lehautcourt (Pierre)* (général Palaf). Les origines de la guerre de 1870. La candidature Hohenzollern (1868-1870), 353.
- Lemaitre (Jules)*. Chateaubriand, 406.
- Lepelletier (Edmond)*. Histoire de la Commune de 1871. II : le Comité central, 358.
- Lévy (Roger)*. Le Havre entre trois révolutions (1789-1848), 162.
- Liebermann (W.)*. Die politischen Grundlagen der französischen Volkswirtschaft, 160.
- Loutchizki*. L'état des classes agricoles en France à la veille de la Révolution, 94.
- Lieure (J.)* et *Ravizé (A.)*. Les bâtiments de l'abbaye aux hommes de Caen, 405.
- Longnon (Auguste)*. Origines et formation de la nationalité française, 390.
- Magne (E.)*. Les femmes illustres, Ninon de Lenclos, 159.
- Maricourt (de)*. Voir *Beaucaron (Regnault de)*.
- Masson (Paul)*. Histoire du commerce français dans le Levant au xviii^e s., 93.
- Maurras (Charles)*. Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve, 406.

- May (Gaston)*. La lutte pour le français en Lorraine avant 1870, 356.
- Meyranx* (abbé L.-B.). Monographie de Mugron, 153.
- Moisan (Joseph)*. La propriété ecclésiastique dans le Morbihan pendant la période révolutionnaire, 393.
- Morel-Fatio (A.)*. Une histoire inédite de Charles-Quint, 88.
- Montuc (Blaise de)*. Commentaires, publ. p. *Paul Courteault*, 88.
- Noël (G.)*. Au temps des volontaires, 1792, 391.
- Normandie (la) vue par les écrivains et les artistes, 405.
- Elsner (K. E.)*. Flucht, Verhoer und Hinrichtung Ludwig XVI, publ. p. *Al. Cartellieri*, 382.
- Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871, t. IV, 354.
- Pannier (J.)*. Voir *Calvin (Jean)*.
- Perraudau (Henri)*. Pages d'histoire audonnaise, 404.
- Pfister (Chr.)*. La Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés, 403.
- Picard (Ernest)* et *Tuetey (Louis)*. Correspondance inédite de Napoléon I^{er}, 312.
- Picard* (colonel L.). Guerres d'Espagne, 400.
- Piépape* (général de). Histoire des princes de Condé, 92.
- Potiquet (D^r)*. Chateaubriand et l'hystérie, I, II, 163.
- Pradel de Lamase (Paul de)*. Le pillage des biens nationaux, 394.
- Provins (Henri et Osmond)*. La légende de Naundorff, 163, 398.
- Rabelais (François)*. Œuvres, éd. par *A. Lefranc, J. Boulenger, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan*, t. I, 156.
- Radouant (René)*. Voir *Du Vair*.
- Ravizé (A.)*. Voir *Lieure (J.)*.
- Recueil des instructions aux ambassadeurs... XVII : Rome, par *G. Hanotaux*, t. II, 92.
- Ricard (M^{me}, née de Rochegude et Longevialle (Henri de)*. La marquise de Villevrain (1729-1799), 374.
- Riollet (Marius)*. Le journal de *Romain Bouquet* (1848-1853), 350.
- Robert-Pimentel*. La propagande bonapartiste en 1848, 351.
- Roques (P.)*. Le général de Clausewitz, 384.
- Rousseau (François)*. Mémoires du président Hénault, 93.
- Rousseau (J.-B.) et Brossette*. Correspondance, publ. p. *P. Bonnefon*, 157.
- Roussel* (lieutenant-colonel). 1871. La Commune à Paris et en province, février-mai, 358.
- Routier (Gaston)*. Le Napoléon de mes rêves, 400.
- Saint-Simon*. Mémoires, t. XXII, éd. *L. Lecestre et J. de Boislisle*, 91.
- Sautnier (E.)*. Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 135.
- Schuermans (Albert)*. Itinéraire général de Napoléon I^{er}, 342.
- Schelle (G.)*. Le bilan du protectionnisme en France, 149.
- Scott* (The hon. Mrs. *Marxwell*). The life of Madame de La Rochejaquelein, 395.
- Sévestre (E.)*. Quelques notes de bibliographie normande, 166.
- Simar (Th.)*. Christophe de Longueuil, humaniste (1488-1522), 89.
- Société des textes français modernes, 157.
- Stein (Henri)*. Le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle de Paris, 155.
- Tecklenburg (A.)*. Die Entwicklung des Wahlrechts in Frankreich seit 1789, 160.
- Thomas (Paul)*. La Réforme dans l'île d'Oléron, 89.
- Tuetey (L.)*. Procès-verbaux de la Commission temporaire des arts, t. I, 161.
- Turquan (Joseph)*. L'impératrice Joséphine, 399.
- Urbain (Ch.) et Levesque (E.)*. Correspondance de Bossuet, t. V, 159.
- Vallery-Radot (René)*. Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury, 353.
- Vaissière (Pierre de)*. Récits du temps des troubles. De quelques assassins, 89.
- Van Bever (Ad.)*. Mémoires secrets de Bachaumont, 159.
- Vermale (François)*. La franc-maçonnerie savoisienne à l'époque révolutionnaire, 398.
- Vidier*. Voir *Lasteyrie (R. de)*.
- Vié (Louis)*. La question des biens nationaux dans la Haute-Garonne, 396.
- Viollet (P.)*. Le roi et ses ministres, 83.
- Weill (Georges)*. La France sous la monarchie constitutionnelle, 402.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Aynard (Joseph)*. Londres, Hampton-court, Windsor, 409.
- Canterbury (the) and York Society, 410.
- Gomme (Sir Laurence)*. The making of London, 409.
- Haverfield (F.)*. The romanization of roman Britain, 168.
- Kochler (B.)*. Die Schilderung des Milieus in Shakespeare's Hamlet, Macbeth and King Lear, 168.

Liebermann (Felix). Die Gesetze der Angelsachsen. Glossar, 410.
Pollock (Sir Frederick). The Genius of the Common law, 409.

HISTOIRE DE HONGRIE.

Berzeviczy (A. de). Béatrice d'Aragon, 171.
Némáti (Coloman). Nagy - Magyarországi, 172.

HISTOIRE D'ITALIE.

Crispi. Archives et papiers personnels, t. I, trad. p. M^{me} J. Carrère, 352.
Cognasso (F.). Quattro documenti inediti riguardanti la politica estera di Amedeo VIII, 173.
Friedensburg (Walter). Cavour, t. I, 140.
Monneret de Villard. La chiesa di S. Lorenzo in Milano, 338.
Orsi (Pietro). Histoire de l'Italie moderne (1750-1910), 139.
Thayer (W. R.). The Life and Times of Cavour, 139.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Bijdragen en Mededeelingen, 136.
Blok (P.-J.). Geschiedenis eener Hollandse stad, t. II, 119.
Brom (G.). Archivalia in Italie, 116.
Brugmans (H.). Opkomst en bloei van Amsterdam, 122.
— et *Peters (C.-H.)*. Oud-Nederlandsche steden, t. III, 122.
— *Voir Feith (J.-A.)*.
Bussemaker (Th.). Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau, 4^e série, t. III, 123.
Colenbrander (H.-T.). Schimmelpenninck en Koning Lodewijk, 124.
— Gedenkstukken der Geschiedenis van Nederland van 1795 tot 1840, 125.
Edler (F.). The Dutch Republic and the American Revolution, 123.
Feith (J.-A.) et *Brugmans (H.)*. De Kroniek van Abel Eppens tho Equart, 121, 136.
Görrijs (G.-C.-W.). De denkbeelden over oorlog en de bemoeiingen voor vrede in de XI^e eeuw, 118.
Hoogewerff (G.-J.). Nederlandsche schilders in Italie in de XVI^e eeuw, 120.
Meilink (P.-A.). De Nederlandsche Hanzesteden tot het laatste kwartaal der XIV^e eeuw, 118.

Müller (S.). Voir *Van Rappard*.
Esterreichische Staatsverträge. Niederlande, publ. p. H. de Sbrink, t. I, 123.
Orbaan (J.-A.-F.). Bescheiden in Italie omtrent Nederlandsche Kunstenaars en geleerden, 117.
Peters (C.-H.). Voir *Brugmans (H.)*.
Posthumus (N.-W.). Bronnen tot de geschiedenis van de Leidsche textiel nijverheid, 119.
Terpstra (H.). De vestiging van de Nederlanders aan de kust van Koromandel, 121.
Van Hamel (A.-G.). De oudste Keltische en Angelsaksische geschiedbronnen, 117.
Van der Velden (H.). Rodolphus Agricola, 119.
Van Rappard et Müller (S.). Verslagen van kerkvisitation in het bisdom Utrecht uit de XVI^e eeuw, 120, 136.
Worp (J.-A.). De briefwisseling van Constantijn Huygens, 122.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Askenazy (S.). Fürst Joseph Poniatowski, 1763-1813, 174.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

Savine (Albert). Le Portugal il y a cent ans, 411.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Baye (baron de). Smolensk, 411.
Pierling (P.). La Russie et le Saint-Siège, 149.
Savine (Albert). Les premières amours de Catherine II, 411.

HISTOIRE DE SUISSE.

Rott (Édouard). Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses..., t. IV, 2^e partie, 3^e partie, 90.

HISTOIRE D'ORIENT
ET D'EXTRÊME-ORIENT.

Caillot (A.-C.-Eugène). Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation, 411.
Huart (Cl.). Histoire des Arabes, 333.
Labrousse (H.). L'impérialisme japonais, 173.
Lammens (H.). Ziad ibn abihi, 373.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

	Pages
GUYOT (Raymond). Du Directoire au Consulat.	1
MATTER (Paul). Les origines des Cavour.	32, 263
RENAUDET (A.). Érasme; sa vie et son œuvre jusqu'en 1517 (1 ^{re} partie)	225

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

ALAZAR (Jean). Les causes de l'insurrection lyonnaise de novembre 1831.	48
GIRARD (A.). Une négociation commerciale entre la France et l'Espagne en 1782.	292
MARX (Jean). Un nouveau récit de la mort de Guillaume le Conquérant.	289

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire byzantine , par L. BRÉHIER	318
Histoire d'Allemagne (moyen âge), par F. VIGENER (1 ^{re} partie)	96
— (histoire moderne jusqu'en 1648), par A.-O. MEYER.	360
Histoire de France (époque moderne), par H. HAUSER .	83
— (époque contemporaine), par Éd. DRIAULT	339
Histoire des Pays-Bas , par Th. BUSSEMAKER	116

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Bijdragen en mededeelingen van het histor. Genootschap (A. Waddington)	136
CARON (Pierre). Manuel pratique pour l'étude de la Révolution française (Ch. Schmidt).	383
CHABANNES (N.). Monographie de la paroisse de Rocles (J. Régné)	374
DUPUIS (commandant). La direction de la guerre (A. Dreyfus). .	385
DUTIL (L.). L'état économique du Languedoc, 1750-1789 (P. Boissonnade)	377
FEITH (J.-A.) et BRUGMANS (H.). De kroniek van Abel Eppens tho Equart (A. Waddington)	136
FRIEDENSBURG (Walter). Cavour (P. Matter)	139
GOLDSCHMIDT (Dr D.). 1870. Autour de Strasbourg assiégé (Rod. Reuss)	387

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1912.]

	Pages
GUIGNARD (Fernand). Histoire de Castillon-sur-Dordogne (Ch. Bémont)	130
LAMMENS (H.). Ziād ibn abīhi, vice-roi de l'Iraq (A. Barthélemy)	373
MOLLAT (G.). Les papes d'Avignon (Robert Michel)	133
ELSNER (K.-E.). Flucht, Verhör u. Hinrichtung Ludwigs XVI, p. p. Al. CARTELLIERI (R. Reuss)	382
ORSI (Pietro). Histoire de l'Italie moderne (P. Matter)	139
RICARD (M ^{me}) et LONGEVIALLE (Henri DE). La marquise de Villevrain, 1729-1789 (J. Régéné)	374
RICHTER (Dr Edgar). Konrad E. Elsner und die französ. Revolution (R. Reuss)	382
ROQUES (P.). Le général de Clausewitz (A. Dreyfus)	384
SAULNIER (Eug.). Le rôle politique du cardinal de Bourbon, Charles X (L. Romier)	135
SCHEIL (V.). Textes élamites-anzanites (S. Schiffer)	126
THAYER (William R.). The life and times of Cavour (P. Matter)	139
VAN RAPPARD et MÜLLER (S.). Verslagen van kerkvisitatie in het bisdom Utrecht (A. Waddington)	136

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Généralités (Ch. BÉMONT, P. DARMSTÆDTER, Éd. DRIAULT, Ch. GUIGNEBERT, H. HAUSER, Ch. SEIGNOBOS)	144, 388
Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, Éd. DRIAULT, Ch. SEIGNOBOS, E. VERMEIL)	166
Histoire d'Alsace (Ch. BÉMONT, Éd. DRIAULT, R. REUSS)	167, 408
Histoire du Canada (Ch. BÉMONT)	168
Histoire d'Espagne (J. CALMETTE) :	169
Histoire de France (Ch. BÉMONT, M. BLANCHARD, P. BOURDON, Alf. DREYFUS, Éd. DRIAULT, H. HAUSER, R. MICHEL, R. REUSS, R. N. SAUVAGE, Ch. SCHMIDT, H. SÉE, Ch. SEIGNOBOS)	152, 390
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT)	168, 409
Histoire de Hongrie (I. KONT)	171
Histoire d'Italie (Ch. BÉMONT)	173
Histoire d'Océanie (Éd. DRIAULT)	411
Histoire d'Orient et d'Extrême-Orient (G. APPERT, Éd. DRIAULT)	173, 411
Histoire de Pologne (P. DARMSTÆDTER)	174
Histoire de Portugal (A. DE BOÜARD)	410
Histoire de Russie (H. HAUSER, Éd. DRIAULT)	411

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Göttingische gelehrte Anzeigen	198
---	-----

	Pages
2. Hermes	199
3. Historisches Jahrbuch	198
4. Historische Zeitschrift	196
5. Mittheilungen des k. d. archæolog. Instituts	203
6. Quellen u. Forschungen vom histor. Institut in Rom	199
7. Rheinisches Museum für Philologie	207
8. Sitzungsberichte d. Heidelberger Akademie d. Wissens.	205
9. Sitzungsberichte d. k. Preussischen Akademie d. Wis- senschaften	202
10. Sitzungsberichte d. philos. u. histor. Klasse d. Bayer. Akademie d. Wissenschaften	206
11. Zeitschrift für Kirchengeschichte	198

AUTRICHE.

1. Jahrbuch f. Landeskunde von Niederösterreich . . .	210
---	-----

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana	422
2. Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de la Belgique . . .	423
3. Annales de la Société d'émulation de Bruges	423
4. Archives belges	423
5. Bulletin de la Commission royale d'histoire	424
6. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous	425
7. Revue bibliographique belge	425
8. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain.	425
9. Revue générale	426

ÉTATS-UNIS.

1. American historical Review (the)	426
---	-----

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres (c.-rendus) .	178
2. Académie des sciences morales et politiques (séances et travaux)	179
3. Annales d'Avignon et du Comtat-Venaissin	189
4. Annales de Bretagne	190
5. Annales de la Société hist. et arch. du Gâtinais	192
6. Annales du Midi	194
7. Annales révolutionnaires	182
8. Athéna	184
9. Bibliothèque de l'École des chartes	180, 412
10. Bulletin de la Bibliothèque de Paris	194
11. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris	195
12. Bulletin hispanique	184
13. Bulletin italien	184
14. Correspondant (le)	186, 417

TABLE DES MATIÈRES.

459

	Pages
15. Études. Revue fondée des Pères de la C ^{ie} de Jésus . . .	189
16. Feuilles d'histoire	181, 413
17. Grande Revue (la)	186, 418
18. Journal des Savants	177
19. Mémoires de la Société de l'histoire de Paris	195
20. Province du Maine (la).	193
21. Revue critique d'histoire et de littérature	177, 414
22. Revue de Bretagne	191
23. Revue de Gascogne.	192
24. Revue de Paris (la).	188, 419
25. Revue de Saintonge et d'Aunis.	421
26. Revue des Bibliothèques	416
27. Revue des Deux Mondes	185, 420
28. Revue des études anciennes.	179
29. Revue des études historiques	177, 415
30. Revue des études napoléoniennes.	182, 416
31. Revue des questions historiques	176
32. Revue des sciences politiques	183, 416
33. Revue d'histoire de Lyon.	193
34. Revue d'histoire diplomatique	417
35. Revue d'histoire moderne et contemporaine	180
36. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée . .	417
37. Revue du Midi	194
38. Revue historique de Bordeaux	190
39. Revue historique de la Révolution française	181
40. Revue Mabillon	183
41. Revue savoisiennne	190, 422

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum.	431
2. Edinburgh Review	434
3. English historical review.	428
4. Nineteenth century (the)	433
5. Quarterly Review	436
6. Scottish historical Review (the).	433

GRÈCE.

1. Βυζάντις.	441
2. Νέος Ἑλληνομονήμων	439
3. Vizantjski Vremennik	442

HONGRIE.

1. Budapesti Szemle	210
2. Hadtörténelmi Közlemények.	211
3. Revue de Hongrie	212
4. Századok	212

	Pages
5. Történeti Szemle	214
6. Ungarische Rundschau	215

ITALIE.

1. Archivio storico lombardo	443
2. Atti della r. Accademia dei Lincei	443
3. Rendiconti della r. Accademia dei Lincei	443
4. Rivista storica italiana	443

CHRONIQUE.

<i>Autriche</i>	446
<i>Belgique</i>	220
<i>Espagne</i>	221
<i>France</i>	216, 444
<i>Grande-Bretagne</i>	220, 446
<i>Japon</i>	222
<i>Russie</i>	222
<i>Suisse</i>	223, 447

NOUVELLES PUBLICATIONS FRANÇAISES	449
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	450

Le gérant : R. LISBONNE.

